Digitized by Google

BIB. DOM.
LAVAL. S. J.

...ORU

ÆM

er

Digitized by Google

H. 579/7

Digitized by Google

ROME
CHRÉTIENNE

TOME PREMIER.

Digitized by Google

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

Digitized by Google

ROME
CHRÉTIENNE

OU

TABLEAU HISTORIQUE

DES SOUVENIRS
ET DES MONUMENTS CHRÉTIENS DE ROME.

QUATRIÈME ÉDITION
COMPRENANT LE RÉCIT DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS;

PAR

EUGÈNE DE LA GOURNERIE
CHEVALIER DE L'ORDRE PONTIFICAL DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND.

Imperium sine fine dedi.
VIRGILE.

Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un Apôtre et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée et conquérants sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre.
RACINE le fils.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 20,
CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES.
(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

1867

Digitized by Google

APPROBATIONS.

ANTOINE-MATHIAS-ALEXANDRE JAQUEMET, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége apostolique, Evêque de Nantes,

Nous avons approuvé et approuvons par ces présentes, l'ouvrage composé par M. Eugène de la Gournerie, sous ce titre : *Rome Chrétienne* (2e édition). Nous y avons trouvé, avec une doctrine toujours saine et un grand amour de l'Eglise, une érudition sagement contenue, une appréciation exacte des faits, des personnes et des choses, un style pur et simple qui rappelle les beaux temps de notre littérature française. Nous recommandons la lecture de ce livre, comme préparation au voyage de Rome pour ceux qui auront le bonheur de faire ce pieux pèlerinage, et comme un dédommagement précieux pour ceux qui ne peuvent que saluer de loin la ville éternelle, de leur amour, de leurs vœux et de leurs regrets.

Donné à Nantes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 18 mars 1858.

† ALEXANDRE, *Evêque de Nantes.*

Mandement de Monseigneur,

J. LEPRÉ, *Chanoine secrétaire.*

Paris, le 20 mars 1858.

CHER MONSIEUR,

J'ai lu et relu la première édition de votre beau livre de *Rome chrétienne*, je ne croyais pas pouvoir de longtemps y revenir à cause

Digitized by Google

des innombrables occupations auxquelles il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de suffire ici. Mais cette seconde édition qui va paraître et dont je reçois un des premiers exemplaires, me fera surmonter tous les obstacles, et chaque jour j'aurai dans les mains un de vos volumes, ne fut-ce que pendant quelques minutes.

L'ouvrage que vous venez de retoucher, d'augmenter et de compléter, ne peut manquer d'obtenir un grand succès auquel j'applaudis d'avance en vous félicitant d'avoir accompli une œuvre dans laquelle tous les genres de mérite sont réunis pour faire bien connaître et aimer de plus en plus cette Rome qui nous est si chère.

Recevez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments bien dévoués en N. S.

† F. N., *Cardinal Archevêque de Paris.*

Poitiers, le 17 mars 1858.

MONSIEUR,

Je vous suis bien reconnaissant de votre aimable envoi. J'avais reçu et j'avais lu avec fruit la première édition de ce beau et bon livre, dicté par un cœur si franchement catholique et rempli de traits d'érudition et de savoir disséminés avec goût. Le coup d'œil que je viens de jeter sur la nouvelle édition m'y a déjà révélé de nouvelles richesses. Merci donc, Monsieur, de votre bonne pensée pour moi, et veuillez croire...

† L. E., *Évêque de Poitiers.*

Digitized by Google

A

MADAME DE LA GOURNERIE

NÉE DE TALHOUËT

ET A

MADAME DE LA GOURNERIE

NÉE DE PIERRES.

Les païens appelaient Rome une déesse; nous autres, chrétiens, nous l'appelons une mère. L'ouvrage que je lui ai consacré n'est que l'expression de ma piété filiale et il m'est doux, aujourd'hui qu'il a obtenu quelque approbation, d'en faire hommage à celles qui, les premières, ont éveillé ce sentiment en moi et autour de moi, à mon excellente mère et à la mère dévouée de mes enfants [1].

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

Saint-Herblain, 29 octobre 1857.

[1] Je laisse cette dédicace telle qu'elle fut écrite en 1857, bien qu'une de celles à qui elle est adressée n'existe plus. Si ma mère n'est plus avec nous, du moins elle m'entend. La mort est une séparation; mais elle ne peut rompre cette union plus haute qui tient aux souvenirs et vit par l'espérance et la prière.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

POUR CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

Les deux dernières éditions de *Rome chrétienne* se terminaient à la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, et nous espérions que ce grand acte pontifical resterait désormais comme le couronnement du tableau que nous avions tracé des triomphes de l'Eglise. Malheureusement il ne peut en être ainsi ; de tristes jours se sont levés sur Rome, et il ne nous est pas plus permis de taire ses douleurs que ses succès. Ne savons-nous pas d'ailleurs, par une longue expérience, que ces douleurs elles-mêmes sont toujours l'occasion de nouveaux triomphes ? « J'ai condamné à la ruine, disait un émir Sarrasin, la cité de ce petit vieillard qu'on appelle Pierre, *Petruli senis* [1]. » Que de fois, depuis lors, ce mot a été répété tantôt par les rois, tantôt par la Révolution ! Sans doute, il est vrai, on ne menace plus la Rome matérielle ; mais la Rome pontificale est toujours vouée à la ruine, et Pierre n'est aujourd'hui encore, pour les pourfendeurs du philosophisme, que ce qu'il était

[1] *Apud* Muratori : *Re. itali. script.* t. 1er, p. 2, p. 296.

Digitized by Google

pour les Sarrasins du temps de Charlemagne, un roitelet impuissant, un diminutif de vieillard, *Petruli senis*. Ce vieillard est cependant toujours là, survivant à tout, aux plus fières dynasties comme aux plus terribles révolutions, et demeurant, à travers les siècles qui ne respectent rien, la seule puissance qu'on écoute et qu'on respecte encore. « Pie IX, écrivait dernièrement un journal dont les affinités protestantes sont connues [1], Pie IX est incontestablement un des papes les plus grandioses qu'il y ait jamais eus, en ce qui concerne les choses religieuses. Il a des visées immenses, il a créé cent évêchés après avoir assuré leur avenir ; voilà la grande affaire de son pontificat. Il a réorganisé l'église anglaise, l'église hollandaise, en partie l'église allemande. Au Nouveau-Monde, il y a aussi un essai considérable de réorganisation. Jamais les Congrégations n'ont travaillé aussi activement ; jamais les audiences quotidiennes du Vatican n'ont été aussi fécondes. »

Voilà ce que fait le *vieux Pierre*, malgré des contrariétés de tout genre et au milieu même des trahisons et des spoliations. Tandis que le monde est partout ébranlé, il soutient le monde. C'est toujours la pierre angulaire des divines promesses. Malheur à l'édifice qui ne l'a pas pour fondement, et malheur à l'imprudent qui se heurte contre elle !

EUG. DE LA GOURNERIE.

18 février 1867.

[1] Le *Temps*.

Digitized by Google

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Un pontife, qui se plaisait à renouveler les anciens usages de la papauté, et qui admettait chaque jour douze pauvres pèlerins à sa table, comme saint Grégoire, Clément IX (Jules Rospigliosi) avait conçu la pensée de former une congrégation de littérateurs et d'érudits chargés d'accueillir les étrangers à Rome et de leur faire connaître les antiquités chrétiennes de la ville. Je ne sais si le règne trop court de l'illustre pontife lui permit de mettre ce projet à exécution; mais il est certain, dans tous les cas, qu'il tomba promptement en oubli. Eh bien! ce que voulait Clément IX, faire connaître et aimer Rome chrétienne, nous l'avons tenté dans la mesure de nos forces, et, si nous n'avons qu'imparfaitement réussi, notre *Essai* a été du moins accueilli avec assez de faveur pour qu'une seconde édition soit devenue aujourd'hui nécessaire. Nous l'offrons à tous ceux qui sentent battre leur cœur au seul nom de la ville des martyrs et des papes, de la science et des arts, de la religion et du génie. S'ils doivent visiter Rome, notre livre pourra leur servir de préparation au voyage et peut-être ensuite de compagnon de route : s'ils sont retenus loin d'elle, ils suivront du moins de l'œil, en le lisant, le tableau si imposant par lui-même que présente l'histoire de la grande capitale chrétienne, se déroulant, siècle par siècle, avec ses saintetés, ses gloires et ses merveilles. Nous l'offrons surtout aux jeunes gens dont se préoccupait particulièrement Clément IX. Après avoir longtemps étudié les annales et les monuments de leur patrie, il leur sera doux, nous l'espérons, de connaître les nobles souvenirs et les monuments célèbres de cette seconde patrie de tout ce qui vit par la foi, de cette mère illustre, plus illustre qu'au temps d'Auguste,

Digitized by Google

des grandes œuvres et des grands hommes : *Magna parens frugum, magna virum.*

En réimprimant *Rome chrétienne*, je l'ai soigneusement revue. Quelques expressions m'ont été signalées dans le tableau des mœurs ; je les ai fait disparaître. Quelques passages se rattachaient plutôt à l'histoire générale de l'Eglise qu'à l'histoire même de Rome; je les ai supprimés. Mais, en même temps, j'ai donné des développements tout nouveaux à l'étude des œuvres et de la vie intime de la ville pontificale. Les derniers évènements dont cette ville a été le théâtre ne pouvaient être passés sous silence; j'en ai retracé le fidèle tableau. Mon livre commence à l'arrivée de saint Pierre, voyageur inconnu, chez le sénateur Pudens : c'est l'espérance se faisant jour tout à coup au fond de l'abîme du paganisme : et il se termine désormais au retour si désiré, si applaudi, de son vénéré successeur Pie IX, après l'exil de Gaëte, et à la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception de Marie. C'est encore et toujours l'espérance; mais c'est aussi le triomphe.

J'ai été assez heureux pour pouvoir m'aider dans ce long travail des conseils du vénérable et savant évêque de ma ville natale, Mgr Jaquemet; il m'est doux de lui en témoigner ma reconnaissance. J'adresse aussi mes remercîments sincères à tous ceux qui m'ont fourni des documents ou des indications [1]. Je les adresse aux amis connus ou inconnus qui, en France et en Italie, ont bien voulu patronner mon œuvre. Quelques-uns malheureusement ne sont plus ici pour m'entendre : pourquoi ne nommerais-je pas MM. Audin et Ozanam ? Mais d'autres m'entendront. Je les adresse surtout à ceux qui, en parlant avec éloge de *Rome chrétienne* dans leurs écrits, lui ont fait un nom qui vivra. C'est à eux que je dois cette seconde édition, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus précieux pour un auteur, l'occasion de se corriger soi-même.

[1] Je citerai, entre autres, un savant allemand, M. de Reumont, qui, sur la demande de madame la duchesse de Zagarolo, et sans me connaître, a bien voulu m'envoyer un cahier d'observations et de notes où brille non moins sa vaste érudition que son extrême obligeance.

Digitized by Google

INTRODUCTION

La pensée qui a inspiré cet ouvrage a été de présenter un tableau historique des souvenirs chrétiens qui nous attachent à Rome, à cette *maîtresse des gloires augustes,* comme dit si bien le père Lacordaire [1]. Ces souvenirs sont de plusieurs sortes : les uns tiennent aux monuments, les autres à la vie des Saints et aux grandes actions de la papauté. La plupart des voyageurs qui font le pèlerinage de Rome possèdent à fond Tite Live et Tacite ; et le *Forum* où parlait Cicéron, la Curie de Pompée où périt César, la *Voie Sacrée* que parcouraient les triomphateurs, le Panthéon d'Agrippa, les thermes, les amphithéâtres, les statues préoccupent à l'avance, absorbent leur imagination. Mais les entendrez-vous s'informer de l'école de saint Augustin, de la maison de saint Ambroise, de la demeure où saint Jérôme

[1] *Oraison funèbre d'O'Connell,* p. 307, T. IV, Conférences de Notre-Dame de Paris.

Digitized by Google

enseignait les divines Ecritures à Paula, à Fabiola, à Marcelle, ces filles des consuls de la vieille Rome? Cherchent-ils à découvrir la trace des Saints sur cette terre consacrée? Sentent-ils leur cœur battre d'émotion en approchant de la chaire où prêcha saint Dominique, de l'oratoire où pria saint François d'Assise, des sanctuaires qui entendirent les homélies de saint Grégoire le Grand, du palais qu'habitèrent les Léon, les Grégoire, les Nicolas, les Innocent, ces grandes lumières du moyen-âge qui éclairent encore nos sociétés modernes? Non, parce que Rome chrétienne n'est pas connue; parce qu'autant on a pris soin de déterrer Rome païenne et de populariser son histoire, autant il semble qu'on ait craint de révéler l'histoire de Rome chrétienne et de faire admirer la merveilleuse influence qu'elle a exercée sur le monde. Il y avait donc là une lacune à remplir dans nos études; j'ai cherché à le faire pour mon propre compte, et c'est le résultat de ce travail que je présente au public comme un essai qui pourra peut-être engager de plus habiles que moi à utiliser, dans l'intérêt de tous, ce trésor de grands et précieux souvenirs [1].

On lit dans les ouvrages de Pline le Naturaliste un

[1] Depuis que j'ai écrit ces lignes, ont paru les beaux ouvrages de Mgr Gerbet et de Mgr Gaume.

Digitized by Google

passage étrange. Suivant Pline, Rome avait deux noms ; mais l'un de ces noms ne devait jamais être prononcé ; c'eût été un crime de le faire entendre dans le secret des cérémonies païennes, *cujus nomen alterum dicere in arcanis cœrimoniarum nefas habetur ;* et un citoyen, Valerius Soranus, fut sévèrement puni pour avoir osé le rappeler, *luitque mox pœnas.* Qu'était-ce donc que ce nom qui faisait trembler l'augure et agitait le magistrat sur sa chaise curule ? — C'était, nous apprend Macrobe, le nom du dieu sous la protection duquel Rome était placée, et l'appellation latine de la ville [1]. — On ne voulait exposer ni le dieu, ni la ville, aux effets funestes des invocations de l'ennemi. Ainsi, pour mieux garder ses dieux, on les cachait ! Et Rome pesait de tout le poids de sa corruption et de sa tyrannie sur les peuples ! Mais un jour devait venir où le règne de la force aurait un terme, et où, de cette cité décrépite au sein de laquelle toute vie sociale s'était éteinte dans une débauche effrénée de l'esprit et des sens, sortirait une cité nouvelle, ne tremblant plus pour son Dieu, ne cachant plus son nom, une autre Rome

Veuve du peuple-roi, mais reine encor du monde !

[1] Ce nom mystérieux était *Valentia*, qui signifiait *Force* en latin, comme Ῥώμη le signifiait en grec. Chaque ville avait ainsi deux noms, le nom vulgaire et le nom sacré.

Digitized by Google

Tel est le grand spectacle que nous offre Rome chrétienne, dès le premier jour. Où en était, en effet, la Rome des consuls et des empereurs, lorsque la Rome des papes commença à réagir contre les profanations antiques? Elle en était à Néron! C'est de Néron que date cette ère nouvelle, disons mieux, cette *création renouvelée,* suivant le mot de Bossuet, qui épura les sentiments et les idées, fit concevoir à l'âme de saintes passions, et éleva l'humanité de toute la hauteur de l'Evangile.

Mais au moment où la civilisation allait prendre un essor sublime, les invasions des Barbares vinrent ralentir son mouvement. L'Europe, le monde entier, eurent à subir une dévastation qui dépeupla les royaumes et ruina les études : alors la nuit se fit; mais du milieu de cette nuit la lumière ne tarda pas à renaître. D'où vint-elle? Des tentes des vainqueurs, ou des chaumières en cendres des vaincus? Il y avait à Rome un autel où le feu sacré ne s'éteignit jamais; si sa flamme n'éclaira pas toujours le génie, elle embrasa du moins toujours la charité, et *la charité est patiente; lorsque toute voix se tait, lorsque toute science est détruite, elle n'est pas ébranlée : elle souffre tout, mais espère tout* [1]. C'est par elle, c'est par sa force expansive, plus

[1] Charitas patiens est... nunquam excidit... sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur... omnia suffert, omnia sperat. *Prima ad Corint.*, c. XIII.

Digitized by Google

expansive que celle du génie, qu'on peut expliquer la civilisation des Barbares, œuvre immense qui est une des gloires du Christianisme et de ces siècles si méprisés aujourd'hui.

Il ne faut pas croire en effet, à voir l'inertie dans laquelle languirent pendant longtemps l'industrie et les beaux-arts, que toute activité fût éteinte dans les intelligences; non, mais cette activité se répandait sur la partie morale de l'humanité, au lieu de se porter sur la partie matérielle. On n'inventait encore ni la poudre, ni l'emploi de la vapeur; mais on abolissait l'esclavage, on créait des lois et des institutions qui ont fait de l'Europe ce qu'elle est. Nés après le combat, nous oublions les luttes de nos pères; jouissant de tous les avantages d'un ordre régulièrement établi, nous n'avons pas un souvenir de reconnaissance pour les souffrances et les travaux de ceux qui nous ont enfantés à la vie sociale. Est-il donc moins difficile de dompter le caractère des hommes que de dompter les forces de la nature? C'est un beau spectacle sans doute que celui de ces ateliers où la matière semble animée du souffle divin : tout y est grand, tout y est sublime, sauf trop souvent l'aspect de l'homme! Mais, à la vue de la misère et de la dégradation morale et physique que ces merveilles de notre génie traînent après elles, avons-nous bien le droit de condamner les institutions de nos pères, ces vieux ateliers de la pensée surtout,

Digitized by Google

qui, sous le nom de monastère, étaient ouverts aux âmes contemplatives, aux cœurs fatigués du monde, aux intelligences avides d'études, puis aussi au pauvre, car on ne voulait pas qu'il fût placé dans l'absolue dépendance du riche? L'homme fut surtout considéré au moyen-âge comme être pensant, tandis que de nos jours on ne l'envisage le plus souvent que sous les rapports de producteur et de consommateur. L'améliorer en parlant à son cœur, calmer les agitations qui le dévorent, lui donner la religion comme un appui dans ses traverses, tels furent les principes civilisateurs de cette époque prétendue barbare. Aujourd'hui, au contraire, on excite les agitations au fond de nos âmes; c'est en offrant au malheureux la séduction cuisante de l'or qu'on prétend le conduire au travail et à la vertu; mais non, il n'y a plus de vertu, c'est l'intérêt qui est le mobile des sociétés modernes! On a rapetissé l'idée sublime du bonheur jusqu'aux mesquines proportions du bien-être; on ne veut plus d'autels et l'on s'agenouille devant un coffre-fort!

Voilà quelle est la civilisation pour laquelle nous dépensons notre or, nos sueurs, notre sang, comme autrefois on les dépensait pour la conversion des peuples. L'homme s'épuise vite dans ce labeur inintelligent et muet, et nous voyons toutes ces existences déflorées promener dans les rues de nos villes leurs

Digitized by Google

souffrances sans consolation, leurs pensées sans avenir.

La tâche de Rome chrétienne est donc aujourd'hui de lutter contre la cupidité et surtout contre l'indifférence religieuse qui en est la source. Mais peut-être est-ce la moins difficile de toutes celles qu'elle a accomplies. L'indifférence n'est pas naturelle au cœur de l'homme; il y a chez lui une aspiration trop incessante vers le grand, vers l'inconnu, pour qu'il se laisse longtemps absorber par ce sommeil d'épuisement qui suit les longues luttes. Partout on peut reconnaître dans la société cette inquiétude morale, ce besoin d'études, et cette ardente recherche d'une conviction, qui révèlent la conscience d'un profond malaise et sont autant de signes providentiels d'un meilleur avenir.

J'ai écrit ce livre avec la foi profonde et la simplicité d'un chrétien; on ne s'étonnera donc point de m'entendre raconter des miracles et professer plus d'admiration pour des prodiges de sainteté dont l'exemple tend à rendre les hommes meilleurs que pour des actions d'éclat qui les tuent. Tout est miracle en nous et autour de nous, si par ce mot on entend un fait inexplicable par les seules forces de la raison. Expliquons-nous le son qui bruit dans nos oreilles, le paysage qui se réfléchit dans la prunelle de nos yeux, la volonté qui circule comme un fluide électrique par

Digitized by Google

tous nos membres ? et la vie, la mort, les avons-nous sondées jamais? De quel droit, êtres impuissants, viendrions-nous donc mettre un frein à la toute-puissance de Dieu ? C'est cependant ce que chaque jour nous entendons faire avec une outrecuidance qui se croit au-dessus de tout. Nulle époque n'a été plus féconde que la nôtre en esprits superbes : à l'aide de quelques systèmes de philosophie ou de quelques équations mathématiques, on vous dira, mieux que toutes les générations passées, le mot de ces profonds mystères qui ont effrayé les siècles ! Dieu n'est plus pour beaucoup de gens qu'une idée vague et indécise; pour quelques-uns même *c'est une hypothèse inutile,* et leur sourire descend avec pitié sur la plèbe ignorante qui croit encore au paradis, aux mystères et aux miracles, tout bonnement comme Corneille, Pascal et Bossuet ! Eh bien ! ces hommes-là sont encore les plus crédules de tous ; car on a beau faire, à moins d'anéantir en soi l'intelligence, on a toujours une foi, et leur foi est de toutes la plus contre nature et la moins prouvée : ils croient au néant !

Digitized by Google

CATALOGUE

DES

PONTIFES ROMAINS

Un grand nombre de papes ont été honorés du titre de *saint;* mais les Catalogues ne sont pas unanimement d'accord sur tous ceux qui l'ont obtenu. J'ai suivi à cet égard les livres qui m'ont paru le plus autorisés. En ceci, au reste, comme en toutes choses, je m'en réfère complètement et absolument aux décisions souveraines de l'Église *mère et maîtresse.*

Les Catalogues diffèrent également quelquefois sur la durée précise des pontificats des premiers siècles. Les chiffres que je donne sont en général ceux adoptés par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (3e édit., Paris, in-folio, 1783).

An de J.-C.

41 — SAINT PIERRE, né à Bethsaïde en Galilée, établit son siége à Rome vers l'an 41 de Jésus-Christ. Martyrisé sous Néron et enterré sur la voie Triomphale, au pied du Vatican.

67 — SAINT LIN, Toscan, enterré près de Saint-Pierre, au Vatican.

78 — SAINT CLET, Romain, de la région *Vicus Patricii*[1], enterré au Vatican. — Plusieurs auteurs le considèrent comme le même que saint Anaclet.

[1] Le *Vicus Patricii* comprenait l'emplacement et les environs de l'église actuelle de Sainte-Pudentienne.

Digitized by Google

80 — SAINT CLÉMENT, Romain, de la région du mont Cœlius, enterré au Vatican.

91 — SAINT ANACLET, Grec, d'Athènes, enterré au Vatican.

100 — SAINT ÉVARISTE, Grec, d'Antioche, enterré au Vatican.

109 — SAINT ALEXANDRE, Romain, de la région *Caput Tauri*[1], martyrisé et enterré sur la voie *Nomentane*, dans le domaine d'une femme nommée Severina, à sept milles de Rome. — Cette catacombe a été récemment découverte.

119 — SAINT XYSTE ou SIXTE, Romain, de la région *Via Lata*[2], enterré au Vatican.

127 — SAINT TÉLESPHORE, Grec, d'Anachorita, enterré au Vatican.

139 — SAINT HYGIN, Grec, d'Athènes, enterré au Vatican.

142 — SAINT PIE, Italien, de la ville d'Aquilée, enterré au Vatican.

157 — SAINT ANICET, Syrien, du bourg d'Amisa, enterré au Vatican.

168 — SAINT SOTER, de la ville de Fondi, en Campanie, enterré au Vatican.

177 — SAINT ÉLEUTHÈRE, Grec, du bourg de Nicopolis, enterré au Vatican.

193 — SAINT VICTOR, Africain, enterré au Vatican.

202 — SAINT ZÉPHIRIN, Romain, enterré sur la voie Appienne, dans une crypte qui lui appartenait, près des catacombes de Calixte.

219 — SAINT CALIXTE, Romain, du quartier des Ravennates[3], enterré au cimetière de Calepodius, sur la voie Aurélienne.

[1] La région *Caput Tauri* comprenait la porte actuelle Saint-Laurent et ses environs.

[2] La *Via Lata* allait de la place Antonine au *Macellum corvorum*, c'est-à-dire qu'elle servait de communication entre les deux colonnes *Trajane* et *Antonine*.

[3] Le quartier des Ravennates comprenait l'emplacement et les environs de l'église actuelle de Sainte-Marie, au delà du Tibre.

Digitized by Google

223 — SAINT URBAIN, Romain, enterré au cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne.
230 — SAINT PONTIEN, Romain, enterré au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne.
235 — SAINT ANTHEROS, Grec, enterré au cimetière de Calixte.
236 — SAINT FABIEN, Romain, enterré au cimetière de Calixte.
251 — SAINT CORNEILLE, Romain, enterré dans une crypte qui lui appartenait, sur la voie Appienne, près du cimetière de Calixte.
251 — *Novatien*, premier antipape.
252 — SAINT LUCE, Romain, enterré au cimetière de Calixte.
253 — SAINT ÉTIENNE, Romain, enterré au cimetière de Calixte.
257 — SAINT SIXTE II, Grec, enterré au cimetière de Calixte.
259 — SAINT DENYS, Grec, enterré au cimetière de Calixte.
269 — SAINT FÉLIX, Romain, enterré dans une crypte qui lui appartenait, sur la voie Aurélienne.
275 — SAINT EUTYCHIEN, Toscan, enterré au cimetière de Calixte.
283 — SAINT CAJUS, Dalmate, enterré au cimetière de Calixte.
296 — SAINT MARCELLIN, Romain, enterré au cimetière de Priscille, sur la voie *Salaria*, à trois milles de Rome.
308 — SAINT MARCEL, Romain, enterré au cimetière de Priscille.
310 — SAINT EUSÈBE, Grec, enterré au cimetière de Calixte.
311 — SAINT MELCHIADE, Africain, enterré au cimetière de Calixte.
314 — SAINT SYLVESTRE, Romain, enterré au cimetière de Priscille [1].
336 — SAINT MARC, Romain, enterré au cimetière de Balbinus, sur la voie d'Ardée [2].
337 — SAINT JULES, Romain, enterré au cimetière de Calepodius, sur la voie Aurélienne [3].

[1] Son corps a depuis été transféré dans l'église des Saints-Martin-et-Sylvestre, sur la pente de l'Esquilin.

[2] Son corps a depuis été transféré dans l'église de Saint-Marc, dont il fut le fondateur, si l'on en croit une ancienne tradition.

[3] Ses reliques, ainsi que celles de saint Calixte et de saint Corneille, ont été transférées dans l'église de Sainte-Marie *trans Tiberim*.

Digitized by Google

352 — SAINT LIBÈRE, Romain, enterré au cimetière de Priscille [1].

355 — *Saint Félix II*, pendant l'exil de Libère. Il est considéré par quelques-uns comme le vicaire de Libère, par d'autres comme antipape. Il cessa ses fonctions au retour du pontife et mourut martyr. Son tombeau est à Saints-Cosme-et-Damien.

366 — SAINT DAMASE, Espagnol, enterré avec sa mère et sa sœur dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso* qu'il avait fait reconstruire.

366 — *Ursicin*, antipape.

384 — SAINT SYRICE, Romain, enterré au cimetière de Priscille.

398 — SAINT ANASTASE, Romain, enterré au cimetière *ad ursum Pileatum*, près l'église actuelle de Sainte-Bibiane.

402 — SAINT INNOCENT, d'Albano, enterré au cimetière *ad ursum Pileatum*.

417 — SAINT ZOZIME, Grec, enterré dans la catacombe de Saint-Laurent, sur la voie de Tibur.

418 — SAINT BONIFACE, Romain, enterré dans la catacombe de Sainte-Félicité, sur la voie *Salaria*.

418 — *Eulalius*, antipape.

422 — SAINT CÉLESTIN, de la Campanie, enterré au cimetière du Priscille.

432 — SAINT SIXTE III, Romain, enterré dans la catacombe de Saint-Laurent.

440 — SAINT LÉON, Toscan, enterré dans la basilique de Saint-Pierre.

461 — SAINT HILAIRE, de la Sardaigne, enterré dans la catacombe de Saint-Laurent.

467 — SAINT SIMPLICIUS, de Tibur, enterré à Saint-Pierre.

483 — SAINT FÉLIX III [2], Romain, enterré dans la basilique de Saint-Paul.

[1] Nous avons donné à Libère le titre de *saint* d'après plusieurs anciens martyrologes.

[2] L'usage a prévalu de donner à ce pape le chiffre III, bien que la légitimité du titre de Félix II soit fort douteuse.

Digitized by Google

492 — SAINT GÉLASE, Africain, enterré à Saint-Pierre.
496 — SAINT ANASTASE II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
498 — SAINT SYMMAQUE, de la Sardaigne, enterré à Saint-Pierre.
498 — *Laurent*, antipape.
514 — SAINT HORMISDAS, de la ville de Frosinone, en Campanie, enterré à Saint-Pierre.
523 — SAINT JEAN, Toscan, mort à Ravenne et enterré à Saint-Pierre.
526 — SAINT FÉLIX IV, du Samnium, enterré à Saint-Pierre.
530 — BONIFACE II, Romain, fils d'un Goth, enterré à Saint-Pierre [1].
533 — JEAN II [2], Romain, du mont Cœlius, enterré à Saint-Pierre.
535 — SAINT AGAPIT, Romain, mort à Constantinople, enterré à Saint-Pierre.
536 — SAINT SYLVÈRE, de la Campanie, fils du pape Hormisdas, mort et enterré dans l'île de Palmaria.
537 — *Vigile*, antipape.
538 — VIGILE, Romain, reconnu pape après la mort de Sylvère. Il meurt à Syracuse et son corps est transporté à Rome au cimetière de Priscille [3].
555 — PÉLAGE, Romain, enterré à Saint-Pierre.
560 — JEAN III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
574 — BENOIT I, Romain, enterré à Saint-Pierre.
578 — PÉLAGE II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
590 — SAINT GRÉGOIRE, de Norcie, dans l'Ombrie, enterré à l'extrémité de la galerie de la basilique de Saint-Pierre, transféré par Grégoire IV dans une chapelle de la même basilique.

[1] Boniface Sigisvult ou Sigisbunde, du titre de Sainte-Cécile.
[2] Jean II est appelé Jean-Mercure dans un ancien Catalogue de la bibliothèque Vaticane.
[3] Transféré depuis à Saint-Pierre, ou, suivant quelques auteurs, à Saint-Marcel.

Digitized by Google

604 — SABINIEN, Toscan, de la ville de Bléra, enterré à Saint-Pierre.
607 — BONIFACE III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
608 — SAINT BONIFACE IV, de Valérie, dans le pays des Marses, enterré à Saint-Pierre.
615 — SAINT DEUSDEDIT, Romain, enterré à Saint-Pierre.
618 — BONIFACE V, Napolitain, enterré à Saint-Pierre.
625 — HONORIUS, de la Campanie, enterré à Saint-Pierre.
640 — SEVERINUS, Romain, enterré à Saint-Pierre.
640 — JEAN IV, Dalmate, enterré à Saint-Pierre.
642 — THÉODORE, Grec, né à Jérusalem, enterré à Saint-Pierre.
649 — SAINT MARTIN, de Todi en Toscane, mort en exil dans la Chersonèse. Son corps a dans la suite été transporté à Rome et déposé dans l'église des Saints-Martin-et-Sylvestre.
655 — SAINT EUGÈNE, Romain, enterré à Saint-Pierre.
657 — SAINT VITALIEN, de la Campanie, enterré à Saint-Pierre.
672 — ADÉODAT, Romain, enterré à Saint-Pierre.
676 — DONUS, Romain, enterré à Saint-Pierre.
679 — SAINT AGATHON, Sicilien, enterré à Saint-Pierre.
682 — SAINT LÉON II, Sicilien, enterré à Saint-Pierre.
684 — SAINT BENOIT II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
685 — JEAN V, Syrien, de la Province d'Antioche, enterré à Saint-Pierre.
685 — *Pierre* et *Théodore*, antipapes.
686 — CONON, Sicilien, originaire de la Thrace, enterré à Saint-Pierre.
687 — SERGIUS, Palermitain, originaire d'Antioche, enterré à Saint-Pierre.
687 — *Théodore* et *Paschal*, antipapes.
701 — JEAN VI, Grec, enterré à Saint-Pierre.
705 — JEAN VII, Grec, enterré à Saint-Pierre.
708 — SISINNIUS, Syrien, enterré à Saint-Pierre.

Digitized by Google

708 — CONSTANTIN, Syrien, enterré à Saint-Pierre.
715 — SAINT GRÉGOIRE II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
731 — SAINT GREGOIRE III, Syrien, enterré à Saint-Pierre.
741 — SAINT ZACHARIE, Grec, enterré à Saint-Pierre.
752 — ÉTIENNE II, mort avant d'être sacré [1].
752 — ÉTIENNE II ou III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
757 — SAINT PAUL, Romain, enterré d'abord à Saint-Paul, puis transféré à Saint-Pierre.
757 — *Théophylacte*, *Constantin* et *Philippe*, antipapes.
768 — ÉTIENNE III ou IV, Sicilien, enterré à Saint-Pierre.
772 — ADRIEN, Romain, enterré à Saint-Pierre.
795 — SAINT LÉON III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
816 — ÉTIENNE IV ou V, Romain, enterré à Saint-Pierre.
817 — SAINT PASCHAL, Romain, enterré à Saint-Pierre.
824 — EUGÈNE II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
824 — *Sisinnius*, antipape.
827 — VALENTIN, Romain, du quartier de la *Via Lata*, enterré à Saint-Pierre.
827 — GRÉGOIRE IV, Romain, enterré à Saint-Pierre.
844 — SERGIUS II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
847 — SAINT LÉON IV, Romain, enterré à Saint-Pierre.
855 — BENOIT III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
858 — SAINT NICOLAS, Romain, enterré devant les portes de la basilique de Saint-Pierre.
867 — ADRIEN II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
872 — JEAN VIII, Romain, enterré devant la porte du *Jugement* de la basilique de Saint-Pierre.
882 — MARIN ou MARTIN II, Toscan, enterré à Saint-Pierre.
884 — ADRIEN III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
885 — ÉTIENNE V ou VI, Romain, enterré à Saint-Pierre.
885 — *Anastase*, antipape.

[1] Ce pontife, n'ayant pas été sacré, ne peut être compté. Quelques chronologistes lui ont cependant conservé son rang, ce qui a jeté de l'incertitude sur le chiffre applicable à ceux de ses successeurs qui ont porté le même nom.

Digitized by Google

891 — FORMOSE, Romain, évêque de Porto [1], enterré à Saint-Pierre.
891 — *Sergius*, antipape.
896 — BONIFACE VI, Romain, enterré à Saint-Pierre.
896 — ÉTIENNE VI ou VII, Romain, enterré à Saint-Pierre.
897 — ROMAIN, Toscan, enterré à Saint-Pierre.
898 — THÉODORE II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
898 — JEAN IX, de Tibur, enterré à Saint-Pierre, devant la porte des Guidons *(ante portam Guidoneam)*.
900 — BENOIT IV, Romain, enterré à Saint-Pierre.
903 — LÉON V, d'Ardée [2].
903 — CHRISTOPHE, Romain, enterré à Saint-Pierre.
904 — SERGIUS III, Romain, enterré dans la basilique de Saint-Jean de Latran.
911 — ANASTASE III, Romain, enterré à Saint-Pierre.
913 — LANDON, de la Sabine, enterré à Saint-Pierre.
914 — JEAN X, de Ravenne.
928 — LÉON VI, Romain, enterré à Saint-Pierre.
929 — ETIENNE VII ou VIII, Romain.
931 — JEAN XI, Romain.
936 — LÉON VII, Romain, enterré à Saint-Pierre.
939 — ÉTIENNE VIII ou IX, Romain, enterré à Saint-Pierre.
942 — MARIN ou MARTIN III, Romain.
946 — AGAPIT II, Romain.
956 — JEAN XII *(Octavien)* [3], Romain.
963 — *Léon VIII*, élu par l'influence d'Othon Ier, sous le pontificat de Jean XII.

[1] C'est le premier pape qui ait été évêque avant de monter sur la chaire apostolique.

[2] Les malheureuses violences de cette époque ont fait perdre la trace de la sépulture de plusieurs pontifes, et notamment de Léon V, qui mourut en prison, de Jean X et de Jean XII, qui furent assassinés ou moururent misérablement, et de quelques autres.

[3] C'est le premier pape qui ait changé de nom en montant sur la chaire apostolique.

Digitized by Google

964 — BENOIT V, Romain, mort à Hambourg, et enterré dans la Cathédrale.
965 — JEAN XIII, Romain.
972 — BENOIT VI, Romain.
974 — *Boniface (Francon)*, antipape.
974 — DONUS II, Romain.
974 — BENOIT VII, Romain, enterré dans la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem.
983 — JEAN XIV, *(Pierre* [1], évêque de Pavie), enterré à Saint-Pierre.
985 — JEAN XV, mort avant d'être sacré [2].
985 — JEAN XVI, Romain.
996 — GRÉGOIRE V *(Brunon)*, Allemand, enterré à Saint-Pierre, près de saint Grégoire le Grand.
999 — *Jean (Philagathe)*, antipape.
999 — SYLVESTRE II *(Gerbert)*, d'Auvergne [3], enterré à Saint-Jean de Latran.
1003 — JEAN XVII *(Sicco)*, Romain, enterré dans l'église de Saint-Sabbas.
1003 — JEAN XVIII *(Fasan)*, Romain, mort à l'abbaye de Saint-Paul.
1009 — SERGIUS IV *(Pierre*, évêque d'Albano), Romain, enterré à Saint-Jean de Latran.
1012 — BENOIT VIII *(Jean de Tusculum*, évêque de Porto), Romain, enterré à Saint-Pierre.
1012 — *Léon* ou *Grégoire*, antipape.
1024 — JEAN XIX *(Jean de Tusculum)*, Romain.
1033 — BENOIT IX *(Théophylacte de Tusculum)*, mort à *Grotta-Ferrata*.

[1] Deuxième pape qui ait changé de nom; il le fit par respect pour l'apôtre saint Pierre, dont le nom était le sien.

[2] Bien que ce pontife ne dût pas être compté, son successeur est connu sous le nom de Jean XVI.

[3] C'est le premier pontife français qui soit monté sur la chaire apostolique.

Digitized by Google

1044 — GRÉGOIRE VI *(Jean Gratien)*, Romain, mort et enterré dans l'abbaye de Cluny.

1046 — CLÉMENT II *(Suidger*, évêque de Bamberg), Saxon.

1048 — DAMASE II *(Poppon*, évêque de Brixen), Bavarois, mort à Préneste, enterré dans la basilique de Saint-Laurent *hors des murs*.

1049 — SAINT LÉON IX [1] *(Brunon*, évêque de Toul), Allemand, enterré à Saint-Pierre, près de l'autel de saint Grégoire, devant la porte de la basilique.

1055 — VICTOR II *(Gebehard*, évêque d'Eichstadt), Allemand, mort en Toscane.

1057 — ÉTIENNE IX ou X, *(Frédéric*, abbé du Mont-Cassin), Lorrain, mort à Florence, enterré dans la cathédrale.

1058 — NICOLAS II *(Gérard de Bourgogne*, évêque de Florence), enterré à Florence, dans l'église de *Santa-Reparata*.

1058 — *Benoît X*, antipape.

1061 — ALEXANDRE II *(Anselme*, évêque de Lucques), Milanais, enterré à Saint-Pierre.

1061 — *Cadaloüs*, dit *Honorius II*, antipape.

1073 — SAINT GRÉGOIRE VII *(Hildebrand)*, né à Soano en Toscane, enterré à Salerne, dans la cathédrale de Saint-Mathieu.

1080 — *Guibert*, dit *Clément III*, antipape.

1086 — Le Bienheureux VICTOR III *(Didier*, abbé du Mont-Cassin), né à Bénévent, mort et enterré au Mont-Cassin.

1088 — URBAIN II *(Othon*, évêque d'Ostie), de Châlons-sur-Marne, mort à Saint-Nicolas *in carcere*, enterré à Saint-Pierre.

1099 — PASCHAL II *(Reinier)*, Toscan, enterré à Saint-Jean de Latran. *Albert* et *Théodoric*, antipapes après Guibert.

1118 — GÉLASE II *(Jean de Gaëte)*, mort et enterré dans l'abbaye de Cluny.

[1] L'usage a prévalu de donner à ce saint pape le chiffre IX ; Léon VIII, quoique porté sur quelques Catalogues, n'en est pas moins considéré cependant comme antipape.

Digitized by Google

1118 — *Maurice Burdin*, dit *Grégoire VIII*, antipape.
1119 — CALIXTE II *(Guy*, archevêque de Vienne), Bourguignon, enterré à Saint-Jean de Latran.
1124 — HONORIUS II *(Lambert*, évêque d'Ostie, Bolonais, enterré à Saint-Jean de Latran.
1124 — *Calixte*, antipape.
1130 — INNOCENT II *(Grégoire*, cardinal de Saint-Ange), Romain, enterré à Saint-Jean de Latran, puis transféré à Sainte-Marie *trans Tiberim*.
1130 — *Pierre de Léon* dit *Anaclet II*, antipape. Après lui, *Victor IV*, antipape.
1143 — CÉLESTIN II *(Guy de Castello)*, Toscan, enterré à Saint-Jean de Latran.
1144 — LUCE II *(Gérard)*, Bolonais, enterré à Saint-Jean de Latran.
1145 — EUGÈNE III *(Bernard)*, Pisan, mort à Tibur, enterré à Saint-Pierre.
1153 — ANASTASE IV *(Conrad*, évêque de Sabine), Romain, enterré à Saint-Jean de Latran.
1154 — ADRIEN IV *(Nicolas Breakspeare)*, Anglais [1], évêque d'Albane, mort à Anagni, enterré à Saint-Pierre.
1159 — ALEXANDRE III *(Roland Bandinelli)*, de Sienne, mort à Città di Castello, enterré à Saint-Jean de Latran.
Octavien, *Guy de Crême* et *Jean de Sturm*, successivement antipapes sous les noms de *Victor IV*, *Paschal III*, et *Calixte III*.
1181 — LUCE III *(Ubalde Allucingolo*, évêque d'Ostie), Lucquois, mort et enterré à Vérone.
1185 — URBAIN III *(Uberto Crivelli)*, archevêque de Milan, né à Milan, mort et enterré à Ferrare.
1187 — GRÉGOIRE VIII *(Albert)*, né à Bénévent, mort à Pise.
1187 — CLÉMENT III *(Paul*, évêque de Palestrine), Romain.
1191 — CÉLESTIN III *(Hyacinthe Bobo)*, Romain, enterré à Saint-Jean de Latran.

[1] C'est le seul Anglais qui soit monté sur la chaire apostolique.

Digitized by Google

1198 — INNOCENT III *(Lotario Conti)*, d'Anagni, mort à Pérouse, enterré dans la cathédrale.

1216 — HONORIUS III *(Cencio Savelli)*, Romain, enterré à Sainte-Marie-Majeure.

1227 — GRÉGOIRE IX *(Ugolino Conti)*, d'Anagni, évêque d'Ostie, enterré à Saint-Pierre.

1241 — CÉLESTIN IV *(Geoffroy*, évêque de Sabine), Milanais, enterré à Saint-Pierre.

1243 — INNOCENT IV *(Sinibalde Fieschi*, Génois), mort à Naples et enterré dans la cathédrale.

1254 — ALEXANDRE IV *(Rainaldo Conti)*, d'Anagni, évêque d'Ostie), mort à Viterbe, enterré dans la cathédrale.

1261 — URBAIN IV *(Jacques Pantaléon)*, de Troyes en Champagne, mort à Pérouse, enterré dans la cathédrale de Saint-Laurent.

1265 — CLÉMENT IV *(Guy Fulcodi* ou *Foulques*), né à Saint-Gilles-sur-Rhône en Languedoc, enterré dans l'église des Dominicains de Viterbe.

1271 — Le Bienheureux GRÉGOIRE X *(Thibaud)*, né à Plaisance, enterré à Saint-Donat, d'Arezzo.

1276 — INNOCENT V *(Pierre de Champagny)*, né à Moutier en Savoie, enterré à Saint-Jean de Latran.

1276 — ADRIEN V *(Fieschi)* de Gênes, enterré dans l'église des Franciscains de Viterbe.

1276 — JEAN XXI [1] *(Pierre Julien)*, Portugais, enterré dans l'église de Saint-Laurent de Viterbe.

1277 — NICOLAS III *(Jean-Gaëtan Orsini)*, Romain, enterré à Saint-Pierre.

1281 — MARTIN IV *(Simon de Brion)*, né au château de Montpincé en Brie, enterré dans la cathédrale de Saint-Laurent de Pérouse.

[1] C'est à tort qu'on a appelé ce pape Jean XXI, car le dernier pape de ce nom était Jean XIX, en 1024. Pour faire le chiffre de XXI, il faudrait compter l'antipape Philagathe, qui prit le nom de Jean en 999.

Digitized by Google

1285 — HONORIUS IV *(Jacques Savelli)*, Romain, enterré à Saint-Pierre.

1288 — NICOLAS IV *(Jérôme d'Ascoli)*, né à Ascoli, enterré à Sainte-Marie-Majeure.

1294 — SAINT CÉLESTIN V *(Pierre de Mouron)*, né dans la Pouille, enterré à Ferentino, puis transféré dans l'église des Célestins d'Aquila.

1294 — BONIFACE VIII [1] *(Benoît Cajetani)*, né à Anagni, enterré à Saint-Pierre.

1303 — SAINT BENOIT IX [2] *(Boccasini)*, né à Trévise, enterré dans l'église des Dominicains de Pérouse.

1305 — CLÉMENT V *(Bertrand de Goth)*, archevêque de Bordeaux né à Villandreau en Guyenne, enterré à Useste, au diocèse de Bazas.

1316 — JEAN XXII *(Jacques d'Euse)*, né à Cahors, enterré dans la cathédrale d'Avignon.

1328 — *Pierre de Corbario*, antipape.

1334 — BENOIT XII *(Jacques de Nouveau*, surnommé *Fournier)*, né à Saverdun, au comté de Foix, enterré dans la cathédrale d'Avignon.

1342 — CLÉMENT VI *(Pierre Roger)*, Limousin, enterré au monastère de la Chaise-Dieu en Auvergne.

1352 — INNOCENT VI *(Etienne Aubert)*, né à Beyssac, au diocèse de Limoges, enterré dans la chartreuse d'Avignon.

1362 — URBAIN V *(Guillaume de Grimoard)*, né à Grisac dans le Gévaudan, enterré à Saint-Victor de Marseille.

1370 — GRÉGOIRE XI *(Pierre Roger)*, né au château de Montmort en Limousin, enterré à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Neuve.

1378 — URBAIN VI *(Barthélemy Prignano)*, né à Naples, enterré à Saint-Pierre de Rome.

[1] L'usage a prévalu de donner à ce pape le nom de Boniface VIII, bien que Boniface VII fût un antipape.

[2] L'usage a prévalu de donner à ce pape le nom de Benoît XI, bien que Benoît X fût antipape.

Digitized by Google

1378 — *Clément VII*, élu à Fondi, va siéger à Avignon, et commence le grand schisme d'Occident. Lui ni ses successeurs ne sont comptés dans le Catalogue des papes.

1389 — BONIFACE IX *(Tomacelli)*, Napolitain enterré à Saint-Pierre.

1394 — *Benoît XIII (Pierre de Lune)*, élu à Avignon après la mort de Clément VII.

1404 — INNOCENT VII *(Côme Megliorati)*, né à Sulmone, dans l'Abruzze, enterré à Saint-Pierre.

1406 — GRÉGOIRE XII *(Ange Corrario)*, Vénitien enterré à Recanati.

1409 — ALEXANDRE V *(Pierre de Crète)*, né dans l'île de Crète, enterré dans l'église des Franciscains de Bologne.

1410 — JEAN XXIII *(Balthazar Cossa)*, Napolitain, enterré au baptistère de Florence.

1417 — MARTIN V *(Othon Colonna)*, Romain, enterré à Saint-Jean de Latran.

1424 — *Clément VIII*, élu en Aragon par les cardinaux de Pierre de Lune, après la mort de celui-ci.

1431 — EUGÈNE IV *(Gabriel Condolmero)*, Vénitien, enterré dans le monastère des chanoines réguliers de Saint-Sauveur.

1439 — *Félix V (Amédée de Savoie)*, élu par le concile schismatique de Bâle.

1447 — NICOLAS V *(Thomas de Sarzane)*, né à Sarzane, enterré à Saint-Pierre.

1455 — CALIXTE III *(Alphonse Borgia)*, né à Xativa en Espagne, enterré à Saint-Pierre [1].

1458 — PIE II *(Æneas Sylvius Piccolomini)*, né à Corsigni, aujourd'hui *Pienza*, dans le territoire de Sienne, mort à Ancône, enterré à Saint-André *della Valle*.

1464 — PAUL II *(Marc Barbo)*, Vénitien, enterré à Saint-Pierre.

1471 — SIXTE IV *(François d'Albezuola de la Rovère)*, né à Savone, enterré à Saint-Pierre.

[1] Transféré à Sainte-Marie de Montserrat.

Digitized by Google

1484 — INNOCENT VIII *(Jean-Baptiste Cibo)*, Génois, enterré à Saint-Pierre.

1492 — ALEXANDRE VI *(Roderic Lenzuoli-Borgia)*, né à Valence, en Espagne, enterré à Saint-Pierre.

1503 — PIE III *(François Todeschini-Piccolomini)*, de Sienne, enterré à Saint-Pierre.

1503 — JULES II *(Julien de la Rovère)*, né à Savone, enterré à Saint-Pierre-ès-Liens.

1513 — LÉON X *(Jean de Médicis)*, Florentin, enterré à Sainte-Marie de la Minerve.

1522 — ADRIEN VI *(Adrien-Florent van Trusen)*, né à Utrecht, enterré à Sainte-Marie *dell' Anima*.

1523 — CLÉMENT VII *(Jules de Medicis)*, Florentin, enterré à Sainte-Marie de la Minerve.

1534 — PAUL III *(Alexandre Farnèse)*, né à Carino, en Toscane, enterré à Saint-Pierre.

1550 — JULES III *(Jean-Marie Giocchi del Monte)*, Romain, enterré à Saint-Pierre.

1555 — MARCEL II *(Marcel Cervius)* né à Montepulciano, enterré à Saint-Pierre.

1555 — PAUL IV *(Jean-Pierre Caraffa)*, Napolitain, enterré à Saint-Pierre.

1559 — PIE IV *(Jean-Ange Médici)*, Milanais, enterré à Saint-Pierre.

1566 — SAINT PIE V *(Michel Ghislieri)*, né à Busco, au diocèse de Tortone, enterré à Saint-Pierre et transféré depuis à Sainte Marie-Majeure.

1572 — GRÉGOIRE XIII *(Hugues Buoncompagno)*, Bolonais, enterré à Saint-Pierre.

1585 — SIXTE V *(Félix Peretti)*, né près de Montalte, dans la Marche d'Ancône, enterré à Sainte-Marie-Majeure.

1590 — URBAIN VII *(Jean-Baptiste Castagna)*, Romain, enterré à Saint-Pierre.

1590 GRÉGOIRE XIV *(Nicolas Sfondrato)*, de Crémone, enterré à Saint-Pierre.

Digitized by Google

1591 — INNOCENT IX *(Jean-Antoine Facchinetti)*, Bolonais, enterré à Saint-Pierre.

1592 — CLÉMENT VIII *(Hippolyte Aldobrandini)*, né à Fano, enterré à Sainte-Marie-Majeure.

1605 — LÉON XI *(Alexandre-Octavien de Médicis)*, Florentin, enterré à Saint-Pierre.

1605 — PAUL V *(Camille Borghèse)*, de Sienne, enterré à Sainte-Marie-Majeure.

1621 — GRÉGOIRE XV *(Alexandre Ludovisi)*, Bolonais, enterré à Saint-Ignace.

1623 — URBAIN VIII *(Maffeo Barberini)*, Florentin, enterré à Saint-Pierre.

1644 — INNOCENT X *(Jean-Baptiste Pamfili)*, Romain, enterré à Sainte-Agnès de la place Navone.

1655 — ALEXANDRE VII *(Fabio Chigi)*, de Sienne, enterré à Saint-Pierre.

1667 — CLÉMENT IX *(Jules Rospigliosi)*, de Pistoie, en Toscane, enterré à Sainte-Marie-Majeure.

1670 — CLÉMENT X *(Jean-Baptiste-Emile Altieri)*, Romain, enterré à Saint-Pierre.

1676 — INNOCENT XI *(Benoît Odescalchi)*[1], né à Côme, dans le Milanais, enterré à Saint-Pierre.

1689 — ALEXANDRE VIII *(Pierre Ottoboni)*, Vénitien, enterré à Saint-Pierre.

1691 — INNOCENT XII *(Antoine Pignatelli)*, Napolitain, enterré à Saint-Pierre,

1700 — CLÉMENT XI *(Jean-François Albani)*, né à Pesaro, enterré à Saint-Pierre.

1721 — INNOCENT XIII *(Michel-Ange Conti)*, Romain, enterré à Saint-Pierre.

1724 — BENOIT XIII *(Vincent-Marie Orsini)*, Romain, enterré à Sainte-Marie de la Minerve.

[1] Qualifié quelquefois de *vénérable*.

Digitized by Google

1730 — CLÉMENT XII *(Lorenzo Corsini)*, Florentin, enterré à Saint-Jean de Latran.

1740 — BENOIT XIV *(Prosper Lambertini)* Bolonais, enterré à Saint-Pierre.

1758 — CLÉMENT XIII *(Charles Rezzonico)*, né à Venise, enterré à Saint-Pierre.

1769 — CLÉMENT XIV *(Jean-Vincent-Laurent Ganganelli)*, né à Saint-Arcangelo, près de Rimini, enterré dans l'église des Saints-Apôtres.

1775 — PIE VI *(Jean-Ange Braschi)*, né à Césène, enterré à Valence, en Dauphiné, puis transféré à Saint-Pierre.

1800 — PIE VII *(Barnabé Chiaramonti)*, né à Césène, enterré à Saint-Pierre.

1823 — LÉON XII *(Annibal della Genga Sermattei)*, né à La Genga, enterré à Saint-Pierre.

1829 — PIE VIII *(François-Xavier Castiglioni,)* né à Cingoli, enterré à Saint-Pierre.

1830 — GRÉGOIRE XVI *(Maur Capellani)*, né à Bellune, enterré à Saint-Pierre.

1846 — PIE IX *(Jean-Marie Mastaï-Ferretti)*, né a *Sinigaglia*, heureusement régnant.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROME CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER.

O Roma nobilis, orbis et domina
Cunctarum urbium excellentissima...
Salutem ducimus tibi! per omnia
Te benedicimus, salve, per secula!

Hymne chrétienne.

PREMIER SIÈCLE.

Si l'impression que cause la vue de Rome est si puissante sur toutes les âmes, sur celles du philosophe et de l'antiquaire, refroidies par les systèmes, comme sur celle de l'artiste au cœur chaud et à l'ardente imagination; que ne doit-elle pas être pour le pèlerin, qui voit toujours dans la grande ville la capitale du monde, *caput orbis?* Car n'est-elle pas le siége de cette Eglise indéfectible, qui *a couvert les nations de la gloire de Dieu comme l'eau de la mer recouvre les abîmes* [1]; et qui, plus puissante que la république et les Césars, maintient depuis dix-huit siècles l'empire qu'elle s'est

[1] Isaïe.

Digitized by Google

acquis sur l'univers ? Pour celui-là, les sentiments qu'il éprouve, en approchant de Rome, s'épanchent, comme la prière, *en gémissements inénarrables* [1]. Vous marchez sur un sol désert et nu ; point de maisons, point d'arbres ; mais çà et là des troupeaux de buffles et de cavales ; au loin un grand cercle de montagnes vaporeuses, et devant vous la plaine, la vaste plaine, dans une étendue que l'œil a peine à embrasser. Vous allez lentement, car la chaleur pèse, accable; un immense ennui vous domine, lorsque tout à coup du milieu des herbes flétries surgit un globe lumineux, c'est la boule de Saint-Pierre ! Qui pourrait alors ne pas être ému en entendant répéter autour de soi : *Rome ! Rome !* en voyant poindre à l'horizon la croix, mystérieux symbole de cette patrie commune à toutes les intelligences chrétiennes ! Lorsqu'elle vous apparaît rayonnante des feux du jour, au milieu de cette solitude aride comme la vie de l'homme, triste et monotone comme ses pensées, vous êtes saisi d'un saint respect, et vous ressentez au dedans de vous cet attendrissement filial des croisés lorsqu'ils aperçurent Jérusalem [2].

On s'empresse alors, on a hâte de toucher à la ville des grands souvenirs ; durant plusieurs heures elle semble fuir devant vous ; mais cependant, à mesure

[1] Saint Paul, *ad Rom.*, c. VIII. v. 26.

[2] Cette première impression est aujourd'hui complètement perdue. Les chemins de fer, en facilitant le pèlerinage, lui ont fait perdre beaucoup de sa poésie, et rien n'est pénible, en approchant de Rome, comme ce bruit et cette vitesse qui empêchent toute réflexion, puis le vulgaire tohu-bohu d'une gare qui met la ville éternelle sur le même pied que Londres et Paris.

Digitized by Google

que la distance diminue, les formes élancées de la coupole se dessinent plus majestueusement sur le bleu azuré du ciel ; une multitude de dômes et d'aiguilles se jouent alentour avec les hautes tours carrées du moyen-âge ; vous apercevez les frontons des temples, les splendides corniches des palais : c'est comme une vision qui réaliserait pour vous une de ces villes merveilleuses qui apparaissent à l'œil fasciné du voyageur au milieu des sables du désert. La route passe quelquefois près de tombeaux antiques, dont l'un se nomme à tort le tombeau de Néron. Deux ou trois torrents la traversent ; mais, sans le bruit de leurs eaux sur les cailloux, à peine prendriez-vous garde à leur cours sinueux, qui se dérobe sous des buissons de lauriers nains et de bruyères. Bientôt enfin on aperçoit le Tibre ; il roule ses flots jaunâtres sous les arches d'un pont demi-antique : c'est là que Cicéron arrêta les émissaires de Catilina ; c'est près de là, à droite, suivant la tradition la plus probable, au-dessus de cette petite église dont la coupole s'élève derrière les pins de la *villa* Mellini, qu'apparut dans le ciel cette croix lumineuse autour de laquelle on lisait : *In hoc signo vinces*. Au lieu même où vous marchez, luttèrent, acharnées et terribles, les armées de Constantin et de Maxence, dans cette sanglante bataille qu'ont immortalisée le génie de Raphaël et le pinceau brûlant de Jules Romain.

Lorsque vous mettez le pied dans la ville éternelle, la pensée vous échappe, étourdi que vous êtes par le bruit des eaux jaillissantes [1], et le roulement précipité

[1] « A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le

Digitized by Google

des voitures : carrosse empanaché du rouge du cardinal, équipage aux riches livrées du patrice, légères *caretelles* du peuple. On croit entendre un lointain écho de la Rome de Juvénal, de cette ville de tant de bruit où il fallait posséder de vastes domaines pour pouvoir dormir : *Magnis opibus dormitur in urbe.*

Et, en même temps, vous apercevez partout des églises, des statues, d'élégantes fontaines : Rome est une ville de chefs-d'œuvre, de contrastes, de merveilles apportées de tout pays ; le buffle y rumine pesamment couché au pied des colonnes du temple de la *Fortune Virile*[1] ; l'obélisque égyptien s'y élance, gracieux et svelte, devant les temples du Christ, entre les ouvrages de Phidias et de Praxitèle ; et les ruines gigantesques de l'amphithéâtre Flavien, au lieu des vieilles clameurs : *Les chrétiens aux bêtes!* n'entendent plus que les prières de quelques moines et de paysans à genoux, invoquant la miséricorde divine pour les persécutés et les persécuteurs, *pro afflictis et persequentibus eos*[2].

Que d'autres s'efforcent maintenant de déterrer Rome païenne de dessous les débris que le temps a amoncelés ; qu'ils se perdent en conjectures sur les lieux où l'on fit voler l'encens en l'honneur de *Laverna* ou de *Sterculus ;* qu'ils cherchent à restituer à Jupiter, à César, à Vénus, quelque peu des prestiges de leur culte. Pour nous, laissons dormir leur sommeil à ces

bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blanduse ou d'Egérie. » (CHATEAUBRIAND.)

[1] Ces contrastes sont communs à Rome : le quartier général des bœufs est à l'antique *Forum,* et celui des buffles dans l'espace qui sépare les temples de *Vesta* et de la *Fortune Virile.*

[2] On a établi un chemin de croix au Colysée.

Digitized by Google

divinités d'un jour ; elles ont moins vécu que le grand cloaque de Tarquin !

Celui qui voit dans le passé autre chose que l'agencement artistique de quelques pierres, qui n'estime les monuments d'autrefois qu'autant qu'ils se rattachent à l'histoire de la civilisation et du perfectionnement de l'humanité ; celui qui ne voit dans la puissance romaine qu'un colosse écrasant le monde de son poids, sans jamais lui tendre une main secourable pour l'élever jusqu'à lui, celui-là jettera un regard de pitié sur le *Forum*, et s'écriera avec le Tasse : « O Rome ! ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre partout, oh ! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes ! »

Oui, c'est Rome chrétienne, c'est elle seule qui est admirable aux yeux du philosophe. La Rome des Brutus et des César fut puissante par le glaive, mais elle corrompit, elle humilia, elle asservit l'humanité. Rome chrétienne n'eut aucune force apparente, et elle consola, elle éleva, elle délivra l'humanité : à elle se rattachent tous les prodiges de la civilisation moderne ; à elle donc, à ses monuments sacrés, à ses saintes reliques, notre respectueuse admiration et nos hommages !

Il est assez d'usage parmi ceux qui se disputent les restes des rideaux de Voltaire à Ferney, qui contemplent avec un pieux recueillement le mouchoir sale

Digitized by Google

de Jean-Jacques à l'Ermitage, ou qui se chargent de débris de marbre arrachés à quelque temple païen, de se moquer de la bonhomie des chrétiens s'agenouillant devant des ossements, devant des parcelles de bois richement enchâssées dans l'or. Ils sourient de pitié en nous voyant prier, à Saint-Marie-Majeure, au pied du berceau de l'Enfant-Dieu; à Saint-Jean de Latran, devant la table sur laquelle fut célébrée la cène; en nous voyant monter à deux genoux les degrés que monta Jésus-Christ durant sa passion; ou bien nous humilier à Sainte-Praxède devant la colonne; à Sainte-Croix, devant le bois auguste; à Sainte-Marie *in Campo-Santo*, devant la terre qui furent arrosés de son sang. Superstition! folie! s'écrient-ils; et ils ne voient pas, ces hommes si fiers de leur science, que cet humble berceau, ce meuble de l'indigent, entouré de pierres précieuses, c'est la réhabilitation, l'anoblissement du pauvre! Qu'était, en effet, le pauvre dans ce monde antique, dont on scrute avec tant d'admiration les vestiges? Esclave, gladiateur, il servait, il mourait pour le plaisir du riche; voilà toute sa vie! Et les philosophes applaudissaient! ils déclaraient que l'esclave n'était pas de même nature que l'homme libre! Aujourd'hui, il est vrai, ils parlent, en docteurs, d'égalité et de liberté; mais que vaut cette éloquence posthume près du berceau de Sainte-Marie-Majeure!

Et maintenant, si vous attachez quelque prix aux idées de dévouement et de sacrifice, si vous admettez une Providence quelconque pour expliquer l'inégale répartition des biens et des maux sur la terre, où en trouverez-vous de plus touchants symboles, que cette table où s'est assis un Dieu et où il s'est distribué lui-

Digitized by Google

même à ses disciples; que cette colonne, cette croix sur lesquelles il a souffert pour ceux qu'il aimait, *et souffert jusqu'à la mort;* que cette glorification enfin des instruments de son supplice; que cet éclat, cette pompe, ce respect dont on les environne, haute et solennelle réparation, heureux présage pour celui qui gémit et qui pleure; car ce sont autant de voix pour lui dire que ses larmes sont comptées, et qu'il n'est pas une de ses souffrances qui ne lui vaille un trésor? Oui, si à de telles pensées, certaines personnes ne savent répondre que par un dédain amer, si leur cœur ne palpite pas à des émotions qui font vibrer des milliers de poitrines, si ce qu'il y a de plus saint au monde les touche peu, elles n'ont de l'homme que le mouvement, mais leur âme est aussi froide qu'un cadavre!

La loi de Jésus-Christ fut annoncée pour la première fois à Rome par saint Pierre, vers l'an 41 [1]. Suivant la tradition, le saint apôtre se logea au *Vicus patricius,* entre l'Esquilin et le Viminal, dans la maison du sénateur Pudens, qui fut des premiers, avec toute sa famille, à abjurer le culte des idoles. A la place de cette maison a été édifiée dans la suite la petite église de Sainte-Pudentienne, avec son haut clocher byzantin [2].

[1] La venue de saint Pierre à Rome a été niée par quelques protestants; mais toute leur dialectique est impuissante contre l'autorité de saint Jérôme, *Catalogus scriptorum ecclesiasticorum, in Petro;* de Tertullien, *de Prescriptionibus,* c. XXXVI, et d'Eusèbe, *Historia ecclesiastica,* lib. II, cap. XIV.

[2] Martial, qui habitait près du *Vicus patricius,* célèbre, dans plusieurs de ses épigrammes, son ami Pudens et son mariage avec la Bretonne Claudia, que *les Romains eussent revendiquée pour Rome, et les Athéniens pour Athènes.* Or, il est remarquable que ces deux

Digitized by Google

La prédication de saint Pierre eut les mêmes succès dans la capitale du monde qu'à Jérusalem et à Antioche, et le nombre des fidèles s'élevait déjà à plusieurs milliers, lorsqu'une persécution dirigée contre les Juifs obligea le chef du troupeau à quitter l'Italie [1]. La garde de l'Eglise naissante fut alors confiée à Andronic, à Urbain et à quelques autres enfants chéris des apôtres [2]. Or, cette Eglise croissait de jour en jour dans le silence; *sa foi retentissait déjà par tout le monde*, et saint Paul brûlait du désir de venir répandre sur elle les *trésors de la grâce* dont Dieu l'avait fait le dispensateur et le ministre [3]. C'est vers l'an 58 qu'il adressa aux Romains son épître dogmatique, et dès lors il leur parle comme à de vieux convertis. Au peuple le plus vain de sa raison, il proclame la faiblesse et l'insuffisance de la raison; il lui dit que *ses philosophes se sont*

mêmes noms de Pudens et de Claudia sont cités par saint Paul dans sa seconde épître à Thimotée, qui fut certainement écrite de Rome: *Salutant te Eubulus, et Pudens, et Linus, et Claudia.* Aussi Camden n'hésite-t-il pas à voir une Bretonne dans l'épouse de l'hôte de saint Pierre. Mais Martial, né en l'an 40, ne vint à Rome qu'en l'an 63, ce qui laisse la question tout au moins douteuse. D'un autre côté quelques écrivains très-distingués donnent Priscille pour femme à Pudens; mais Priscille était mère de sainte Pudentienne, qui n'avait que seize ans lorsqu'elle mourut vers le milieu du second siècle. Il est donc difficile de compter moins de deux générations entre Pudens et Pudentienne. On peut consulter sur toutes ces questions les Bollandistes, au 19 mai. Nous y reviendrons.

[1] Il est question de cette persécution aux Actes des Apôtres, cap. XVIII.

[2] Saint Paul, *ad Rom.*, cap. XVI.

[3] *Fides vestra annuntiatur in universo mundo..... desidero videre vos ut aliquid impertiar vobis gratiæ spiritualis, ad confirmandos vos.* Ad Rom., cap. I.

Digitized by Google

évanouis dans leurs pensées, et qu'en s'applaudissant de leur sagesse ils sont devenus comme des stupides; il leur rappelle leurs crimes, leurs vices sans nombre, leurs penchants contre nature, leur orgueil, leur perfidie; et s'élevant haut et ferme sur les débris souillés du monde antique, il prêche au monde nouveau l'humilité, la docilité aux enseignements; car il n'y a de salut que dans la foi en Jésus-Christ, et la foi ne se trouve pas par les seules forces de l'intelligence, elle s'apprend : *Fides ex auditu.*

Saint Paul se rendait alors à Jérusalem; on sait comment emprisonné, menacé de mort dans cette ville, il vit le Christ soutenant son courage et lui disant : — Sois constant et fort, car il faut que tu me rendes témoignage à Rome comme tu viens de me le rendre ici. — Peu de temps après, en effet, saint Paul fut dirigé vers Rome, sous la garde d'un soldat. Débarqué à *Puteoli* (Pouzzole), il y rencontra des chrétiens qui le retinrent pendant sept jours, puis il se remit en route. Les fidèles de Rome étaient venus au-devant de lui jusqu'au *Forum d'Appius* et aux *Trois-Tavernes* (aujourd'hui *Casarillo di Santa-Maria* et *Cisterna).* Saint Paul bénit Dieu en les voyant, et fit son entrée avec eux dans la ville éternelle [1]; il y fut bientôt rejoint par saint Pierre, mais il n'y fut pas laissé libre comme lui. Un soldat continua d'être commis à sa garde, et il n'est pas douteux qu'il le tint enchaîné, suivant les habitudes de la surveillance romaine. Aussi, écrivant alors à Philémon, Paul ne prend d'autre titre que celui de captif de Jésus-Christ,

[1] Voir aux Actes des Apôtres, C. XXVIII.

Digitized by Google

vinctus Christi Jesu. Il se logea d'ailleurs où il voulut et reçut librement ceux qui venaient à lui. On voit encore la chambre de l'apôtre dans les substructions de l'église de *Santa-Maria in via lata,* au pied du Capitole; on y voit la colonne et la chaîne auxquelles il fut attaché; sur la colonne ont été inscrits ces mots célèbres qu'il adressait à Timothée : — « La parole de Dieu du moins n'est pas captive. » — *Sed verbum Dei non est alligatum.*

On aime à se rappeler, sous ces sombres voûtes, les diverses circonstances de l'apostolat de saint Paul, pendant les deux ans qu'il y vécut. Ce fut là qu'il convertit Onésime, qu'il reçut les présents des Philippiens, apportés par Épaphrodite; c'était de là qu'il écrivait à Philémon, à Tite, aux habitants de Philippe et de Colosse; c'était là qu'il prêchait *la folie de la croix* avec cette fougue ardente, cette éloquence abrupte, qui s'échauffait dans la lutte et que l'inspiration rendait sublime.

Pierre s'adressait surtout aux *Circoncis;* Paul aux *Gentils*[1]; à leur science pour la confondre, à leur raison pour l'humilier. N'avait-il pas déjà converti le proconsul Sergius Paulus et Denys l'Aréopagite? A Rome sa parole n'est pas moins puissante, et des courtisans de Néron, de ses parents même peut-être, cèdent à l'action de Dieu, qui se révèle dans chacun des enseignements de son ministre[2]. Autour de l'apôtre se pressent d'ardents disciples : c'est Onésiphore d'Ephèse, qui *ne rougit*

[1] *Ad Galat.*, C. II, v. 7.

[2] *Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt.* — *Ad Philippenses,* IV, 22.

Digitized by Google

pas de porter une partie de sa chaîne [1]; Epaphras de Colosse, qui fut captif avec lui, *concaptivus meus* [2]; Timothée, dont une sainte union identifiait toutes les pensées avec celle de son maître, et qui lui était attaché comme un fils, *sicut patri filius* [3]; c'est encore Hermas, auquel un ange apparaissait sous la forme d'un pasteur, et révélait les profonds mystères de la morale chrétienne; ce sont Aristarque, Marc, Demas, et le médecin Luc, compagnon fidèle de l'apôtre, son disciple bien-aimé, *Lucas medicus charissimus* [4].

Après deux années de séjour à Rome, Paul s'en éloigna pour visiter l'Italie; puis il retourna en Asie, à Ephèse, en Crète, et ne revint à Rome que vers l'an 64. Les progrès de l'Evangile commençaient alors à troubler le sommeil des augures. Simon le Magicien, cet ennemi acharné des apôtres, avait cherché à lutter avec eux dans la capitale même de l'empire, et, si l'on en croyait Tertullien, les Romains lui auraient érigé une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *au Dieu saint* [5].

[1] *Secunda ad Titum*, v. 16 et 17.

[2] *Ad Philem.*

[3] *Ad Philippenses*, II, v. 22.

[4] *Ad Colossenses*, IV, 14. — On croit même généralement que saint Luc écrivit dans le cachot de la *Via lata* une partie des *Actes des Apôtres*.

[5] Tertullien ne s'est-il pas trompé? C'est l'opinion de Baronius et cette opinion est généralement suivie. Il est certain, en effet, qu'une inscription portant *Semoni Sanco* et consacrée au Dieu Sabin *Sancus*, qu'a rendu surtout célèbre une élégie de Properce, a été trouvée précisément dans l'île du Tibre. L'erreur de Tertullien n'en serait pas moins fort extraordinaire, car il vivait moins de deux cents ans après Simon, et il s'adressait aux païens eux-mêmes. Que dirait-on,

Digitized by Google

« Simon se disait le Christ, lisons-nous dans une des homélies de saint Augustin, et il prétendit pouvoir voler vers Dieu, comme un fils vers son père. En effet, il s'éleva subitement par art magique, continue le grand évêque d'Hippone ; mais Pierre, s'agenouillant, pria le Seigneur, et la prière de l'apôtre vainquit la légèreté du Magicien. Simon tomba comme enchaîné du haut des airs, et se brisa les jambes dans sa chute[1]. »

Suivant la tradition catholique, ce serait sur le *Forum* qu'aurait eu lieu la vaine tentative de Simon, et l'on conserve à Sainte-Françoise Romaine deux pierres portant l'empreinte des genoux de l'apôtre.

Ces prodiges, et l'influence chaque jour croissante de la nouvelle loi, mirent en mouvement toutes les mauvaises passions qui fermentaient dans le vieux levain du paganisme. On pressentait une persécution ; déjà même saint Pierre était l'objet de recherches, lorsque les chrétiens le supplièrent de s'éloigner pour quelque temps, *ut paulisper cederet;* et « bien qu'il n'aspirât qu'à souffrir, dit saint Ambroise, ayant égard cependant aux prières du peuple, qui lui demandait en grâce de se réserver pour l'instruire et le confirmer

par exemple, de Châteaubriand, s'il eût fait canoniser par le pape le docteur Arnauld où le diacre Pâris ?

[1] S. Aug., Sermo III, *de Petro et Paulo.* Arnobe, écrivain du troisième siècle, raconte le même fait, qui fut cause, dit-il, de nombreuses conversions *(Adv. gentes,* lib. II, p. 50, édit. de Leyde). Suétone parle, de son côté, d'un nouvel Icare qui s'éleva dans les airs en présence de Néron, puis tomba près du siége de l'empereur, qu'il arrosa de son sang. Juvénal fait allusion à un fait analogue, qu'il attribue à un Grec. Le vol magique et la chute se trouvent donc attestés par les païens eux-mêmes.

Digitized by Google

dans la foi, il se laissa vaincre. » La nuit étant donc venue, Pierre sortit de Rome ; mais à peine avait-il fait quelques pas sur la voie Appienne, qu'il rencontra, suivant une tradition sainte, Jésus-Christ chargé de sa croix. — Seigneur, où allez-vous ? s'écria-t-il : — Je retourne au Calvaire me faire crucifier de nouveau, répondit le Fils de l'homme, — et Pierre, comprenant la pensée de son divin Maître, revint sans hésiter au-devant du martyre [1].

Une petite chapelle s'élève aujourd'hui au lieu de la rencontre. Elle est connue sous le nom de *Domine, quo vadis ?*

Vers cette époque, cependant, Rome fut dévorée par un affreux incendie, dont la vue pleine d'angoisse fit étinceler de joie les yeux cruels de Néron. Ce fut pour lui comme la révélation d'une nouvelle sorte de volupté. Le monstre s'était habitué au sang, comme une bête carnassière. — « Or, le bruit s'était répandu, dit Tacite, qu'au moment de l'embrasement de la ville, Néron était monté sur le théâtre de son palais et y avait chanté la ruine de Troie.... Mais rien surtout ne pouvait étouffer l'odieuse rumeur que l'incendie avait

[1] Voir sur cette tradition les Bollandistes, au 29 juin ; et saint Ambroise *(Discours contre Auxence)*. M. Ampère engage charitablement *la Rome papale à repousser* cette légende, « parce qu'on a pu l'interpréter, dit-il, dans un sens qui ne lui était point favorable. *(Histoire romaine à Rome*, t. II, p. 306). Cette manière d'écrire l'histoire d'après ce que l'on croit être son intérêt peut être à l'usage des *philosophes*, mais elle n'a jamais été à l'usage de Rome. L'Eglise romaine, qui ne cache pas la faute de Pierre durant la Passion, n'en cacherait point d'autres s'il en eût commis d'autres ; mais le récit de saint Ambroise ne prête nullement aux interprétations dont parle M. Ampère.

Digitized by Google

été mis par ordre; pour l'étouffer, l'empereur chercha des coupables... » — et les chrétiens furent arrêtés; on les menait dans les jardins de Néron, qui s'étendaient du Tibre à la place actuelle de Saint-Pierre; on les entassait dans le cirque qui comprenait une partie de l'espace occupé aujourd'hui par l'église du Vatican; et là, tantôt on les couvrait de peaux de bêtes pour les faire déchirer par des chiens, tantôt on les brûlait, on les crucifiait, et le soir, enduits de poix enflammée, ils devaient éclairer les plaisirs du prince [1].

Néron, cependant, donnait des jeux dans le cirque, se mêlant au peuple en habit de cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quelles que fussent les préventions de Rome contre les chrétiens, la pitié se faisait jour, dit Tacite, *miseratio oriebatur;* on sentait qu'il ne s'agissait pas du bien public, mais de l'amusement d'un barbare, *sævitiam unius.*

Peu de temps après ces horribles scènes, Pierre et Paul furent enchaînés dans la prison Mamertine. Cette prison, aujourd'hui *San-Pietro-in-Carcere,* avait été construite par Ancus Martius et Tullus Hostilius, *au milieu de la ville, au-dessus du Forum* [2]. Elle se composait de nombreux cachots et de souterrains profonds, qui existent encore. Il y avait dans ces souterrains un précipice où l'on jetait quelquefois les criminels; d'autres fois ils étaient étouffés dans la prison, et leurs cadavres étaient abandonnés sur l'escalier de ces sombres cavernes; on appelait cet escalier *les Gémonies.*

[1] Tacite, *Ann.*, I. XV.

[2] *Carcer ad terrorem excrescentis audaciæ, media urbe, imminens Foro ædificatur.* (Tite Live.)

Digitized by Google

Les souffrances qui attendaient les apôtres dans cet odieux repaire, ne pouvaient pas plus diminuer leur foi que ralentir leur zèle. Pierre prêchait toujours, et à sa voix les geôliers Processus et Martinianus et quarante-sept captifs embrassaient la loi du Christ. Une source jaillissait de terre pour servir au baptême des néophytes. Paul, l'ardent apôtre, soutenait les droits de la conscience et la justice de Dieu en face de Néron; puis il épanchait avec bonheur ses dernières paroles dans le sein de Timothée, son enfant, son disciple.

« Dieu ne nous a pas donné l'esprit de crainte, mais de courage, lui disait-il. Ne rougis donc point de rendre témoignage à Notre Dieu.... C'est pourquoi je souffre; mais je ne suis pas confondu, parce que je sais en qui j'ai foi... Je t'adjure au nom du Seigneur et de Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts;... prêche la parole sainte, insiste au temps propice, ou même avec importunité, discute, supplie, reproche en toute patience et toute vérité de doctrine;... veille avec soin, travaille pour tous, remplis l'œuvre d'un évangéliste, accomplis ton ministère, sois sobre.... Pour moi, j'ai combattu un bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé ma foi. » (*Sec. ac. Tim.*, c. I. et IV.

Les adieux que Pierre adressait à tous ceux qui *avaient reçu*, comme lui, *le précieux don de la foi*, n'étaient ni moins touchants ni moins dignes.

« Je suis certain, leur disait-il, que je dois bientôt quitter ma tente, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître, mais j'aurai soin qu'après ma mort ce que je vous ai recommandé vous soit remis en mémoire; ô mes bien-aimés! attendez le jour

Digitized by Google

du Seigneur, hâtez-le par vos désirs.... car nous espérons, suivant sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice fait sa demeure. » (*B. Petri Epist. sec.*)

Le jour approchait en effet où les deux apôtres devaient recevoir *la couronne de justice* qui leur était réservée. Ils furent extraits de la prison le 29 juin 67, et conduits d'abord au bâtiment des Comices, sur le *Forum*, pour y être flagellés. Les deux colonnes auxquelles ils furent alors attachés ont été transportées dans l'église de *Santa-Maria Traspontina*. Puis le funèbre cortége reprit sa marche en se dirigeant vers le grand cirque. C'était le quartier du petit peuple, et, sans doute, il recélait plus d'un chrétien. Nous trouvons ensuite divers monuments du passage des bourreaux et de leurs victimes dans deux directions différentes, sur la route d'Ostie et sur la voie Appienne. Sur la route d'Ostie, c'est la petite chapelle de la *Séparation*, à un mille de Rome [1]; elle fut élevée au lieu où les deux apôtres durent se quitter. Sur la voie Appienne, c'est l'église de la *Fasciola*, ou, en français, de la *Bandelette*, érigée, suivant la tradition, en souvenir d'une bande de linge des plaies de saint Pierre, que l'apôtre laissa tomber en cet endroit.

L'église de la *Fasciola*, dédiée depuis lors aux saints Nérée et Achillée, s'élève dans l'ancienne vallée d'Égérie, occupée, au temps des empereurs, par de malheureux Juifs, qui n'avaient pour tout mobilier que des nattes et un peu de foin, et auxquels on vendait, dit

[1] Cette petite église est désignée par le nom de *SS. Pietro è Paolo qui separati.*

Digitized by Google

Juvénal, jusqu'à l'ombre des vieux arbres [1]. Qui ne comprend que ce fut pour les rendre témoins de l'humiliation de leur compatriote, qu'on allongea à plaisir la dernière marche de saint Pierre [2]? L'apôtre fut enfin conduit sur la rive droite du Tibre, également habitée par des Juifs, et il y subit la mort de la croix, au faîte d'un coteau qui dominait les jardins de Néron, ou peut-être dans ces jardins eux-mêmes, déjà consacrés par la mort de dix mille martyrs [3]. Soit pour ajouter à l'ignominie de son supplice, soit pour céder à son dernier vœu, les exécuteurs le crucifièrent la tête en bas. Le grand apôtre protestait, si nous en croyons saint Augustin et saint Ambroise, qu'il était indigne d'être élevé comme l'avait été Jésus-Christ, *indignum se vociferans ut Dominum exsultari* [4].

C'est ainsi qu'il mourut, louant et bénissant Dieu,

[1] *Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur*
Judæis quorum cophinas fœnumque supellex.
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor....

Juv., sat. 3.

[2] Nous ne voyons que ce moyen d'expliquer le détour que l'on fit faire à saint Pierre. Peut-être, au reste, est-ce antérieurement et à l'époque où l'apôtre fuyait de Rome par la voie Appienne, qu'il laissa tomber le linge de ses plaies. Dès lors, en effet, il avait porté les chaînes.

[3] Sur le coteau s'élève aujourd'hui l'église de *Saint-Pierre in Montorio*, et dans les jardins de Néron la grande basilique de Saint-Pierre du Vatican. Les auteurs qui pensent que l'apôtre a été crucifié sur le *Montorio*, sont Baronius, Pancirole, Martinelli et Porzio. Ceux qui pensent, au contraire, qu'il l'a été au Vatican, sont Mallio, Comestore, Biondo, Affaranno, Panvinio et Anastase le Bibliothécaire.

[4] Voir, entre autres, *Greg. Tur, de Gloria martyrum*, C. XXV.

Digitized by Google

au milieu de ses bourreaux et des saintes femmes qui étaient venues en cachette s'édifier à son martyre et chercher à dérober son corps. Deux d'entre elles, Basilisse et Anastasie, furent saisies à l'instant où elles recueillaient le sang de l'apôtre, et eurent la tête tranchée aussitôt.

Saint Paul avait suivi la route d'Ostie; ayant rencontré une dame nommée Plautille, au lieu consacré aujourd'hui par l'église de *San-Salvator*, il la pria de lui donner un linge pour se couvrir les yeux, lui promettant de le lui rendre. Plautille lui donna le linge, et la nuit suivante le saint lui apparut et le lui restitua. Ses gardes le menaient aux *Eaux Salviennes*, vallon riant et frais à trois milles de Rome : là il fut attaché à une colonne de marbre et décapité. Sa tête, assure-t-on, bondit trois fois sur la terre, et à chacun des bonds jaillit une fontaine.

Le corps de saint Pierre fut déposé au Vatican, lieu que devait rendre à jamais célèbre l'église érigée en sa mémoire; et celui de saint Paul fut enterré par Lucine, dame romaine, dans un terrain qui lui appartenait, à peu de distance des *Eaux Salviennes*, terrain sur lequel s'éleva, au quatrième siècle, la basilique placée sous son invocation.

Aujourd'hui, des temples magnifiques ont été édifiés en tous les lieux sanctifiés par la présence des deux martyrs. Dès le premier siècle, saint Anaclet, troisième évêque de Rome, creusa un oratoire souterrain au Vatican, pour y recevoir les reliques de saint Pierre. Au quatrième, la partie du Janicule, qui, suivant quelques opinions, avait été le théâtre du crucifiement de l'apôtre, se couronna de la belle église de

Digitized by Google

Saint-Pierre *in Montorio*. Au cinquième, l'impératrice Eudoxie fit construire l'admirable basilique de *Saint-Pierre-ès-Liens*, derrière les thermes de Titus, pour y conserver et y exposer au respect des fidèles les chaînes qui avaient attaché l'apôtre à Jérusalem et à Rome. La prison Mamertine devint à son tour un oratoire et un lieu de saint pèlerinage. La table sur laquelle le premier vicaire de Jésus-Christ avait coutume de consacrer le pain et le vin, devint l'autel majeur de Saint-Jean de Latran. Enfin les *Eaux Salviennes* furent consacrées par une chapelle où l'on vénère encore la colonne de marbre blanc sur laquelle Paul fut décapité, et les trois fontaines, muets souvenirs de son supplice.

Mais ce n'était pas assez de ces pieux hommages de la foi chrétienne envers les glorieux prédicateurs de la loi du Christ; ce n'était pas assez des temples, des tableaux, des chefs-d'œuvre des arts chrétiens et de la civilisation moderne, envers ceux qui implantèrent au sol de Rome le germe de ces arts et de cette civilisation; il fallait que les monuments du paganisme s'humiliassent à leur tour devant ceux que le paganisme avait humiliés, opprimés, martyrisés; il fallait qu'ils devinssent comme autant de marchepieds pour porter plus haut le souvenir de leur triomphe! Aussi est-ce une grande chose de voir aujourd'hui, à la place des statues décrépites des empereurs romains, s'élever, nobles et pures, celles du pêcheur de Tibériade et du fabricant de tentes de la Cilicie, au-dessus de deux des plus beaux ouvrages de l'art antique, les colonnes Trajane et Antonine [1].

[1] Les statues ont été placées là par Sixte-Quint. Les actes des

Digitized by Google

Les successeurs de saint Pierre, dans le gouvernement de l'Eglise, furent, au premier siècle, saint Lin, saint Anaclet, saint Clément et saint Évariste, Lin et Clément étaient disciples des apôtres et avaient prêché avec eux l'Evangile [1]. A partir du pontificat de Lin, les femmes ne purent entrer dans l'Eglise que voilées. On attribue à saint Clément l'établissement des notaires ecclésiastiques chargés de rechercher et de rédiger les actes des martyrs [2].

Or, en dépit des persécutions, le nombre des chrétiens se multipliait. On se retirait dans quelque maison solitaire pour prier. Là, les prêtres et les évêques lisaient l'Ecriture, consacraient et distribuaient l'Eucharistie; puis on prenait un repas en commun, lequel était encore sanctifié par la prière. On choisissait surtout pour ces réunions pieuses les lieux qu'avaient habités les martyrs. Ainsi la maison de saint Pierre au pied de l'Esquilin et plus tard celle de saint Valentin, près du cirque de Flaminius; celle de saint Clément, au-dessus de l'amphithéâtre de Vespasien; celle de sainte Sabine, sur l'Aventin; celle de saint Pancrace, sur la voie Aurélienne, étaient transformées en chapelles, où tout ce qui avait appartenu au saint était religieusement conservé, comme rappelant de nobles vertus et un grand courage. Lorsqu'on pouvait se rassembler près des tombeaux des martyrs, on le

Apôtres disent, en parlant de saint Paul et d'Aquila, *erant sænofactoriæ artis.*

[1] *Ad Philipp.*, IV, 2; et *sec. ad Timoth.*, IV, 21.

[2] *Hic fecit septem regiones et dividit notariis fidelibus Ecclesiæ, qui gesta martyrum sollicite et curiose unusquisque per regionem suam diligenter perquireret.* (Catalogue de Félix, IV.)

Digitized by Google

faisait avec bonheur. J'ai parlé de l'oratoire creusé au Vatican par saint Anaclet, mais il fallait un profond mystère, car la surveillance était minutieuse dans les lieux de supplices, pour empêcher les chrétiens d'en approcher. Alors il arrivait que de courageuses femmes se dévouaient pour dérober les reliques des saints et les cacher dans quelque caverne, dans quelque puits, autour duquel on pût prier. Ainsi, dans l'église actuelle de Sainte-Praxède se trouve un puits où la sainte patronne amoncelait les ossements des martyrs qu'elle parvenait à arracher aux bourreaux.

Cette paisible intrépidité de la femme est remarquable; elle l'est surtout chez ces Romaines que Juvénal nous représente, vers le même temps, *n'ayant de courage que pour braver la honte.* Nous avons vu sainte Lucine ensevelissant saint Paul, sainte Basilisse et sainte Anastasie mises à mort pour avoir voulu recueillir le sang de saint Pierre. Asservie, avilie par le paganisme, la femme se relève tout à coup; elle retrouve au fond de son cœur ce besoin d'affections pures, dévouées, généreuses que Dieu y avait mis, mais que le paganisme avait comme étouffé par ses dissolutions hideuses et cette servitude domestique, dont la roideur prévenait tout abandon dans l'intimité et toute confiance dans les épanchements. Visiter les prisonniers, consoler les malades, soigner les plaies des confesseurs, recueillir les ossements des martyrs, telles deviennent ses occupations, et il n'y a plus chez elle qu'amour et sacrifice depuis qu'elle a trouvé des frères, une famille, un Dieu pour répondre aux battements de son cœur.

Digitized by Google

Lorsque l'assemblée chrétienne pouvait se réunir près du tombeau de quelque saint, c'était sur ce tombeau qu'on offrait le sacrifice, et l'autel s'appelait alors la *Confession*. C'est ainsi que les tombeaux placés sous les autels des grandes basiliques romaines ne sont encore nommés que *la Confession de saint Pierre*, *la Confession de saint Laurent*, *la Confession de saint Sébastien*, etc. Là, en effet, étaient les dépouilles mortelles de ceux qui avaient *confessé* Jésus-Christ par leur mort comme par toutes les actions de leur vie. Dans les moments de persécution, on priait avec une ferveur nouvelle, mais sans crainte; car on se souvenait des paroles de saint Paul : « Si Dieu est pour nous, qui est contre nous? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* »

La persécution, après avoir été si violente sous Néron, cessa d'être publique et ouverte avec son règne. On sait comment Néron, gorgé de sang et de débauches, se tua misérablement dans la maison d'un de ses affranchis, en apprenant la révolte de ses gardes. Il fut enterré près de la voie Flaminienne, en attendant que ses cendres fussent jetées au vent pour faire place à une église de cette religion qu'il avait cru pouvoir étouffer, et qui devait grandir par les supplices. C'est cette église de *Sainte-Marie du Peuple*, la première que l'on aperçoit en entrant dans Rome, par la route de Florence, avec ses peintures du Pinturrichio, ses bas-reliefs de Contucci, ses marbres, ses riches cénotaphes, et son nom si doux, symbole de ce règne de paix et de justice, qui prend soin des plus petits et a détrôné à jamais la tyrannie antique.

Sous Vespasien s'accomplissent les anathèmes des

Digitized by Google

prophètes contre cette nation *perfide et lourde d'iniquité*, qui n'avait pas craint de faire retomber sur elle le sang du Juste. Jérusalem est emportée d'assaut, le temple est détruit, sans qu'il y reste pierre sur pierre; et les Juifs, traînés à la suite des cohortes romaines, servent d'ornement au triomphe... « Le jour de cette pompe superbe étant arrivé, raconte Josèphe, il ne se trouva personne dans l'infinie multitude du peuple de Rome qui ne voulût en être spectateur. Les légions cependant n'avaient pas attendu l'aurore pour se mettre en marche. Elles se rendirent dans un ordre magnifique aux portes du temple d'Isis, où l'empereur Vespasien et son fils Titus avaient passé la nuit, et le soleil ne faisait que poindre lorsqu'on vit les deux empereurs sortir couronnés de lauriers et vêtus de pourpre. Le sénat, les chevaliers et les principaux de la république les attendaient près du portique d'Octavie. Un trône y avait été élevé avec des siéges d'ivoire. Quand les empereurs s'y furent assis, les soldats commencèrent à célébrer leurs exploits comme en ayant été témoins et s'acquittant de ce qu'ils devaient à leur vertu. Vespasien leur imposa silence par modestie, puis il se leva, et couvrant en partie sa tête d'un pan de sa robe, ainsi que Titus, ils firent, l'un et l'autre, les prières et les vœux accoutumés... On marcha ensuite vers la porte Triomphale, ainsi nommée parce que c'est la seule que parcourt la pompe des triomphes...

« Or, il est impossible de dire quelle fut la magnificence de cette pompe auguste... Les captifs eux-mêmes avaient été habillés avec tant de recherche et de tant de manières différentes, que *cette variété empêchait de*

Digitized by Google

remarquer la tristesse empreinte sur leurs visages. Mais rien ne donnait tant d'admiration aux spectateurs que les grandes machines, hautes quelquefois de trois ou quatre étages, qui représentaient avec une saisissante vérité les événements les plus importants de la guerre. On y voyait les plus belles provinces ravagées, des troupes entières taillées en pièces,... des villes emportées d'assaut et l'ennemi passant au fil de l'épée leur population, sans épargner ceux mêmes qui n'avaient recours pour toute défense qu'aux prières. On le voyait brûlant les temples, ensevelissant sous les ruines des maisons ceux qui en avaient été les maîtres, et exerçant par le fer et par le feu d'horribles inhumanités... car les Juifs avaient éprouvé tout cela !

« Venaient ensuite plusieurs navires, et, parmi une grande quantité de dépouilles, celles qui avaient été prises dans le temple de Jérusalem : la table d'or dont le poids était de plusieurs talents et le chandelier d'or, chef-d'œuvre de l'art. De son pied s'élevait une colonne, et de cette colonne sortaient, comme de la tige d'un arbre, sept branches cannelées, à l'extrémité de chacune desquelles était une forme de lampe... Enfin la loi des Juifs, qui est la chose du monde pour laquelle ils ont le plus de respect, fermait cette exposition magnifique de tant de riches proies conquises par les Romains.

« Le triomphe finit au temple de Jupiter Capitolin : on s'y arrêta, suivant la coutume, jusqu'au moment où fut annoncée la mort du chef des ennemis. Ce chef était alors Simon, fils de Gioras. Après avoir paru dans le triomphe, avec les autres captifs, il avait été entraîné, la corde au cou, battu de verges et exécuté

Digitized by Google

dans le grand marché... Après donc qu'on eut annoncé sa mort et que *chacun en eut témoigné de la joie par des applaudissements*, on offrit des sacrifices accompagnés de prières et de vœux, puis les empereurs se rendirent au palais où ils firent un grand festin. Il s'en fit d'autres, en même temps, dans toute la ville. » (*Lib.* VII.)

Tels étaient les triomphes de Rome ! Pour éterniser la mémoire de celui-ci, un arc fut érigé à Titus à l'extrémité de la *voie Sacrée*, du côté du Forum. On y remarque aujourd'hui encore, sculptés en relief sous la voûte, le chandelier aux sept branches, la table des pains de proposition et les trompettes du jubilé, portés par des soldats romains avec les autres dépouilles des vaincus. Ces dépouilles furent déposées dans le temple de la Paix, à l'exception des tables de la loi et des voiles de pourpre du sanctuaire qui servirent à l'ornement du palais impérial.

Quant aux Juifs esclaves, on les employa, dit-on, à bâtir l'arc de triomphe de leur vainqueur, et à élever un immense amphithéâtre pour le martyre des disciples du Christ (le Colysée). Il fallait, en effet, un monument égal à la lutte ; il fallait que ce monument, le plus gigantesque de l'antiquité païenne, fût un éternel témoin de la vérité de cette foi qui condamnait les Juifs à la dispersion et à l'esclavage, et que des milliers de bêtes féroces ne purent éteindre dans le sang dont elles firent tant de fois ruisseler l'arène.

Vers la fin du règne de Domitien, de cette moitié de Néron, comme parle Tertullien, *Portio Neronis*, la persécution redevint terrible. Flavius Clémens, cousin de l'empereur, subit le premier la colère du despote. Fla-

Digitized by Google

via Domitilla, son épouse, et une seconde Flavia Domitilla, sa nièce, furent ensuite exilées dans des îles désertes, et deux eunuques, attachés à cette dernière, Nérée et Achillée, après avoir enduré de cruels tourments, reçurent, ainsi qu'elle, la couronne du martyre. Leurs corps, ensevelis par le diacre Césaire au fond d'une crypte de la voie Ardéatine, reposent aujourd'hui dans l'antique et vénérable église qui porte leurs noms.

Ce fut également sous le règne de Domitien (an 95) que saint Jean fut amené à Rome, d'Ephèse où il s'était retiré avec la sainte Vierge depuis la dispersion des apôtres, et d'où il gouvernait les Eglises d'Asie. On se rappelle que saint Jean était le disciple que *Jésus aimait*, homme d'une tendresse vive, d'une onction touchante, qui, dans ses vieilles années, aimait surtout à répéter ce mot : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, » et dont l'Evangile est tout entier une émanation de l'amour divin. Il faisait donc ombrage, lui aussi, ce prêtre si peu offensif, cet homme de paix, qui n'avait que des paroles de charité et de bénédiction sur les lèvres, il faisait ombrage à la politique haineuse et craintive du tyran ! N'était-ce pas un crime de prêcher une doctrine qui captivait les populations et dominait le pouvoir des dieux comme celui des proconsuls ? N'était-ce pas un crime d'attaquer les vices auxquels l'empereur se plaisait à sacrifier? Saint Jean fut donc condamné à d'affreux supplices : on le conduisit sur la route du Latium; là, ses cheveux furent coupés et on le plongea dans l'huile bouillante. Mais vainement le feu était attisé par les bourreaux, vainement l'huile bouillonnait dans la chaudière, Jean

Digitized by Google

demeura intact. La patience des bourreaux se lassa avant la patience de Dieu ; le confesseur sortit sain et sauf de l'épreuve, et fut relégué dans l'île de Pathmos. Les cheveux du saint et les instruments de son supplice furent soigneusement conservés par les fidèles. Dans la suite, une chapelle, sous le titre de *San-Giovanni-in-Oleo,* fut construite au lieu sanctifié par le miracle, et ces reliques en devinrent le plus précieux trésor. Cette chapelle est contiguë à l'église de Saint-Jean *antè Portam-Latinam,* et elle a été renouvelée au dix-septième siècle avec une richesse tout italienne.

Ainsi finissait le siècle qui avait commencé avec la naissance du Fils de l'homme dans la crèche de Bethléem. Que d'événements, quelles révolutions dans cette période ! Les païens n'en voyaient rien encore ; ils juraient toujours par Hercule, battaient des mains aux combats des gladiateurs, s'abandonnaient à de hideux plaisirs en l'honneur de la déesse Flora, et s'imaginaient que les disciples de la croix n'étaient qu'une poignée de fanatiques dont on aurait toujours raison en les faisant passer par les verges comme des esclaves. Mais les chrétiens étaient déjà partout : invisibles comme l'âme, ils commençaient à se répandre comme elle dans toutes les parties du corps social et à en modifier l'action. Chaque excès, chaque violence nouvelle du paganisme épuisait le monde vieilli ; c'était un corps étiolé avant l'âge, heureux du moins qu'un sang nouveau vînt tout à coup réchauffer ses veines, et lui rendre sa vigueur qu'il avait usée, sa jeunesse qu'il avait flétrie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

> Beati estis quum maledixerint, et persecuti vos fuerint..... Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.
>
> Ev. sec. Matt., v. 6.

DEUXIÈME SIÈCLE.

Au deuxième siècle, la position de l'Église se modifie. Elle n'a plus besoin seulement d'apôtres pour prêcher la bonne nouvelle aux hommes simples et justes de cœur, et de martyrs pour lui rendre témoignage dans les amphithéâtres; il lui faut encore des orateurs, des philosophes, des savants, pour répondre à la philosophie et à la science qui commencent à s'émouvoir; il lui faut d'habiles dialecticiens pour démêler toujours la vérité à travers les subtiles arguties des hérétiques. L'aurore de ce siècle vit la mort des derniers compagnons des apôtres, et son déclin l'apparition brillante de Tertullien et d'Origène. Durant cette période, le paganisme sembla s'arrêter pour reprendre des forces. Les empereurs furent, pour la plupart, des hommes doux, d'une société avenante, d'un gouvernement facile; la philosophie idolâtre put s'enorgueillir de quelques rares et beaux génies; enfin

Digitized by Google

on eût pu douter un instant de la décrépitude du culte antique, si ce mouvement de réaction fût venu de lui, et si ceux qui se portaient ses défenseurs eussent ajouté foi à ses symboles. Mais quel homme fut moins païen qu'Epictète ou que Marc Aurèle ? Etait-ce dans les traditions sacerdotales de Rome et de la Grèce, de Parthénope et d'Amathonte, qu'ils avaient trouvé ces aphorismes de vertu, cette morale plus élevée, plus sévère, plus digne, qu'ils venaient enseigner à un monde qui n'en voulait plus ? Il y avait alors deux partis dans la société païenne : le parti des hommes matériels, adonnés aux plaisirs des sens, quelque grossiers qu'ils fussent, incrédules, impies, ne voyant de désirable que le luxe et le néant ; c'est ce parti qui domina sous Néron et ses successeurs jusqu'à Antonin : et le parti des hommes graves, au cœur noble, à l'âme ardente, qui comprenaient ce qu'il y a d'humiliant dans une vie toute brutale, et cherchaient un refuge contre l'abîme ou s'engloutissait le monde, dans d'austères principes malheureusement dénués de sanction. Ces hommes étaient Antonin, Marc Aurèle et un petit nombre de philosophes. Tout en sacrifiant de fait aux idoles, ils se prenaient à douter du paganisme, et peut-être leur morale si vantée n'était-elle déjà qu'une émanation de ces enseignements évangéliques qui se répandaient dans les familles et n'avaient pas été sans venir aux oreilles impériales. Cette réaction fut de peu de durée. Que pouvaient en effet des préceptes sévères, quand rien n'en garantissait l'exécution ? La morale n'est qu'une brillante utopie, qu'un mot vide de sens dès qu'on la sépare du dogme. Aussi le paganisme retomba-t-il lourdement après cette invasion orgueil-

Digitized by Google

leuse de la philosophie, et il n'opposa plus au Christianisme que la force d'instinct de la brute et ses accès de cruauté.

Le Christianisme se tint en dehors de ces mouvements intérieurs et de cette fiévreuse agitation de la religion mourante ; il souffrait, attendait et priait. La philosophie ne fut pas plus indulgente pour lui que la débauche ; on vit les persécutions recommencer, et se multiplier les instruments de supplices.

L'un des chrétiens qui souffrirent d'abord le martyre à Rome fut un vieillard, un évêque, Ignace d'Antioche, pasteur qu'une douceur angélique, une piété expansive et touchante, une tendre et inaltérable charité avaient rendu le bien-aimé de son troupeau. Lorsque Trajan le condamna à aller servir de spectacle au peuple oisif de la capitale, Ignace ne répondit qu'un mot : — « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu m'honorer de ce témoignage de votre amour, en permettant que je sois lié de chaînes comme Paul, votre apôtre. » — Promené ainsi par les villes et les bourgades, depuis Antioche jusqu'à Séleucie et à Smyrne, partout le noble captif rencontrait des évêques, des diacres, des fidèles, députés par les Eglises, pour lui donner des secours, s'unir à ses prières et recevoir ses paternelles bénédictions. Il enseignait encore, le saint prêtre, il affermissait les faibles, consolait les affligés ; vous eussiez dit d'un bienheureux insensible au mal et qui reporterait toute sa compassion sur nos souffrances.

Lorsque les chrétiens de Rome le surent près des portes de leur ville, ils coururent à sa rencontre et l'accueillirent avec cet empressement, cette joie de

Digitized by Google

frères qui souffrent et qui espèrent ensemble. Il y en avait même beaucoup qui voulaient se répandre parmi le peuple, pour chercher à l'attendrir et lui faire demander la grâce du vieillard ; mais le vieillard leur dit : — « Je crains votre charité, j'appréhende que vous n'ayez pour moi une pitié trop tendre... Laissez-moi servir de nourriture aux lions et aux ours ; c'est un chemin fort court pour arriver au ciel. Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes qui doivent me déchirer, afin qu'elles me déchirent tout entier et qu'il ne reste plus rien de moi qui puisse être à charge à personne. Obtenez du Seigneur que je sois reçu de lui comme une victime d'une agréable odeur. En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes prêtes à me mettre en pièces. Puissent-elles ne me point faire languir! J'emploierai d'abord les caresses pour les engager à ne me pas épargner ; et si ce moyen est impuissant, je les irriterai contre moi, afin qu'elles m'ôtent la vie. Que le feu me réduise en cendres ; qu'une croix me fasse mourir d'une mort lente et cruelle ; qu'on lâche sur moi des tigres furieux et des lions affamés ; qu'on disperse mes os, qu'on meurtrisse mes membres ; qu'on broie mon corps ; que tous les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de mon Dieu ! »

Ignace fut conduit à l'amphithéâtre : c'était sans doute l'amphithéâtre Flavien, cet immense Colysée qui servait aux fêtes solennelles du peuple-roi. Lorsque j'ai visité pour la première fois ses gigantesques débris, lorsque j'ai parcouru ses gradins brisés, ses

Digitized by Google

places vides, et que j'ai vu sa noble circonférence se développer autour de moi, là pantelante et déchirée, ici imposante et grandiose, il m'a été impossible de ne pas me reporter à ce jour de mort, ce jour horrible. Oui, je voyais la foule ruisselant à grands flots sur la *voie Sacrée*, sur la pente du Cœlius, accourant de l'Esquilin et du quartier des *Carènes*. Ivres de joie, peuple et sénateurs se ruaient vers les portes du cirque ; on entendait de grands cris, un affreux tumulte ; bientôt les parois de marbre de l'amphithéâtre avaient disparu derrière des milliers de toges et de laticlaves, et il y avait une agitation, un frémissement d'impatience qui faisait rugir les lions dans leurs cachots. Qu'attend-il, que demande-t-il ce peuple ? Est-ce quelque gladiateur connu, quelque Hercule indompté qui étouffe un ours de ses mains, domine la vigueur des taureaux et la rage des tigres? est-ce quelque lutte en champ clos, quelque combat à outrance, où l'adresse le dispute à la force ? Non, c'est un vieillard qu'il veut, qu'il appelle, et on lui livre le vieillard ! Il a la tête haute et calme ; les acclamations, les trépignements que cause sa vue, sont pour lui comme s'ils n'étaient pas. — Les bêtes ! entendez-vous, les bêtes ! crie-t-on de toutes parts ; — et le patient s'agenouille, et deux lions, s'élançant de leur repaire, le dévorent en un instant.

Oh ! qui dirait alors le délire, la frénésie de cette horde de cannibales ! le plaisir a été trop court sans doute, elle en voudrait d'autres ! Le peuple-roi n'est-il pas un dieu et ne lui faut-il pas des hécatombes? Mais voyez ; dans ce coin obscur, sur ce gradin plus silencieux, il y a quelques hommes qui cherchent à dérober

Digitized by Google

leurs larmes; ils s'enfuient tout-à-coup de l'amphithéâtre, s'arrachent aux clameurs menaçantes de la multitude : revenus chez eux, ils écriront ce qu'ils ont vu, pour la consolation de leurs frères et l'édification de l'Eglise.

« Après que nous eûmes vu de nos propres yeux ce spectacle qui nous fit répandre beaucoup de larmes, nous passâmes la nuit dans la maison où nous étions logés, en veilles et en prières, suppliant Notre-Seigneur de nous consoler de cette mort, en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui l'avait suivie. Dans la consternation où nous étions tous, quelques-uns s'étant un peu endormis, virent saint Ignace qui entrait comme à la hâte et nous embrassait; d'autres le virent priant pour nous et nous donnant sa bénédiction ; il apparut aussi à quelques-uns tout en sueur, comme une personne qui sort d'un pénible et laborieux combat, se tenant debout devant le Seigneur avec une grande confiance et comblé d'une joie ineffable... Nous avons marqué le jour et le temps de sa mort, afin que nous puissions nous assembler tous les ans pour honorer son martyre, dans l'espérance de participer à la victoire de ce généreux athlète de Jésus-Christ [1]. »

Admirable et sainte religion, qui n'avait que des hymnes de joie pour les souffrances, et qui était parvenue à ennoblir, à rendre désirable la plus terrible des crises humaines, la mort !

Sous Adrien et sous Antonin, le sang continua de couler, et l'on vit se renouveler deux fois l'épouvan-

[1] Acta Sanctorum, *sanctus Ignatius Theophorus*.

Digitized by Google

table sacrifice des Machabées et de leur mère. Adrien avait résolu de se construire, au pied de la colline de Tibur, un palais qui fût comme un abrégé de toutes les merveilles de l'art, où les formes des monuments de la Grèce et de l'Égypte et l'aspect des paysages qui l'avaient frappé se trouvassent reproduits avec cette perfection de travail, cette richesse de décoration qui devaient appartenir à sa puissance et à son orgueil. Le palais édifié, on consulta les oracles et on appela les prêtres des dieux pour en faire la dédicace. Or, les oracles répondirent : « La veuve Symphorose et ses sept fils nous déchirent tous les jours en invoquant leur Dieu. » — Symphorose était veuve d'un tribun qui avait souffert et était mort plutôt que de s'agenouiller devant les idoles. Elle vivait retirée à Tibur, enseignant à ses enfants la vertu et le courage, et faisant redire de pieux cantiques aux échos qui tant de fois répétèrent le bruit des orgies d'Horace et les soupirs voluptueux de Properce et de Délie. L'empereur l'appelle devant lui et lui ordonne de faire voler l'encens devant les dieux. Mais Symphorose n'a qu'une réponse : « Mon mari Getulius et son frère Amantius étant vos tribuns, ont souffert divers tourments pour le nom de Jésus-Christ, et ont vaincu vos démons par leur mort. Ils ont été couverts d'ignominie devant les hommes, et maintenant ils jouissent de la vie éternelle. » — L'empereur la menace, mais elle ne répond plus rien. Alors on la conduit au temple d'Hercule, qui s'élevait riche et majestueux, au centre de la ville. Là elle est souffletée et pendue par les cheveux : mais les supplices sont aussi impuissants que les menaces, et l'on ne trouve moyen de triompher

Digitized by Google

de cette grande chrétienne qu'en la précipitant dans l'Anio, au pied du temple de la Sibylle.

Les sept fils de Symphorose comparurent ensuite devant Adrien; mais aussi inébranlables que leur mère, on les attacha à sept pieux autour du temple d'Hercule, et là ils furent démembrés à force de poulies [1].

J'ai vu Tivoli, petite cité s'élevant riante et fraîche sur les débris de la blanche Tibur; je l'ai vue toute fière de sa sibylle, de ses cascatelles, promenant gaiement le voyageur de la *villa* d'Horace à celle de Mécène, de l'humble demeure de Properce au palais d'Adrien. J'ai descendu sur le bord de son Anio, dans ses grottes retentissantes; mais indifférent aux souvenirs qu'on me rappelait, je cherchais le lieu où mourut Symphorose. Remonté sur la colline, je demandai le temple d'Hercule; mais le temple d'Hercule est mort comme son dieu : à peine en découvre-t-on quelques vestiges derrière l'abside d'une basilique chrétienne! La maison d'Horace est devenue le patrimoine d'un couvent; la madone de *Quintiliolo* a seule profité de l'héritage de Quintilius Varus; et le splendide palais d'Adrien, ses propylées, ses temples, ses thermes, ses amphithéâtres, tout cela caché parmi les buissons, enfoui sous l'herbe, n'offrant plus que des débris où la science s'épuise en recherches, eût complètement disparu depuis longtemps sans la pro-

[1] On nous saura gré de citer ici les noms de ces jeunes martyrs : ils s'appelaient Crescent, Julien, Némésien, Primitivus, Justin, Stacteus et Eugène. Ils furent enterrés sur le chemin de Rome, à huit milles de cette ville, et une église fut édifiée dans la suite sous leur invocation, au lieu de leur sépulture.

Digitized by Google

tection de quelques prêtres qui y ont succédé aux empereurs romains [1].

Un dévouement analogue à celui de Symphorose amena, sous les Antonins, le supplice de Félicité, dame romaine, et de ses sept fils. Ce fut dans le champ de Mars que cette généreuse femme comparut avec ses enfants devant les juges, et qu'elle résista à leurs offres bienveillantes comme à leur colère. Ses enfants et elle furent mis à mort. Les uns eurent la tête tranchée; d'autres furent assommés à coups de lanières garnies de balles, et les derniers périrent sous le bâton [2]. Les corps de ces généreux martyrs furent enterrés près du pont *Salaro* dans une crypte qui devint bientôt un oratoire sous l'invocation de sainte Félicité. Cet oratoire avait la forme d'une rotonde, et chacune des reliques reposait au fond d'une abside pratiquée dans la profondeur du tuf.

Oublierons-nous maintenant le martyr d'Eustache, général des armées romaines, de sa femme Théopista et de ses deux fils, Agapet et Théopiste ? Eustache était un vétéran des légions. Il se distingua particulièrement à la tête de la cavalerie au siége de Jérusalem. Trajan l'éleva aux plus hauts grades; Adrien lui confia ses armées ; mais, un jour, revenant à Rome après une victoire, Eustache refusa de monter au Capitole pour en rendre grâces aux dieux; et Adrien le fit jeter, lui, sa femme et ses enfants, dans un taureau de bronze

[1] Les jésuites de Roccabruna. La *villa* d'Horace est devenue, avec les siècles, un couvent de Saint-Antoine.

[2] Ils se nommaient Janvier, Félix, Philippe, Silanus, Alexandre, Vital et Martial.

Digitized by Google

chauffé au rouge. La maison d'Eustache, près des thermes de Néron, devint dès lors un lieu de réunion pour les chrétiens qui y célébrèrent longtemps leurs agapes. C'est aujourd'hui Saint-Eustache *in Thermis*.

Les païens avaient *divinisé la vie*, suivant l'expression de Mme de Staël, les chrétiens *divinisaient la mort*.

Ne voilà-t-il pas cependant assez de supplices ? Mais qui ne sait combien les chrétiens souffrirent à cette époque ? qui ne sait la constance des papes saint Alexandre, saint Sixte, saint Télesphore, saint Victor, et de cet Onésime d'Ephèse que saint Paul avait converti et qui revint à Rome chercher la palme du martyre ? En même temps on voyait à Lyon deux jeunes hommes, saint Alexandre et saint Épipode ; à Autun, saint Symphorien ; en Asie, saint Polycarpe, monter au ciel, comme autant d'élus des Églises naissantes, pour y porter les témoignages de leur foi et les prémices de leur amour.

Le règne de Marc Aurèle commença sous de favorables auspices ; non-seulement ce prince ordonna de renvoyer les chrétiens absous, mais il leur fut permis d'exercer une action contre leurs accusateurs. Les disciples de l'Évangile se montrent alors partout, dans les villes, dans les armées. Elle était toute composée de chrétiens cette Légion fulminante, dont les prières triomphèrent des Marcomans dans une sanglante bataille. Nul fait historique peut-être n'est resté entouré de plus de témoignages. Chrétiens et païens, historiens, poètes et sculpteurs, l'ont à l'envi célébré. — « Cette fois la gloire n'est plus pour les généraux, s'écrie Claudien, car l'orage et la foudre pleuvent sur l'ennemi qu'emporte tremblant son coursier dévoré par la

Digitized by Google

flamme. Son casque étincelle et bout, son épée se liquéfie entre ses mains; *désormais ce ne sont plus les traits des mortels qui soutiennent la lutte, c'est le ciel lui-même qui combat.* » — Mais à qui attribuer ce prodige? — « Est-ce quelque mage de la Chaldée, se demande le poète païen, sont-ce les prières des pontifes qui ont armé les dieux ? Ou plutôt ne seraient-ce pas, comme je le pense, les vertus de Marc Aurèle ! »

Le sénat fit hommage de la victoire à *Jupiter Pluvieux* et il le fit sculpter abaissant les nuages, lançant la foudre et terrassant les barbares, sur le marbre de la colonne Antonine. Mais personne ne s'y trompa, et Tertullien, rappelant cette campagne de Germanie et cette pluie abondante obtenue par les prières des soldats chrétiens, put dire hardiment aux païens eux-mêmes : — « Qui ne sait que les sécheresses cèdent à nos jeûnes et à nos prières ? Le peuple alors chante les louanges du Dieu des Dieux, du seul puissant, mais sous le nom de Jupiter, c'est à notre Dieu qu'il rend hommage. » (*Ad Scapul.* 10.)

Cette gloire toute nouvelle pour les chrétiens, et les prétentions philosophiques de l'empereur devaient assurer, ce semble, aux fidèles une complète liberté de conscience; mais les païens s'effrayèrent, ils circonvinrent Marc Aurèle, et le sang recommença de couler à flots. Alors mourut saint Ptolémée pour avoir cherché à détourner une femme des impuretés dont le libertinage païen souillait le mariage. Deux chrétiens prirent sa défense et partagèrent son sort. Sous le règne de Commode, un sénateur, Apollonius, souffrit également le martyre. Ce n'était plus seulement le peuple qui affrontait les supplices, c'étaient les grands,

Digitized by Google

les puissants du monde : saint Eustache, martyrisé sous Trajan, avait, nous l'avons dit, commandé les armées ; sainte Sabine et sainte Sérapie, martyrisées sous Adrien, appartenaient à la noblesse de Rome ; et saint Hermès était préfet du prétoire.

Les persécutions, les tortures inquiétaient peu l'Église ; mais ce qui commençait à la contrister, c'étaient les scissions multipliées qui s'opéraient déjà dans son sein. Il y a, dans notre siècle, un grand nombre de philosophes qui, repoussant tout dogme précis comme un texte à la discussion, se perdent avec jouissance dans la pensée unique, infinie de Dieu ; comme si l'on pouvait concevoir la matière sans la forme, l'idée sans l'expression, l'harmonie sans les accords, la divinité enfin sans sa définition. Or, toute définition de Dieu est un dogme. Au deuxième siècle de notre ère et dans tous les siècles suivants, on a envisagé la religion d'un tout autre point de vue ; on l'a considérée comme une révélation divine dont chaque parole est sacrée, comme un vaste symbole dont toutes les parties se correspondent entre elles, et auquel on ne peut pas plus retrancher une syllabe, qu'une note à une suave mélodie. De là les prières des fidèles et la sollicitude des évêques, du moment qu'un profane osait toucher à l'arche sainte. Les gnostiques, hommes charnels, trouvent d'abord la morale de l'Evangile trop sévère, et ils s'en façonnent une facile et relâchée. Montan, tout au contraire, prêche un renoncement plus absolu que ne l'ordonnait même l'Evangile ; Marcion renouvelle l'erreur des deux principes. Pour répondre à ces attaques simultanées, les chefs de l'Eglise s'assemblent plusieurs

Digitized by Google

fois et notamment à Rome, en 192. Ce sont les premiers conciles après celui de Jérusalem. Leurs décrets étaient promptement divulgués, répandus par les docteurs et les prélats qui de toutes parts prenaient la défense de la foi catholique : c'étaient saint Irénée dans les Gaules, Clément à Alexandrie, saint Justin à Rome. On compte jusqu'à huit apologies des chrétiens publiées dans ce siècle, tant contre les imputations calomnieuses des idolâtres que contre les subtilités des hérétiques : les apologies de saint Quadrat et de saint Aristide, présentées à Adrien ; les deux de saint Justin ; celle de Méliton, évêque de Sardes, adressée à Marc Aurèle ; et celles d'Athénagore, de Miltiade, de saint Appollinaire d'Hiéraple.

Saint Justin tenait une école à Rome où, sous la robe du philosophe et avec les formes de discussions habituelles à la philosophie, il enseignait les dogmes chrétiens avec une austère et rude franchise. « Recevez une doctrine toute divine, disait-il à ceux qui venaient l'entendre, qui ne forme pas des poètes et des orateurs, mais des hommes tout célestes, qui procure l'immortalité, qui divinise en quelque sorte l'homme, qui détache de la terre, élève vers le ciel, guérit les passions et réforme entièrement le cœur. Voilà ce qui m'a fait changer ; venez avec moi, apprenez ce que j'ai appris, et, puisque j'ai été ce que vous êtes, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis [1]. »

Saint Justin fut martyrisé à l'âge de soixante-quatre ans, avec Cariton, Hiérax, Evelpiste, Libérius, et une femme nommée Caritine, qui tous étaient ses disciples.

[1] Saint Justin, *Exhortatio ad gentes.*

Digitized by Google

J'ai cherché avec empressement à Rome le lieu où pouvait être l'école de saint Justin. Les antiquaires nous disent bien que César demeurait dans la voie *Suburra;* ils seraient heureux de découvrir quelques vestiges de la tribune où montait Cicéron ; mais que leur importe de savoir où vécut, où prêcha, où écrivit saint Justin ? Et cependant César ne fut qu'un despote, Cicéron, qu'un philosophe sans conviction, un orateur à effets étudiés, un homme politique sans caractère ; tandis que Justin sut réunir, dans sa sauvage éloquence, la foi et l'entraînement; que toute sa vie fut consacrée à l'enseignement et à l'amélioration de ses semblables ; qu'il fut noble, courageux, indépendant, et que, le front haut, il ne craignit pas de dire aux empereurs : « Nous n'adorons que Dieu seul ; mais nous sommes disposés à vous obéir avec joie dans tout le reste, vous reconnaissant pour nos souverains et les maîtres du monde, et demandant constamment à Dieu qu'avec la puissance, vous ayez aussi un esprit droit et une conduite sage. Si vous n'avez aucun égard à nos remontrances, nous n'y perdrons rien, persuadés, comme nous le sommes, que chacun souffrira dans les flammes éternelles la peine due à ses crimes, et que Dieu lui demandera compte de tout le pouvoir qu'il lui aura donné [1]. »

Cette énergique éloquence ne vaut-elle pas les périodes étudiées de Cicéron ?

Saint Justin a lui-même indiqué le lieu de sa demeure, dans l'interrogatoire que lui fit subir le préfet Rustique : « J'ai habité jusqu'à présent, dit-il, près de

[1] Saint Justin, *Apol. prima.*

Digitized by Google

la maison d'un nommé Marcius, au bain *Timiotinum*. » Ce bain *Timiotinum*, ou de Timothée, nous rappelle un des lieux les plus anciennement saints de Rome chrétienne. Comment n'y pas reconnaître, en effet, ces thermes de Timothée ou de Novatus dont l'église de Sainte-Pudentienne nous offre encore des vestiges ! Ils formaient une dépendance du palais dans lequel le sénateur Pudens avait reçu saint Pierre, et qui depuis lors était resté ouvert à tous les chrétiens, mais surtout aux chrétiens de l'Orient. A Pudens avait succédé son fils Punicus, dont l'épouse Priscille recueillait les corps des martyrs et les ensevelissait dans une catacombe qui a gardé son nom. Punicus et Priscille eurent un fils qui fut appelé Pudens comme son aïeul et qu'ils marièrent à une jeune fille nommée Sabinella. De cette union naquirent quatre enfants : Novatus, Timothée, Praxède et Pudentienne [1]. L'histoire des deux dernières nous a été transmise par un prêtre qui se désigne lui-même par le nom de Pasteur (*Pastor*), et qui vivait familièrement au milieu de cette famille d'élus. Son écrit est adressé à Timothée : « Pasteur, prêtre, à Timothée son frère, salut : Pudens, lui dit-il, fut admirable de zèle dans le culte qu'il rendait aux apôtres et dans l'hospitalité qu'il offrait aux étrangers. Ayant perdu son épouse Sabinella, et ses parents, c'est-à-dire Punicus et Priscille qui la lui avaient donnée pour femme, il dédaigna dès lors les biens de ce monde et s'adonna à l'étude de tous les préceptes de Dieu. Sabinella lui avait laissé deux filles,

[1] Telle me paraît être la filiation de la famille Pudens, d'après les monuments et les dates. Il est impossible d'ailleurs de rien affirmer.

Digitized by Google

Praxède et Pudentienne, que Pudens éleva en toute chasteté et instruisit de la loi divine avec un amour du Christ qui ne connaissait pas de bornes. Se trouvant donc privé de son épouse, Pudens désira, sur les conseils du bienheureux évêque Pie, transformer sa maison en église, et, pour nous autres pécheurs, cette pensée fut mise à effet. Là même est le *titre* érigé en notre nom au lieu qu'on appelle *Vicus patricii.* » (Il s'agit du *titre* ou de l'église célèbre du *Pasteur*).

« Pudens cependant s'en alla vers le Seigneur, laissant ses filles munies de chasteté et savantes dans toute la loi divine. Celles-ci vendirent leurs biens, en distribuèrent le produit aux pauvres, et persévérèrent nettement dans l'amour du Christ, gardant intacte la fleur de leur virginité et ne cherchant la gloire que dans les veilles, les jeûnes et les prières. Elles désirèrent avoir un baptistère dans leur maison, et non-seulement le bienheureux Pie y consentit, mais il traça de sa propre main le plan de la fontaine. Appelant alors leurs esclaves tant de la ville que des champs, les deux vierges donnèrent la liberté à ceux qui étaient chrétiens et appelèrent à la sainte croyance de la foi ceux qui ne l'étaient pas encore. Sur le conseil du bienheureux Pie, l'affranchissement fut accompli avec toutes les cérémonies antiques dans l'oratoire fondé par Pudens; puis, à la fête de Pâques, quatre-vingt-seize néophytes y furent baptisés; de sorte que l'on s'assembla dès lors dans ledit oratoire, et que, jour et nuit, le chant des hymnes s'y fit entendre. Beaucoup de païens y vinrent trouver la foi et reçurent le baptême en toute allégresse.

« Avis cependant en fut donné à l'empereur Anto-

Digitized by Google

nin, lequel rendit un édit qui ordonnait aux chrétiens de se borner à vivre dans leurs demeures, sans se mêler en rien au reste du peuple, ni même acheter publiquement, ni paraître dans les Thermes, etc. Praxède et Pudentienne réunirent alors ceux qu'elles avaient amenés à la foi, et elles les gardèrent, elles les nourrirent plusieurs jours en veillant et priant. Le bienheureux évêque Pie lui-même nous visitait fréquemment et avec joie, et offrait pour nous au Seigneur le sacrifice.

« Or, Pudentienne, n'ayant que seize ans, s'en alla à Dieu. Sa sœur et moi nous l'enveloppâmes de parfums et la tînmes cachée dans l'oratoire ; puis, au bout de vingt-huit jours, nous la portâmes au cimetière de Priscille, près de son père Pudens.

« Onze mois après, Novatus mourut à son tour. Il légua son bien à Praxède, et celle-ci demanda alors à saint Pie d'ériger un *titre* (une église) dans les thermes du dit Novatus, lesquels n'étaient plus en usage et avaient une salle grande et spacieuse. L'évêque en fit la dédicace sous le nom de la bienheureuse vierge Pudentienne, et il dédia une autre église sous le nom de la bienheureuse vierge Praxède [1], dans la rue qui s'appelle de Latran, et y établit un *titre romain*. Dans le même lieu fut consacré par lui un baptistère.

« Cependant au bout de deux ans, une grande persécution fut déclarée aux chrétiens et beaucoup d'entre eux reçurent la couronne du martyre. Praxède en cacha un grand nombre dans son oratoire, et elle les

[1] Il ne s'agit pas ici d'un vocable, puisque Praxède vivait encore, mais d'une simple désignation.

Digitized by Google

nourrissait à la fois des vivres de la terre et de la parole de Dieu. Mais l'empereur Antonin ayant appris que des réunions se faisaient au *titre* de Praxède, le fit investir aussitôt et beaucoup de chrétiens furent pris, le prêtre Simétrius notamment et vingt-deux autres. Antonin ordonna de les punir tous par le glaive sans même les entendre. Et la bienheureuse Praxède recueillit leurs corps pendant la nuit, et elle les ensevelit au cimetière de Priscille, le septième jour des calendes de juin. Puis, la vierge du Seigneur, accablée d'afflictions, ne demanda plus que la mort. Or, ses prières et ses larmes montèrent au ciel, et, cinquante-quatre jours après la passion de ses frères, elle s'en alla à Dieu. Et moi, Pasteur, prêtre, j'ai enseveli son corps près de son père Pudens [1]. »

Nous avons reproduit presque en entier ce récit, et parce qu'il nous introduit dans toute l'intimité des pratiques et des vertus d'une famille chrétienne du deuxième siècle, et parce qu'il nous fait connaître l'origine de deux des sanctuaires les plus anciens et les plus vénérés de Rome. L'auteur en nomme même trois : l'église du *Pasteur*, celle de *Sainte-Pudentienne* et celle de *Sainte-Praxède*. Mais les deux premières étaient contiguës l'une à l'autre, et elles ont depuis lors été réunies.

Aujourd'hui encore, on remarque dans l'église de Sainte-Pudentienne la chapelle du *Pasteur:* c'est l'ancienne demeure des Pudens, et, par suite, celle de saint Pierre. La table sur laquelle l'Apôtre offrait le sacrifice y a été pieusement conservée. Elle est accompagnée

[1] Voir les Bollandistes, XIX *maii*.

Digitized by Google

de l'inscription suivante : *In hoc altare S. Petrus pro vivis et defunctis, ad augendam fidelium multitudinem, corpus et sanguinem Domini offerebat.* — « Sur cet autel saint Pierre offrait le corps et le sang du Seigneur, pour les vivants et pour les morts, afin d'accroître la multitude des fidèles. »

Le reste de l'église de Sainte-Pudentienne rappelle l'oratoire fondé par saint Pie dans la grande salle des thermes de Novatus. Les débris des thermes, je l'ai dit, sont encore visibles ; mais ce qui attire surtout l'attention et le respect, c'est ce puits dans lequel les deux saintes déposaient les corps des martyrs [1]. L'église de Sainte-Praxède possède également un puits auquel se rattache une tradition semblable. Praxède et Pudentienne recueillaient, en outre, avec des éponges, le sang des athlètes de Jésus-Christ. On a retrouvé de ces éponges qui étaient rouges encore. L'une d'elles est conservée dans l'église de Sainte-Pudentienne. Tels sont les souvenirs qui nous restent de la première famille chrétienne de Rome. Sa maison fut l'asile de saint Pierre et la demeure de saint Justin ; elle fut le lieu d'assemblée des premiers fidèles, et l'on y vit réunis pour la première fois, dans un palais romain, le courage, le dévouement, la chasteté, l'humilité, la

[1] Le martyrologe romain parle ainsi de sainte Pudentienne : « Après beaucoup de combats, *après avoir recueilli les corps de beaucoup de martyrs...* elle s'en alla de la terre aux cieux. » Le plus souvent Praxède et Pudentienne portaient de nuit les corps au cimetière de Priscille ; mais elles ne le pouvaient pas toujours, et nous avons vu que les dépouilles de sainte Pudentienne elle-même durent rester cachées dans son oratoire pendant vingt-huit jours entiers, avant de pouvoir être transportées dans la sépulture de sa famille.

Digitized by Google

charité et la prière. Là ont été affranchis les premiers esclaves ; là on a vu, à quelques pas des jardins du philosophe Sénèque, du trop riche Sénèque, comme dit Juvénal, *Senecæ prædivitis*, les trésors des consuls et des sénateurs devenir tout à coup le patrimoine des pauvres. De cette maison est sortie toute une civilisation nouvelle pour Rome et pour le monde. Et cependant quel est le livre d'histoire qui parle de Pudens et de sa famille ? Qu'est-ce que la famille de Pudens, vous dira-t-on, auprès de celle des Césars !

Saint Pie Ier, qui fut le soutien et l'appui de Praxède et de Pudentienne, occupait le trône pontifical vers le milieu du deuxième siècle ; Rome était dès lors universellement considérée comme le centre de l'unité catholique. « C'était la plus grande et la plus ancienne Église connue de tout le monde, disait saint Irénée, et c'était à elle, comme à la principale, que tous les chrétiens devaient s'unir. » Aussi voyons-nous les évêques les plus influents et les plus célèbres venir à Rome pour conférer avec le souverain pontife sur les questions de foi et de discipline. L'histoire cite, entre autres, saint Polycarpe et saint Hégésippe. Saint Polycarpe était évêque de Smyrne, et le plus vénéré des prélats de l'Asie ; saint Hégésippe avait abjuré le judaïsme et s'était adonné à recueillir les traditions apostoliques, pour qu'elles se transmissent plus sûrement parmi les fidèles. Il est regrettable que leur passage à Rome n'y ait été consacré par aucun monument. Mais alors les disciples de la loi nouvelle fuyaient, se cachaient ; à peine pouvaient-ils se réunir à la clarté du jour, et le plus souvent ils étaient obligés de s'enfoncer vivants dans des souterrains, pour dérober

Digitized by Google

à l'inquisition jalouse de leurs ennemis les reliques de leurs saints et le mystère de leurs sacrifices [1]. Ces souterrains, creusés dans le tuf, formaient un inextricable labyrinthe sous la campagne romaine et offraient un sûr asile aux malheureux proscrits. Qu'on s'imagine des milliers de voies, étroites, basses, tortueuses, se croisant dans toutes sortes de directions, affreuses solitudes où les ténèbres sont éternelles et où la lumière des flambeaux faiblit elle-même, comme étouffée par l'humidité des miasmes qu'on y respire. A la tombée de la nuit, les Chrétiens s'y enfonçaient comme des ombres ; ils y creusaient dans les parois trois ou quatre niches oblongues, les unes au-dessus des autres, pour y déposer autant de cercueils, puis ils muraient l'entrée de ces niches. Près de la tête du mort, était scellée une fiole de son sang, s'il avait eu le bonheur de le verser pour Jésus-Christ. Quant à son nom, quelquefois on l'inscrivait sur la pierre avec le monogramme du Christ, ou divers ornements symboliques, une palme, une colombe, une couronne : d'autres fois, on se bornait à ces derniers emblèmes, à la palme du martyre surtout. Qu'importait le nom de celui qui l'avait conquise ! Dieu le savait !

[1] Il résulte des savantes recherches de M. de Rossi que les catacombes ne furent point d'abord des lieux secrets et cachés. Ouvertes dans des propriétés particulières, elles étaient protégées par le respect du droit privé et la religion des tombeaux. Mais lorsqu'elles devinrent à la fois la propriété et le refuge de la communauté chrétienne, les païens s'émurent et portèrent plus d'une fois la mort dans ces retraites vénérées. Leur entrée fut alors dérobée aux regards, les lucernaires qui les éclairaient furent supprimés, et tout, dans ces demeures souterraines, n'exprima plus que la crainte et le mystère. Le changement en question fut complet au IIIe siècle.

Digitized by Google

C'était dans les carrefours de ce dédale de la mort qu'on célébrait l'office ; on y priait au milieu des siens, et tous les signes de la destruction disparaissaient alors sous les symboles de l'espérance.

Il y a près de soixante de ces catacombes autour de Rome, et l'étendue de leurs voies superposées par étages semble atteindre, dit un savant illustre [1], le chiffre énorme d'environ cinq cent quatre-vingts kilomètres, la longueur de l'Italie ! on les appelait *cimetières*, de κοιμαω, *je dors;* mot touchant, empreint de toute la placidité d'une pure conscience. Ceux que l'on peut le plus facilement visiter, sont les cimetières de saint Sébastien sur la voie Appienne, de sainte Cyriaque, sur la route de Tivoli ; de saint Calepodius, sur la voie Aurélienne ; de saint Zénon, *ad aquas Salvias;* des saints Tiburce et Marcellin, *ad duas Lauros ;* de sainte Agnès sur la voie Nomentane ; de sainte Priscille, sur la voie *Salaria,* dans lequel furent enterrées sainte Praxède et sainte Pudentienne ; et le plus vaste de tous, le plus peuplé, la catacombe de Calixte. Grégoire de Tours raconte que, vers la fin du troisième siècle, l'affluence des chrétiens était surtout considérable à celle de ces cryptes dans laquelle se trouvaient les corps de saint Chrysanthe et de sainte Daria. Les païens y firent mourir un grand nombre de fidèles, en en comblant toutes les issues, qui ne furent décou-

[1] Le chevalier de Rossi. — *Rome dans sa grandeur,* ch. des *Catacombes.* Il y avait quelquefois quatre et cinq étages de galeries superposées et l'on a calculé que dans un espace de 125 pieds romains, il n'y avait pas moins de 7 à 800 mètres de galeries.

Digitized by Google

vertes que longtemps après le règne de Constantin [1].

Le cimetière de Calixte est surtout célèbre par la tombe de sainte Cécile et par celles de onze papes du deuxième siècle. Trois de ces papes, saint Etienne, saint Sixte II, et saint Caïus y furent même martyrisés. Ce cimetière occupe la droite de la voie Appienne, un demi-mille avant Saint-Sébastien, dont la catacombe, à jamais illustre par le séjour qu'y firent les corps des Apôtres, a longtemps été prise pour lui. C'est au cimetière de Saint-Sébastien que remonte le nom de *catacombe,* parce qu'il était près des tombes de saint Pierre et de saint Paul, Κατατυμβα, ce nom vénéré finit ensuite par devenir celui de tous les hypogées chrétiens. Sur la porte qui lui donne entrée, on lit ce passage de saint Jérôme :

« Lorsque dans ma jeunesse je m'adonnais à Rome aux études libérales, j'avais coutume d'aller, le dimanche, avec les jeunes gens de mon âge qui étudiaient avec moi, visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs. Souvent même nous parcourions ces souterrains, creusés dans les profondeurs de la terre, dont les parois, à droite et à gauche, sont pleines de corps ensevelis. Ces lieux sont si obscurs qu'on croit voir se réaliser la menace du prophète, *qu'ils descendent vivants dans les enfers.* Quelquefois une faible clarté, se glissant par une étroite ouverture, tempère la silencieuse horreur des ténèbres ; mais, si vous avancez encore, vous vous retrouvez dans une nuit profonde, et il vous souvient du vers de Virgile : *De*

[1] Cet événement est de l'année 283, sous le règne de l'empereur Numérien.

Digitized by Google

toutes parts l'horreur saisit votre âme, et le silence lui-même est plein d'épouvante [1]. »

Or, lorsque j'ai parcouru ces lieux saints, nous étions ensemble trois jeunes gens, nous livrant avec jouissance, comme Jérôme, au plaisir de l'étude, enfants de cette civilisation légère qui effleure tout, cherchant des émotions et des souvenirs, scrutant les pierres des temples, les débris des palais, avec le zèle d'un âge où les illusions sont encore toutes vives, mais aussi avec cette foi chrétienne qui est plus puissante encore que l'imagination, et qui, à tous trois, nous était commune. Un vieux moine alluma une petite bougie et nous précéda dans l'escalier inégal et tortueux. Il marchait vite, car ses pieds étaient faits à ce terrain glissant et à ses rudes aspérités; à peine sa bougie exhalait-elle une lueur vacillante à travers les vapeurs qui l'étiolaient. Je l'appelai une fois, et sa voix creuse retentit faiblement sous ces basses voûtes; et il marchait toujours, et nous le suivions baissant la tête, nous heurtant à chaque pas contre les murs,

[1] Dum essem Romæ puer et liberalibus studiis erudirer, solebam, cum cæteris ejusdem ætatis et propositi, diebus dominicis, sepulcra apostolorum et martyrum circuire, crebroque cryptas ingredi, quæ in terrarum profunda defossæ, ex utraque parte ingredientium, per parietes habent corpora sepultorum; et ita obscura sunt omnia ut propemodum illud propheticum compleatur, *descendant ad infernum viventes*; et raro desuper lumen admissum horrorem temperat tenebrarum, ut non tam fenestra quam foramen demissi luminis patet : rursumque pedetentim acceditur, et cæca nocte circumdatis illud Virgilianum proponitur :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

(Comment. *in Ezechiel.*

Digitized by Google

dans l'épaisseur desquels reposent des pontifes, des martyrs, des vierges, tant elles sont étroites les rues de cette ville de la mort! Voilà le puits, nous disait le religieux, dans lequel furent déposés les corps des Apôtres; voici la place où se réunissait pour prier, l'église militante et souffrante. Cet espace plus grand était un sanctuaire; ce siége de pierre était une chaire pontificale; cette tombe isolée sous un arceau était un autel! Voilà l'humble tabernacle où l'hostie sainte était exposée à la vénération des saints; car alors sainteté et christianisme étaient presque une même chose. Nous trouvâmes plusieurs lampes en terre avec le monogramme du Christ, dont se servaient les fidèles.

Et à ces souvenirs des premiers âges, se joignaient de plus récents souvenirs. Sainte Brigitte, nous disait-on, sainte Catherine, saint Charles Borromée aimaient à fréquenter ces lieux; en cet endroit même, sur cette terre humide, saint Philippe de Néri passa souvent les nuits en prières. Ah! si nous ne nous sentions pas la force de nous faire, comme ces grands saints, les hôtes habituels des catacombes, combien du moins nous aurions voulu, en présence de tant de débris d'une époque de foi et de courage, nous associer aux cantiques des prédestinés, unir nos vœux aux vœux ardents des néophytes, et entendre les paroles de paix des confesseurs, les pieux enseignements des Calixte, des Urbain, des Corneille, des Etienne, vertueux pontifes qui se soumettaient aux adversités avec un ineffable dévouement et accueillaient les jours mauvais par des actions de grâces! Mes amis et moi, nous étions dominés par une inexprimable

Digitized by Google

émotion; différences de caractères, de vie et d'habitudes s'étaient confondues dans un même sentiment de respect, dans un retour profondément triste et réfléchi sur notre temps et sur nous-mêmes. Le froid qui nous pénétrait, la bougie qui se consumait lentement, eurent peine à nous arracher de ces sépulcres, tant la religion y est grande, tant les vertus auxquelles l'homme peut atteindre y paraissent hautes et sublimes [1].

C'est dans les catacombes qu'on a découvert la plupart des monuments qui nous restent de la primitive Église; ces calices, ces patènes de verre, ces cuillers eucharistiques, *ministeria sacrata*, qui ne pouvaient être touchés que par les ministres de l'autel, et ces instruments de supplice qui servaient au triomphe des saints. Il y avait de petits calices pour les prêtres et d'énormes calices où les fidèles puisaient le vin sacré à l'aide de tubes, *fistulæ, arundines*. Les lampes avaient souvent la forme d'une colombe, union mystique des deux symboles particuliers à cet *esprit de vérité* que Jésus-Christ envoya au monde pour l'éclairer toujours, *ut maneat vobis in æternum*. Sur l'autel

[1] La trace des catacombes avait été à peu près perdue pendant le moyen-âge, et elle ne fut complètement retrouvée que par Bosio, en 1567. Depuis lors ces pieux souterrains n'ont cessé d'être l'objet d'études approfondies, parmi lesquelles se distingue tout d'abord la *Roma subterranea* de Bosio, avec les additions d'Aringhi et le supplément de Boldetti. Bottari, d'Agincourt et l'illustre Père Marchi, sont venus, à leur tour, expliquer et *restituer* cette autre Rome. Ajoutons que de très-importantes découvertes y ont été faites par le Père Marchi et surtout par le chevalier de Rossi qui a refait à neuf et avec la plus rare sagacité, la carte des catacombes.

Digitized by Google

étaient exposés les dyptiques de métal ou d'ivoire, où étaient inscrits les noms des saints, et gravée quelque scène touchante de l'Écriture. On les appelait *dyptiques,* parce qu'ils étaient divisés en deux panneaux qui se pliaient l'un sur l'autre, ce qui permettait de les cacher plus aisément dans les persécutions. On aime à retrouver dans les catacombes plusieurs de nos pieux usages. Saint Sixte Ier ordonna qu'on chanterait, pendant le sacrifice, l'hymne de joie et d'adoration, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus sabaoth.* Saint Télesphore voulut que la nuit de Noël fût consacrée par la célébration de la messe, et que les premières paroles des chrétiens fussent alors les paroles des anges : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.* Dans chaque maison il devait y avoir de l'eau de l'aspersion, *aquam sparsionis,* bénite et mêlée de sel. Hygin détermina avec plus de précision les divers degrés de la hiérarchie. Anicet interdit aux prêtres les longues chevelures des païens. Pie et Victor fixèrent la Pâque au dimanche. Dans les réunions des chrétiens, l'autel était couvert de cierges, afin d'éclairer les ténèbres des catacombes, et, à leur clarté vacillante, on put bientôt apercevoir sur les parois et les voûtes de ces caveaux condamnés, ce semble, à une obscurité éternelle, de fraîches peintures rappelant les croyances et les espérances du chrétien, sinon avec le génie de l'art, du moins avec la poésie de la foi.

Le Christianisme avait trouvé les arts dans une voie de décadence, et les pauvres ouvriers des catacombes ne pouvaient, du premier coup, leur donner une vie nouvelle; mais du moins ils les consacrèrent à Dieu au moment où toutes les passions les prosti-

Digitized by Google

tuaient au mal; ils s'en firent, dans les souterrains où on les traquait comme des bêtes fauves, une consolation pour eux et une prédication pour tous. Ainsi, ils peignaient ou ils ciselaient l'*ancre* de la foi, la *palme* de la victoire; la *colombe,* emblème de la douceur et de l'innocence; le *phénix,* de la résurrection; le *poisson,* symbole mystérieux de celui qui souffrit toutes les douleurs sans se plaindre; le *chandelier aux sept branches,* expression des lumières divines; le *monogramme du Christ,* rappelant à la fois le nom du Sauveur et peut-être, par sa forme, l'instrument de sa passion.

Quelquefois ces convertis de la veille empruntaient à la fable des images pour leurs nouvelles pensées. Ils se plaisaient surtout à reproduire Orphée dont les douces mélodies animaient les arbres et apprivoisaient les tigres : touchante allusion à celui dont la voix si douce avait changé le monde. Exilés sur la terre, fuyant la mort qui les poursuivait, et soupirant après le repos d'une vie meilleure, ils aimaient à se représenter eux-mêmes sous la figure du *cerf* fugitif qui *court après l'eau des fontaines.* Voués, en quelque sorte, au martyre, ils dessinaient paisiblement et courageusement *Daniel dans la fosse aux lions* et les *enfants dans la fournaise.* Sauvés du déluge des passions et des mille dangers de la vie, ils consacraient leur reconnaissance par des représentations de l'*arche de Noé,* de *Jonas* ou du *passage de la mer Rouge;* mais surtout ils peignaient avec amour le *bon Pasteur* portant une brebis sur ses épaules. On retrouve cette image jusque sur les vases sacrés. Nous pourrions citer encore la *barque de saint Pierre,* la *tentation d'Adam et d'Eve, Moïse*

Digitized by Google

frappant le rocher, la multiplication des pains, etc. Les têtes des Apôtres sont souvent reproduites et toujours empreintes de caractères traditionnels. Dans la catacombe de Sainte-Agnès on remarque une Vierge qui remonte au second siècle. Marie, richement vêtue, et ayant l'Enfant Jésus sur son giron, étend les bras dans l'attitude de la prière. Quant à Jésus, il est ordinairement représenté dans tout l'éclat de la douceur et de la jeunesse [1]; mais quelquefois l'artiste se contente de peindre un agneau portant une croix.

La statuaire produisit peu d'œuvres durant les trois premiers siècles : on craignait sans doute le souvenir des idoles. Mais au quatrième, les ciselures furent remplacées par des bas-reliefs, surtout dans la décoration des sarcophages. Ces sarcophages ne nous offrent point de scènes joyeuses ni de folles plaisanteries avec la mort comme les tombeaux antiques, mais des pensées de paix et d'espérance exprimées avec une touchante poésie. Tantôt c'est la *Résurrection de Lazare,* tantôt *Élie emporté dans un char de feu*, etc. Les inscriptions qui les accompagnent ne parlent également que de la vie là où les yeux n'aperçoivent que la mort : — « Marzia, tu vis en paix ; — Dioscore, vis éternellement ; — Laurent *s'est retiré du siècle ;* — Sevère a été *emmené par les Anges* (*accersitus ab Angelis*). »

L'art se tait, s'efface devant cette piété des premiers âges, cette foi vive, cet amour ardent, ces derniers

[1] Voir surtout dans l'ouvrage de M. Louis Perret (*les Catacombes de Rome*), une tête de Christ qu'un de nos grands peintres considère comme la plus belle qui soit connue. Elle se trouve dans la crypte des Apôtres.

Digitized by Google

hommages rendus à des hommes flétris par le pouvoir, reniés du monde, et qui, fidèles à leur vocation, *avaient passé en faisant le bien*. La religion était alors dans son époque militante ; il lui fallait jeter les fondements de l'édifice, propager ses dogmes, en faire la base des lois et des mœurs, et renverser pour reconstruire à neuf toutes les croyances des nations. Pendant ce temps-là, les arts sont abandonnés à d'humbles et pieux manœuvres. Mais lorsque la religion, haute et dominante, eut accompli sa tâche, lorsqu'elle eut constitué fortement la société, alors ses branches s'étendirent, se ramifièrent ; elle féconda l'esprit humain, l'aiguillonna dans toutes les directions, et éclaira de son flambeau ses investigations nouvelles.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

> Hesterni sumus et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum; sola vobis relinquimus templa.
>
> TERTULLIEN.

TROISIÈME SIÈCLE.

Les premières années du troisième siècle virent paraître deux ouvrages qui font époque dans l'histoire ecclésiastique, l'*Apologétique* de Tertullien et son livre des *Prescriptions*. C'était la défense du Christianisme s'élevant jusqu'à l'éloquence la plus vive et la plus abondante contre les calomnies des païens, et jusqu'à la dialectique la plus dominante et la plus serrée contre les arguments des hérétiques. Voilà donc ce qu'étaient devenus ces gens *sans connaissance des arts, sans nulle teinture des lettres, cette lie du peuple,* comme parle Cécilius dans le dialogue de Minutius Félix! Au premier siècle, ce sont les âmes simples, les cœurs humbles et droits qui sont préférablement appelés de Dieu; au second, saint Justin et Clément d'Alexandrie ne craignent pas d'abaisser au pied de la croix leur orgueil philosophique. Mais au troisième, la Propagande chrétienne finit par s'emparer de tout ce qu'il y

Digitized by Google

a de grand, de noble, de puissant par l'intelligence. Au second siècle, les païens s'enorgueillissaient encore d'Epictète, de Favorin, de Celse, de Plutarque; mais au troisième, on ne vit plus parmi eux que des historiens obscurs, des poètes sans verve, des philosophes sans crédit, tels que Plotin et Porphyre. C'est une dégénération complète; la société tombe énervée dans la crapule. Ne lui demandez plus rien qui exige de la force et du caractère; elle n'a plus de force que pour rire d'un rire convulsif dans les orgies, de caractère que pour hurler encore : *Les chrétiens aux bêtes!*

Alors aussi s'agrandit et paraît plus au jour la famille chrétienne. Quels hommes que ceux qu'elle produit ou qu'elle soumet à ses croyances! Tertullien, Origène, saint Hippolyte, saint Denis d'Alexandrie, saint Grégoire Thaumaturge, saint Cyprien surtout! quelle réunion de génies ardents et forts! comme l'entraînement se trouve uni en eux à la science, la hauteur de volonté à la plus inaltérable modestie! C'est bien de ces hommes, de saint Cyprien, par exemple, que l'on pouvait dire que *le zèle de la maison de Dieu les dévorait.*

Il ne paraît pas que saint Cyprien soit jamais venu à Rome; mais il écrivit plusieurs fois au clergé de cette ville et au souverain pontife. Tertullien et Origène demeurèrent également fidèles à l'Afrique; et les rapports du premier avec Rome eurent de bien fâcheux résultats, s'il est vrai, comme l'affirme saint Jérôme, que l'envie et les mauvais traitements des clercs romains contribuèrent à le précipiter dans l'hérésie.

Mais si les passions humaines altérèrent parfois la ferveur du clergé de Rome, elles ne parvenaient pas

Digitized by Google

du moins jusqu'au trône du successeur de Pierre. La papauté était le premier degré de l'échafaud, et l'on ne voyait dans le courageux accomplissement des devoirs qu'elle impose, qu'une sainte préparation au martyre. — « Un évêque attaché à l'Evangile, écrivait le pape saint Corneille, peut être tué, mais non vaincu, » — et la preuve en est partout à cette époque. Saint Calixte, saint Urbain, saint Pontien, saint Anthéros, saint Fabien, saint Etienne, saint Félix confessèrent hautement l'Evangile au milieu des supplices; saint Corneille fut décapité près du temple de Mars ; saint Luce fut exilé, puis décapité ; saint Sixte II fut arrêté au moment où il célébrait le saint sacrifice au cimetière de Calixte, et martyrisé avec cinq diacres ; saint Caïus n'échappa pendant quelque temps aux satellites de Dioclétien, qu'en se réfugiant dans les catacombes ; saint Marcellin scella sa foi de son sang. Les empereurs supportaient beaucoup plus patiemment, suivant l'expression de saint Cyprien, *multo patientiùs et tolerabiliùs*, l'annonce d'une compétition et d'une révolte que celle de l'établissement d'un évêque de Dieu à Rome, *quam constitui Româ Dei sacerdotem.* (*Epist. ad Anton.*)

Et c'est cependant à cette époque qu'on doit reporter l'édification des premières églises. Nous avons vu que jusque-là les chrétiens s'assemblaient dans des maisons particulières ou dans les catacombes ; et l'oratoire édifié par saint Anaclet au Vatican, n'était, à vrai dire, qu'une crypte dans laquelle on venait prier. Mais la paix dont jouirent les disciples de la loi nouvelle durant les dernières années du second siècle, leur nombre qui s'augmentait, qui comprenait déjà des sénateurs, des magistrats, des consuls ; leur foi, leur

Digitized by Google

confiance dans l'avenir leur donnèrent le courage d'élever, à la clarté du soleil, des basiliques pour leurs sacrifices. Ainsi nous apprenons par Origène que, lors de la persécution de Maximin en 236, plusieurs basiliques furent brûlées. On compta même jusqu'à vingt-cinq églises à Rome, sous le règne d'Alexandre Sévère, et le pape Urbain put donner une patène d'argent à chacune d'elles. La plus ancienne de ces églises est Sainte-Marie *Trans-Tiberim*, érigée en 224 par le pape saint Calixte sur l'emplacement et peut-être même dans le local abandonné de la *Taberna meritoria*, hôtel des invalides des armées romaines. Une tradition religieuse s'attachait à ce lieu. On racontait qu'au moment de la naissance de Jésus-Christ, une source d'huile y jaillit de terre et se répandit pendant tout un jour dans le Tibre [1]. Les chrétiens acquirent ce lieu consacré et le dédièrent à la Mère de Dieu. Mais les taverniers de Rome le réclamèrent et portèrent leurs plaintes à l'empereur. — « J'aime mieux, répondit Alexandre Sévère, que Dieu soit honoré en ce lieu d'une manière quelconque, que de le livrer à des marchands de vin. »

L'église de Sainte-Marie *Trans-Tiberim* a été rebâtie, au quatrième siècle, avec des debris antiques. Le pape saint Jules y fit réunir alors des colonnes et des chapitaux, qui malheureusement n'offrent ni les mêmes proportions ni le même style ; mais la disposition du moins en fut grande et majestueuse. Restaurée en 1139, enrichie successivement de mosaïques curieuses, de peintures du Dominiquin et d'un brillant portique, elle

[1] Ce fait est attesté par Dion Cassius, historien païen du troisième siècle. Eusèbe, saint Prosper et Orose en font également mention.

Digitized by Google

est somptueuse aujourd'hui et éclatante comme toutes les églises romaines ; mais ce que le chrétien y cherche surtout, c'est la première maison de prière dédiée à Marie dans la capitale du monde par les fidèles des vieux siècles ; c'est la chapelle vénérée où sainte Cécile et sainte Françoise aimèrent si souvent à venir s'agenouiller aux pieds de celle qui releva leur sexe, et lui légua, comme un modèle, sa vie toute de pudeur et d'amour.

Près de cette église en est une autre dédiée au fondateur de Sainte-Marie, le pape saint Calixte. C'était la maison d'un soldat romain, dans laquelle le pontife se réfugia lors de la persécution d'Alexandre Sévère. On y voit encore le puits où il fut jeté par ceux qui le poursuivaient.

Plusieurs autres églises romaines appartiennent encore à cette époque : Sainte-Cécile *in Transtevere*, consacrée par Urbain Ier en 230 ; Saint-Pancrace, érigée en 270 par le pape Félix ; et peut-être Sainte-Prisca du mont Aventin.

Sainte Cécile vivait au commencement du troisième siècle. Elle appartenait à une famille dont le nom était lié aux plus beaux souvenirs de Rome, depuis Caïa Cœcilla Tanaquil, l'illustre épouse du premier Tarquin, jusqu'à ces Cœcilius Metellus qui avaient conquis les titres de *Macédonique, Baléarique, Crétique, Numidique*, etc. Convertie au Christianisme, mais vivant dans une maison païenne, Cécile allait de nuit aux assemblées des fidèles et consacrait ses jours à chanter dans la solitude les louanges du bien-aimé de son cœur. Une petite chapelle a été édifiée dans le quartier du Champ-de-Mars, au lieu où elle passa

Digitized by Google

ainsi son enfance. On y lit cette inscription : *Hæc est domus in quâ orabat sancta Cæcilia* (C'est ici la maison où priait sainte Cécile). Cette chapelle est vulgairement connue sous le nom du *Divin Amour* (*Il Divino Amore*).

Cependant le père de Cécile avait résolu de la marier, car un païen pouvait-il supposer que sa fille voulût demeurer vierge? La virginité, pour toute personne autre que les vestales, emportait avec elle une certaine idée de honte, et il fallait toute l'élévation des idées chrétiennes pour la comprendre et l'admirer. Le mariage se conclut donc, on le célèbre avec de grandes fêtes, et Cécile se laisse conduire triste et silencieuse *comme l'Agneau devant celui qui le tond*. Quelque péril que semble courir sa pudeur, elle va où on la mène, car elle a foi dans celui qui n'abandonne pas ceux qui espèrent.

Maintenant qui pourrait dire cette scène touchante entre la jeune épouse timide, mais aussi forte et douce qu'elle est pure, et l'époux ivre de joie qui lui a été donné ? Il n'y a que le christianisme pour nous offrir de ces tableaux d'une pureté inénarrable, pour faire naître dans nos âmes de ces émotions ravissantes qui sont pour nous comme une vision du ciel. Qui peut dire ce qui se passa dans le cœur de ce jeune homme païen, sensuel, ayant sa grande part des passions qui nous agitent, à la révélation de cette pensée étrange, de ce culte immatériel ; à ces paroles d'une entraînante douceur qui le supplient, qui le conjurent de respecter des membres consacrés, et de vivre comme un ange près d'un ange, dans l'intimité de la confiance et de la vertu ? Le jeune homme se révolte, il s'irrite, il repro-

Digitized by Google

che; mais il y a dans la voix de son épouse comme un charme qui le domine; elle est d'ailleurs sous la garde d'un esprit céleste et elle ne craint rien. — « Faites donc que je voie cet esprit qui vous protége, s'écrie Valérianus. — Il est un vieillard qui purifie les hommes, répond Cécile, et les rend dignes de voir l'ange de Dieu. — Où le trouverai-je? demande Valérien. — Sors de la ville par la voie Appienne, reprend Cécile, marche jusqu'à la troisième borne; là, tu trouveras des pauvres demandant aux passants le secours de leurs aumônes; j'ai toujours eu pour eux une grande sollicitude; aussi sont-ils à bon droit les dépositaires de mon secret. Lorsque tu les verras, tu leur donneras ma bénédiction : — « Cécile m'envoie vers vous, diras-tu, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain. » — Puis, quand tu seras en présence du vieillard, rapporte-lui mes paroles; il te purifiera, te revêtira d'habillements nouveaux de couleur blanche, et, lorsque, ainsi vêtu, tu reviendras dans cette chambre, tu verras le saint ange qui veille sur moi; il sera devenu également ton ami et tu obtiendras de lui tout ce que tu lui demanderas. »

La voie Appienne conduisait aux catacombes. C'était en effet dans ces souterrains ou près d'eux que les pontifes du troisième siècle se retiraient le plus souvent pour instruire et baptiser les catéchumènes. Les pauvres qui veillaient sur la route nous indiquent d'ailleurs tout le mystère dont ils étaient réduits à s'entourer. Valérien suivit les conseils de Cécile, et les prières du pontife firent d'un *lion impétueux le plus doux des agneaux*. Revêtu presque aussitôt de la tunique blanche, le néophyte revient vers la chambre

Digitized by Google

nuptiale, et qu'y voit-il? Cécile en prière et l'ange de Dieu tenant deux couronnes entrelacées de lis et de roses, la couleur de la chasteté et celle du martyre! L'une des couronnes était pour lui, l'autre était pour elle. Le frère de Valérien, Tiburce entre alors dans la chambre. — « Qu'est-ce? dit-il, ce lieu est embaumé du parfum des fleurs, pendant que la saison est encore froide et que nulle part la nature n'est épanouie? D'où vient cette odeur enivrante! » — Valérien lui révèle alors son bonheur et Tiburce abjure à son tour le culte des idoles. Les deux nouveaux chrétiens vécurent dans la société de Cécile comme des frères, priant et faisant le bien, jusqu'au moment où ils furent appelés au ciel par la voie sanglante du martyre.

Cécile leur survécut peu de jours, mais pendant ce peu de jours, sa demeure fut, en quelque sorte, comme le centre de Rome chrétienne. Le pape Urbain y fixa sa résidence et y baptisa plus de quatre cents néophytes. Ce fut enfin sous ce même toit que la pieuse vierge subit la mort. Le préfet Almachius avait donné l'ordre de l'étouffer à l'aide de la vapeur, dans la salle de bain de son palais. Pendant trois jours Cécile dut respirer cette atmosphère brûlante et elle ne mourut pas. On eût dit qu'une rosée la rafraîchissait comme les enfants dans la fournaise, car on ne remarquait pas même de sueur sur son visage. De dépit, Almachius donna l'ordre de lui trancher la tête ; mais, après avoir reçu trois coups, Cécile vivait encore. Elle était étendue à terre, baignée dans son sang. Le licteur avait pris la fuite, et les fidèles l'entouraient avec respect. Le pape Urbain vint à son tour; il trouva Cécile souriant aux pauvres et aux néophytes. — « J'ai

Digitized by Google

demandé au Seigneur, lui dit-elle, un délai de trois jours afin de remettre à votre béatitude ces pauvres que j'ai nourris et cette maison que j'ai habitée : qu'elle soit à jamais consacrée en église [1]. »

L'église de Sainte-Cécile a été rebâtie, en 818, par saint Pascal. On y transporta alors, des catacombes de Calixte, les corps des trois bienheureux. Cette église est noble et élégante ; mais le beau portique qui la précède, la riche châsse d'argent dans laquelle reposent les dépouilles mortelles de Cécile, le pavé d'albâtre sur lequel elle est placée, le jaspe, l'agate, les pierres orientales qui la décorent, les quatre-vingt-dix lampes qui brûlent perpétuellement devant elle, tout ce luxe est peu de chose près des pieux souvenirs qui s'attachent à ce lieu vénéré. On voit encore, près de la première chapelle, à main droite, la chambre de bain où le préfet de Rome voulut faire étouffer la jeune vierge, et où elle reçut la mort. Le tuyau de plomb qui portait les eaux et les tuyaux de briques qui répandaient de brûlantes vapeurs dans l'étuve, existent toujours : précieuses antiquités qui élèvent l'âme par des pensées de vertu et de courage, au lieu de l'abaisser, comme tant d'autres, par des idées de plaisir, de débauche, ou d'une grandeur fastueuse et oppressive,

Saint Pancrace était un jeune Romain qui, à l'âge de quatorze ans, confessa la foi et souffrit le martyre. Le lieu où il fut décapité fut consacré, vers la fin du troisième siècle, par une église dédiée d'abord à saint

[1] L'authenticité des Actes de sainte Cécile avait été contestée. Elle a été admirablement démontrée par dom Guéranger dans l'histoire si intéressante qu'il a publiée de la vie de cette sainte.

Digitized by Google

Calepodius et placée ensuite sous son invocation. L'église actuelle conserve encore quelques-unes des dispositions de l'ancienne. On y voit aussi les deux chaires de porphyre ou *ambons,* dans lesquelles on lisait, aux premiers siècles, l'épître et l'évangile. Une chapelle souterraine a été pratiquée à l'endroit du martyre du saint, et près d'elle un escalier sombre et tortueux conduit au cimetière de Saint-Calepodius [1].

Au nombre des premiers disciples de l'Évangile, l'Écriture cite, entre autres, un Juif et une Juive, Aquila et Priscilla son épouse. Saint Paul les appelle ses aides en Jésus-Christ, *adjutores meos;* il ajoute qu'ils exposèrent pour lui leurs têtes, *pro animâ meâ cervices suas supposuerunt,* et il travailla avec eux à fabriquer des tentes, lorsqu'ils furent exilés de Rome. L'habitation d'Aquila et de Priscilla se trouvait à Rome sur le mont Aventin. Saint Pierre y fut fréquemment accueilli, et il y baptisa sainte Prisca, jeune fille de treize ans, qui fut flagellée, exposée aux lions, et décapitée sous Claude. Cette sainte demeure devint une église sous le pape saint Eutychien, qui en fit la consécration en 280. Elle fut dédiée à la vierge martyre. On y voit, dans une crypte, le vase qui servait à saint Pierre pour administrer le baptême. Près de là furent autrefois le temple de Diane, centre fameux de la confédération latine, et la fontaine des Faunes, et l'antre de Cacus, et le lieu infâme consacré à la *Bonne Déesse.* Vers le Palatin, on aperçoit des arcades pantelantes et l'emplacement du grand cirque

[1] L'église actuelle de Saint-Pancrace ne date que de 1609 ; elle a été restaurée en 1814.

Digitized by Google

dont il ne reste plus que les cachots : partout des débris majestueux, d'éloquentes ruines ! Seule la petite église ne connaît point d'âge ; renouvelée, restaurée par la piété toujours fervente, plus elle a compté d'années et plus les arts se sont étudiés à la rajeunir [1].

Donnons également un pieux souvenir à *sainte Suzanne* du Quirinal. Sainte Suzanne appartenait à une des plus illustres familles de Rome. Recherchée en mariage par Maximien Auguste, elle refusa de s'unir au persécuteur des chrétiens, et paya son refus de sa tête. Des satellites de Dioclétien l'égorgèrent dans la maison qu'elle habitait, et cette maison devint, le jour même, une église. Le pape saint Caïus, oncle de Suzanne, offrit, en effet, pour elle, le sacrifice de Jésus-Christ dans la chambre ensanglantée de son martyre, et y fixa une des stations des fidèles.

L'érection de ces églises, au milieu même des persécutions, dénote une sève bien puissante dans le Christianisme. Qui ne sait d'ailleurs toutes les luttes qu'il eut à soutenir, tous les obstacles qu'il eut à vaincre dans le siècle qui commença avec Caracalla et finit avec Dioclétien ! L'hérésie, le schisme se liguaient en quelque sorte avec l'idolâtrie pour saper dans sa base une religion qui menaçait de tout dominer, comme la vérité dont elle était le symbole. Aujourd'hui, Novat sème la discorde parmi les Eglises, prêche la tolérance à Carthage et la sévérité à Rome ; plus tard Novatien se fait ordonner évêque de Rome, du vivant du pape

[1] Sainte-Prisca a été rebâtie ou restaurée dans les huitième, quinzième et dix-septième siècles. Depuis 1814 on lui a fait de grandes réparations.

Digitized by Google

saint Corneille, par trois évêques pris de vin et de débauche; puis Sabellius, Hiérax, Paul de Samosate, Manès, répandent sur toute la chrétienté le venin de leurs erreurs. L'un dit qu'il n'y a qu'une personne en Dieu; un autre condamne le mariage; un troisième ne voit en Jésus-Christ qu'un homme; un quatrième nous place sous le joug de deux principes : l'un bon, l'autre mauvais, ainsi que l'avaient fait les dualistes de l'Orient.

L'Eglise demeure inébranlable au milieu de toutes ces attaques; mais une autre plaie commençait dès lors à la ronger : c'était le relâchement et la tiédeur, enfants du doute et de la mollesse, qui font trembler tour à tour devant la foi et devant le monde, rendent capables du bien sans vertu et du mal sans vice. Ainsi les prières communes étaient moins suivies, on voyait des confesseurs eux-mêmes donner l'exemple de l'attachement aux biens terrestres et d'une vie sensuelle [1]. Enfin, dans les persécutions d'Alexandre Sévère, de Maximin, de Dèce, de Dioclétien, il y eut de nombreuses et désolantes apostasies. Alors on institua des peines plus rigoureuses pour des fautes auparavant presque inconnues, et des conciles de Carthage et de Rome, tenus en 251, dressèrent une nouvelle série de canons pénitentiaux. Ceux qui voulaient faire pénitence se présentaient le premier jour du carême sur le seuil de l'église, en habits pauvres et déchirés; le prêtre leur répandait de la cendre sur la tête et leur donnait un cilice, puis les portes étaient fermées devant eux. Ils devaient alors consumer leur vie dans les

[1] Saint Cyprien, *de Lapsis*.

Digitized by Google

gémissements et dans les larmes ; seulement aux jours de fête ils venaient à l'église, écoutaient les sermons et les lectures, mais sortaient avant la prière. Lorsqu'il y avait déjà plusieurs années qu'ils subissaient la pénitence, on leur permettait de prier avec les fidèles, mais la face contre terre et seulement avant le sacrifice : plus tard ils pouvaient prier debout, mais devaient se retirer à l'offertoire. Enfin, lorsque la peine avait été accomplie dans toute son étendue, ou diminuée par l'autorisation des martyrs, des confesseurs ou des évêques, le réconcilié se présentait en habit de suppliant ; on le faisait entrer au milieu de ses frères, et il recevait l'absolution solennelle [1].

La pénitence était de deux ans pour le vol, de onze pour le parjure, de quinze pour l'adultère, de vingt pour l'homicide et de toute la vie pour l'apostasie. La pénitence était également de toute la vie dans quelques églises, pour l'homicide et l'adultère. On alla même jusqu'à refuser l'Eucharistie, à l'heure de la mort, aux apostats ; mais les conciles de Carthage et de Rome mitigèrent à cet égard la rigueur de la discipline, et ne privèrent d'aucune des consolations spirituelles le moribond qui avait longtemps gémi.

Cependant à côté de quelques défaillances se multipliaient les conversions, *et le sang des martyrs semait les chrétiens,* suivant une belle expression liturgique [2]. La famille impériale elle-même se laissait atteindre

[1] Tous ces degrés de la pénitence se trouvent indiqués dans la célèbre épître canonique de saint Grégoire Thaumaturge.

[2] Empruntée à Tertullien. Op., t. I, p. 46. — *Fususque sanguis christianos seminat.* — Hymne de saint Pierre au Bréviaire de Paris.

Digitized by Google

par la foi. Nous avons entendu, dès le premier siècle, saint Paul parler des *chrétiens de la maison de César*. Quels étaient cependant ces fidèles égarés chez Néron? Saint Chrysostôme mentionne un échanson et une concubine de l'empereur, qui auraient été convertis par le grand apôtre, ce qui fut, dit-il, une des causes de sa mort. Les Actes des martyrs citent, de leur côté, saint Tropez et saint Évellius comme ayant rempli des fonctions domestiques dans le palais de Néron. Mais, vingt ans après, ce ne sont plus seulement de pauvres esclaves attachés au service ou aux voluptés impériales, qui cèdent à la grâce; c'est Flavius Clémens, cousin de Domitien; ce sont les deux Flavia Domitilla, ses parentes. Un siècle après, Septime Sévère recueille chez lui un chrétien du nom de Proculus qui l'avait guéri *d'une maladie avec l'huile sainte*. (Tertullien, *ad Scapulam*, IV.) Mammée, mère d'Alexandre Sévère, était, dit-on, chrétienne; Séréna Augusta, femme de Dioclétien, l'était également, et, comme les Lucine, les Praxède, les Plautille, elle recueillait pieusement les restes des martyrs. Ainsi, lorsque sainte Suzanne eut été mise à mort dans sa maison du Quirinal, Séréna, nous disent les Actes, « se rendit pleine de joie, pendant la nuit, au lieu du supplice. Elle enleva le corps inanimé, et imbiba son voile du sang qui était répandu à terre. Ayant ensuite placé le voile dans une cassette d'argent, elle ne cessait de répandre, jour et nuit, devant le pieux trésor, ses furtives prières. Quant au corps de la vierge, Séréna le parfuma elle-même d'aromates, l'enveloppa de linges, et le déposa dans le cimetière d'Alexandre. »

Or, tandis qu'elle remplissait ces pieux offices de la

Digitized by Google

charité chrétienne, Dioclétien, son terrible époux, dictait fièrement ces inscriptions dans lesquelles il se vante d'avoir *aboli partout la superstition du Christ et étendu le culte des dieux*. (J.-P. Gruter, p. 280.)

On comptait à Rome, en 250, quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes et cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers. On y comptait également quinze cents personnes secourues par l'Eglise : veuves, pauvres ou malades. Les fonctions des diacres étaient surtout de visiter ces malheureux, de les aider, de les consoler, de leur amener des prêtres. Lorsqu'un prêtre ou un évêque était captif, on prodiguait l'argent aux geôliers pour pouvoir pénétrer dans le cachot, assister au sacrifice et emporter l'Eucharistie dans sa demeure. Alors, à défaut de table, le prêtre consacrait sur les mains des diacres. De leur côté, les pasteurs qui étaient libres visitaient les fidèles, priaient avec eux et prenaient toute espèce de soins pour que nul ne manquât du pain des forts. A l'époque la plus funeste de la persécution de Valérien, le lendemain du jour où le pape saint Étienne avait eu la tête tranchée dans sa chaire pontificale, au cimetière de Calixte, un acolyte, du nom de Tarsicius, sortait, à la dérobée, des catacombes, pour aller porter l'Eucharistie aux fidèles de Rome. Déjà même il approchait de la porte Capène, lorsque des soldats l'arrêtent et veulent savoir ce qu'il a sur lui. Plutôt que de découvrir les saints mystères, Tarsicius refuse de répondre et se laisse frapper jusqu'à la mort. Vainement ensuite les soldats fouillèrent ses vêtements, ils n'y trouvèrent rien. Mais, au même moment, ils aperçoivent un grand nombre de personnes qui se

Digitized by Google

glissent dans les souterrains du voisinage : c'étaient des chrétiens qui allaient célébrer en cachette les funérailles du pape Étienne. Les soldats firent leur rapport à l'empereur, et Valérien interdit l'entrée des cimetières.

L'étendue de cet ouvrage ne nous permet pas, au reste, de rappeler avec détails l'histoire de tous les martyrs qui souffrirent à Rome durant le troisième siècle, et il est pénible de ne pouvoir en présenter qu'une froide et incomplète énumération. Tantôt c'était un comédien qui, après s'être joué longtemps des mystères chrétiens sur le théâtre, confessait tout à coup l'Évangile avec une sainte audace, et expiait par une glorieuse mort les outrages dont il s'était rendu coupable [1]. Tantôt c'étaient de jeunes hommes qui passaient leurs jours à rechercher les corps des saints, à les enterrer dans leur patrimoine, et dont la charité était punie par l'exposition aux lions dans l'amphithéâtre [2]. Des étrangers, des Perses, vinrent à Rome pour prêter l'assistance de leurs secours aux confesseurs de la foi, et méritèrent par là d'avoir part à leur triomphe [3]. Le diacre Cyriaque, après avoir délivré du démon la fille de Dioclétien, fut décapité aux jardins de Salluste ; le diacre Césaire fut jeté dans la mer à Terracine, pour avoir voulu s'opposer à un sacrifice humain que les habitants de cette ville offraient à Apollon ; le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre

[1] Saint Genès.

[2] Les saints Abdon et Sennen ; leur catacombe était près de la porte *Portese*.

[3] Les saints Marius, Marthe, Audifax et Abachum.

Digitized by Google

eurent la tête tranchée dans une sombre forêt à quelques milles de Rome. Les païens espéraient que leur sépulture y resterait inconnue ; mais le lieu en fut révélé à une sainte femme qui recueillit leurs ossements et les déposa dans la catacombe *inter duas lauros*, sur la voie Labicane. Un oratoire fut édifié en leur honneur sur cette catacombe, et dans la suite des âges le théâtre de leur supplice devint une ville et un siége épiscopal, sous le nom de Blanche-Forêt, *Silva-Candida*.

Il y avait à Rome, sous le tribunat de Claudius, deux jeunes époux, Chrysanthe et Daria, dont l'ardent prosélytisme entraînait une foule de païens aux églises chrétiennes. Chrysanthe s'adressait surtout aux hommes, Daria aux femmes. Lorsqu'ils furent saisis par les licteurs, la protection divine rendit vains, pendant longtemps, tous les efforts de leurs ennemis : les chaînes dont on liait Chrysanthe se brisaient d'elles-mêmes, le lieu de prostitution dans lequel on exposait Daria devenait un lieu de prières ; si on les jetait dans de ténébreux cachots, une lumière céleste venait les y éclairer. Enfin Dieu leur permit de conquérir la palme du martyre ; ils furent lapidés comme saint Étienne. Primus et Felicianus furent délivrés de leurs fers par un ange ; plus tard, ayant été repris et conduits à l'amphithéâtre, les lions vinrent leur lécher les pieds.

Sous le règne de Dioclétien, plusieurs chrétiens trouvèrent momentanément un refuge au palais impérial, chez Castule, *commis aux alcôves et aux étuves de l'empereur ;* mais ils finirent par être trahis et subirent presque tous le martyre. Alors moururent saint

Digitized by Google

Marc et saint Marcellin, dont les noms sont restés à une catacombe sur la voie d'Ardée; saint Tranquillin, saint Castule, saint Tiburce, saint Chromace : ce dernier était préfet de Rome; il avait été converti par l'infatigable charité de saint Sébastien.

Les femmes furent glorieusement représentées, dans ces sanglantes hécatombes, par sainte Candide et sainte Pauline qui furent jetées vivantes dans les cryptes désertes de la voie Aurélienne; par sainte Sotère, tante de saint Ambroise, jeune fille des plus belles, *valde decora*, qui offrit d'elle-même son visage aux soufflets et son cou à la hache; par sainte Rufine et sainte Seconde, deux sœurs, deux vierges qui préférèrent la mort à de brillants mariages. Le préfet sembla d'abord épargner la plus jeune : — Pourquoi l'honneur à ma sœur et à moi l'ignominie? s'écrie alors Seconde. Ensemble nous avons confessé le Christ-Dieu, ensemble nous devons souffrir.

Sainte Zoé périt pour avoir été surprise en prière aux tombeaux des Apôtres; on la tint enfermée six jours sans nourriture, puis elle fut pendue par les pieds au-dessus d'un feu de paille humide. Sainte Eugénie fut accusée d'avoir prêché la virginité à ses compagnes, et ce monde païen qui n'eut pas un anathème pour l'infanticide, cette Rome des consuls qui, chaque matin, offrait le spectacle hideux d'enfants nouveau-nés jetés au vélabre, s'effrayaient du nombre des vierges! « Voici le moment de la vendange, disait sainte Eugénie, les bons raisins seront cueillis et séparés du pampre futile, puis le jus en sera exprimé pour les breuvages éternels. » Et la jeune fille fut broyée comme le raisin mûr. Eugénie possédait, sur

Digitized by Google

la voie Latine, un jardin et une crypte dans laquelle elle avait enseveli de ses mains un grand nombre de martyrs; Claudia, sa mère, y déposa ses restes. Or, un jour qu'elle était en prière dans cette crypte, Eugénie lui apparut rayonnante d'une joie céleste; elle avait retrouvé son père dans les délices du ciel, et elle y donnait rendez-vous à sa mère et à ses frères. Le corps de sainte Eugénie est aujourd'hui vénéré dans l'Eglise des Saints-Apôtres.

Oublierons-nous maintentant l'humble et courageuse diaconesse Martine? Eugénie était fille d'un préfet de l'Egypte; Martine avait pour père un consul, et elle était douée de tous les biens qui séduisent; mais ses trésors furent pour les pauvres, sa beauté pour Dieu, et son cœur pour tous ceux qui vivaient dans les larmes. De tels exemples étaient une constante prédication, et le paganisme s'en effraya. On s'empare donc de Martine, on la flagelle, on la déchire avec des ongles de fer, puis elle est exposée sanglante dans l'amphithéâtre, mais les lions viennent lui lécher les pieds comme à sainte Prisca et à sainte Tatienne. On la jette sur un bûcher, mais les flammes sont impuissantes sur elle comme l'ont été sur Cécile les vapeurs de l'étuve. Les bourreaux, interdits, se convertisseut et confessent à leur tour la foi dans les supplices. Quant à Martine, elle finit par expirer sous le glaive, et monta au ciel entourée de martyrs. « La ville trembla, disent les Actes, et un grand nombre d'adorateurs des idoles se rendirent à Jésus-Christ. » L'église de Sainte-Martine, reconstruite avec luxe par Urbain VIII, sur l'emplacement du temple de Mars, au pied du Capitole, est aujourd'hui, suivant l'expres-

Digitized by Google

sion du P. Ventura, *la plus riche et la plus magnifique* de toutes celles qui sont consacrées dans cette ville aux saintes martyres.

La liste des généreux athlètes du troisième siècle serait encore longue; qu'il nous suffise de citer les plus célèbres : le diacre Laurent surtout, le savant évêque Hippolyte, et le chef de la première compagnie des gardes prétoriennes, Sébastien. Le pape Sixte II ayant été arrêté avec une partie de son clergé, Laurent s'approcha de lui : « Mon père, lui dit-il, où allez-vous sans votre fils? en quoi vous ai-je déplu? vous n'avez pas coutume d'offrir de sacrifice sans ministres. — Mon fils, un plus grand combat vous est réservé, répondit le pontife, vous me suivrez dans trois jours. » Or, il arriva que le préfet de Rome, voulant s'emparer des richesses que l'on supposait aux chrétiens, fit venir Laurent, le premier des diacres. « Montrez-moi, lui dit-il, les trésors de votre église, les vases d'or, les coupes d'argent dans lesquelles elle reçoit le sang de la victime, les magnifiques chandeliers qui éclairent vos cérémonies nocturnes. — Oui, notre église a de grands trésors, répondit Laurent, de plus grands que ceux de l'empereur, vous les verrez! » Et le saint diacre appelle, rassemble les pauvres nourris des aumônes des fidèles, les aveugles, les boiteux, les malades dirigés, soutenus, consolés avec une charité toute fraternelle; et l'âme, pleine d'une pieuse joie : « Venez, dit-il au païen, venez voir les richesses de notre Dieu! » Le païen s'irrite, il menace. « Eh quoi! s'écrie Laurent, ne valent-ils pas mieux que de l'or, ces infortunés recueillis par une bienfaisance secourable et éclairés de la lumière divine? Profitez de ces ri-

Digitized by Google

chesses pour Rome, pour l'empereur et pour vous. »

Alors commença le drame sanglant qu'ont immortalisé les actes des saints et les chefs-d'œuvre des artistes. C'était, si l'on en croit la tradition, au sommet du Viminal, dans une noire prison, au lieu même où s'élève aujourd'hui Saint-Laurent *in Panisperna*. Le corps du martyr fut déchiré à coups de fouet, puis exposé sur un gril rouge. Or, pendant que sa chair brûlait, sa figure était rayonnante et le théâtre du supplice comme embaumé de parfums ; il priait pour la conversion et le bonheur de Rome, et il pria jusqu'au bout, (10 août 258). Ses reliques, enlevées par les chrétiens, furent portées hors de la ville et enterrées sur le chemin de Tibur, dans une crypte appartenant à une sainte femme nommée Cyriaca. C'est sur cette crypte, dans une petite vallée entourée de collines et connue sous le nom d'*Ager Veranus*, que fut élevée, au quatrième siècle, la basilique patriarcale de Saint-Laurent[1].

Sainte Cyriaque, qui recueillit les restes de saint Laurent, était une pieuse veuve adonnée depuis longtemps à toutes les œuvres de la charité chrétienne. Elle habitait la partie du Cœlius qui est occupée au-

[1] Il y a six églises à Rome dédiées à saint Laurent : Saint-Laurent *hors des murs*, qui est une des sept grandes basiliques romaines ; Saint-Laurent *in Damaso*, au palais de la chancellerie ; Saint-Laurent *in Lucina*, près du *Corso*. On y voit encore le gril du martyre ; Saint-Laurent *in Miranda*, derrière les colonnes du temple d'Antonin et Faustine ; Saint-Laurent *in Fonte*, sur le Viminal, érigée à la place où le saint diacre baptisa son gardien saint Hippolyte, ainsi que toute sa maison ; et Saint-Laurent *in Panisperna*, où il souffrit la mort.

Digitized by Google

jourd'hui par l'église de Sainte-Marie *in Dominica*, et, la veille encore de son martyre, saint Laurent distribuait chez elle aux pauvres de Rome les trésors de l'Eglise.

Le zèle des femmes à trouver les dépouilles des saints continue d'être, on le voit, un des traits distinctifs de leur piété et de leur caractère ; elles surmontent tous les obstacles, elles bravent tous les périls pour leur rendre les honneurs funèbres, et, le plus souvent, c'est chez elles, dans leurs vignes, dans leurs jardins, qu'elles leur creusent un dernier asile, qui finira par devenir une catacombe. Ainsi fit sainte Lucine pour saint Paul, sainte Priscille pour les premiers martyrs de Néron, sainte Plautille pour les deux courageuses sœurs Rufine et Seconde. Ainsi faisaient Eugénie, Irène, Eusébie et tant d'autres nobles chrétiennes dont les noms reviennent sans cesse dans l'histoire : Félicité, qui recueillit les ossements à demi consumés de saint Marius et de son héroïque famille ; Florence, qui ensevelit avec les plus grands honneurs les martyrs Vite, Modeste et Crescentia ; Octavilla, qui rendit les mêmes devoirs à l'enfant-martyr saint Pancrace ; et cette seconde Lucine, dont le nom reviendra plus d'une fois dans nos récits, qui disputa à sainte Cyriaque l'honneur de posséder le corps de saint Laurent, et consacra au grand martyr un sanctuaire au centre même de Rome (*San-Lorenzo in Lucina*).

Sainte Cyriaque suivit de près saint Laurent dans la crypte de l'*Ager Veranus*, et elle y arriva, comme lui, par la voie sanglante du martyre ; puis toute une légion de saints l'y suivit à son tour. Aussi venait-on de toutes parts en pèlerinage à cette grotte funèbre,

Digitized by Google

et, quelque large qu'en fût l'ouverture (*ampla fauce*), elle devenait étroite, nous dit Prudence, sous la pression de la foule.

Angustum totis illud specus esse catervis.

Parmi les martyrs qui furent déposés en ce lieu saint, l'histoire cite Hippolyte, évêque de Porto; c'était un homme savant, élève de saint Irénée, maître d'Origène; l'énergie de sa foi lui valut la mort. Il fut précipité, pieds et mains liés, dans un gouffre (22 août 269). Quelques années auparavant (255), un autre Hippolyte, un prêtre, un vieillard, avait été attaché par les pieds à des chevaux sauvages, en souvenir de la mort du fils de Thésée : l'ironie se mêlait au supplice.

Saint Hippolyte de Porto avait composé un cycle pascal qui était demeuré célèbre. Ce cycle, longtemps perdu, fut découvert en 1551, avec la statue du saint, dans les ruines d'un oratoire qui avait été édifié sur sa sépulture. Il était gravé en caractères grecs sur la chaire pontificale dans laquelle le vénérable évêque était représenté assis. La période de ce cycle était de seize ans et commençait à la première année du règne d'Alexandre Sévère. D'un côté, il déterminait les lunes de mars; de l'autre, les dimanches de Pâques. Répété sept fois, il embrassait dans ses calculs un espace de cent douze ans. La statue de saint Hippolyte avec son cycle, curieux monument de la primitive Église, se voit aujourd'hui à la bibliothèque du Vatican [1].

[1] Vis-à-vis de la statue d'Aristide de Smyrne.

Digitized by Google

Nous venons de parcourir quelques-unes des légendes romaines du troisième siècle; eh bien! je le demande; à ne les considérer que d'un point de vue tout humain, en pourrait-on concevoir où la morale se revêtît de formes plus touchantes et plus sublimes? Quoi de plus simple et de plus naïf que ces récits? Leur vérité, à défaut d'autres preuves, ne serait-elle pas démontrée par leur ingénuité même? C'était la vertu et le courage se mettant à la portée de tous, rejetant les poses théâtrales et les périodes emphatiques, mais ne dissimulant rien, n'exagérant rien, enveloppant les plus terribles souffrances, les épreuves les plus ardues, d'un nuage de confiance en Dieu et de sainte espérance, qui en faisait disparaître l'horreur. A travers les chevalets et les ongles de fer on voit toujours le ciel; au milieu des insultes des bourreaux on entend toujours le cri de Tertullien : *Vous nous condamnez, Dieu nous absout.*

Tous les âges, toutes les conditions trouvaient dans ces saintes archives des paroles de consolation et d'encouragement. Au bouillant jeune homme, on racontait l'histoire de ce jeune martyr que Dèce fit conduire dans un riant jardin, près d'un ruisseau ombragé de grands arbres, et qu'il livra, pieds et poings liés, aux séductions d'une courtisane. Le jeune homme se coupa la langue avec les dents et la lui cracha à la figure.

Les soldats des armées, les vétérans des légions romaines avaient l'exemple de Maurice et de ses compagnons, et celui de saint Sébastien, de cet enfant des Gaules qui portait un cœur d'apôtre sous le costume de la garde prétorienne. Pénétrer dans les cachots, secourir les confesseurs, convertir leurs geôliers, telles

Digitized by Google

furent longtemps sa mission et ses œuvres. Soixante-huit personnes furent en un jour présentées au baptême par Sébastien. De si nombreuses conquêtes accomplies tout autour de Dioclétien, dans ses tribunaux, dans son palais, ne pouvaient manquer de trahir l'action et le nom du jeune capitaine du prétoire. Dioclétien lui reproche son ingratitude. « J'ai compris, lui répond Sébastien, quelle folie il y avait à prier des pierres, et, nuit et jour, j'ai adoré le Christ, le Dieu qui est au ciel, pour votre salut et celui de l'empire. » Et Dioclétien le livre aux archers de Mauritanie, qui l'attachent à une colonne et le percent de flèches.

Sébastien cependant respirait encore lorsqu'il fut recueilli par Irène, la pieuse veuve de Castule, de cet intendant des étuves de l'empereur, dont la demeure fut quelque temps le refuge des chrétiens, et qui, depuis lors, avait été enterré vivant pour prix de son courage. Irène panse les blessures du martyr, et le rend à la vie. Sébastien se présente alors devant Dioclétien, et cherche à lui faire sentir l'injustice de ses arrêts contre des malheureux qui prient pour lui. Pour toute réponse Dioclétien le fait assommer dans l'hippodrome; et, afin qu'il ne reste aucun vestige de son corps, il le fait jeter dans un cloaque. Sainte Lucine l'en retira néanmoins, et le transporta aux catacombes (an 288).

Deux églises ont été consacrées à Rome au souvenir de saint Sébastien. *San-Sebastiano alla Polveriera,* sur le Palatin, marque le lieu de son supplice, et *San-Sebastiano-alle-Catacombe,* sur la voie d'Ostie, celui de sa sépulture,

Digitized by Google

Reportons-nous cependant au sein de la société chrétienne : à côté de ces grands exemples qui parlaient aux âmes fortes, il y en avait d'autres non moins grands qui s'adressaient aux âmes faibles, languissantes, regrettant les plaisirs enivrants de leur vie passée et doutant de la grâce divine. A celles-là on parlait d'Aglaé et de Boniface; d'Aglaé la grande dame, *mulier magna*, qui avait des palais, des *villas*, soixante-quatorze intendants pour ses domaines, et qui, dans sa magnificence, avait trois fois donné des jeux au peuple. Belle et adorée, Aglaé ne voyait de la vie que ses délices; et pourtant elle n'était pas toujours sans crainte pour l'avenir. Boniface, de son côté, le chef de ses intendants, le complice de ses plaisirs, avait plusieurs des qualités d'un cœur droit : l'hospitalité surtout, la générosité et la miséricorde. Il était toujours prompt à recueillir les étrangers, et la nuit même quelquefois il s'en allait par les rues et les carrefours de Rome à la recherche des malheureux.

Or, un jour, Aglaé dit à Boniface : « Tu vois dans quelles hontes nous sommes plongés, sans prendre garde que Dieu nous voit, et que nous lui rendrons compte de tout le mal commis par nous en ce monde. J'ai ouï dire toutefois à des chrétiens que ceux qui rendent honneur aux martyrs de Jésus-Christ auront part un jour à leur gloire. Prends donc de l'or et des parfums, et va me chercher de leurs reliques. — Mais si, au lieu de leurs reliques, on vous apporte des miennes, reprit alors Boniface, du moins ne les refusez pas. » Aglaé répondit par le sarcasme à l'ironie de son serviteur, et Boniface partit, et il fut touché de la grâce et il souffrit pour Dieu (an 290). Une voix

Digitized by Google

d'en haut l'apprit à Aglaé. Aussitôt elle rassemble des prêtres, et marche avec eux, au chant des hymnes et avec grand respect, au-devant du corps *sanctifié* qu'on lui rapporte [1]. Elle le rencontra à cinq stades de Rome sur la voie Latine (625 pas), et l'y déposa dans une crypte sur laquelle elle édifia un oratoire digne de son martyre (*dignum passione ejus*) [2].

Et Aglaé renonça à ses biens, à ses palais, à ses parures. Ses esclaves furent affranchis, ses trésors abandonnés aux pauvres, et la voluptueuse Romaine, la fille du proconsul Arsace, ne fut plus que la servante de Jésus-Christ. Elle vécut ainsi treize ans, et mourut entourée de toutes les manifestations de la grâce divine.

Quant aux vierges, aux enfants, n'avaient-ils pas l'exemple de Pancrace et d'Agnès? n'avaient-ils pas vu Agnès, jeune fille pure comme Cécile, menée au cirque *Agonal*, aujourd'hui place Navone, et là, menacée, injuriée, outragée? Rien n'altère la sérénité de son front blanc et impassible; on va la conduire dans un lieu de débauche, sous les arcades du cirque, et elle ne tremble pas, elle ne rougit pas, elle si chaste, elle dont une seule pensée, une seule image honteuse eût épouvanté la candeur! Mais un ange la protége sans doute comme Cécile, comme toutes les vierges, ces âmes privilégiées qui s'isolent, se privent d'appui ici-bas, pour trouver plus d'aide, plus d'amour au ciel.

[1] *Angelicatus homo*, mots d'une inscription qui se trouve dans l'église des saints Boniface et Alexis.

[2] Le corps de saint Boniface fut transporté dans la suite sur le mont Aventin. On l'y vénère encore de nos jours dans l'église de Saint-Alexis.

Digitized by Google

Je suis descendu dans le lieu infâme où fut exposée Agnès. Ses voûtes d'une antique architecture, ses vieilles mosaïques y rappellent la scène dont il fut le théâtre plus vivement encore que le bas-relief de l'Algarde qui est placé sur l'autel. Voyez-vous cette infortunée conduite par deux soldats? Les habitantes de ce vil repaire l'accueillent par des risées obscènes. C'est chose étrange, en effet, pour elles, chose ridicule que cette réserve, cette modestie angélique! Elles veulent dépouiller Agnès, mais ses cheveux croissant aussitôt l'inondent de toutes parts et servent de rempart à sa pudeur. Le fils du préfet de Rome ose la fixer d'un regard impur, mais il tombe mort sur la place. Oh! c'est alors qu'il faut voir le préfet lui-même, le persécuteur, le bourreau d'Agnès s'humilier aux pieds de sa victime et réclamer son fils. La victime joint les mains, lève les yeux au ciel, et le jeune homme renaît à la lumière. Mais elle? elle a assez combattu ; elle soupire après la couronne que lui tressent les séraphins et les archanges : pourquoi eût-elle attendu encore, pauvre exilée, lorsque le tranchant du glaive pouvait en un clin d'œil la rendre à sa patrie [1] ?

Les parents d'Agnès emportèrent son corps avec toute joie, *cum omni gaudio*, pour parler comme les Actes de son martyre, et le déposèrent dans un de leurs domaines, sur la voie Nomentane. Cependant

[1] Il y a deux églises dédiées à sainte Agnès, à Rome : Sainte-Agnès de la place *Navone*, où l'on voit le lieu dans lequel elle fut exposée, et Sainte-Agnès *hors des murs*, construite à l'endroit où fut déposé son corps. Le martyre de sainte Agnès est du 21 janvier 304. Nous n'en parlons dans ce chapitre qu'afin de compléter le tableau des persécutions de Dioclétien.

Digitized by Google

Agnès avait une sœur de lait, nommée Émérentienne, qui n'avait pas encore reçu le baptême. Les païens la surprirent au tombeau de sa sœur ; ils voulurent lui faire renier Dieu ; et ne pouvant y parvenir, ils la lapidèrent sur la tombe même.

Figurez-vous maintenant une famille chrétienne écoutant ce récit du fort vaincu par le faible, de la plus impuissante jeune fille visiblement secourue, protégée par Dieu. Comme toutes les âmes s'élèvent à cette narration pieuse ! Combien il y a de foi, de vertu, de courage dans tous les cœurs ! Un nouveau sang circule de veine en veine ; les résolutions les plus sublimes n'effraient plus, elles deviennent simples et vulgaires. Que peut, après cela, le paganisme avec ses plaisirs abrutissants, sa mollesse, ses jouissances physiques ? Il n'apparaît plus dans la société que comme le tripot infect où l'orgie retentit, hideuse et bruyante, et d'où la foule s'éloigne en branlant la tête et détournant les yeux.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Exurge, veritas, et erumpe.
TERTULLIEN.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Nous voici à l'époque où les monuments chrétiens se multiplient à Rome et dans l'empire. Mais avant que des jours de paix commençassent à luire pour le Christianisme, il eut encore ses martyrs sous le règne de Maxence. Le pape Marcel fut condamné à prendre soin des bêtes destinées aux amusements du public, et pendant neuf mois il demeura dans leur étable. Au bout de ce temps, des clercs parvinrent à l'enlever. Ils le cachèrent dans la maison que sainte Lucine possédait près de la *via lata*, et qui depuis longtemps était l'asile des malades et des pauvres. Cette maison devint dès lors un oratoire où les fidèles s'empressaient d'aller entendre les pieuses exhortations du pontife. Maxence l'apprit, il ordonna aussitôt de transformer cet oratoire en étable, et réduisit une seconde fois Marcel au vil métier de gardeur de bêtes. Le pontife succomba bientôt sous le poids de ces nouvelles souffrances, et le lieu sanctifié par son martyre

Digitized by Google

redevint une église que les chrétiens placèrent sous son invocation. C'est aujourd'hui Saint-Marcel *al Corso*.

Constantin avait cependant été proclamé César en 306, il se décida à marcher vers l'Italie en 312, et, le 27 octobre de cette année, il campa fièrement avec ses quarante mille soldats sur les bords du Tibre, en présence des cent soixante-dix mille hommes de Maxence. Le pont Milvius (aujourd'hui *Ponte Molle*) séparait les deux camps; mais le lendemain l'armée de Maxence, confiante dans son nombre, passe le fleuve; Maxence lui-même vient se mettre à sa tête, car le peuple de Rome lui a reproché sa lâcheté, et il a cru voir un présage de victoire dans les paroles ambiguës des livres de la sibylle. De l'autre côté, une nouvelle enseigne flotte au-dessus des légions; c'est le *Labarum* marqué de la croix du Calvaire, et portant avec elle la promesse du triomphe. Constantin ne sent pas seulement en lui le génie des grands hommes, mais l'impulsion de la divinité, *instinctu divinitatis, mentis magnitudine*[1]. La bataille fut sanglante et décisive. Maxence, dans son fol espoir, avait fait rompre le pont Milvius, et, toute retraite lui étant ainsi fermée, lui et une grande partie de son armée se noyèrent dans le Tibre.

C'est peu d'heures avant cet évènement, qui changea la face du monde, que Constantin marchant dans la campagne, lorsque le soleil commençait à baisser, aperçut dans le ciel une croix lumineuse avec les paroles célèbres : *In hoc signo vinces*. Une église fut

[1] Inscription de l'arc de triomphe de Constantin.

Digitized by Google

construite au moyen-âge sur le mont Marius, à l'endroit où, suivant la tradition, cette vision apparut à l'empereur.

Cependant les portes de la ville éternelle s'ouvrent devant la croix; et le sénat et le peuple érigent à Constantin un arc de triomphe, pour l'ornement duquel on réunit les plus beaux marbres, on convoque les plus savants artistes, et l'on va même jusqu'à dépouiller de ses bas-reliefs un arc de triomphe de Trajan. Ce monument existe encore dans son intégrité; c'est celui que nous voyons avec ses statues de Renommée, ses trois arcades, ses hautes colonnes de jaune antique, à l'extrémité de la *voie Sacrée,* près de l'amphithéâtre de Vespasien, dans la direction du chemin d'Ostie. Plusieurs inscriptions y sont gravées, nous en citerons une :

LIBERATORI URBIS, FUNDATORI QUIETIS.

« Au libérateur de la ville, au *fondateur* du repos, » mot admirable : les sénateurs le comprirent-ils bien en l'écrivant? Une chose d'ailleurs est certaine, c'est qu'il ne s'agissait plus seulement de l'ancienne paix du temple de Janus, mais d'une paix toute nouvelle, *la paix de l'âme, fondée* à jamais sur la croix.

Une fois maître de la capitale du monde, la première pensée de Constantin catéchumène fut d'implanter partout la civilisation de l'Evangile. Les débauches infâmes des païens furent proscrites sous des peines sévères. Afin d'ôter tout prétexte au meurtre des enfants, qui était une des habitudes des mœurs romaines, l'empereur ordonna que les enfants des pauvres se-

Digitized by Google

raient nourris aux frais du trésor public. Les affranchissements d'esclaves furent favorisés et consacrés par une cérémonie religieuse ; le divorce fut sinon aboli, du moins rendu plus difficile ; la confiscation des biens des criminels cessa d'atteindre ceux de leurs femmes et de leurs enfants ; il fut défendu de jeter les prisonniers dans des cachots, et de leur lier les membres avec des chaînes ; l'appel à l'empereur fut toujours permis aux orphelins et aux veuves, jamais à leurs adversaires. On croit rêver en entendant proclamer, comme lois de l'empire, ces maximes de la plus haute civilisation, quelques jours seulement après le règne de Dioclétien et de Maximin Hercule ! Qu'étaient donc devenus Jupiter, Vénus, Flore, Priape ? *le Seigneur en avait purgé la terre,* pour parler l'éloquent langage de Lactance. Et voilà pourquoi, en quelques jours, le monde se trouva comme transformé.

Le premier monument chrétien que Constantin consacra à Rome fut un baptistère sous l'invocation de saint Jean, afin d'y recevoir l'eau sainte. Ce fut dans les antiques jardins de Plautius Lateranus, alors occupés par le palais de l'impératrice Fausta, que fut construit, sous le pontificat de saint Sylvestre, ce somptueux baptistère qui appelle, de nos jours encore, la piété des fidèles et la curiosité des artistes à Saint-Jean de Latran. Nulle part, en effet, on ne peut mieux reconnaître la forme de ce genre d'édifices particuliers à la primitive Eglise, et les cérémonies qui s'observaient dans l'administration du premier sacrement des chrétiens. L'eau sainte y est contenue dans une urne de basalte placée au milieu d'une vaste cuve, dans laquelle descendaient les néophytes. Cette urne

Digitized by Google

avait été ornée par Constantin de lames d'argent du poids de 3,000 livres. Un agneau d'or et sept cerfs d'argent y jetaient l'eau. Près de l'agneau se trouvaient deux autres statues également d'argent, et hautes de cinq pieds, représentant : l'une, Notre-Seigneur ; l'autre, saint Jean-Baptiste. Saint Jean tenait un rouleau portant l'inscription : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi.* Enfin, du milieu du bassin s'élevait une colonne de porphyre portant un vase d'or de 52 livres, dans lequel brûlaient, chaque année, à la solennité de Pâques, 200 livres de baume avec des mèches d'amiante. Ne cherchez plus aujourd'hui ces richesses, les Barbares ont passé par là [1].

Mais l'édifice du moins est resté ; il présente la forme octogone, et cette forme est reproduite à l'intérieur par la disposition des colonnes qui entourent les fonts. Ces colonnes sont de porphyre. Elles supportent une frise, puis un ordre de colonnes de marbre blanc sur lequel repose la lanterne qui laisse pénétrer le jour dans le sanctuaire.

Autrefois, dans la matinée du samedi saint, le pape avait coutume de se rendre solennellement au baptistère de Constantin. Avant d'y entrer, il se retournait vers les cardinaux et les bénissait en prononçant les paroles sacrées : *Allez, et baptisez toutes les nations.* Les cardinaux prêtres montaient alors à cheval et se dirigeaient vers les églises dont ils étaient titulaires, afin d'y donner l'eau sainte aux catéchumènes. Le pape la

[1] Anastase nous apprend que l'Agneau d'or pesait 30 livres ; chaque cerf d'argent, 30 livres ; la statue de Notre-Seigneur, 170 livres ; et celle de saint Jean-Baptiste, 100.

Digitized by Google

donnait lui-même à trois néophytes. Cette vénérable cérémonie est aujourd'hui tombée en désuétude ; mais chaque année encore, le samedi saint, le baptême est conféré solennellement à quelques convertis sur l'urne de basalte qui servit à saint Sylvestre.

Constantin joignit à son baptistère une grande basilique dédiée au Sauveur, et subsidiairement, plus tard, aux deux saints Jean : Jean le Précurseur et Jean le Bien-aimé. C'est cette basilique du Latran, la *mère et la tête de toutes les églises du monde*, ainsi qu'elle le porte fièrement écrit sur sa façade [1]; église, en effet, la plus célèbre de l'univers par son baptistère antique, par son palais pontifical qui fut, pendant plus de dix siècles, la demeure de la papauté, et par les cinq conciles œcuméniques qui s'y assemblèrent. Cette vénérable basilique fut consacrée par le pape saint Sylvestre, le 5 des ides de novembre de l'année 324, et la commémoration de cette dédicace est devenue une fête pour toute la chrétienté.

Les anciens historiens nomment souvent l'église du Latran la basilique d'or, *basilica aurea*, tant elle était splendide. Sa façade, tournée vers l'orient, se composait d'un portique en marbre de Paros, faisant saillie sur l'édifice, et d'un pignon élevé qu'ornait, dans sa partie supérieure, une mosaïque représentant

[1] *Dogmate papali datur ac simul imperiali*
Quod sim cunctarum mater caput ecclesiarum...

Saint-Jean de Latran est généralement désigné dans les anciens Actes sous le nom de *basilique du Sauveur*, ou *Constantinienne*. Le nom de *Saint-Jean* ne commença à lui être donné qu'au dixième siècle.

Digitized by Google

le Sauveur des hommes. Six colonnes soutenaient le portique au fond duquel étaient les cinq entrées du temple. Nulle porte ne les fermait jamais [1]. L'église mère demeurait toujours ouverte, et comme asile au malheur et comme consolation à la prière. Après avoir soulevé le simple rideau qui leur servait de clôture, on était frappé de l'aspect de grandeur et de richesse que présentaient les cinq nefs, celle du milieu surtout qui laissait apercevoir les merveilles du sanctuaire, et, au loin, les peintures de la tribune. Cette nef principale était supportée par trente colonnes et quatre pilastres. Les nefs latérales, moins hautes, reposaient sur quarante-cinq colonnes de marbre vert de Tibériade. Toutes ces nefs étaient éclairées par cent dix lampes d'argent.

Au centre de la croix s'élevait le maître autel ayant au-dessous de lui *la Confession,* et au-dessus un riche baldaquin. Quatre anges, les douze apôtres et Jésus-Christ, assis sur son trône, l'entouraient. Baldaquin et statues étaient d'argent : la corniche elle-même qui supportait les statues était d'argent et ornée de ciselures. Quant au tabernacle, on lui avait consacré l'or le plus fin. Les lampes qui brûlaient devant lui ne consumaient que de l'huile de nard.

En avant du maître autel se trouvait le chœur des chanoines, formant une enceinte carrée de marbre de Paros, et en arrière la tribune avec son siége pontifical. Ce siége était élevé sur six gradins, dont l'un, le dernier, offrait les images sculptées d'un aspic, d'un lion, d'un dragon et d'un basilic. C'était un souvenir des

[1] *Elle n'avait pas de portes fermantes.* — Mgr Gerbet, t. I. p. 274.

Digitized by Google

paroles du Prophète : *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem.*

Enfin, les parois de la basilique étaient ornées de peintures, du milieu desquelles se détachait, au fond de la tribune, la figure du Rédempteur qu'on y voit encore. Une auréole d'or entoure la tête, dont l'expression est singulièrement grave et majestueuse. Suivant une pieuse tradition, cette figure était subitement apparue aux yeux de tous, lors de la consécration de la basilique.

L'église du Latran avait autrefois quelques usages liturgiques qui lui étaient propres. Dédiée au Sauveur, elle n'admettait habituellement d'autre oraison dans les offices que l'oraison Dominicale. — Il était facile de reconnaître l'Église suprême, ajoute Panvinius, à cet emploi presque exclusif de la suprême prière. — Le même auteur nous apprend que les cloches de la basilique ne faisaient jamais entendre que des sons joyeux (*festivo more pulsantur*), parce qu'elle représentait, plus particulièrement que tous les autres sanctuaires, l'église du ciel. On n'y terminait jamais non plus l'*Agnus Dei* par la prière : *Dona nobis pacem*, la paix dans le ciel étant éternelle [1].

Saint-Jean de Latran a été saccagé et ruiné à diverses époques ; il fut notamment incendié au commencement du quatorzième siècle, et Pétrarque, le cœur navré, écrivait alors au pape Urbain : « Père miséricordieux, de quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du Rhône, sous les paisibles toits

[1] Pour tous ces détails voir *les sept Basiliques de Rome*, par M. le baron de Bussières.

Digitized by Google

de tes appartements dorés, tandis que le Latran s'en va en débris, que la mère de toutes les églises manque de toit et est livrée aux vents et aux tempêtes ? »

La basilique actuelle ne date que de 1360, et sa façade ne fut élevée que dans le dernier siècle par Alexandre Galilei. C'est un bâtiment noble et vaste, où malheureusement le Borromini a enfoui sous de massifs pilliers les colonnes de brèche, de serpentine et de brocatelle de l'ancienne église. Les statues gigantesques des douze apôtres, debout dans l'épaisseur de ces pilliers, rappellent majestueusement ce concile de Jérusalem, qui a été suivi au Latran de tant d'autres conciles. Au-dessus des apôtres sont les images des prophètes ; au-dessus des prophètes se déroule, d'un côté, le vaste et imposant tableau des promesses de l'ancienne loi ; de l'autre, celui plus imposant encore de leur accomplissement dans l'Évangile. Partout, enfin, dans l'église du Latran, vous rencontrez de grandes œuvres et de grands souvenirs. La table sur laquelle Jésus-Christ fit la cène y est enchâssée dans l'or ; et les colonnes qu'Auguste fit mouler avec le bronze des rostres arrachés aux vaisseaux pris à Actium, y soutiennent l'architrave de l'autel où le Dieu des chrétiens demeure exposé à la vénération des âmes pieuses.

Plusieurs autres grandes basiliques romaines doivent leur origine à Constantin ; Saint-Pierre entre autres, Saint-Paul *hors des murs*, Sainte-Croix *en Jérusalem* et Saint-Laurent.

J'ai dit que c'était au pied de la colline Vaticane, dans le jardin et le cirque de Néron, que les premiers chrétiens de Rome souffrirent le martyre et que fut

Digitized by Google

enterré le corps du prince des apôtres. Depuis lors ce lieu était devenu saint et vénéré. Les païens, de leur côté, considéraient le Vatican comme la colline des oracles (*Vaticinia*). Ces oracles émanaient, disaient-ils, du temple d'Apollon. Mais non loin du temple se faisait remarquer en outre un vieux chêne, plus vieux que Rome, nous dit Pline, *vetustior urbe*, et qui, dès le temps des Étrusques, était l'objet d'un culte religieux (Pline, lib. XIII, c. 7). Le Vatican, d'ailleurs, n'était fréquenté que par quelques potiers qui venaient y fabriquer les vases fragiles dont parle Juvénal, *Vaticano fragiles de monte patellas* (sat. VI, V. 344). L'air de ces lieux était si malsain, que Tacite, en souvenir des épidémies qui s'y formaient, les traite d'infâmes, *infamibus Vaticanis locis* (Hist. II, 93).

On comprend dès lors que, malgré le voisinage du cirque et des jardins de Néron, les chrétiens durent y trouver des facilités pour leurs assemblées et leurs mystères. Nous apprenons, en effet, par les Actes de saint Martial, que saint Pierre y enseignait de *grandes foules de peuples*. C'était sans doute dans les grottes creusées par les potiers que les assemblées avaient lieu, et ce fut sans doute dans ces mêmes grottes que le corps de l'apôtre et ceux des premiers martyrs reçurent la sépulture.

Anaclet y pratiqua bientôt un oratoire en mémoire du *bienheureux Pierre,* et saint Sylvestre, aidé de la munificence impériale, y construisit, à son tour, une somptueuse église, dont Constantin voulut poser lui-même les fondements.

Le puissant empereur se rendit donc au Vatican, au milieu d'un nombre considérable d'évêques et de clercs

Digitized by Google

qui chantaient les louanges de Dieu, et que suivait tout le peuple fidèle. Là, rejetant son diadème, il s'agenouille et s'accuse hautement de ses fautes en répandant d'abondantes larmes ; puis, saisissant une pioche, il creuse le sol et transporte sur ses épaules douze charges de terre en l'honneur des douze apôtres. La basilique fut aussitôt construite, et avec une telle rapidité, qu'elle put être consacrée cette même année 324 (18 novembre), quelques jours seulement après la consécration de l'église du Sauveur.

La basilique de saint Pierre était assise sur la pente du Vatican et, en partie, sur les murailles du cirque de Néron. On y arrivait par un escalier de trente-cinq degrés de marbre, divisé en cinq paliers. En avant de sa façade se présentait un portique percé de trois fenêtres et de trois entrées, s'ouvrant entre des colonnes de granit d'Egypte. A droite et en retrait s'éleva plus tard un haut clocher de forme carrée et d'architecture byzantine. Quant au portique, son entrée était fermée par des portes de bronze attenantes à des chambranles de marbre. Après les avoir franchies, on se trouvait dans une vaste cour rectangulaire qui rappelait l'*Atrium* romain, tant par la galerie à colonnes dont elle était entourée, que par la fontaine qui en occupait le centre. Cette cour fut pavée, dans la suite, de marbre blanc par le pape Donus : on l'appela alors le *Paradis* [1]. Dès le IVe siècle, au reste, saint Paulin nous parle de son aspect éclatant, *nitens*. La fontaine qui l'ornait était *ombragée*, nous dit-il, par un dôme d'airain, et ses

[1] Ce nom désigna bientôt généralement l'*atrium* des églises. Nous en avons fait *parvis*.

Digitized by Google

eaux jaillissaient entre quatre colonnes placées là, non sans une pensée mystérieuse, *non sine specie mystica.* Saint Paulin y voyait en effet une image de cette source de la grâce qui jaillit vers l'Eternité bienheureuse du milieu des colonnes de la vie.

Cependant, au-dessus de la galerie, vers l'orient, s'élevait le fronton azuré du temple (*fronte cærulea*). Ce temple auguste comptait cinq portes, cinq nefs et cent colonnes. La longueur seule de ses nefs atteignait 400 palmes; leur largeur, 180; quant à la hauteur, elle était de 170 palmes dans la grande nef, de 82 dans les suivantes, de 62 dans les dernières [1].

Les portes de Saint-Pierre ont chacune leur nom dans l'histoire. Celle du milieu, ordinairement fermée, était la *Porte d'Argent* (*argentea*). Elle fut en effet couverte de lames d'argent par saint Grégoire Ier, Honorius Ier et Léon IV. Près d'elle, à gauche, était la porte *Ravennate*, ainsi nommée du Transtévère qui était quelquefois désigné par le nom de quartier de Ravennes; cette porte était consacrée aux hommes. De l'autre côté se trouvait la porte *Romaine*, par laquelle entraient les femmes; puis, à la suite, la porte *Guidonea*, qui ne s'ouvrait que devant les *guidons* des pèlerins, et, à l'autre extrémité, la porte du *Jugement*, qui ne s'ouvrait que devant les cercueils des morts.

Lorsqu'on mettait le pied dans la basilique, on remarquait, à droite et à gauche de la principale entrée, deux colonnes plus belles que toutes les autres, les plus belles même, dit-on, qu'on eût jamais vues. Elles ceux qui souffrirent la mort pour le nom de Dieu et

Le palme Romain équivaut à 0 m, 223 millimètres.

Digitized by Google

étaient de marbre d'Afrique et rappelaient, suivant Severani, les deux colonnes de l'église, saint Pierre et saint Paul. Mais ce qui frappait surtout d'admiration, c'était la haute et grande nef avec son arc triomphal jeté comme un pont aérien en avant de l'autel, et le trône de l'apôtre resplendissant au fond de l'abside (*coruscans*). Saint Paulin disait de cette vue qu'elle saisissait les yeux et réjouissait le cœur (*lumina stringit et corda lætificat*).

On retrouve encore l'arc de triomphe dans plusieurs des basiliques romaines. Au Vatican il portait la croix du Labarum et les clefs de saint Pierre. On y exposait en outre, aux grandes fêtes, la *Sacra Culcitra,* linceul sanglant et vénéré dont se servirent les premiers chrétiens pour porter les corps des martyrs aux catacombes. Par delà l'arc de triomphe, une colonne torse de marbre blanc, avec festons de vigne, était l'objet d'un pieux respect. Suivant la tradition, Notre-Seigneur se serait appuyé contre elle en prêchant dans le temple. Cette colonne et onze autres semblables, venues également, d'après l'opinion commune, du temple de Salomon, précédaient l'autel. Ici toute description devient impossible en présence des richesses en or, argent, pierreries, que la munificence de l'empereur s'était plu à accumuler. Disons seulement que l'autel, composé des plus beaux marbres, était surmonté d'un baldaquin de vermeil soutenu par quatre colonnes de porphyre. Au-dessous était la *Confession* ou le tombeau de l'Apôtre : cette disposition était un souvenir des catacombes; c'était aussi un souvenir de l'Apocalypse : — « Je vis sous l'autel, dit saint Jean, les âmes de lui rendirent témoignage. » (VI-9.) — Le corps de saint

Digitized by Google

Pierre avait été placé par Constantin dans une châsse d'argent, et celle-ci renfermée à son tour dans une caisse de bronze doré, portant une croix d'or du poids de cent cinquante livres; puis le dépôt sacré avait été remis au fond des grottes vaticanes sous l'antique oratoire de saint Anaclet. Cet oratoire formait en effet comme un étage intermédiaire entre le grand autel de la basilique et le tombeau du premier des pontifes. Il avait, lui aussi, son autel et sa crypte. On n'apercevait celle-ci que par une petite fenêtre, et saint Grégoire de Tours nous apprend que les pèlerins passaient la tête par cette ouverture afin de prier devant les saintes reliques.

Or, la foule de ces pèlerins était immense. On les vit quelquefois errer dans les rues de Rome comme des *nuées de fourmis et d'abeilles;* et les princes eux-mêmes, les rois, les empereurs vinrent souvent abaisser l'orgueil de leur diadème aux pieds du pêcheur de Tibériade. Totila est un de ceux que cite l'histoire. Charlemagne ne monta les degrés du sanctuaire qu'en les baisant l'un après l'autre. C'est sur le tombeau de saint Pierre que Fulrad, abbé de Saint-Denis, déposa l'acte de donation des villes et des provinces dont Pépin faisait hommage au successeur du chef des apôtres. Nombre d'empereurs furent couronnés dans cette église, nombre de saints y furent canonisés; il y avait peu d'évêques, dans les premiers âges, qui se dispensassent d'y porter, au moins une fois dans leur vie, leurs prières et celles de leur troupeau. — « Quels travaux, quelles difficultés vous ont induit à négliger le bienheureux Pierre, écrivait Grégoire VII à l'archevêque de Rouen, lorsque, des parties les plus éloi-

Digitized by Google

gnées du monde, les peuples même nouvellement convertis à la foi s'efforcent d'y venir tous les ans, hommes et femmes? » *Quum ab ipsius mundi finibus, etiam gentes noviter ad fidem conversæ, studeant annue tam mulieres quam viri ad eum venire.* Rome païenne ne vit jamais que des vaincus monter à son temple du Capitole; Rome chrétienne a vu toutes les nations, toutes les grandeurs se mêler, se confondre, s'humilier sous les majestueux arceaux de Saint-Pierre [1].

Au sortir du Vatican les pèlerins se portaient en foule sur la voie d'Ostie où se trouvait la sépulture de saint Paul. Là, en effet, était la seconde station obligée de tout pèlerinage. Les fidèles ne venaient pas dans la pensée de prier seulement sur la tombe de Pierre, ils venaient *aux tombeaux des Apôtres,* suivant l'expression consacrée, *Ad limina Apostolorum.* Le lendemain du jour où sainte Zoé fut brûlée à petit feu pour avoir été surprise au tombeau de saint Pierre, saint Tranquillin était lapidé pour avoir été trouvé en prière au tombeau de saint Paul. Ces deux sépulcres vénérés étaient quelquefois désignés par le nom de *trophées.* — « Je puis vous montrer, écrivait le prêtre Caïus, au second siècle, les *trophées* des Apôtres qui ont fondé cette église. Soit que vous alliez au Vatican, soit que vous alliez sur la voie d'Ostie, vous les rencontrerez. »

Le corps de saint Paul avait été enseveli, après son martyre, dans un champ appartenant à une pieuse femme du nom de Lucine. Ce nom de Lucine revient sans cesse dans l'histoire du dévouement et de la charité, aux premiers siècles de l'Eglise romaine. Saint

[1] Nous ne parlerons de l'église actuelle de Saint-Pierre qu'au seizième siècle, époque de sa construction.

Digitized by Google

Anaclet consacra en ce lieu un oratoire comme il l'avait fait au Vatican, et Constantin transforma l'oratoire en basilique (an 324). L'église de Saint-Paul, resserrée toutefois entre la voie d'Ostie et le Tibre, fut loin d'avoir l'étendue et la grandeur de celles du Sauveur et de Saint-Pierre. Mais telle devint bientôt la pression de la foule, que les empereurs Valentinien, Théodose et Arcade résolurent de donner à l'édifice des proportions et une splendeur toutes nouvelles (*ornare, amplificare, attollere*). Ils proposèrent même de détourner dans ce but la voie antique, si tel était le bon plaisir du Sénat et du peuple (*si placuerit tam populo quam Senatui*). Et alors s'éleva la basilique telle qu'elle a existé jusqu'au funeste incendie de 1823.

Prudence l'a chantée avec enthousiasme. « Tout ici est royal, s'écrie-t-il, *regia pompa loci est;* un excellent prince a consacré ce monument et en a fait resplendir l'enceinte de mille richesses. Les poutres sont dorées, afin que la lumière ne répande à l'intérieur que des reflets d'or... Des colonnes de marbre de Paros soutiennent des lambris de couleur fauve (*fulvis laquearibus*), et les arceaux sont ornés d'admirables verres [1], qui rappellent la variété et l'éclat des fleurs du printemps. »

L'église de Saint-Paul était précédée, comme celle de Saint-Pierre, d'un *Atrium* entouré de portiques et d'une longue galerie couverte qui s'étendait jusqu'aux portes de la ville. Aujourd'hui et depuis plusieurs siècles *atrium* et *galerie* ont disparu. Un étroit portique, édifié par Benoît XIII, et un clocher carré, qui passe

[1] Probablement des mosaïques.

Digitized by Google

pour être le plus ancien de Rome, s'élèvent seuls en avant de la basilique[1]. Mais la basilique elle-même avait survécu aux révolutions et au temps, et de tous les édifices chrétiens de la capitale du monde, elle était un des plus vieux et des plus vénérables. On y rencontrait, comme à Saint-Pierre, l'abside, l'arc triomphal, la *Confession* de l'apôtre au-dessous de l'autel et les cinq nefs soutenues par une forêt de colonnes. Les plus belles de ces colonnes avaient été apportées par Constantin du mausolée d'Adrien ou de la basilique Emilienne. Elles étaient de brèche violette et cannelées. On en comptait vingt-quatre : nous les avons vues, il y a vingt ans, brisées, calcinées par l'incendie. Leurs admirables fûts couchés dans l'herbe entouraient le monument dont elles soutinrent si longtemps les splendides corniches. Les autres colonnes, beaucoup moins remarquables, étaient de marbre de Paros. C'étaient celles dont parle Prudence.

On ne peut se faire d'idée en France de l'effet que produisent ces longues files de colonnes, entre lesquelles l'œil pénètre toutes les parties de l'édifice, et qui semblent placées plutôt pour l'ornement, comme l'or et les statues, que pour supporter de lourdes murailles. Peut-être, au reste, y avait-il, dans les anciennes basiliques, défaut de proportion et d'harmonie entre la légèreté des supports et l'élévation massive des murs qui les dominaient. A Saint-Pierre, ces murs reposaient sur un entablement; à Saint-Paul, ils s'unissaient aux colonnes par de hautes arcades.

[1] On s'occupe, en ce moment, de retrouver les traces de l'ancien portique et d'imprimer une nouvelle dignité à la façade, par d'intelligentes restaurations.

Digitized by Google

Au-dessus de ces arcades régnait une corniche, et au-dessus de la corniche se suivaient, deux à deux, les portraits des papes depuis saint Pierre jusqu'à Pie VII. Cette collection, unique au monde, avait été commencée par saint Léon. Des arabesques en stuc et d'anciennes fresques, représentant des sujets de la Bible et de la loi nouvelle couvraient ensuite les parois jusqu'aux fenêtres. Enfin, la charpente dominait le tout sans être dissimulée à l'œil, ni par une voûte ni par un plafond ; les poutres cependant n'étaient plus dorées, la *couleur fauve* des lambris s'était rembrunie avec les siècles et l'on n'avait plus devant soi que l'aspect assez vulgaire de contre-forts et de solives s'enchevêtrant péniblement pour venir reposer sur d'élégants arceaux.

Il ne resta de Saint-Paul, après l'incendie de 1823, que la façade avec ses mosaïques curieuses et l'abside, l'arc triomphal et le maître-autel. Depuis lors, la reconstruction en a été poursuivie avec activité ; aujourd'hui la vieille basilique est sortie de ses cendres ; mais, tout semblable à l'ancien que soit le nouvel édifice, peut-il nous rendre ce parfum d'antiquité qu'on respirait dans le premier ? et au milieu de ses nouvelles colonnes de granit de Corse et de marbre d'Egypte, comment ne pas regretter les beaux marbres de Paros, le porphyre, le cipolin, la brèche violette, qui, des temples des Gentils, étaient venus chercher un asile dans le temple du grand apôtre ?

Ce fut sur la catacombe de sainte Cyriaque, devenue à jamais célèbre par la sépulture de saint Laurent, que Constantin, toujours empressé de répondre aux pieuses pensées de saint Sylvestre, édifia, en 330, la basilique

Digitized by Google

de Saint-Laurent *hors des murs*. L'église était petite, mais richement ornée ; l'argent et le porphyre revêtaient les parois de la tribune ; un tableau d'argent ciselé représentait sur l'autel le martyre du saint diacre, et trois lampes, dont l'une était d'or et à dix becs, consumaient, nuit et jour, dans le sanctuaire les parfums les plus précieux. D'importants travaux furent exécutés à Saint-Laurent par le pape Pélage II, vers la fin du VIe siècle. On rasa même, à cette époque, une des collines environnantes afin de donner à l'édifice plus d'étendue. Il résulte d'ailleurs de divers textes que l'église primitive ne fut pas démolie, car les Annalistes en distinguent deux, l'une qu'ils qualifient de *major* (la plus grande ;) c'était aussi la plus ancienne ; l'autre, de *speciosior, nova* (la plus belle, la neuve) ; c'était évidemment celle de Pélage II. Ces deux églises étaient complètement distinctes et se touchaient seulement par leurs chevets ; mais Honorius III les réunit et c'est de cette réunion qu'est sorti le temple actuel. Il est facile néanmoins, aujourd'hui encore, de distinguer l'église *majeure* de l'église *neuve*. Le niveau n'est pas le même et l'art non plus. L'église *majeure* est celle qui se présente la première, et l'église *neuve*, la partie qui comprend l'arc triomphal et le *presbyterium*[1].

Pendant tout le moyen-âge un portique couvert joignit Saint-Laurent à la porte Tiburtine ; nous nous rappelons qu'un portique semblable existait entre Saint-Paul et la porte d'Ostie. De nos jours encore, Bologne possède une galerie couverte de six cent trente-cinq arcades, qui unit la ville à *la Madone de Saint-Luc*,

[1] Voir le *Bulletino di Archeologia cristiana* de M. de Rossi, *anno secundo*, p. 83.

Digitized by Google

située sur le mont de la Guardia. D'aussi monumentales avenues révèlent à la fois et combien était grande la foule des pèlerins et combien était généreuse la piété des peuples [1] !

Saint-Laurent a été restauré plusieurs fois, notamment aux XVe, XVIe, XVIIe siècles, et il vient de l'être de nouveau, avec magnificence, par les soins de l'immortel Pie IX. Un portique de six colonnes antiques et peint à fresque, l'annonce sur le chemin de Tivoli. Ce portique est précédé, depuis quelques jours, d'un monolithe de granit rouge à base de marbre blanc supportant, à une hauteur de dix mètres, la statue de bronze du saint diacre distribuant aux malheureux les trésors de l'église. Vingt-deux colonnes de granit oriental divisent la basilique en trois nefs. On y retrouve les chaires de marbre ou *ambons* destinés, autrefois, à la lecture de l'Epître et de l'Evangile ; on y voit un siége pontifical orné de mosaïque, et on y vénère les corps de saint Laurent et de saint Etienne [2].

Cependant, depuis que Constantin était maître du monde, sa pieuse mère Hélène avait jeté les yeux sur la Terre-Sainte, et, bien qu'âgée de quatre-vingts ans

[1] Le portique de Saint-Paul avait environ deux kilomètres d'étendue, celui de Saint-Laurent un peu moins ; celui de Bologne en a trois.

[2] Parmi les colonnes antiques qui ont été réunies à Saint-Laurent, il en est une dont les volutes, ornées de grenouilles et de lézards, rappellent l'histoire des artistes Saurus et Batrachus, racontée par Pline (*Hist. nat.*, l. XXXVI). Ils avaient consacré des sommes considérables à agrandir et embellir le portique d'Octavie, et ne demandaient pour récompense que le droit d'inscrire leurs noms sur leur œuvre. Ce droit leur ayant été dénié, ils sculptèrent sur les chapiteaux des grenouilles et des lézards, afin que cette traduction parlante de leurs noms les rendît immortels.

Digitized by Google

elle y était allée arracher la statue de Vénus du temple qu'Adrien lui avait érigé sur le Calvaire. On sait comment, en démolissant les fondements de ce temple, on trouva trois croix et divers instruments de supplice. Un miracle révéla laquelle de ces croix avait été sanctifiée par la mort de Jésus-Christ; et Hélène, après en avoir laissé une partie à Jérusalem, et en avoir envoyé une seconde à Constantinople, fit édifier une basilique pour recevoir la troisième. Telle fut l'origine de *Sainte-Croix-en-Jérusalem*. Elle occupe l'emplacement du palais Sessorien et des *Horti Variani*, somptueux jardins que souillèrent les débauches hideuses d'Héliogabale. Depuis lors, le palais Sessorien avait été habité par Alexandre Sévère, et il l'était au cinquième siècle, par la pieuse veuve de Constance Chlore. Ce fut donc dans sa propre demeure qu'Hélène construisit un sanctuaire à la croix, imitant en cela son fils, qui avait fait de son palais de Latran l'église du *Sauveur*.

La basilique de Sainte-Croix fut précédée d'un *atrium* avec siéges de marbre. Cet *atrium* a fait place, depuis Benoît XIV, à un vestibule couvert ou *narthex* surmonté d'une coupole. A l'intérieur, l'église fut divisée en trois nefs par des colonnes de granit oriental, et, derrière elle fut construite une chapelle basse, sur la terre que sainte Hélène avait rapportée du Calvaire. Cette chapelle a toujours été l'objet d'une vénération profonde. L'autel principal en est dédié à sainte Hélène. Le pape seul et le cardinal titulaire de Sainte-Croix ont le droit d'y officier. Parmi les ornements qui décorent ce pieux sanctuaire, on remarque à la voûte d'anciennes mosaïques qui datent du règne

Digitized by Google

de Valentinien III. L'encadrement central représente le Sauveur bénissant le monde. Il est au milieu des anges et des chérubins, et tient de la main gauche un livre dans lequel on lit : *Ego sum lux mundi.*

Dans les compartiments environnants se trouvent les images des évangélistes et différentes scènes de l'invention de la croix. Une inscription placée dans le couloir de cette chapelle, apprend qu'il est défendu aux femmes d'y entrer, sauf une seule fois par an, le 20 mars, jour de sa dédicace.

Mais il est encore une autre chapelle que l'on ne peut oublier en visitant Sainte-Croix : c'est celle des Reliques. Elle est contiguë à l'église, et communique avec elle par un riche balcon de marbre destiné à l'exposition de son précieux trésor. Les plus remarquables de ces reliques sont trois fragments de la vraie croix, le titre de la croix, un des clous qui percèrent les membres de Jésus-Christ et deux épines de sa couronne. Les épines conservent encore des traces de sang. Quant au titre, plusieurs des mots qui le composent sont encore lisibles. Le clou est de forme triangulaire, avec tête ronde; sa longueur est d'environ seize centimètres, mais la pointe manque. On croit que c'est cette partie des clous, *clavorum partem* que sainte Hélène fit placer, d'après Théodoret, sur le casque de son fils, afin de le protéger dans les combats. Elle formerait aujourd'hui le cercle de la fameuse couronne de fer conservée à Monza.

La basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem a été restaurée et embellie à diverses époques; mais le bâtiment primitif n'a jamais cessé d'exister. Sur la façade, qui date du dernier siècle, se font remarquer les

Digitized by Google

statues des quatre évangélistes, ainsi que celles de Constantin et de sa mère; celle-ci malheureusement n'a que sa statue à Sainte-Croix, et l'urne de basalte que l'on voit sous l'autel ne contient pas ses restes [1]. Nous savons que le corps d'Hélène fut déposé par ordre de Constantin dans la catacombe *inter duas lauros* sur la voie Labicane, catacombe célèbre par la sépulture des saints Marcellin et Pierre, et sur laquelle l'empereur fit édifier une église sous leur invocation. Cette église, construite par amour pour sa mère et par respect pour les saints, *pro amore matris et veneratione sanctorum*, a depuis longtemps disparu : on croit en trouver des vestiges dans les débris connus sous le nom de *Tor Pignatara*. Constantin lui avait fait don des revenus de trois îles, au nombre desquelles était l'île de Sardaigne.

Les divers monuments qu'érigea la piété de l'empereur furent, au reste, tous richement dotés par lui. En outre des patènes, des calices d'or, des phares d'argent, des amphores d'airain, dont on peut lire l'énumération dans Anastase, il leur constitua, ainsi que nous venons de le voir, de très-importants domaines. Le revenu total de ces libéralités s'éleva à 27,729 sols d'or, dont l'église du Latran touchait à elle seule la moitié. Les biens donnés étaient en général d'anciennes propriétés confisquées sur les martyrs, et dont les héritiers étaient inconnus. La basilique de Saint-Pierre eut notamment des propriétés à Tyr, à Alexandrie, à Antioche, sur les bords de l'Euphrate, qui non-seule-

[1] Cette urne, ornée de quatre têtes de lion, contient les corps de saint Césaire et de saint Anastase.

Digitized by Google

ment subvenaient à l'entretien du culte, mais fournissaient encore pour les cérémonies tous les parfums célèbres de l'Écriture, le baume, le nard, le cinname, le safran, le storax, la cannelle.

Ainsi se révélait au grand jour la pieuse générosité de la cour impériale. Ce serait chose longue et monotone de décrire minutieusement chacune des églises qui remontent ou dont on prétend faire remonter la fondation à Constantin. Les seules églises authentiquement Constantiniennes sont le Latran, Saint-Pierre du Vatican, Saint-Paul de la voie d'Ostie, Saint-Laurent *hors des murs*, Sainte-Croix-en-Jérusalem, l'église détruite des saints Marcellin et Pierre, et Sainte-Agnès de la voie Nomentane.

Cette dernière fut édifiée par l'empereur, sur la demande de sa fille Constance, au lieu où avait été enseveli le corps de la jeune martyre du cirque Agonal, et depuis lors elle est demeurée intacte au milieu de toutes les révolutions, de tous les saccagements : Sainte-Agnès est aujourd'hui le plus vieil édifice chrétien de Rome [1]. On y descend par quarante-cinq degrés de marbre, et ce qu'elle présente de plus singulier, ce sont deux portiques l'un au-dessus de l'autre, soutenus par des colonnes antiques de brèche, et de *porte-sainte* [2]. La statue d'Agnès a un tronc d'albâtre et des pieds, une tête, des mains de bronze doré. Ses reliques sont sous l'autel qui resplendit de pierres

[1] Nous avons dit, en effet, que toutes les autres églises avaient plusieurs fois été restaurées ou même renouvelées entièrement.

[2] Les Italiens donnent ce nom à une espèce de brèche qui forme les chambranles de la porte Sainte à Saint-Pierre.

Digitized by Google

précieuses, et dans les parois ont été incrustées de nombreuses et antiques inscriptions sépulcrales.

Près de cette église en est une autre de forme elliptique, que sa voûte, ornée d'enfants cueillant des raisins, a longtemps fait prendre pour un ancien temple de Bacchus. S'il faut en croire cependant Anastase le bibliothécaire, ce gracieux monument aurait été construit par Constantin pour que sa sœur et sa fille y reçussent le baptême, et elles y auraient plus tard été ensevelies.

Consacrons maintenant un pieux souvenir à un monument plus ancien encore, mais surtout beaucoup plus humble; nous voulons parler de l'oratoire de Saint-Sylvestre, de sa première cathédrale peut-être. Au sortir des basiliques impériales, qui rappellent le triomphe, on ne descend pas sans émotion dans ce souterrain abandonné qui rappelle encore la persécution et la lutte. « Sylvestre, dit Anastase, construisit une église au milieu de Rome, dans la propriété d'un prêtre nommé Equitius, touchant les thermes de Domitien, et il en fit un des *titres* [1] de la ville. » — Cette église forme aujourd'hui une dépendance de Saint-Martin des Monts; on y voit d'anciennes peintures malheureusement très-effacées : l'une d'elles représentait saint Sylvestre aux pieds de Marie; une seconde, la Vierge entre deux Saintes. Ailleurs apparaissaient Jésus-Christ ayant à ses côtés saint Pierre et saint Paul, et l'*Agneau de Dieu* entre les deux saints Jean. Rien ne peut égaler d'ailleurs l'aspect de désolation de ce sanctuaire froid, désert, verdi par l'hu-

[1] *Titre* se prend pour paroisse.

Digitized by Google

midité et par le temps ; mais enfin, saint Sylvestre a prié là, et l'on ne peut fouler aux pieds le pavé antique, à petits carreaux blancs et noirs, sans penser qu'il a été foulé autrefois par un grand Pontife et par les Pères de deux Conciles. Dans cette église en effet se réunirent, en 324 et 325, deux assemblées solennelles qui confirmèrent la foi de Nicée et condamnèrent de nouveau Arius. La première de ces assemblées comptait 284 évêques. On montre même le dossier du siége pontifical de saint Sylvestre et, dans le trésor de l'église, sa mitre de soie verte brochée d'or [1].

Quelques historiens font remonter à Constantin l'église des Saints-Apôtres au pied du Quirinal. Cette origine est douteuse. On peut en dire autant, et avec plus de raison encore, de l'opinion qui a longtemps classé Saint-Sébastien *aux catacombes*, Saint-Pierre *in Montorio* et Saint-Chrysogon du Transtévère parmi les églises Constantiniennes. Il est certain, dans tous les cas, que la consécration de ces lieux saints remonte à une haute antiquité. On ne peut douter surtout que les fidèles n'eussent, dès le IVe siècle, des oratoires publics aux catacombes de Calixte et au Janicule. Lorsque la demeure, le sang et les reliques des martyrs étaient l'objet du plus pieux respect, avait-on pu oublier la colline qui fut témoin de la mort de Pierre, et la crypte vénérable qui avait été, pendant plus de cent ans, la sépulture des saints et la métropole de la

[1] *In sacristia monstrant S. Sylvestri stolam atque mitram.* Montfaucon. *Diarium Italicum*, I. IX. Sur cette mitre on lit toutefois les mots *Ave Maria*, écrits en caractères gothiques ; ce qui a fait supposer à Mgr Gerbet qu'elle avait plutôt dû appartenir à Sylvestre II.

Digitized by Google

chrétienté ? Saint Marc, successeur de saint Sylvestre, fonda, à son tour, *Sainte-Balbine* sur le Cœlius et *Saint-Marc* au pied du Capitole. La sève chrétienne, si violemment comprimée naguère par les empereurs païens, s'épandait rapidement désormais dans toutes les veines du corps social et vivifiait chacune des branches de ce vieux tronc qui s'en allait en poudre. — « Si la multitude des chrétiens vous eût quittés pour se retirer dans quelque contrée lointaine, disait Tertullien aux Romains, dès le second siècle, la perte seule de tant de citoyens de tout état vous eût assez punis. *Vous auriez été effrayés de votre solitude, du silence, de l'étonnement du monde qui aurait paru comme mort.* (*Apol.* 37.) » — Si telle était dès lors la puissance du catholicisme, que ne devait-elle pas être après Constantin ! et cependant une grande partie de la population n'avait pas encore cessé d'être idolâtre ; les temples païens continuèrent, jusqu'à Théodose, à recevoir des offrandes et à être rougis du sang des sacrifices ; mais tandis que les églises chrétiennes ne pouvaient suffire à la multitude qui en assiégeait les portes, les temples étaient abandonnés et on les fermait successivement, faute d'adeptes.

Cette ère de grandeur et de prospérité eut malheureusement ses jours de douleurs et d'épreuves, car y en eut-il jamais de plus tristement pénibles que ceux qui virent les querelles ardentes de l'arianisme ? Ce n'est plus une guerre franche comme celle des persécutions, mais une lutte de mots captieux, d'arguties enveloppées de phrases amphibologiques. L'arianisme mit en feu l'empire romain pendant près d'un siècle ; mais ce fut surtout à Constantinople et à Alexandrie

Digitized by Google

que les animosités et les débats furent ardents et opiniâtres. Ce fut à Alexandrie que saint Athanase, homme prodigieux, qui sembla être le génie du catholicisme dans ce siècle, combattit cinquante ans contre les passions ameutées, les calomnies et les empereurs. Chassé quatre fois de son siége, en reprenant possession quatre fois comme un triomphateur, toujours inébranlable au milieu d'une persécution qui s'étendit comme une lèpre sur les plus saints, aussi puissant, aussi terrible à ses adversaires du fond des Gaules et des solitudes de l'Égypte que du haut de la chaire de son église, c'est véritablement l'homme fort, l'homme soutenu de Dieu, qui espère contre toute espérance, et que la haine est réduite à accuser de magie, tant il y a d'entraînement dans sa voix, tant il y a de divination dans sa prudence !

Saint Athanase vint deux fois à Rome : une première, lorsque les Ariens le citèrent au jugement du pape ; une seconde, lorsque l'intrusion de l'évêque Grégoire l'obligea de quitter Alexandrie. Il amena avec lui quelques moines d'Égypte, et il vécut avec eux dans la capitale du monde, observant les exercices et les pénitences qu'il avait vu pratiquer aux cénobites de la Thébaïde. C'est donc à saint Athanase qu'on peut faire remonter l'introduction de la vie monastique à Rome. Il y répandit son livre de la *Vie de saint Antoine*, premier ermite, et y inspira à sainte Marcelle ce goût de la méditation et de la retraite qui la porta, dans la suite, à vivre avec sa fille dans la solitude et la prière.

Nous apprenons de l'illustre patriarche qu'il fut accueilli et logé à Rome par quelques-uns des membres de la famille même de Constance, le protecteur de ses

Digitized by Google

ennemis. Nous savons par lui que ses hôtes lui prodiguèrent les honneurs et les devoirs les plus touchants de la charité, *mirificæ charitatis obsequia*. Quels étaient cependant ces hôtes ? Baronius nomme Eutropie, sœur de Constantin le Grand, et Népotien, son fils, qui fut un instant empereur. Ce serait donc peut-être au Palatin, dans la demeure d'Auguste et de Néron, qu'aurait été recueilli et comblé d'honneurs Athanase. De ce palais des Césars, comment ne le suivrions-nous pas, par la pensée, dans les basiliques romaines, où il consacra son temps, pendant plusieurs années, à la célébration des saints mystères et aux assemblées des fidèles? *Multum eram in synaxibus celebrandis*. Comment ne le suivrions-nous pas devant le pape saint Jules, le jour où il récita, pour toute réponse à ses accusateurs, le Symbole qui garde encore son nom ? Athanase vint la première fois à Rome en 340, et la seconde en 342. Il y resta alors trois ans. Parlant d'un de ces voyages, il ne dit que ces simples mots : « Je me rendis à Rome, afin d'aller trouver l'ÉGLISE ET L'ÉVÊQUE ; » *Romam ascendi, Ecclesiam et episcopum aditurus*. (Bar., an 349).

Saint Athanase fut le précurseur de cette longue série de grands et nobles génies qui illustrèrent l'Église au quatrième siècle. Un de ceux qui le suivirent de plus près, saint Ambroise, appartenait à une famille romaine. Né à Trèves, pendant que son père était préfet des Gaules, il vint peu de temps après à Rome, et passa son enfance dans la maison paternelle, à l'endroit où s'éleva depuis *Sant-Ambrogio della Massima*. C'est là que l'heureux enfant, dans la bouche duquel les abeilles étaient venues, comme dans celle de Platon, déposer leur miel, donnait en jouant sa main à

Digitized by Google

baiser à sa mère et à sa sœur, en disant : *Je serai évêque;* c'est là que sa sœur bien-aimée, sainte Marcelline, s'étudiait à former son esprit et son cœur. Marcelline reçut le voile des vierges, dans la basilique Vaticane, des mains du pape Libère [1], et saint Ambroise quitta Rome pour aller gouverner la Ligurie. On sait comment la voix d'un enfant le proclamant évêque fut considérée comme la voix de Dieu par le peuple de Milan ; on sait comment il recourut, mais en vain, aux ruses, ce semble, les plus imprudentes, pour se soustraire à la dignité qui le menaçait ; on sait les vertus, le courage, la fermeté inébranlable de son épiscopat, la constante douceur de son caractère et l'éloquence de ses ouvrages, éloquence autrement sentie que celles des chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce.

Un nom qui se trouve intimement uni dans l'histoire à celui de saint Ambroise, c'est celui de saint Augustin. Lorsque Augustin vint à Rome, il sortait de Carthage, où son âme s'était laissé séduire *par tout plein de mauvaises amours*. Las des plaisirs, trouvant partout la science impuissante à combler le vide de son cœur, il s'en allait *flottant à tout vent de doctrine*, le malheureux jeune homme, enseignant les lettres à de jeunes hommes ardents, voluptueux, inquiets comme lui, cherchant peut-être comme lui, dans des études frivoles, un refuge contre les inquiétudes qui les obsédaient. C'est au lieu où s'élève

[1] Saint Ambroise nous a conservé au troisième livre de son traité de la *Virginité*, le discours que Libère prononça dans cette circonstance : *Bonas, filia, nuptias desiderasti*, etc.

Digitized by Google

aujourd'hui le haut clocher de Sainte-Marie *in Cosmedin*, sur les ruines du temple de la *Pudicité*, près du temple debout encore de Vesta, qu'était l'école où la foule se pressait pour entendre Augustin [1]. Il ne quitta Rome qu'en 384 pour aller à Milan, où il devait trouver saint Ambroise. Monique, sa pieuse mère, vint l'y rejoindre, et elle eut le bonheur de voir la conversion d'un fils aux pas duquel elle s'était attachée comme son bon ange (an 387). Délivrée alors de ses inquiétudes, elle songea à retourner en Afrique, et Augustin se mit en route avec elle. Arrivés à Ostie et attendant le départ du navire, ils se tenaient, un jour, appuyés sur la fenêtre de la maison qu'ils occupaient, oubliant le passé et cherchant à pénétrer dans l'avenir les mystères de la vie bienheureuse. Les pensées, les affections de la terre s'évanouirent pour eux dans cette méditation sainte; leurs âmes s'élançant par l'ardeur de leurs désirs parvinrent à goûter comme les prémices de l'ineffable félicité, et ils gémissaient d'être réduits aux accents de la voix humaine pour exprimer ce qui est au-dessus de toute parole. Alors Monique dit à Augustin :

« Mon fils, je vous avoue qu'il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais, ni pourquoi j'y demeure davantage, puisque je n'ai plus rien à y espérer. La seule chose qui me faisait un peu désirer de vivre, était de vous voir chrétien et catholique avant ma mort. Dieu a plus fait, puisqu'il ne m'a pas seulement accordé

[1] Dès cette époque il devait exister en ce lieu un oratoire fondé par le pape saint Denys, au troisième siècle.

Digitized by Google

une telle grâce, mais aussi celle de vous voir devenir entièrement son serviteur par le mépris que vous faites, pour l'amour de lui, de tous les biens et de toutes les félicités de ce monde. Que fais-je donc ici davantage ? »

Cinq jours après, elle fut prise d'une fièvre ardente, et appelant ses fils : « Vous enterrerez ici votre mère, leur dit-elle ; souvenez-vous d'elle à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. » Ce furent ses dernières paroles [1].

Ostie est aujourd'hui déserte, infecte, marécageuse; à peine quelques barques légères peuvent-elles mouiller dans son port comblé de sable; ses monuments sont ruinés, son enceinte s'est amoindrie; quelques paysans minés par la fièvre errent seuls dans ses deux ou trois rues, comme des spectres parmi des décombres. Mais une chose y est demeurée intacte et révérée, une chose y attire encore la curiosité du voyageur plus que son temple délabré de Jupiter et les vestiges de son arène, c'est la chambre où pria saint Augustin, où mourut sainte Monique.

Augustin revint une dernière fois à Rome, et il composa même dans cette ville ses livres *des Mœurs de l'Église, de la Grandeur de l'âme* et *du Libre arbitre.* Quant à sa vie en Afrique, elle n'appartient qu'à l'histoire générale du catholicisme qui le renomma toujours comme l'un des plus intrépides défenseurs de la vérité, comme le plus complet surtout, car personne, parmi les hauts génies de cette époque, n'envisagea l'ensemble des dogmes religieux d'un point de

[1] Saint Augustin, *Confess.*, liv. IX, ch. X et XI.

Digitized by Google

vue plus vaste, et n'en développa le tableau avec plus d'abondance et de lucidité.

Saint Jérôme et saint Paulin de Nole durent se trouver à Rome en même temps qu'Augustin. C'était à Rome que le fougueux Dalmate avait passé son orageuse, son inquiète jeunesse, s'abandonnant à l'étude et aux plaisirs avec toute l'ardeur qui, plus tard, l'entraîna dans la Palestine et inspira son éloquence.

« Au sein des déserts, dans ces vastes solitudes brûlées du soleil, combien de fois j'ai rêvé les délices de Rome! Assis au fond de ma retraite, seul, parce que mon âme était pleine d'amertume, défiguré, maigri, le visage noir comme un Éthiopien, mes membres se desséchaient sous un sac hideux. Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements; je criais au Seigneur, je pleurais, je priais; et lorsque, oppressé par le sommeil et luttant contre lui, il venait me surprendre, mon corps épuisé tombait sur la terre nue. Je m'étais condamné à ces supplices pour échapper au feu de l'enfer. Eh bien! dans ces tristes déserts, environné de tigres et de serpents, je me revoyais en idée parmi les danses des vierges romaines. Le visage abattu par la pénitence, le cœur brûlé de désirs, dans un corps exténué, dans une chair morte avant l'homme, l'incendie des passions se rallumait encore. Alors j'invoquais le Seigneur, je mouillais ses pieds de mes larmes; le jour, la nuit, je criais, me frappant la poitrine et ne cessant d'implorer mon Dieu jusqu'au moment où il rendait le calme à mon âme. Je me souviens d'avoir passé des semaines entières sans manger, craignant même d'entrer dans

Digitized by Google

la cellule où j'avais nourri de si coupables pensées, cherchant des vallées profondes, d'âpres rochers, de hautes montagnes pour en faire un lieu d'oraison et de supplices.... Là, Dieu m'en est témoin, après des torrents de larmes, les yeux toujours attachés au ciel, triomphant, je m'élevais parmi les anges, et, dans les ravissements d'une vision céleste, je chantais avec le Psalmiste : *Je suis arrivé jusqu'à vous, attiré par l'odeur de votre encens* [1]. »

Saint Jérôme revint à Rome en 384 pour être secrétaire du pape Damase, dont la foi ardente et l'austère vie avaient une singulière analogie avec les siennes. Il logea chez sainte Paule, une de ces saintes veuves avec lesquelles il correspondait du fond de la grotte de Bethléem. La maison de Paule était près du champ de Flore, au lieu où a été édifié *San-Girolamo alla carità*, église pour laquelle le Dominiquin composa sa fameuse Communion de saint Jérôme. Là se réunissaient souvent Marcelle, Aselle, Albine, Léa, Blésille, Fabiola, Eustochie, toutes ces femmes pieuses et bienfaisantes dont l'histoire a immortalisé le souvenir. Saint Epiphane de Salamine demeura tout l'hiver dans cette maison, au milieu de ce cercle d'âmes privilégiées, en 382. Jérôme y resta trois ans; mais les calomnies qui vinrent l'y frapper le firent retourner en Palestine. Avant de quitter Ostie, il voulut toutefois épancher sa douleur, et du pont du navire qui allait l'emporter il écrivit à sainte Aselle :

« On me dit un infâme, un fourbe, un menteur, un

[1] Sanct. Hieronym., *de Virginitate ad Eustochiam.*

Digitized by Google

magicien; et l'on venait me baiser les mains, tandis qu'on déchirait ma réputation de la manière la plus impitoyable... M'a-t-on vu entrer chez quelque femme suspecte ? me suis-je attaché à la magnificence des habits, à un visage fardé, à l'éclat des pierreries et de l'or ? Je me suis trouvé plusieurs fois avec des vierges ; j'ai expliqué souvent à quelques-unes l'Ecriture sainte le mieux qu'il m'a été possible. Cette étude nous obligeait à être souvent ensemble ; l'assiduité donnait lieu à la familiarité, la familiarité faisait naître la confiance ; mais qu'elles disent si elles ont remarqué dans ma conduite quelque chose d'indigne d'un chrétien, quelque chose d'équivoque dans mes discours ou de passionné dans mes regards ? Avant d'avoir connu sainte Paule, tout Rome m'estimait et applaudissait à ma vertu ; chacun me jugeait digne du souverain sacerdoce... N'y avait-il donc qu'une femme pénitente et mortifiée qui fût capable de me toucher, une femme desséchée par des jeûnes continuels, négligée dans ses habits, devenue presque aveugle à force de pleurer, et qui passait les nuits entières en oraison ? une femme qui ne connaissait d'autre chant que les psaumes, d'autre entretien que l'Evangile, d'autre plaisir que la continence, d'autre nourriture que le jeûne ? N'y avait-il, encore une fois, que cette femme dans Rome qui pût avoir de l'attrait pour moi ? Touché de sa chasteté merveilleuse, à peine ai-je commencé à la voir et à lui donner des marques de respect, qu'aussitôt mon mérite a disparu, toutes mes vertus se sont évanouies ! O envie qui commences par te déchirer toi-même !.... J'étais bien fou de vouloir chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère et d'abandonner la

Digitized by Google

montagne du Sinaï pour mendier les secours de l'Egypte [1]. »

Après le départ de saint Jérôme, sainte Marcelle et sainte Principia, sa fille, se retirèrent dans une campagne près de Rome; sainte Paule et sainte Eustochie visitèrent les lieux saints et fondèrent un monastère à Bethléem ; sainte Aselle et sainte Fabiola vécurent au sein de Rome dans la pratique des plus austères vertus.

On ne lit pas sans intérêt, parmi les lettres qui furent alors échangées entre les membres de cette société dispersée, le tableau suivant de Bethléem et de Rome : « Sans doute, l'Eglise de Rome est sainte ; elle possède les trophées des apôtres et des martyrs ; c'est à Rome qu'ils ont prêché l'Evangile ; c'est à Rome qu'ils ont confessé Jésus-Christ, et le nom chrétien y va grandissant chaque jour sur les ruines du paganisme. Mais la magnificence même, la pompe, la grandeur de Rome, le besoin qu'on y éprouve de voir et d'être vu, de saluer et d'être salué, de louer et de médire, de parler et d'entendre, et la foule et le bruit, tout y est opposé à la paix et à la vocation religieuse... A Bethléem, au contraire, ce qui frappe dès l'abord, c'est la simplicité de la vie champêtre, c'est le silence qui n'est troublé que par la prière. Quelque part que vous alliez dans cette campagne du Christ, vous entendrez l'*alleluia* du laboureur ; vous verrez le moissonneur tout en eau alléger par la psalmodie les fatigues de son travail, et le vigneron répéter les chants de

[1] Hieronym, Epist., *ad Asellam*, traduction de M. Benoist de Matougues.

Digitized by Google

David, en taillant sa vigne. Tels sont les airs de ce pays, telles sont ses chansons amoureuses. (*S. Hieron. Op.*, t. IV, p. 351). »

C'est au milieu de cette société, hérissée de contrastes, où les vices de l'idolâtrie luttaient avec les principes sévères du catholicisme, que notre compatriote Pontius Meropius Paulinus passa ses premières années. Paulinus touchait à peine à l'adolescence lorsqu'il quitta Bordeaux pour aller à Rome. Poète gracieux, orateur plein d'abondance et de verve, il brilla au barreau et dans les écoles ; plus tard il fut consul, puis il épousa une jeune Espagnole riche et belle, dont il eut un fils bien-aimé. Mais lorsque cet enfant, sur lequel reposaient toutes ses espérances, vint à mourir, Paulinus et son épouse renoncèrent à la vie conjugale ; Thérasie se retira dans un couvent, et Paulinus, prêtre, puis évêque, devint à jamais célèbre sous le nom de Paulin de Nole.

Le poète Ausone était né, comme Paulin de Nole, dans les environs de Bordeaux. Il avait été son maître et il fut toujours son ami. Mais païen, tout au moins d'imagination, profondément imbu des souvenirs mythologiques de la Grèce, il ne concevait pas que son jeune et éloquent élève pût répudier Apollon et les Muses. « Quel changement dans tes mœurs, lui écrivait-il, ô le plus doux des amis, *dulcissime !* » — Et il se prenait à accuser de ce changement la femme de Paulin qu'il appelait sa *Tanaquil*. — « Si tu crains d'être trahi, lui disait-il, si tu redoutes qu'on te fasse un crime de notre amitié, cache tout à ta Tanaquil. » — « Mon épouse n'est pas une Tanaquil, elle est une Lucrèce, » répondait Paulin. Puis, se laissant aller à

Digitized by Google

toute la tendresse de ses souvenirs : — « Oui, je te dois, ajoutait-il, l'instruction et la dignité ; je te dois la gloire des lettres et de l'éloquence, les honneurs de la toge et l'illustration de la renommée ; mais pourquoi rappeler, ô mon père, les Muses que j'ai répudiées ? Lorsqu'un cœur s'est donné au Christ, il n'y a plus d'accès en lui ni pour les Muses ni pour Apollon. Rien d'ailleurs ne t'arrachera de mon souvenir ; mon cœur te verra, ma pensée t'embrassera pieusement; partout tu seras présent pour moi. L'âme ne peut pas plus oublier qu'elle ne peut mourir. *Perennè vivax et memor.* »

S'il renonça d'ailleurs aux Muses, Paulin ne renonça pas pour cela aux élans poétiques ; mais, au lieu de lui venir de l'Hélicon, l'inspiration lui vint de ce ciel anticipé qui forme l'horizon des âmes saintes. Celui qui avait dit : « Veiller en Dieu c'est trouver le repos, *in Domino vigilare requiescere est,* » devait s'élever naturellement vers ces sources divines d'où découle toute poésie. Il y puisait abondamment dans ses méditations, dans ses pèlerinages. Le plus habituel de ces pèlerinages était celui de Rome. Chaque année, Paulin venait prier aux tombeaux des apôtres, le jour de leur fête. Il y fut reçu une fois par le pape saint Anastase (399-401), qui l'accueillit avec bienveillance et honneur, *tam blandè quam honorificè.* Une autre fois on lui remit à Rome un ouvrage que lui envoyait saint Augustin, mais Paulin ne put le lire pendant son séjour dans cette ville, tant la foule y était grande, *tantæ illuc turbæ erant !* et il s'en excusait près de saint Augustin. Le grand évêque d'Hippone fait allusion, de son côté, dans une de ses lettres, à ce pèlerinage au-

Digitized by Google

nuel de Paulin de Nole. — « Comment doit-on vivre avec les hommes? » lui demande-t-il; puis, il ajoute : « S'il te vient à la pensée quelque chose de clair sur ce sujet, fais-le moi connaître, je t'en conjure; ou bien confères-en avec quelque doux médecin du cœur, *mansueto cordis medico,* soit chez toi, s'il s'en trouve de semblable, soit à Rome, à l'époque de ton voyage de chaque année. Écris-moi ensuite ce que Dieu lui aura appris ou ce qu'il vous aura révélé à l'un et à l'autre dans vos entretiens mutuels. »

Certes, c'est belle chose de voir la hauteur de pensée, la dignité de conduite, la puissance de parole des évêques de ce grand siècle. Les luttes continuelles qu'ils avaient à soutenir contre les influences vivaces du paganisme et la ferveur hypocrite des hérésies, accroissaient leur talent et épuraient leur caractère. A Rome, les papes étaient tous des saints : c'étaient saint Marcel, saint Eusèbe, saint Melchiade, sous le pontificat duquel Constantin défit Maxence; saint Sylvestre qui l'aida si puissamment dans son œuvre d'organisation; saint Marc, saint Jules, dont les lettres sont un des plus curieux monuments de l'antiquité ecclésiastique; saint Damase, homme d'une austérité et d'une pureté qui lui ont fait donner le nom de *Docteur-Vierge*; saint Sirice, et ce Libère dont le nom n'est pas inscrit dans tous les martyrologes, mais qui n'en termina pas moins saintement sa longue et orageuse vie [1]. Sous le pontificat de Libère, la persécu-

[1] Plusieurs anciens martyrologes portent le nom de Libère, et Ennodius, évêque de Pavie au cinquième siècle, disait dans un concile à Rome, que jusqu'alors tous les successeurs de Pierre avaient été saints.

Digitized by Google

tion exercée par les Ariens contre les catholiques atteignit à son dernier degré de violence ; lui-même s'étant montré inflexible dans sa confession de foi, fut saisi par ordre de l'empereur Constance. On avait répandu à l'avance une sorte de terreur sur toute la ville de Rome, dans la crainte que le peuple n'intervînt en faveur du pontife. Des calomnies, des menaces de mort avaient obligé un grand nombre de familles à s'enfuir ; les portes et le cours du Tibre furent gardés, et Libère, enlevé pendant la nuit, fut conduit à Milan devant l'empereur. Là, il dut subir un long interrogatoire, durant lequel il fut *en admiration à tous*, dit Théodoret. Constance lui reprochait d'être seul au monde à soutenir saint Athanase. — « Quand je serais seul, répondait Libère, la cause de la foi ne serait pas pour cela vaincue. » — « Je veux que vous embrassiez la communion des Églises, » disait encore Constance, « et vous retournerez à Rome. — J'ai déjà dit adieu à nos frères de Rome, reprenait le pontife ; mieux vaut ne pas habiter Rome, que de sacrifier les lois de l'Église. Envoyez-moi donc où il vous plaira. »

Et Libère fut exilé à Bérée en Thrace ; et son siége fut occupé par Félix, archidiacre de l'Église romaine, que trois eunuques et trois évêques élurent pontife dans le palais de l'empereur. Félix du moins se montra fidèle à la foi de Nicée [1] ; mais son intrusion le condamnait à l'isolement. Le clergé l'évitait, le peuple s'éloignait des églises. Constance étant venu à Rome

[1] Il condamna même l'Arianisme, ainsi que le constate son inscription tumulaire de l'Église des saints Cosme et Damien. Félix est même honoré comme martyr dans l'Eglise romaine.

Digitized by Google

en avril 357, les dames romaines lui demandèrent avec instance le retour de Libère. — « Mais vous avez un autre pasteur ? » dit le prince. — « Personne n'entre dans l'église lorsqu'il s'y présente, » répondirent les nobles femmes. Peu de temps après, l'empereur annonça par lettres-patentes le rappel de Libère, à la condition qu'il gouvernerait en commun avec Félix. Le peuple était au Cirque lorsqu'on lui lut ces lettres. *Il n'y a qu'un Dieu*, s'écria-t-il, *qu'un Christ, qu'un évêque*, — et Félix fut contraint de céder. L'émotion fut même telle dans la ville, que Constance finit par consentir *malgré lui*, suivant l'expression de Socrate, au retour de Libère. Le saint pontife rentra dans Rome en triomphe; et ses dernières années furent toutes consacrées à ramener par la prédication et la douceur les chrétiens égarés par Arius [1].

On voit pour la première fois, au quatrième siècle, l'élection donner lieu à des scènes violentes : la mort de Libère en fut l'occasion. Il y avait alors dans l'Église romaine un diacre du nom d'Ursin, dont l'ambition jalouse prétendait contester le choix que le clergé et le peuple avaient fait de saint Damase. — « Quand je considère la splendeur de Rome, dit à ce sujet le païen Ammien Marcellin, je ne nie pas que ceux qui aspirent à en être évêques ne doivent faire tous leurs efforts pour y parvenir. » — Et Prétextat, un personnage consulaire, ne disait-il pas à saint Damase ? — « Qu'on me fasse évêque de Rome, et

[1] Quant à la prétendue chute de Libère, on peut consulter les Bollandistes *(Acta sanctorum, 23 sept.)* Bossuet lui-même finit par effacer tout ce qu'il en avait dit dans la *Défense de la Déclaration.*

Digitized by Google

demain je me fais chrétien. » — Être évêque de Rome, c'était dès lors, même aux yeux du monde, occuper la plus haute position dans l'empire.

Ayant donc ameuté quelques individus, Ursin se fit ordonner par l'évêque de Tibur, et soutint, dans la basilique de Sainte-Marie-aux-Neiges, un siége qui dura toute la journée du 26 octobre 366. Les portes de la basilique furent brisées, son toit fut démoli ; elle faillit elle-même être la proie des flammes, et cent trente-sept cadavres restèrent sur la place.

Heureusement les caractères tels que celui d'Ursin étaient de rares exceptions, et ce qui ne l'était pas c'était de voir des familles entières de prédestinés. Saint Augustin était fils de sainte Monique ; saint Ambroise était frère de sainte Marcelline et neveu de sainte Sotère ; le grand saint Basile avait pour mère sainte Emmélie, et pour frères et sœurs saint Grégoire de Nysse, saint Pierre de Sébaste et sainte Macrine. On vit deux saints Grégoire, père et fils, se succéder sur le siége de Nazianze ; le plus célèbre des deux eut pour mère sainte Nonne, et pour frère et sœur saint Césaire et sainte Gorgonie ; sainte Thérasie était épouse de saint Paulin de Nole. Ainsi encore on voit au Mont-Cassin la statue de saint Benoît entre celles de sainte Abondance, sa mère, et de sa sœur sainte Scholastique. La famille alors se soutenait comme une phalange dans les épreuves, et le foyer paternel était un sanctuaire. Alors aussi le Christianisme présentait parmi ses saints et ses défenseurs l'élite des génies du monde entier. Les Gaules, encore barbares, avaient saint Paulin et saint Hilaire ; l'Espagne, le grand Osius ; l'Afrique, si brillante, si civilisée, citait avec orgueil saint Augus-

Digitized by Google

tin et Lactance ; l'Orient avait saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, Eusèbe de Césarée, saint Athanase. On dirait que l'église avait absorbé à elle seule tout ce qu'il y avait de sève et de vie dans les intelligences. Julien crut y remédier en interdisant l'étude des lettres aux chrétiens; mais Julien passa comme une ombre sanglante, et il ne resta bientôt après de son règne que quelques martyrs de plus à célébrer dans les fêtes.

Les deux frères Jean et Paul furent du nombre de ceux qui souffrirent à Rome, durant la persécution de l'apostat. Ils habitaient sur la pente du mont Cœlius du côté du Palatin, et ils furent décapités dans leur demeure. Cette demeure fut changée peu de temps après en une église ; c'est celle que nous voyons près de l'arc de Dolabella, avec son antique pavé de mosaïque, ses peintures du Pomarancio, ses lions de porphyre, ses colonnes de granit et la pierre sur laquelle furent tranchées les têtes des deux saints.

Depuis la mort de Constantin jusqu'à la fin du quatrième siècle, le nombre des fondations religieuses diminua, du reste, sensiblement ; on avait pourvu aux besoins du culte ; et les édifices religieux ne devaient plus se multiplier qu'en raison des progrès de l'Évangile. Saint Damase consacra l'église dédiée à sainte Rufine sur le lieu de sa sépulture et reconstruisit avec magnificence l'église de Saint-Laurent, qu'on appelle encore aujourd'hui *in Damaso*. Son père avait été attaché à cette église, et lui-même y avait été élevé. Il la fit orner de riches peintures, lui constitua des revenus considérables et lui fit don pour quatre-vingts livres pesant d'argent, en patènes, calices,

Digitized by Google

amphores ciselées et couronnes pour porter les cierges.

Anastase parle en outre d'une église de Saint-Pierre et Saint-Paul-aux-Catacombes, qui fut érigée par le pieux pontife. C'est aujourd'hui la célèbre basilique de Saint-Sébastien. Damase réunit enfin les eaux qui filtraient dans les cryptes du Vatican et en fit une fontaine pour l'administration du baptême.

On y lisait l'inscription suivante : — « Ce n'est ni avec les trésors de ce monde, ni avec la puissance de l'art que Damase, évêque du Christ, a accompli cette œuvre ; mais c'est avec l'aide de Pierre à qui a été confiée la porte du ciel. Seul, le siége de Pierre, seul, ce bain de vie ne connaissent ni liens, ni entraves : *Vincula nulla tenent.*

Prudence nous a laissé de son côté une description brillante des fonts du Vatican. Il nous représente la source se précipitant en cascades sonores parmi les plus beaux marbres, et formant un étang profond dont l'onde transparente reflète les mille couleurs des peintures qui l'entourent : « L'or lui-même, dit-il, prend la teinte de la verdure, et l'azur de l'eau se nuance de l'éclat de la pourpre ; vous diriez en même temps que la voûte tremble, à la considérer dans les flots. »

Anastase raconte que le jour du samedi saint de l'an 383, au moment où la foule se pressait pour recevoir le baptême, un enfant tomba dans la source. L'effroi fut général ; mais Damase pria Dieu, et l'enfant, lorsqu'on le retrouva, au bout d'une heure, était en parfaite santé, *vivumque sanumque.* — « Et alors, continue l'historien, le peuple célébra par ses acclamations la puissance de Dieu et la sainteté de Damase. »

Digitized by Google

Damase fut enseveli dans une catacombe de la voie Ardéatine, près de sa mère et de sa sœur. On ne lit pas sans émotion les vers dans lesquels il se plut à unir ses pensées et ses espérances à celles de cette sœur chérie. — « Sous cette tombe reposent des membres consacrés à Dieu : c'est la sœur de Damase; le nom qui la distingua fut Irène; elle s'était vouée au Christ durant sa vie et avait recherché pour mérite la sainte pudeur des vierges..... Celui qui foula de son pied les flots de la mer, qui donne la vie à nos semences inertes, qui rompit les liens de la mort pour Lazare et le rappela des ténèbres après trois révolutions du jour, afin de rendre un frère à sa sœur; celui-là, je le crois, fera lever un jour Damase du milieu de ces cendres. »

Nous avons nommé quelques-unes des églises qui appartiennent à la seconde moitié du quatrième siècle : nous citerons encore *Saint-Eusèbe*, sur l'Esquilin, qui occupe l'emplacement de la demeure du pape Eusèbe, et Sainte-Marie-Majeure.

Tout le monde connaît le miracle qui donna lieu à la fondation de cette dernière basilique. Le Patrice Jean [1] et sa femme n'ayant point d'enfants, avaient fait vœu de consacrer leur fortune à l'accomplissement d'une œuvre qui pût être agréable à la mère de Dieu et ils priaient journellement la Vierge de leur révéler sa pensée, lorsque tout à coup, aux nones d'août, la neige couvrit pendant la nuit une partie du mont Esquilin. En même temps la Vierge apparaissait en

[1] Le Patrice Jean ou Jean Patricius. L'illustre famille romaine Patrizi fait remonter son origine au fondateur de Sainte-Marie-Majeure.

Digitized by Google

songe au Patrice et au pape Libère. Le lendemain, le pape et le Patrice se portèrent en pompe à l'Esquilin, et jetèrent les fondements d'une église qui embrassa tout l'espace blanchi par la neige. Cette église, dédiée à Marie, fut appelée *Sancta Maria ad Nives;* mais comme elle était la plus grande de celles qui lui étaient consacrées à Rome, on la désigna dans la suite par le nom de Sainte-Marie-Majeure [1]. C'est une des sept grandes basiliques romaines.

L'ensemble de la construction de Sainte-Marie-Majeure n'a aujourd'hui rien d'antique; mais ce sont encore néanmoins les admirables colonnes de marbre blanc du temple de Junon Lucine qui divisent ses trois nefs. Son plafond à caissons dorés, sa façade percée de hautes fenêtres n'ont ni la grandeur ni la majesté de nos vieux monuments chrétiens; ce sera toujours cependant une riche, une harmonieuse, une somptueuse église. La splendeur de sa chapelle du Saint-Sacrement et de celle de la Vierge est sans égale. C'est dans cette basilique qu'on conserve le berceau de Jésus-Christ, le foin, les langes de la crèche. Le Tasse l'a chantée, et saint Charles Borromée, s'arrachant la nuit aux honneurs et aux palais, montait à genoux l'Esquilin pour aller prier dans son enceinte.

[1] Elle est également appelée quelquefois, dans les anciens Actes, *Basilique libérienne* en mémoire du pape qui la consacra, et *Eglise de la crèche,* en souvenir de la crèche du Sauveur, qui lui fut donnée par Libère.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

> Proh nefas! orbis terrarum ruit; nulla est regio quæ exules Romanos non habeat.
>
> SAINT JÉRÔME.

> Ut nunc omni decore nudata, prostrata jacet, instar giganti cadaveris corrupti atque undique exesi!
>
> LE POGGE.

CINQUIÈME SIÈCLE.

La grandeur temporelle de Rome s'était évanouie, et cependant, aux yeux mêmes des païens, Rome imposait encore : elle imposait par ses richesses qui rappelaient celles des derniers temps de la république, par la majesté de ses monuments que les âges et les révolutions avaient respectés, et par les titres de ses magistrats, ces titres de consuls, de tribuns, d'édiles, qui perpétuaient à toujours les souvenirs de la puissance et de la gloire romaines.

On eût dit, à voir les profusions et les largesses des hauts personnages de cette époque, que l'ère des Lucullus allait renaître. Symmaque dépensa deux millions de sols d'or pour célébrer l'entrée de son fils dans l'exercice de la préture; Maxime dépensa quatre millions dans une circonstance semblable. Tout ce

Digitized by Google

qui n'avait pas subi le travail de régénération qui s'opérait dans le monde par la foi nouvelle, se perdait honteusement dans la volupté, ou disputait à l'autorité impériale quelques vestiges impurs des coutumes païennes. Les temples des dieux étaient fermés, il est vrai; on ne suspendait plus de dépouilles opimes aux voûtes du Capitole, plus de guirlandes de myrthe et de roses aux statues de Vénus; les oracles étaient muets et les autels sans sacrifices; mais l'amphithéâtre avait encore ses hécatombes, et le sang des gladiateurs consolait de l'absence des dieux.

Or, un jour, un solitaire chrétien venu de l'Orient voulut assister aux combats de ces victimes. Il prend place sur les degrés; les victimes s'avancent au bruit des acclamations de la foule; mais à peine la lutte a-t-elle commencé, que le solitaire se lève : — « Loin d'ici ces sacrifices impies, s'écrie-t-il, loin d'ici ces superstitions idolâtres ! » — Et s'élançant dans l'arène, il interpelle, de toute l'énergie de son âme, les combattants et les spectateurs. Le peuple étonné hésite, puis il reprend ses instincts féroces et, par un mouvement général, se précipite sur le saint, qui périt sous ses coups [1].

L'année suivante, 404, une loi d'Honorius interdit les combats de gladiateurs. Ainsi le dernier sang qui ait rougi l'amphithéâtre de Vespasien est le sang d'un martyr. Il fallut encore près d'un siècle pour l'entière abolition des Lupercales, fêtes impures que célébraient de jeunes hommes parcourant la ville dans un état de honteuse nudité.

[1] Ce saint est honoré dans l'Église sous le nom de saint Almaque ou saint Télémaque : sa fête tombe le 1er janvier.

Digitized by Google

Tertia post idus nudos aurora Lupercos
Adspicit..... [1].

Détournons les yeux de ces dégradantes images et reportons-les sur ces familles chrétiennes au sein desquelles se développait avec tant de puissance le germe de la foi. Du fond de sa grotte de Bethléem, saint Jérôme criait aux Romains : — « Rome signifie *force* chez les « Grecs, *sublimité* chez les Hébreux ; soyez donc forts et « sublimes ; la vertu vous élèvera, mais vous ne trou- « verez qu'humiliation dans les plaisirs [2]. »

Et il y avait des âmes privilégiées qui entendaient toujours sa voix. Sainte Paule et sainte Mélanie l'avaient suivi en Palestine, mais Pammaque, Marcelle, Principia, Fabiola, étaient restés à Rome. Fabiola, séparée jeune d'un mari vicieux, en avait épousé un autre sans bien connaître les sévérités de l'Evangile. Devenue veuve, elle fit publiquement pénitence de ce second mariage. On la vit, en effet, dès les premiers jours de son deuil, se couvrir d'un sac, et, à la vue de toute la ville de Rome, avant le jour de Pâques, se mettre au rang des pénitents dans la basilique de Latran. *Le pontife, les prêtres, le peuple fondaient en larmes avec elle* [3]. Etrange spectacle, sans doute, pour ces dames romaines qui célébraient si souvent leur veuvage comme une fête, et, jouissant alors de leur liberté, allaient aux bains, se promenaient sur les places pu-

[1] Ovide, *Fastes*.

[2] Ρωμη ait *fortitudo* apud Græcos, *sublimitas* apud Hebræos. Serva quod diceris; virtus te excelsam faciat, sed voluptas humilem. (Advers. Jovin., l. II, *in fine*.)

[3] Hieronym., *Vita Fabiolæ*.

Digitized by Google

bliques, heureuses et fières comme des courtisanes ! Etrange délicatesse, aux yeux de cette société blasée sur toutes sortes de vices, que cette sainte pudeur d'une âme qui rougit d'avoir deux fois livré aux hommes ses pensées et son amour ! Mais Fabiola devait se montrer sous un aspect plus extraordinaire encore. Petite-fille des Fabius, alliée à tout ce qu'il y avait d'illustre dans l'aristocratie romaine, elle se mit à la recherche des pauvres et des infirmes, leur ouvrit un asile qui fut le premier hôpital de Rome chrétienne, et, quelque rebutantes que fussent leurs maladies, les soigna de sa main. Pammaque ne crut pas déroger à ses titres de sénateur et de proconsul en imitant un si noble exemple. *Rome se trouva trop petite,* dit saint Jérôme, *pour recevoir tous les effets d'une si miséricordieuse charité.*

Dans le même moment, la maison habitée par la famille de sainte Mélanie était comme un sanctuaire devant lequel le peuple s'inclinait avec respect. Parmi les membres de cette famille, on remarquait surtout Publicola qui fut revêtu de la dignité de préteur, et Pinien, son gendre, qui était fils du gouverneur de Rome. Or, l'épouse de Pinien, qui portait le nom de Mélanie comme son aïeule, ayant perdu les deux enfants qu'elle avait eus de son mariage, désira sanctifier par la continence une vie déjà éprouvée par les larmes. Lorsque sainte Mélanie apprit à Jérusalem cette pensée de son enfant, elle partit aussitôt pour venir la confirmer dans une résolution aussi sainte. Ce genre de sacrifice était, en effet, commun dans l'antiquité chrétienne. Alors on ne séparait pas le nom de sœur de celui d'épouse, et ce symbole si pur de la fraternité

Digitized by Google

modérait les passions, leur donnait une expression plus digne. Aussi, lorsque, dans un but de perfection, on renonçait aux droits du mariage, l'union des âmes du moins ne se trouvait pas rompue ; on retrouvait toujours près de soi un frère aimé ou une sœur pleine de tendresse, *soror mea sponsa* [1].

Sainte Mélanie l'*Ancienne*, ainsi que l'appellent les hagiographes pour la distinguer de sa petite-fille, débarqua à Naples en 403, et se rendit d'abord à Nole auprès du saint évêque Paulin. Elle était humblement vêtue, montée sur un petit cheval, mais entourée de tous ses enfants et petits-enfants dont la suite nombreuse et les chars dorés encombraient la voie Appienne. Paulin ne possédait qu'une chambre et quelques cellules pour les étrangers ; il les distribua à ses hôtes et passa de pieuses heures avec la sainte veuve, lui lisant la vie de saint Martin que venait d'écrire Sulpice Sévère, et s'édifiant de ses vertus. De Nole, Mélanie vint à Rome au milieu de la même pompe, du même concours de personnages marquants dans l'empire. On eût dit un triomphe, si le triomphateur n'eût été aussi modeste, si la pauvreté de son costume n'eût contrasté avec les tuniques de pourpre et de soie qui se pressaient sur son passage. Ce n'était point là l'ovation des anciens jours, où l'on portait fièrement des couronnes sur la tête ; c'était l'ovation chrétienne, cette sainte joie de frères qui se retrouvent, cette expansion naïve d'espérances communes, ce pieux respect pour la vertu.

Pendant son séjour à Rome, Mélanie convertit à la

[1] *Cantic.*, IV, 9.

Digitized by Google

foi chrétienne Apronien, son neveu, qui était du rang des *clarissimes*, et Albine, femme de son fils Publicola.

Cependant l'empire était ébranlé ; *orbis terrarum ruit*, s'écriait saint Jérôme ; les Barbares menaçaient la capitale, et un grand nombre de Romains vendaient leurs biens et s'éloignaient d'une ville qui semblait maudite. Proba, Julienne et Démétriadès, femmes vertueuses qui correspondaient avec saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin de Nole, furent du nombre de ceux qui fuyaient l'orage, et les deux Mélanie suivirent leur exemple. Elles se rendirent en Sicile, puis en Afrique auprès de saint Augustin et de saint Alypius ; et, quelques temps après, sainte Mélanie l'*Ancienne* retourna mourir à Jérusalem.

Il y avait onze cent soixante ans, suivant la remarque de Paul Orose, que Rome poursuivait sa carrière de domination et de gloire. Babylone avait régné pendant le même temps [1], et le moment approchait où l'on pourrait dire de la ville de César comme de la ville de Sémiramis : — « Les captifs soumettront leurs vainqueurs et subjugueront leurs maîtres [2]. » — En effet, depuis la mort de Théodose, l'empire romain était en décomposition ; et les Goths, les Huns, les Vandales accouraient comme à un rendez-vous, pour s'en partager les restes. Alaric était à la tête des Goths ; d'abord auxiliaire de Théodose et marchant sous ses ordres, il commanda après lui à ses faibles successeurs, ravagea la Grèce, s'empara de l'Illyrie et se répandit comme un torrent sur les provinces italiennes. Arrêté un ins-

[1] Cette remarque est de Paul Orose, l. II, 3, VII.
[2] Isaïe, XIV, 2.

Digitized by Google

tant par l'intrépidité de Stilicon, il reprend bientôt sa course. — J'entends une voix, dit-il, qui me dit de détruire Rome ! — Et Rome est investie, ses portes sont bloquées, le Tibre est fermé, et les assiégés ont à souffrir la peste et la famine. Alors leur agitation, leur abattement deviennent de la fureur : Stilicon avait été assassiné à Ravenne sur quelques soupçons d'intelligence avec les Barbares ; son épouse Serena, la nièce de Théodose le Grand, est assassinée à Rome : puis les païens redemandent les dieux de l'empire, les dieux de César et de Tibère ! Des devins toscans promettent à ce prix le salut de la ville ; et si Narni a été épargné par les Goths, c'est que Narni, dit-on, a rouvert les temples des dieux et fait couler le sang sur leurs autels.

A la voix de ces augures, Pompéien, gouverneur de Rome, et une partie des sénateurs montent au Capitole pour y renouveler les rites du paganisme ; mais la foule s'éloigne de leurs cérémonies avec horreur ; on les fuit dans les rues, sur les places publiques, et bientôt après on jette à Alaric toutes les richesses des temples idolâtres pour obtenir la paix. Cette paix fut achetée au prix de cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap écarlate et trois mille livres de poivre. Le pape Innocent partit ensuite pour Ravenne, afin d'obtenir la sanction du traité par l'empereur. Alaric le suivit jusqu'à Rimini, puis, fatigué des hésitations d'Honorius, il revint tout à coup vers Rome, la bloqua de nouveau, et y fit reconnaître pour empereur Attale dont les inclinations étaient toutes païennes.

La famine régnait cependant dans la ville, et la frénésie du peuple devint telle, qu'il demanda à grands cris,

Digitized by Google

au milieu des jeux du cirque, qu'on mît en vente de la chair humaine et qu'on en taxât le prix. Attale était alors près d'Alaric; il voulut revenir à Rome, mais Alaric lui enleva le diadème, et le terrible chef des Goths dirigea une troisième fois ses légions vers la ville éternelle.

Ce fut par la porte Colline, déjà célèbre pour avoir laissé passer Brennus et les Gaulois, qu'Alaric pénétra dans Rome, le 25 août de l'année 410. Les premiers monuments qu'il rencontra furent les jardins de Salluste, monuments d'orgueil et de volupté, érigés par cet historien moraliste, au retour de son proconsulat d'Afrique. On y voyait un palais, un cirque, un temple de Vénus, un portique orné de mille colonnes, sous lequel Aurélien se plaisait jadis à fatiguer ses chevaux à la course. Ces jardins s'étendaient de la crête du Quirinal jusqu'au sommet du Pincius. Néron y avait parfois habité; Vespasien les préférait au palais impérial; Nerva y était mort; Alaric les incendia.

Aussitôt le pillage commence; les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul doivent seules être respectées; et les Goths, se répandant dans la ville, saccagent les palais, tuent les hommes qui résistent et déshonorent les vierges. Ils entrèrent chez sainte Marcelle, demandant de l'or à grands cris. Marcelle leur fit remarquer, pour toute réponse, la pauvreté de son costume. Alors les Barbares la fouettèrent cruellement, car il leur fallait de l'or, et sans doute que cette pauvreté apparente n'était qu'un leurre. Marcelle semblait insensible à la souffrance; mais, se jetant à genoux, elle demandait avec larmes qu'on ne la séparât pas de

Digitized by Google

Principia, de sa fille adoptive, que l'âge ne mettait pas encore à l'abri des insultes. L'accent profond de ces supplications maternelles éveilla la compassion dans le cœur de ces hommes de sang : ils relevèrent les deux femmes et les conduisirent du mont Aventin, où elles demeuraient, à la basilique de Saint-Paul, qui était un lieu de sûreté. — « Quelques jours après, Marcelle s'endormit du sommeil des justes; elle rendit l'esprit, dit saint Jérôme, entre les baisers et les larmes de sa fille; et le sourire errait sur ses lèvres, tant il y avait de calme pour sa conscience dans le souvenir de sa vie; tant son âme était heureuse de voir approcher les joies du ciel ! »

Cependant des soldats avides de trésors avaient pénétré dans la maison d'une vierge consacrée à Dieu, comme dans celle de sainte Marcelle. — Oui, j'ai des trésors, leur avait dit cette vierge, et, découvrant des vases du plus grand prix : — Ce sont les vases de l'apôtre saint Pierre; prenez-les si vous l'osez, vous en répondrez. — Alaric ordonna qu'on reportât aussitôt ces richesses à la basilique dont elles étaient la propriété, et qu'on y conduisît en même temps la vierge, ainsi que tous les chrétiens qui voudraient la suivre. Ce fut un singulier et grandiose spectacle, que cette procession de guerriers portant sur leurs têtes les vases saints, et que cette foule immense d'hommes et de femmes sortant de leurs obscures retraites, se pressant derrière ces symboles d'union et de paix, et allant demander leur salut à la protection de saint Pierre. On vit alors les païens simuler le christianisme pour profiter de la sauvegarde qu'il offrait contre la mort et le déshonneur, et tous ces guerriers, tous ces

Digitized by Google

malheureux chantaient ensemble des hymnes d'actions de grâces.

« Avait-on rien vu de semblable dans l'antiquité païenne ? » — s'écriait alors saint Augustin, que la nouvelle des désastres de Rome était venue frapper de stupeur dans sa solitude d'Hippone. — « Priam, ajoutait-il, fut massacré aux pieds de ses dieux domestiques, tandis qu'à Rome on a vu des barbares choisir les plus grandes églises pour y mettre plus de monde à l'abri de leurs cruautés, ordonner qu'on n'y tuât personne, qu'on n'en tirât personne, y conduire même des infortunés pour les sauver, et n'en faire sortir aucun pour le perdre. Tout cela, disait le grand évêque, avec le sentiment d'une douce consolation, doit être attribué au nom de Jésus-Christ et au temps favorable du Christianisme [1]. »

Le pillage de Rome dura trois jours, puis Alaric se dirigea vers la Campanie ; mais le retentissement qu'eut cette dévastation de la capitale du monde se prolongea longtemps. On vit dans cette immense catastrophe l'accomplissement des prophéties de l'Apocalypse, contre la *grande prostituée avec laquelle les rois de la terre s'étaient corrompus, qui était assise sur sept collines, vêtue de pourpre et d'écarlate, ivre du sang des saints et des martyrs de Jésus-Christ*, et dont le nom était *Mystère* [2]. Saint Augustin écrivit son livre *de la Cité de Dieu* pour répondre aux reproches des païens, qui attribuaient à la foi évangélique les malheurs et la décadence de l'empire ; et saint Jérôme fit entendre,

[1] Voir les premiers chapitres de la *Cité de Dieu*.
[2] L'Apocalyp. XVII. — 1, 2, 3, 5, 6, 9.

Digitized by Google

près de la grotte de Jérémie, des lamentations nouvelles. Il préparait son commentaire sur Ezéchiel, lorsque le bruit de la prise de Rome vint arrêter sa plume.

« Voilà que tout à coup on m'a annoncé, s'écrie-t-il, la mort de Marcelle, celle de Pammaque, la prise de Rome et le sommeil éternel de beaucoup de nos frères et de nos sœurs. Et j'ai été si consterné et si stupéfait, que les jours et les nuits je ne pouvais songer qu'au salut de tous, je ne pouvais que me considérer captif, moi aussi, de la captivité des saints, et il m'était comme impossible de proférer une parole avant d'avoir obtenu des nouvelles plus certaines. En attendant, je flottais avec anxiété entre le désespoir et l'espérance, et souffrais cruellement des maux qui affligeaient mes frères ! Alors, en effet, que j'ai vu éteinte la plus éclatante lumière du monde, alors que j'ai vu la tête de l'empire romain abattue, ou, pour mieux dire, l'univers entier mourant de la mort d'une seule ville, *je me suis tu et me suis humilié, je suis resté muet loin des hommes de bien,* comme le prophète; *mon cœur a bondi dans ma poitrine, et dans ma méditation j'ai brûlé de mille feux* [1]. »

Des milliers de Romains fuyant la captivité se répandirent par tout l'univers connu; il en vint surtout en Palestine, et *l'obscure Bethléem vit à ses portes d'illustres mendiants, jadis comblés de toutes sortes de richesses* [2]. Cette désolation, qui s'étendait ainsi au loin comme un présage de ruine, devint pour saint Jérôme

[1] Ce sont les premières paroles du commentaire sur Ezéchiel, adressé à la vierge Eustochie.

[2] Hieron., Epist. *ad Gaudentium.*

Digitized by Google

un nouveau motif d'engager les vierges à garder la virginité. « Qui épouseriez-vous ? leur criait-t-il, ceux qui fuient le danger, ou ceux qui combattent ? Prenez garde que le son rauque de la trompette ne retentisse à vos oreilles, au lieu d'épithalame; prenez garde qu'au lieu des matrones qui devraient vous conduire au lit nuptial, vous n'ayez autour de vous que des pleureuses [1]. »

On sent, en écoutant les accents de cette âme ardente, toutes les palpitations qui durent alors agiter le monde. Le dernier coup était, en effet, porté à l'ordre politique dont Rome avait été le centre. Rome ne devait plus régner par la force, et cependant elle devait régner encore, mais au nom seulement de la vérité et de la justice. Il semble qu'il lui ait été donné de s'élever toujours au-dessus des empires, et de marcher à la tête des peuples.

> Terrarum dea gentiumque Roma
> Cui par est nihil et nihil secundum [2]

Rome, en effet, ne nous y trompons pas, avait conservé tout son prestige. Lorsque Théodose vint à Rome en l'an 389, un orateur Gaulois, Latinus Pacatus, s'écriait en présence du sénat : « Heureux que je suis d'être venu de si loin ! O fatigues bénies ! Quel bonheur je leur dois ! Quelles joies sont les miennes ! Que de merveilles je raconterai à mon retour dans les Gaules ! comme je serai entouré et quelle admiration

[1] Hieron., *ad Ageruchiam.*
[2] Martial, *Epigramm.* XII, 8.

Digitized by Google

lorsque je dirai : *J'ai vu Rome et j'ai vu Théodose !* »

Sous l'emphase du rhéteur, il est impossible de méconnaître ici un sentiment vrai. Voir Rome et avoir vu Rome étaient, en effet, le grand vœu et le grand souvenir de tout ce qui vivait alors par l'intelligence ou par la foi. Le païen Rutilius Numatianus, notre compatriote, lui aussi, n'éprouve pas, sous ce rapport, même après le passage d'Alaric, de moins vives émotions que Latinus Pacatus; mais ce qu'il voit dans Rome c'est surtout le passé; c'est Romulus, ce sont Vénus et Mars. Il lui semble reconnaître ces deux divinités dans toute l'histoire de la Cité-Reine, dans sa puissance à la fois et dans sa clémence, dans son habileté à dompter les peuples et à se faire ensuite aimer des vaincus. Il admire tout à Rome, la pureté de l'air, l'éclat d'un soleil que n'obscurcit jamais aucun nuage, *hìc perpetui soles,* l'hiver s'oubliant dans les délices d'une douce température, et les merveilles de l'homme, ces acqueducs qui portent des fleuves à une hauteur qu'atteindrait *à peine* l'arc-en-ciel, ces thermes qui épuisent des lacs, ces fontaines dont retentit la ville entière, mais surtout il admire les temples. On s'y sent, dit-il, près du ciel :

Non procul a cœlo per tua templa sumus.

Peu de jours auparavant, saint Jérôme écrivant à la vierge Lœta, nous représentait ces temples déserts et envahis par les araignées. « Le peuple, ajoutait-il, passe devant eux avec indifférence et se porte en foule aux tombeaux des martyrs. Mais Rutilius, dominé par son imagination, les voit toujours dans leur

Digitized by Google

splendeur ancienne; ses yeux en sont éblouis, il lui semble être en présence des dieux!

Rome, non plus, n'a rien perdu pour lui de sa gloire, et le rhéteur Aristide ne la célébrait pas avec plus d'enthousiasme sous Marc-Aurèle. Pour Aristide, Rome était tout dans l'univers, et César était tout dans Rome. Pour Rutilius, s'il n'y a plus de César-Dieu, il y a toujours une Rome-Déesse. Rome est toujours, à ses yeux, le plus bel empire qu'éclairent les astres; les coursiers du soleil ne franchissent point ses limites; Rome est la patrie de tous les peuples; elle est, à elle seule, l'univers :

Urbem fecisti quod priùs orbis erat.

Rutilius disait plus vrai qu'il ne pensait, et l'on croirait presque, en l'écoutant, entendre un disciple de la loi nouvelle, surtout lorsqu'il s'écrie : « Relève, ô Rome, les lauriers de ta vieille tête, orne ta chevelure de fleurs nouvelles; ce qui fait crouler les empires consolide le tien; c'est ta destinée de renaître toujours et de croître même par le malheur.

Illud te reparat quod cœtera regna resolvit.
Ordo renascendi est crescere posse malis.

Ainsi Rome demeurait toujours grande, même aux yeux des dévots de l'antiquité, et ils ne pouvaient la quitter sans attendrissement. Rappelé dans les Gaules par les calamités qui pèsent sur ce vaste pays, Rutilius a besoin de se dire que plus la patrie est malheureuse plus elle est digne de respect et que c'est d'abord aux

Digitized by Google

toits de ses aïeux qu'on doit ses larmes. Et cependant il tarda à se mettre en route, *serum iter*. Peut-on sitôt se priver des biens qu'on rencontre à Rome ! s'écrie-t-il, on ne trouve jamais long ce qui plaît toujours.

Et il embrasse les portes, il franchit, comme malgré lui, le seuil sacré; retenu sur le Tibre, il promène ses regards émus sur la ville et jouit encore avec bonheur de cette région aimée. Le jour tombe et il croit voir encore; il croit entendre les cris du cirque; il s'unit de loin aux applaudissements des spectateurs.

Oh ! combien sont différentes les impressions de Prudence ! ce n'est pas dans les théâtres qu'il voit la foule, c'est près de la tombe du grand apôtre, au pied du Vatican; c'est au baptistère du Latran où l'eau sainte coule sur le front des catéchumènes. « Combien sont-ils donc, dit-il, ceux qui ne rejettent pas avec dégoût la vieillesse infecte de Jupiter et de son temple ? »

Rutilius suppliait Rome de relever sa tête affaiblie, de la parer de nouvelles couronnes. Prudence voyait la vieillesse de cette reine du monde disparaître sous une nouvelle et blonde chevelure. Tandis que tout meurt, lui disait-il, toi, tu rajeunis. Les jours s'allongent devant toi et l'avenir te présente tout un autre âge :

Longa dies aliud patit œvum.

Rutilius, ne pouvant se détacher du souvenir des Césars, rappelait les Assyriens, les Mèdes, les Parthes vaincus et soumis. Prudence voyait la Rome nouvelle étendre son empire jusqu'au Pôle :

Jam super astra poli terrenum extendere regnum.

Digitized by Google

Les papes Innocent, Zosime, Boniface, Célestin, Sixte, s'efforcèrent de guérir les plaies saignantes qu'avait causées le passage d'Alaric; et le lendemain d'une ruine qui semblait devoir les atteindre, ils méditaient déjà la conquête spirituelle des nations les plus éloignées. Célestin envoya Pallade, diacre de l'Église romaine, évangéliser l'Écosse; Sixte III confia à saint Patrice l'apostolat de l'Irlande. Ainsi la religion était restée sauve sous les décombres des monuments de l'empire, et aucune secousse ne pouvait l'ébranler. Que d'ennemis cependant se multiplient sous ses pas, ennemis souvent plus à craindre que les hordes d'Alaric! Après Arius, Nestorius, Eutychès, apparaît Pélage. C'est dans Rome même qu'il prétend lutter avec l'Église. Venu de la Grande-Bretagne dans cette capitale du monde chrétien, il s'y était voué à la vie monastique; mais, entraîné par l'impétuosité de son caractère, il s'exagéra les forces de l'homme, et ne comprit pas la nécessité d'un secours divin pour le soutenir au milieu des périls qui le menacent sans cesse du berceau à la tombe. Pélage quitta Rome, ainsi que Célestius, son disciple, au moment de l'approche des Goths, et ils se retirèrent tous les deux en Afrique. Mais là, de pieux, d'infatigables évêques veillaient à la garde de la foi. La doctrine de Pélage y souleva partout des contradicteurs; elle fut condamnée à Diospolis, à Carthage, à Milève, et le pape Innocent confirma, par son anathème, l'anathème des conciles. Pélage dissimula alors sa pensée sous le voile de rétractations captieuses. Il envoya Célestius à Rome, et supplia Zosime, successeur d'Innocent, d'examiner son symbole et de lever l'excommunication dont il

Digitized by Google

avait été frappé. Zosime donna jour à Célestius pour comparaître devant lui dans l'église de Saint-Clément, au mont Cœlius. L'hérétique comparut une première fois; mais il ne revint pas. Avant le jour indiqué pour une seconde comparution, il quitta Rome et s'enfuit comme un coupable.

L'église de Saint-Clément au mont Cœlius existe encore. C'est, après Sainte-Agnès de la voie Nomentane, la plus ancienne basilique chrétienne de Rome, et elle a conservé fidèlement sa disposition première. On y reconnaît avec un pieux respect l'*atrium* où se tenaient les catéchumènes, le chœur des chantres entouré de son balustre de marbre, les trois *ambons* destinés à la lecture des leçons, de l'Épitre et de l'Évangile; le premier est tourné vers le peuple, les deux autres sont tournés vers l'autel. Derrière le chœur s'élèvent les marches du sanctuaire, et, au milieu du Saint des saints, l'autel, ayant au-dessous de lui la *confession* avec les corps des martyrs, et au-dessus le *ciborium* qui le couvre de son ombre comme un diadème, *umbraculum altaris*. L'abside était occupée par les stalles des prêtres, et on remarque au fond une chaire épiscopale. Cette chaire de marbre est antique; peut-être est-ce celle-là même dans laquelle siégea saint Zosime.

La liturgie romaine se formula, au cinquième siècle, à peu près telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous. Le plus ancien sacramentaire connu est attribué à saint Gélase, qui monta sur le trône en 492; mais chacun de ses prédécesseurs avait déjà disposé de l'ordre de quelqu'une de nos cérémonies. Zosime avait ordonné aux diacres de porter sur leur bras gauche des palles

Digitized by Google

de lin, qui plus tard ont été appelées *manipules*, et c'est à lui que remonte la bénédiction du cierge pascal. On inscrivait sur ce cierge le chiffre de l'épacte, celui de l'indiction et l'année de l'incarnation de Jésus-Christ. Célestin Ier introduisit l'usage de chanter les psaumes de David avant le sacrifice de la messe, tandis qu'auparavant on ne les chantait qu'à l'offertoire et à la communion.

Simplicius établit des prêtres semainiers à Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Laurent pour l'administration des sacrements, à toutes les heures du jour et de la nuit. Enfin saint Gélase composa des oraisons, des hymnes et des préfaces, et substitua à la fête impure des Lupercales, la pieuse solennité de la Purification de la Vierge.

Parmi les pontifes de cette époque, si remarquables par leurs vertus, et qui nous apparaissent tous la tête couronnée de l'auréole des saints, il en est un surtout qui a laissé de profonds souvenirs dans l'histoire ecclésiastique. Saint Léon le Grand, car la religion et le monde ont réuni sur lui tous leurs titres, était originaire de Toscane, et remplissait une mission dans les Gaules lorsqu'il fut élu pour succéder à Sixte III, en 440. Les Romains préférèrent rester près de deux mois sans pasteur plutôt que d'en choisir un autre. Doué d'une élégante et facile élocution, qui rappelait, sinon le tout-puissant entraînement des Tertullien et des Jérôme, du moins l'onction et la grâce brillante de la parole d'Augustin, Léon ne négligeait aucune occasion d'instruire le peuple de Rome et de soutenir son courage par la méditation des mystères, au milieu des calamités qui l'affligeaient. Lorsque Attila, chassé des

Digitized by Google

Gaules, descendit en Italie, l'effroi fut général. Aquilée mise à feu et à sang, Milan, Vérone, Mantoue, Plaisance, affreusement saccagées, marquèrent bientôt, comme autant de bûchers éteints, la marche du triomphateur. Devant lui les populations fuyaient; elles demandaient à la mer un peu de sable que ne pût atteindre le *fléau de Dieu*. Alors saint Léon se présente comme le protecteur des faibles; il s'avance comme un envoyé du ciel qui promet et qui menace; et, devant lui, Attila se retire; il semble que la force de son bras soit brisée : désormais sa gloire est à son terme, et la mort l'attend à quelques pas de là au milieu des joies de son mariage.

Mais aussitôt Genséric le remplace dans sa mission de vengeance. D'affreux crimes avaient été commis à Rome. Alors, dans le palais des Césars régnait le stupide Valentinien III, se consolant de la perte de ses provinces par des parties de débauches, et laissant à Aétius le soin de la gloire de l'empire. Or, un jour Aétius, calomnieusement accusé, fut massacré dans le palais par la main de Valentinien; puis la femme de son dénonciateur, du patrice Maxime, fut outragée; et Valentinien reposa tranquille sous les voûtes qui avaient couvert de leurs ombres les orgies de Tibère et les voluptés sanglantes de Néron. Mais Maxime veillait, la haine dans le cœur : il ameute ses partisans, il soudoie des sicaires; et, le 17 mars 455, pendant que l'empereur se promenait au champ de Mars, il tomba percé de coups. Ce n'était pas encore assez d'horreurs; il fallut qu'Eudoxie, la veuve de Valentinien, épousât Maxime, son meurtrier; il fallut qu'elle entendît la confidence de son crime; mais

Digitized by Google

alors elle se révolte et appelle, des rivages de l'Afrique, ce roi des Vandales dont la barque était toujours tournée, disait-il, *du côté des peuples que Dieu voulait punir.*

Genséric débarqua sur les côtes de l'Italie au mois de juin 455. Son approche fut le signal de la mort de Maxime, qui fut assassiné et jeté dans le Tibre ; mais cet holocauste ne pouvait sauver Rome du sort qui l'attendait. C'était une trop riche proie pour ne pas tenter la cupidité de ces grands dévastateurs. Aussi Genséric poursuivit-il sa marche. Eudoxie tremble à son tour. Saint Léon va porter au camp des Vandales des paroles de paix ; mais, cette fois, toutes ses prières ne purent obtenir que le salut de la population et des trois principales églises, et Rome fut abandonnée au pillage pendant quatorze jours. Alors disparurent les vases d'or et d'argent du temple de Jérusalem [1]; alors la toiture d'airain dorée du temple de Jupiter Capitolin fut emportée avec toutes les autres richesses de la ville. Des milliers de captifs furent chargés sur les vaisseaux des Barbares, pêle-mêle avec les statues de la Grèce et les trésors des basiliques; et la veuve de Valentinien alla avec ses deux filles, Eudoxie et Placidie, expier dans les fers les cruelles joies que lui avait données le besoin de la vengeance.

Au milieu de tant de ruines et de tant de hontes, on ne reprend un peu d'espoir qu'en considérant la di-

[1] Ces vases furent repris sur les Vandales par Bélisaire, et donnés alors aux patriarches de Jérusalem. Ce n'est qu'à l'époque de la prise de la ville sainte qu'ils ont disparu sans retour.

Digitized by Google

gnité, la prudence, la force de l'apôtre qui siége à Rome. Léon fut alors le sauveur du monde ; il le fut contre l'hérésie qui triomphait à Éphèse; il le fut, autant qu'il pouvait l'être, contre les Barbares. Lorsque tout s'écroulait autour de lui, non-seulement il ne tremblait pas, ce qui était le *nec plus ultra* de la sagesse antique; mais il pensait à l'avenir et il le préparait par ses lois, par ses discours, par cette action journalière d'un grand génie et d'un grand cœur qui est toujours si puissante sur les peuples.

Suivrons-nous maintenant dans toutes ses phases l'anarchie affreuse dans laquelle l'empire tomba de plus en plus ? Le jeune empereur Majorien fit espérer un instant un digne ennemi de Genséric. Plein de noblesse, de résolution et de courage, chacun de ses pas était marqué par un succès. Mais cette gloire précoce effraya le Suève Ricimer, qui commandait sous ses ordres, et Majorien dut périr. Sévère est proclamé à sa place; puis il est empoisonné par Ricimer. Anthémius lui succède et croit s'assurer la protection de Ricimer en lui donnant sa fille ; mais au bout de cinq ans le Suève vient l'assiéger dans Rome, et, après avoir saccagé à son tour cette malheureuse ville, il met le comble à ses forfaits par la mort de son beau-père. Quelques hommes sans nom, Olympius, Glycérius, Nepos, Augustule, se disputent ensuite les lambeaux épars de la pourpre impériale ; puis tout à coup vient Odoacre, et le dernier des césars disparaît devant lui comme un fantôme.

Le mouvement religieux ne s'arrêta point, au reste, durant cette époque de bouleversement ; il suivit même une progression toujours croissante, et, à

Digitized by Google

mesure que les pierres des temples païens tombaient sous les coups des Barbares, les monuments chrétiens s'élevaient et prenaient leur place. La plus ancienne fondation du Ve siècle est celle de Sainte-Marie *in Aquiro,* près du Panthéon. Elle fut érigée par le pape saint Anastase, sur l'emplacement du temple de Juturne, et emprunta aux *équiries* [1], ou courses de chevaux qui se faisaient au champ de Mars en l'honneur du dieu de la guerre, le nom antique qui est demeuré uni au doux nom de sa patronne. On l'appelle aussi de nos jours *Sainte-Marie-des-Orphelins,* désignation touchante qu'elle doit à l'hospice que saint Ignace fit construire auprès d'elle.

L'église dédiée à saint Vital et à ses deux fils Gervais et Protais fut bâtie en 416, sous le pontificat d'Innocent Ier, de l'argent d'une femme illustre nommée Vestine. Parmi les richesses dont elle fut dotée dès son origine, on remarquait une tour pour garder la sainte Eucharistie, et une colombe dorée. Cette église devint dans la suite un titre de cardinal, qui a été porté par Jean du Bellay entre autres, et par l'illustre Fisher, évêque de Rochester, ce pieux ami de Thomas Morus, dont la promotion au cardinalat fut un arrêt de mort. Restaurée à diverses époques, l'église de Saint-Vital existe encore dans la vallée qui sépare le Quirinal du Viminal; près du lieu qu'elle occupe fut autrefois le temple de Romulus.

[1] Altera gramineo spectabis *Equiria* campo,
Quem Tiberis curvis in latus urget aquis.
OVIDE, *Fastes.*

L'église de Sainte-Marie *in Aquiro* a été reconstruite en 1590 par le cardinal Salviati.

Digitized by Google

Sous le même pontificat d'Innocent Ier, saint Alexis vivait et mourait inconnu dans la maison de son père, sur le mont Aventin. Saint Alexis, si nous en croyons sa légende, quitta furtivement la chambre nuptiale afin de conserver sa virginité dont ses parents lui avaient demandé le sacrifice. Pendant dix-sept ans il erra au loin; puis, s'étant présenté à la maison paternelle, il y fut accueilli comme un pauvre et logé sous l'escalier. Et il y passa de longs jours, oublié des hommes et priant Dieu. Le corps du saint ayant été reconnu après sa mort, fut déposé, par Euphémius son père, dans l'église de Saint-Boniface; puis Euphémius fit reconstruire l'église, et transforma sa maison, qui lui était contiguë, en un monastère. Le couvent de Saint-Alexis est une des abbayes les plus célèbres de Rome : l'empereur Othon III y priait avec une dévotion particulière; et les voyageurs chrétiens y visitent toujours avec respect l'escalier de saint Alexis.

Près de là s'élève l'église de Sainte-Sabine, construite, elle aussi, au cinquième siècle. Ce fut un prêtre d'Illyrie, *riche pour les pauvres et pauvre pour lui-même,* ainsi que le porte une inscription lapidaire (*pauperibus locuples, sibi pauper*), qui voua ce monument à sainte Sabine au lieu même qu'elle avait habité. La station du mercredi des Cendres se fit dans cette église dès le sixième siècle, et saint Grégoire y prononça plusieurs de ses homélies. Donnée par Honorius III aux *Frères Prêcheurs,* elle a vu passer sous ses lambris et prier au pied de ses colonnes de marbre de Paros, saint Dominique, saint François, saint Thomas, sainte Catherine de Sienne, saint Pie V, et, dans le

Digitized by Google

couvent qui lui est annexé, ont été tenus des conclaves.

Lorsque vous parcourez ces lieux, vous sentez une pieuse émotion pénétrer votre âme, car la mémoire de toutes les vertus chrétiennes semble attachée à l'histoire de chacun des monuments qu'on y rencontre. Alors aussi vous vous plaisez à évoquer le passé, et, du haut de cet Aventin, d'où l'œil plonge sur Rome entière, sur le Vatican et sur le Capitole, vous vous demandez quels furent les hôtes qui précédèrent sur cette terre sanctifiée les héros du Christianisme. Au sommet de l'Aventin, près du lieu qu'occupe aujourd'hui Sainte-Sabine, était le temple de Junon-Reine, construit par Camille après la prise de Veïes. Sœur et épouse de Jupiter, Junon présidait aux mariages, et l'on comprend quel dut être son culte à Rome, dans cette ville où, du temps de Juvénal, *les femmes comptaient en cinq automnes jusqu'à huit maris!* Sur l'emplacement de Sainte Prisca s'élevait le temple de Diane, érigé par le concours des villes de la confédération latine. Il était environné d'un bois sombre qu'arrosait la fontaine des Faunes ; Properce recommandait à sa Phyllis de n'en approcher jamais. Puis vous rencontriez le hideux sanctuaire de la *Bonne Déesse* aux lieux consacrés aujourd'hui par la pieuse église de Sainte-Marie-Aventine : toutes les saintetés à la place de toutes les hontes ! Ailleurs apparaissaient les thermes de Dèce, et sur la pente du coteau l'antre de Cacus ainsi que l'autel dédié à sa sœur Caca qui l'avait dénoncé à Hercule. Cet autel était desservi par les Vestales. Enfin, au loin, qu'apercevez-vous ? Le marché aux esclaves peut-être tout près du marché

Digitized by Google

aux bœufs et du marché aux légumes ; des débris d'autels sur lesquels le sang humain a coulé, car les sacrifices humains ne furent prohibés à Rome qu'en l'an 655 de sa fondation, sous le consulat de Cornelius Lentulus et de Licinius Crassus ; c'est Pline qui nous le dit [1]. Voilà les grands, les nobles souvenirs que bien des érudits préfèrent à la simple naïveté des traditions chrétiennes. Laissons-les jouir à l'aise de leur scientifique admiration ; aussi bien les siècles ne reculeront pas ; les loges des gladiateurs sont vides sous les gradins des amphithéâtres, et la croix brille toujours au faîte du Capitole.

Nous avons vu que la basilique de Saint-Marie-Majeure avait été fondée par le pape Libère, au quatrième siècle ; elle fut agrandie et reçut à peu près sa disposition actuelle sous Sixte III, en 434. Les mosaïques au-dessus de l'arc triomphal et des colonnes de la grande nef, représentant divers sujets de l'Ancien Testament et de la vie de la Vierge, datent de cette époque, et sont un curieux monument de l'état des arts dans la primitive Église. Elles se lient, en outre, au souvenir d'un des faits les plus mémorables de l'histoire de l'Église, la condamnation de Nestorius par le concile d'Éphèse (l'an 431). Nestorius niait que le Christ se fût fait homme ; il s'était seulement, d'après lui, uni à un homme, ce qui détruisait à la fois et le mystère de l'incarnation et celui de la maternité divine. — Que personne n'appelle Marie *Mère de Dieu*,

[1] Faut-il ajouter que, malgré cette prohibition, on trouve encore quelquefois des victimes humaines, dans l'histoire de Rome, même sous l'empire de César et jusqu'au règne d'Adrien.

Digitized by Google

disait-il, elle était une femme, et il est impossible que Dieu naisse d'une femme. — Eh bien ! ce fut à la glorification de cette maternité divine de Marie que Sixte III convia le génie et les arts, et il dédia leur œuvre *au peuple de Dieu* (*Xistus episcopus plebi Dei*).

Expliquons maintenant cette œuvre :

Au faîte de l'arc triomphal sont représentés un autel et un trône ; sur l'autel repose le livre fermé de sept sceaux, symbole des mystères ; puis se développent à droite et à gauche les souvenirs évangéliques qui se rapportent à la divinité de Jésus-Christ : l'Annonciation, la Présentation, l'Adoration des mages, le Massacre des innocents, la Prédication de Jésus dans le temple, la mort de Jean-Baptiste. Dans le tableau de l'Annonciation, la porte de la chambre est fermée par une grille ; c'est la *porte close* d'Ézéchiel : *porta hæc clausa erit* (XLIV, 2). Quant à Marie, elle reste assise devant l'ange, et la colombe de l'Esprit-Saint plane sur sa tête. Dans le tableau de l'Adoration des mages, le Nouveau-Né n'est pas couché comme serait un enfant des hommes, mais assis sur un trône et se soutenant par sa seule force. Dans le tableau de la Prédication, il est couronné d'un diadème sur lequel on remarque deux croix, l'une petite, rappelant sans doute sa nature humaine, et l'autre grande, sa nature divine [1].

Au-dessous de ces divers tableaux sont représentés, d'un côté de l'arc, *Jérusalem ;* de l'autre, *Bethléem ;* et au-dessous encore, des groupes d'agneaux : *pasce agnos meos.*

[1] J'emprunte plusieurs des ces explications au beau livre de Monseigneur Gerbet.

Digitized by Google

Telle est l'œuvre principale de Sixte III; mais sur les murs de la grande nef, au-dessus de la frise qui domine les colonnes, apparaissent d'autres mosaïques exécutées par l'ordre du même pontife, et qui forment une magnifique avenue à celle de l'arc triomphal. Elles représentent des sujets de l'Ancien Testament, Abraham, Jacob, Moïse, Josué, cités par le Concile d'Éphèse comme figures anticipées du Sauveur. Sixte III ajouta enfin au trésor de Sainte-Marie-Majeure un autel d'argent du poids de trois cents livres, un vase d'or de cinquante livres, plusieurs vases d'argent, un cerf du même métal pour verser l'eau dans le baptistère, et 729 sous d'or de revenu en terres et en maisons. En même temps la Confession de Saint-Pierre était somptueusement décorée par ce généreux pontife ; il entourait celle de Saint-Laurent de colonnes d'argent et de porphyre, et il élevait une architrave de marbre au baptistère de Latran, sur laquelle étaient inscrits des vers qui exprimaient les vertus du baptême et la foi au péché originel. Nous en traduirons quelques-uns.

« Cette fontaine est la vie ; elle a pris sa source dans la blessure du Christ et elle a purifié le monde. Plonge-toi, ô pécheur, dans ce courant sacré qui te lavera de tes souillures ; ce qu'il reçoit vieux il le rend neuf. Oh! si tu cherches l'innocence, tu la trouveras dans ce bain, que ce soit le crime paternel qui t'accable ou que ce soit le tien propre. Nulle distance ne sépare ensuite ceux qui y ont retrouvé la vie; ils ne font plus qu'un sous l'action d'une seule source, d'un seul esprit, d'une seule foi. Mais que le nombre et le caractère des crimes n'effraie surtout personne. Celui qui trouvera la vie dans ce fleuve sera saint. »

Digitized by Google

Aux dons du pontife, l'empereur Valentinien III joignit les siens. Il déposa notamment sur le tombeau du prince des apôtres un monument d'or orné de pierres précieuses avec douze portes, les douze apôtres et l'image du Sauveur ; puis il remplaçait le fronton d'argent, que les Barbares avaient enlevé à Saint-Jean-de-Latran, par un autre fronton également riche.

Saint Léon chercha, à son tour, à relever la majesté du culte ruiné par les Vandales. Il y avait dans les trésors de l'Église romaine six grands vases d'argent donnés par Constantin, qui pesaient chacun cent livres. Léon les fit fondre et renouvela ainsi l'argenterie des basiliques. L'église du Latran lui dut, en outre, le portique circulaire que nous voyons encore derrière la *tribune ;* celle de Saint-Pierre, l'organisation définitive d'un corps de *cubiculaires* ou de gardiens pour la *confession* de l'apôtre. La basilique de Saint-Paul avait été frappée de la foudre ; Léon la rétablit avec dépense et l'orna, aux frais de l'impératrice Galla Placidia, de cette imposante mosaïque à fond d'or, représentant Jésus-Christ et les vingt-quatre vieillards, qui a survécu aux âges et à l'incendie, et décore toujours le grand arc de l'abside.

A saint Hilaire, successeur de Léon le Grand, remonte l'origine de la bibliothèque pontificale, la plus ancienne des bibliothèques modernes. Chose remarquable ! dans ce bouleversement social qui semblait tout emporter avec lui, il se trouvait un homme d'avenir qui ne désespérait pas de la société, alors qu'elle désespérait d'elle-même, et qui lui conservait précieusement ses archives. Cet homme était un pontife qui

Digitized by Google

ne séparait point la science, de la religion ; la fille, de la mère. Cette bibliothèque ou plutôt ces *armoires de livres,* pour parler le langage des annalistes, furent placées à Saint-Jean de Latran par saint Hilaire. Le même pape fit construire un monastère près de Saint-Laurent, avec des bains, ce qui nous prouve que les anciennes habitudes romaines ne s'étaient pas perdues encore.

Une particularité relative à l'église de Sainte-Agathe *in Suburrâ*, c'est que cet ancien oratoire fut livré par Ricimer aux prêtres ariens, et embelli par lui pour lui servir de sépulture. Vers la fin du sixième siècle, il fut purifié et rendu au culte catholique par saint Grégoire le Grand. Ciampini parle d'une image de saint Pierre avec trois tonsures ou trois couronnes cléricales qu'on voyait autrefois dans cette église. On y vénère les reliques de saint Sébastien et de sainte Agathe.

La riche basilique de Saint-Pierre-ès-Liens fut fondée en 442, par l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, pour y conserver les chaînes dont fut attaché saint Pierre dans les prisons de Jérusalem et de Rome [1]. — « Or, pendant la nuit Pierre dormait, attaché de deux chaînes, entre deux soldats, et des gardes se tenaient à l'entrée de la prison, lorsque apparut tout à coup l'ange du Seigneur ; le cachot fut éclairé d'une brillante lumière, et l'ange, frappant le côté de Pierre, l'éveilla et lui dit : — Lève-toi promptement ; — et les chaînes tombèrent de ses mains [2]. »

[1] La première lui avait été envoyée par sa mère Eudoxie à son retour de Jérusalem ; la seconde fut unie à la première par saint Léon le Grand.

[2] *Acta Apost.*, XII, 6 et 7.

Digitized by Google

C'est sur l'Esquilin, cette colline habitée jadis par Mécène, Horace, tous les voluptueux du siècle d'Auguste, près de la voie *Suburra* où se promenaient les courtisanes, au-dessus du *vicus Sceleratus,* qui vit Tullie pousser ses chevaux épouvantés, *consternatos equos,* sur le corps sanglant de son père, que s'élève le monument destiné à éterniser le souvenir des entraves apportées par les riches et les voluptueux du monde à la mission du prince des apôtres. L'église de Saint-Pierre-ès-Liens, reconstruite par Adrien Ier, somptueusement décorée par Jules II, est aujourd'hui une des plus remarquables basiliques de Rome. Les colonnes de marbre blanc, qui en divisent les nefs, sont des colonnes antiques ; plusieurs tableaux du Guerchin en ornent les autels ; elle possède la *Libération de saint Pierre* du Dominiquin, et dans l'un des bras de la croix apparaît, grandiose, le Moïse de Michel-Ange.

A l'autre extrémité de l'Esquilin, le pape Simplicius consacra l'église qu'avait fait ériger une dame romaine nommée Olympie, sur le lieu de l'habitation et de la sépulture de sainte Bibiane. Bibiane fut martyrisée sous Julien l'Apostat. C'était une de ces pieuses jeunes filles, comme les Agathe, les Agnès, les Lucie, dont nulle séduction, nulle menace, nulle violence ne put ternir la pudeur; esprits divins qui n'apparaissaient à la terre que comme des anges de propitiation et de grâce, et dont il semble que tous les souvenirs venaient du ciel, où étaient déjà par avance toutes les pensées et toutes les espérances de leurs cœurs. Le corps de sainte Bibiane fut exposé aux chiens pendant deux jours sur le forum du Taureau, ou *Forum boarium,* dans le Vélabre. Il y demeura inviolable, et ayant été enlevé

Digitized by Google

pendant la nuit par un prêtre nommé Jean, il fut enseveli près du palais de Licinius, au lieu où reposaient déjà sainte Demetria, sœur de Bibiane, et sainte Dafrose, sa mère, martyrisées en même temps qu'elle [1].

Les reliques de ces trois saintes sont renfermées dans une urne antique d'albâtre oriental sous le grand autel de l'église, et au-dessus de l'autel est la statue de sainte Bibiane par le Bernin, l'un des plus gracieux ouvrages de sculpture qui soient à Rome.

L'église de Sainte-Suzanne au mont Quirinal, celles de Saint-Étienne-le-Rond et des Quatre-Saints-Couronnés au mont Cœlius, remontent à la même époque que sainte-Bibiane. Saint-Étienne-le-Rond, à qui sa forme a valu le surnom qu'il porte, fut érigé par le pape Simplicius. Plusieurs antiquaires l'ont pris pour un temple de Bacchus, ou de Faune; mais il est plus probable que ce fut de tout temps une église, dans la construction de laquelle on fit entrer des débris anciens. Restaurée par Nicolas V, qui ferma les entre-colonnements du premier péristyle, ce petit monument a maintenant ses murailles couvertes de fresques du Pomarancio et de Tempesta, où tous les détails des martyres des saints sont reproduits avec une hideuse vérité.

La partie du mont Cœlius où se trouve Saint-Étienne-le-Rond était connue dans l'antiquité sous la dénomination de *caput Africæ*, parce qu'il s'y trouvait une image de femme qui avait une trompe d'éléphant pour ornement de tête. Le quartier de sainte Bibiane était *Ad ursum pileatum* (*à l'ours coiffé*), appellation bizarre

[1] Voir la légende de cette sainte au Bréviaire romain, 2 décembre.

Digitized by Google

qu'il tenait d'une statue de cet animal. Les noms des grands hommes ne demeuraient guère attachés qu'aux monuments élevés par eux.

C'est en passant sous les grandes arches de l'aqueduc de Néron, comme sous des portes triomphales, qu'on va visiter Saint-Étienne-le-Rond, Sainte-Marie *in Dominica*, *Sainte-Marie-Impératrice*, ancienne église connue autrefois sous le nom de Saint-Grégoire *in Marzio*, et l'église non moins ancienne des *Quatre-Saints-Couronnés*. Les quatre saints, Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, étaient frères et avaient mérité, tous les quatre, d'être rangés parmi les plus braves dans les armées romaines. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, sous le règne de Dioclétien, on leur enfonça dans la tête des couronnes armées de pointes aiguës, puis on les frappa jusqu'à la mort avec des lanières garnies de balles de plomb. Leurs corps furent ensevelis sur la voie Labicane, à trois milles de Rome, dans un cimetière où avaient été rassemblés les restes de plusieurs autres saints qui avaient souffert durant la même persécution. Au nombre de ces martyrs se trouvaient, entre autres, cinq sculpteurs qu'on n'avait pu contraindre à fabriquer des idoles. Leurs noms étaient Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicius. Après avoir souffert d'affreuses tortures, ils avaient été enfermés dans des caisses de plomb et jetés dans le Tibre. Les dépouilles de tous ces vaillants athlètes de la foi, soldats et artistes, furent transportées, vers la fin du cinquième siècle, dans une petite église construite pour les recevoir sur le mont Cœlius ; c'est celle qui existe encore sous le titre des Quatre-Saints-Cou-

Digitized by Google

ronnés, *Sanctorum quatuor Coronatorum Martyrum*. Elle a été restaurée sous Pascal II.

Tel est le tableau des principales fondations qui furent faites à Rome dans le cinquième siècle et dont on est heureux de retrouver les vestiges au milieu des merveilles de Rome moderne. La plupart des églises que nous venons de mentionner sont à peine citées dans les itinéraires ; plusieurs d'entre elles sont rarement ouvertes, et c'est là cependant, dans ces lieux consacrés par la mort ou par l'habitation des saints, sous ces voûtes qui ont retenti des premiers cantiques des fidèles, que nous pouvons nous pénétrer de la vie sainte et fervente de ces premiers âges du Christianisme.

La succession des papes donnait alors rarement naissance à des contestations. C'étaient les évêques des villes voisines (*finitimarum urbium*) qui faisaient l'élection avec le clergé et les fidèles. Les votes se donnaient de vive voix, et le plus souvent le pontife était proclamé par acclamation. Mais à partir du règne de Constantin, les chefs de l'empire prétendirent exercer une certaine influence sur les nominations, sous prétexte de prévenir des collisions parmi le peuple. Cette prétention finit même par être plus ou moins admise, chaque parti désirant s'appuyer sur l'autorité impériale. Ainsi, lorsqu'en 418 l'archidiacre Eulalius se fut fait élire dans la basilique de Latran, tandis que la plus grande partie du clergé et des fidèles appelait à l'épiscopat Boniface dans l'église de Saint-Marcel, ce fut à Honorius que les deux élus eurent recours pour prévenir un schisme. Quatre-vingts ans plus tard, Symmaque et Laurent ayant été promus simultané-

Digitized by Google

ment, le premier à Saint-Jean-de-Latran, le second à Sainte-Marie-aux-Neiges, ils s'en remirent à la décision de Théodoric, bien que ce prince fût arien. Théodoric déclara que le bon droit était du côté de celui qui avait obtenu le plus grand nombre de suffrages, et ainsi fut reconnu Symmaque. Symmaque profita de cette circonstance pour assembler un concile dans la basilique de Saint-Pierre, afin de déterminer d'une manière positive les formes de l'élection pontificale.

« Je vous ai réunis, dit le pontife aux évêques, malgré les rigueurs de l'hiver, pour chercher les moyens les plus puissants de retrancher les brigues des clercs et les tumultes du peuple, comme on en a excité à mon ordination. Voyons donc ce que l'on doit observer touchant l'élection de l'évêque de Rome. » Tous les assistants s'écrièrent : « Jésus-Christ, exaucez-nous ; vive Symmaque ! »

On formula aussitôt des décrets qui punissaient sévèrement les brigues ; puis on ajouta : « Si le pape meurt subitement sans avoir pu pourvoir à l'élection de son successeur, celui-là sera consacré évêque qui aura le suffrage de tout le clergé ou du plus grand nombre. »

C'est là un des derniers actes de ce siècle, qui ne fut pas sans gloire pour le catholicisme, puisqu'il produisit saint Cyrille, saint Prosper, saint Hilaire d'Arles, saint Remi, Clovis, sainte Clotilde, et qu'il entendit les derniers accents des Pères de l'Eglise. Théodoric vint à Rome en l'an 500 ; saint Fulgence assistait à son entrée triomphale, et la pompe qui y fut déployée, l'aspect de toutes les grandeurs humaines dans ce qu'elles ont

Digitized by Google

de plus enivrant et de plus sublime, lui inspirèrent, assure-t-il, un profond dégoût du monde.

Le roi des Goths séjourna peu de temps dans cette ancienne capitale de l'empire. Odoacre y avait passé, lui aussi, en 467; mais il était presque aussitôt retourné à Ravenne. On dirait que cette *veuve des nations* était trop majestueuse encore dans sa ruine pour ces chefs d'aventuriers, sans aïeux et sans souvenirs de gloire. Il leur fallait une capitale nouvelle comme eux; et Rome, abandonnée à elle-même, vit croître de jour en jour au milieu d'elle la puissance pontificale, seule puissance, au reste, qui convînt désormais à sa grandeur déchue, parce qu'elle embrassait à la fois le passé et l'avenir.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Oblectat me, Roma, tuas spectare ruinas!

ÆNEAS SYLVIUS.

Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux.

CHATEAUBRIAND.

SIXIÈME SIÈCLE.

Le règne de Théodoric fut un bienfait pour l'Italie, après les secousses qui l'avaient ébranlée. Ce prince avait de nobles inclinations, et, à l'énergie de sa race, se joignait chez lui une sage tolérance et une haute estime pour les talents et la vertu, dans quelque rang qu'ils se trouvassent. Au lieu de semer les ruines sur son passage, comme Alaric, Attila, Genséric, il édifia des monuments, protégea les arts, et Cassiodore nous a conservé, dans son pompeux latin, un témoignage irrécusable de l'admiration que causèrent au roi des Goths les merveilles de Rome : *Quæ tantum visentibus conferunt stuporem ut aliarum civitatum possint miracula superari.*

Quoique Théodoric fût arien, on le vit respecter les églises catholiques ; il maintint d'ailleurs les lois anciennes, mais laissa l'armure des Barbares pour revêtir

Digitized by Google

la toge des Romains. Aussi son entrée à Rome, en 500, fut-elle signalée par les applaudissements de la population entière. Ce fut alors qu'il rencontra Boëce et qu'il se l'attacha, ainsi qu'il fit plus tard pour Cassiodore.

Anicius-Manlius-Torquatus Boetius appartenait aux antiques familles dont il portait les noms. Il avait passé sa jeunesse à Athènes et s'était fait connaître dès lors par de savantes traductions latines de Platon, d'Aristote, d'Archimède et d'Euclide. Revenu à Rome, sa patrie, il fut élu consul en 485, à l'âge de trente-deux ans. En 500, ses deux fils furent consuls ensemble, et lui-même fut choisi pour haranguer Théodoric au milieu du sénat. Ces glorieux souvenirs le consolaient encore dans sa prison, vingt-cinq ans après. Lorsque, accablé sous le poids du malheur, les plaintes s'échappaient de sa bouche, il lui semblait aussitôt entendre la Fortune qui lui disait :

« Est-il aucun événement, quelque triste qu'il soit, qui puisse vous faire oublier ce jour heureux, ce grand jour où vos deux fils, élus consuls en même temps, furent conduits chez vous environnés de sénateurs, au milieu de mille cris d'allégresse ; ce jour où, assis dans les premières places du sénat, ils vous entendirent prononcer le panégyrique du roi avec une éloquence qui vous attira les applaudissements les plus flatteurs et les mieux mérités ?... Vous eûtes lieu alors de vous louer de la Fortune, puisqu'elle vous témoignait la prédilection la plus marquée, en vous faisant une faveur qu'elle n'a jamais faite à aucun autre homme. Voulez-vous donc maintenant compter à la rigueur avec elle [1] ? »

[1] *De Consolatione Philosophiæ*, lib. II.

Digitized by Google

Boëce était à la fois théologien, philosophe, mathématicien et musicien habile. On le citait comme le personnage le plus distingué de Rome ; et, lorsque Gondebaud, roi des Burgondes, voulut visiter cette antique capitale, ce fut Boëce qui fut chargé par Théodoric de lui en faire admirer les merveilles. De toutes ces merveilles, deux seulement parurent frapper Gondebaud : deux horloges. Sur l'une d'elles, *l'aiguille marquait l'espace du jour, et les heures étaient indiquées par une ombre légère ;* dans l'autre, *pour ne rien devoir aux astres, on avait obtenu de la circulation de l'eau qu'elle rendît compte des mouvements du ciel* [1]. Gondebaud voulut avoir des horloges semblables ; il en demanda à Théoderic, et Théodoric s'adressa aussitôt à Boëce.

« La connaissance des quatres branches des mathématiques, lui écrivit-il, t'a facilité l'entrée dans les voies les plus secrètes de la science mécanique qui s'appuie sur elles. Il n'est rien qui puisse résister à la puissance de la mécanique ; elle familiarise avec les miracles, et sait montrer comme faciles des choses que les hommes ne peuvent s'attendre à voir, et qui leur font douter de leur propre vue lorsqu'ils les voient. La science mécanique sait soulever les eaux et les faire retomber à son gré ; elle mesure et dirige l'activité du feu ; elle enfle les orgues d'un souffle artificiel pour leur faire exécuter avec art les airs les plus harmonieux... Elle forme, à l'aide de l'airain, des taureaux qui mugissent, des serpents qui sifflent, et des oiseaux qui apprennent comme à reprendre leur voix naturelle et à charmer par la douceur de leurs chants... »

[1] *Cassiodori variarum*, lib. I, ep. 45.

Digitized by Google

« Tu as, nous le savons, étudié tout cela avec beaucoup de soin. Fais-nous donc, aussitôt que posssible, ces deux horloges, afin que ton renom parvienne là où ne peut aller ta personne. Que les nations étrangères apprennent par toi que nous possédons des nobles égaux en mérite aux auteurs les plus célèbres. Combien de fois ces peuples ne refuseront-ils pas de croire à la réalité des objets qu'ils auront sous les yeux ? Combien de fois ne prendront-ils pas ces choses réelles pour les illusions d'un songe ? Et lorsqu'ils seront enfin revenus de leur stupeur, comment oseront-ils se dire et se croire égaux à nous, chez lesquels ils savent qu'existent des savants capables de telles œuvres ? »

Le style emphatique de cette lettre ne fait que mieux ressortir l'importance que Boëce s'était acquise par ses talents et par son caractère. L'austérité de sa vie rappelait à la fois l'ancien Romain et le chrétien dévoué. Gendre de Symmaque, personnage consulaire aussi vénérable par lui-même que par les hautes charges qu'il avait remplies, toutes les vertus semblaient être réunies dans cette famille. Proba, l'une des filles de Symmaque, avait embrassé la virginité et était en correspondance habituelle avec saint Fulgence ; Galla, une autre de ses filles, recevait tous les jours douze pauvres à sa table, et elle consacra tous ses biens à la fondation d'une église et d'un hôpital. La première femme de Boëce, Elpis, avait laissé un grand renom de beauté, de piété et de talent poétique ; on lui attribue les hymnes de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Sa seconde femme, Rusticienne, fille de Symmaque, distribua aux malheureux tout ce qu'elle

Digitized by Google

possédait, lors du siège de Rome par Totila, et se vit réduite à mendier à son tour. Quant à Boëce, en même temps qu'il suffisait à tous ses devoirs d'homme politique, on le voyait commenter les *Catégories* d'Aristote, et défendre la pureté du dogme catholique contre Nestorius, contre Eutychès, et, en dernier lieu, contre Arius. Son ouvrage sur *la Trinité* coïncida avec les mesures prises par l'empereur Justin à l'égard des hérétiques, mesures qui irritèrent profondément Théodoric, arien lui-même, et protecteur naturel de ses coreligionnaires. Aussi peut-on croire que la publication de cet ouvrage ne fut pas étrangère à la catastrophe de Boëce. Lorsqu'il l'écrivit toutefois, il était déjà en prison, accusé de haute trahison par des courtisans auxquels il reprochait les malheurs publics. Symmaque, son illustre beau-père, fut également jeté dans un cachot, sous le vain prétexte d'avoir voulu soutenir les prétentions du sénat contre l'autorité de Théodoric.

Ce fut alors, et en présence de la mort, que Boëce écrivit son beau livre de la *Consolation de la Philosophie*. La philosophie n'était pas pour lui la lumière comme pour tant d'autres; elle n'était que l'aurore de la véritable lumière, *veri præviam luminis;* et il allait tracer le tableau des récompenses destinées aux élus, lorsque les bourreaux vinrent l'interrompre. *O hommes! fuyez le vice, pratiquez la vertu* [1]; telles furent ses dernières paroles; et il alla, sans doute, recevoir au ciel les récompenses dont il eût voulu pouvoir révéler toute la grandeur à la terre. Boëce fut étranglé à Pavie, en 524, à

[1] *De Consolatione Philosophiæ, in fine.*

Digitized by Google

l'âge de soixante-dix ans; Symmaque fut mis à mort l'année suivante.

Cependant Théodoric avait envoyé le pape Jean à Constantinople, afin d'obtenir de l'empereur la révocation des ordonnances portées contre les hérétiques. — Je ne vous promets point de faire ce que vous me demandez, avait répondu le pontife, ni même de me porter votre interprète. — Mais Théodoric ne l'avait pas moins fait embarquer pour Constantinople, avec menace. Les ordonnances ne furent pas révoquées, et le pape Jean, emprisonné à son retour à Ravenne, mourut de faim et de soif dans son cachot (27 mai 526).

Ainsi Théodoric, devenu inquiet et soupçonneux avec l'âge, ternit en quelques jours l'éclat d'une belle vie. A partir de ce moment, d'affreux remords le poursuivirent. Un jour, au lieu de la tête d'un poisson qu'on avait servie sur sa table, il lui sembla voir la tête sanglante de Symmaque, et il tomba dans une agitation que rien ne put calmer. Sa mort suivit de près celle de ses victimes [1].

L'église fondée par Galla, fille de Symmaque, existe encore à Rome, où elle fut longtemps connue sous le titre de Sainte-Marie *in Porticu,* à cause du portique d'Octavie qui l'avoisine. Aujourd'hui, elle porte le nom de sa fondatrice [2]. On y vénérait autrefois une image miraculeuse de la Vierge qui fut donnée par les anges

[1] Amalasonte, fille de Théodoric, lui fit ériger un tombeau près de Ravenne. Ce tombeau, en forme de rotonde, est une imitation en petit du môle d'Adrien. Les cendres de Théodoric y étaient placées dans un sarcophage de porphyre.

[2] L'hospice de Sainte-Galla a été considérablement augmenté et doté par la famille Odescalchi.

Digitized by Google

à sainte Galla, au rapport de saint Grégoire ; cette image a été transportée à Sainte-Marie *in Campitelli*. L'église de Sainte-Galla occupe l'emplacement de la demeure de la sainte, qui était aussi celle de Symmaque et peut-être celle de Boëce. C'était donc là, entre le théâtre de Marcellus et le portique d'Octavie, au pied du Capitole et de la roche Tarpéienne, que ces deux vieux Romains se consolaient de la décadence de la cité impériale, en voyant la cité chrétienne lever noblement la tête du sein des ruines, conquérir par la parole ceux qui l'avaient conquise par les armes, et étendre une seconde fois la domination romaine sur le monde.

Aujourd'hui le théâtre de Marcellus est devenu le palais d'un prince; le portique d'Octavie, dépouillé de ses temples, de ses statues, de la belle Vénus et de l'Apollon citharède, sert d'abri aux marchands de poisson : et la demeure de Galla et de Symmaque est tout à la fois une église et un hôpital. Rome païenne ne songeait qu'aux jouissances du riche; Rome chrétienne a toujours une consolation et une larme pour les douleurs du pauvre.

La mort de Théodoric replongea dans l'anarchie les provinces italiennes. Pendant quelques années sa fille Amalasonte occupa dignement sa place ; mais, jaloux du pouvoir, Théodat la fit étrangler, sous prétexte d'adultère. Ce drame affreux s'accomplit dans une île, au milieu du lac Bolsène. Peu d'années après Théodat fut à son tour détrôné et mis à mort comme un lâche; puis Vitigès et Totila se virent réduits à disputer pied à pied les anciennes conquêtes des Goths à l'active habileté de Bélisaire.

Digitized by Google

Dans cette désorganisation progressive, tous les liens sociaux finirent par se briser. Il n'y eut plus de droits reconnus, plus d'attributions fixes ; le respect dont le pouvoir était autrefois environné s'éteignit dans les masses ; et, sans l'autorité de la religion, qui ralliait encore les âmes dans une foi et une espérance communes, il n'y aurait plus eu dans le monde que des êtres isolés, souvent ennemis, mais de société nulle part. Lorsqu'il arrive de ces époques de fractionnement et d'individualisme, une souffrance profonde travaille l'humanité. Alors on voit ceux qui sentent en eux-mêmes l'amour de l'ordre, et qui ont assez d'énergie pour résister aux influences dissolvantes qui les entourent, se rechercher, s'assembler et s'unir les uns aux autres par des liens d'autant plus étroits que l'anarchie autour d'eux est plus grande. Jamais les associations ne se multiplient en plus grand nombre que dans ces jours où le pouvoir est incertain ou contesté. On cherche à se protéger mutuellement, alors qu'on ne voit plus de protecteur à sa tête ; on sent davantage le besoin de lever ensemble les mains au ciel, et de s'abîmer ensemble dans la contemplation des jugements de Dieu, alors que le monde ne vous offre plus que désolation et que ruine.

Ne nous étonnons donc point que ce soit durant les années d'épreuves du sixième siècle que les institutions monastiques aient commencé à fleurir en Occident.

Saint Benoît, dont la règle a servi de modèle à toutes les autres, était né en 480 aux environs de Norcie, dans la province de Spolette. Ses premières années s'écoulèrent à Rome, où son père occupait un rang

Digitized by Google

élevé. On montrait encore, du temps de Mabillon, quelques vestiges de la maison qu'il habitait près de Saint-Benoît *in Piscinula*. L'impression que Rome, ses plaisirs, ses jeunes gens corrompus produisirent sur Benoît, fut toute différente de celle qu'ils avaient produite sur Jérôme, et qu'Augustin avait ressentie à Carthage. Ce n'est pas de la sédution qu'il éprouve, c'est du dégoût. Tout jeune encore, il prend la fuite ; il parvient même à se dérober à sa nourrice, dont la vigilance maternelle avait d'abord surpris sa pensée ; et seul, errant loin de la ville, il cherche quelque lieu écarté, quelque retraite sauvage, où ne puisse arriver le bruit des hommes. A vingt milles de Tibur s'élève une montagne au pied de laquelle l'Anio s'élargit comme un lac ; elle est déserte, couverte de broussailles, et sur son sommet s'ouvre une grotte basse et étroite dans la paroi abrupte du rocher. Tel était le lieu que Benoît choisit pour sa demeure ; il y vécut plusieurs années, vêtu de peaux de bêtes, et s'en remettant à Dieu du soin de sa nourriture. Qu'est-ce que ce genre de vie ? dira-t-on ; un effet de la simplicité d'un esprit faible ou de l'exaltation d'un fanatique ; et l'on sourira de pitié, *deridetur justi simplicitas* [1]. Eh bien ! cette *simplicité du juste* attira à Benoît l'admiration et les hommages, parce que tout homme qui est puissant sur lui-même est puissant sur les autres ; parce que ce n'est pas sans de longues méditations et des épreuves étranges à nos yeux, que l'on obtient d'en haut de ces pensées qui vivent des siècles.

La foule accourait donc à Sublac, autour de la

[1] Sanct. Gregor., cap. XII, *in Job*.

Digitized by Google

grotte sacrée de Benoît. Equitius et Tertullus, tous les deux sénateurs romains, vinrent lui confier leurs fils Maur et Placide ; et il fallut construire douze monastères[1] pour recevoir tous les hommes lassés du monde qui venaient se ranger sous sa loi. De Sublac, Benoît passa au mont Cassin, où il promulgua cette règle admirable qui a survécu aux lois de tous les empires, a peuplé l'Europe de religieux, cultivateurs, littérateurs, médecins, érudits, et aidé si puissamment à la civilisation du monde.

Vers la fin de ce même sixième siècle, un autre homme, simple, lui aussi, comme les justes, croyant aux visions surnaturelles, aux révélations et aux miracles, Grégoire le Grand, passant à Rome sur le marché aux esclaves, en vit plusieurs de formes remarquables qui attendaient des acheteurs. Il demande quelle est leur patrie. — C'est l'île des Bretons. — Leur religion ? — Ils sont païens. — Et, pénétré aussitôt d'une charité dévorante, Grégoire choisit quelques moines et les envoie convertir l'île des Bretons. Ces moines partent ; la langue des peuples qu'ils ont mission de convertir leur est inconnue ; à peine même pourraient-ils déterminer la position géographique de cette île lointaine. Elle est aux extrémités de la terre,

[1] Les douze monastères fondés par saint Benoît à Sublac étaient ; 1° la Sainte-Grotte ; 2° Saint-Cosme et Saint-Damien, aujourd'hui Sainte-Scholastique ; 3° Saint-Ange après le lac ; 4° Sainte-Marie, depuis Saint-Laurent ; 5° Saint-Jérôme ; 6° Saint-Jean-Baptiste ; 7° Saint-Clément ; 8° Saint-Blaise, depuis Saint-Romain ; 9° Saint-Michel au-dessus de la grotte ; 10° Saint-Victorin au pied du mont Porcaire ; 11° Saint-André ; 12° la Vie-Éternelle, aujourd'hui le Val-Saint. La plupart de ces monastères n'existent plus.

Digitized by Google

ad fines terræ, voilà tout ce qu'ils savent ; et ils marchent devant eux comme s'ils avaient une étoile pour les guider. Deux ans après leur départ, l'Angleterre était acquise à la foi chrétienne. Voilà les œuvres de la simplicité des justes ! les profonds calculs de la raison n'en firent jamais autant. Il y a entre Dieu et l'homme un mystère que toute la science des philosophes ne sondera jamais.

Les traces de saint Benoît et de saint Grégoire le Grand sont trop profondément empreintes dans le monde pour qu'on ne recherche pas avidement les souvenirs qui les rappellent. Ces souvenirs sont vivants encore à Rome, à Subiaco, à Vicovario, où Benoît chercha vainement à reformer un monastère, et au mont Cassin.

A Vicovario, on voit encore les cellules creusées dans la pierre, et le réfectoire où se rompit le vase empoisonné que des religieux corrompus présentèrent au saint. A Subiaco, l'ancienne Sublac, il ne reste plus que deux monastères des douze qu'avait construits saint Benoît, le *Sacro-Speco* et Sainte-Scholastique. La montagne, sans cesse visitée par les pèlerins, n'offre plus ces abords difficiles qui la firent préférer par le pieux anachorète. Un sentier dessiné parmi les rochers et la verdure, d'où l'on entend le bruit des cascades de l'Anio, et qui semble parfois comme suspendu sur le cours du fleuve, vous conduit d'abord à Sainte-Scholastique, curieux monument avec ses cloîtres en ogive et les caractères divers de son architecture ; puis vous reprenez votre marche, et bientôt apparaît au-dessus de votre tête le vaste couvent qui a été élevé devant la grotte sanctifiée par Benoît : *il*

Digitized by Google

Sacro-Speco. En gravissant cette côte embellie par tous les prestiges de la nature, je songeais moins aux riants paysages qui l'environnent qu'à la vie extraordinaire de celui qui l'a rendue célèbre ; j'éprouvais quelque chose de cette joie sainte de Mabillon lorsqu'il approcha de la demeure du fondateur de son ordre : *Non sine gestientis animi gaudio tritam a beatissimo patre atque sanctis hominibus viam incessimus* [1].

A Subiaco, tout parle de saint Benoît. La grotte qu'il habita, *longue comme une stature d'homme, mais un peu moins haute* [2], s'ouvre encore derrière l'autel d'une petite chapelle souterraine. A quelques pas de là, est le champ d'épines sur lequel il se roula pour éteindre en lui le feu des passions. Au-dessus du rocher était le monastère de Romain, de ce religieux qui descendait chaque jour à Benoît un peu de pain à l'aide d'une corde et d'une clochette. Sur la rive opposée de l'Anio, quelques vestiges indiquent, assure-t-on, la demeure de Florent, prêtre impur, qui envoya des courtisanes tenter la vertu des nouveaux moines. Ce fut la haine de ce prêtre qui décida saint Benoît à quitter Subiaco et à aller chercher un asile sur une autre montagne, au-dessus de la petite ville de Cassinum. Cette montagne était dominée par un temple d'Apollon et par un bois où le peuple allait faire des sacrifices. Saint Benoît abattit les arbres et le temple, et construisit deux oratoires, l'un dédié à saint Martin,

[1] Mabillon, *Musæum italicum*. C'est au mois de décembre 1685 que ce pieux et savant Bénédictin accomplit le pèlerinage de Subiaco.

[2] *Staturâ hominis non longior, paulò minùs alta*. Ce sont encore les paroles de Mabillon.

Digitized by Google

l'autre à saint Jean, à la place des autels des idoles. La tour édifiée par lui et les deux petites chambres qu'il occupa existent encore à l'entrée du couvent [1]. Totila vint y visiter l'homme de Dieu en 542, et entendit alors de sa bouche la prédiction de ses conquêtes et de sa mort. Pouvons-nous enfin oublier que dans ce même monastère vécut et mourut Carloman, fils de Charles Martel ; et que Ratchis, roi des Lombards, y prononça ses vœux de religion entre les mains du pape Zacharie, tandis que sa femme et sa fille se retiraient au couvent voisin de Piombarole.

Les deux principales abbayes de Bénédictins de Rome sont Saint-Paul *hors des murs* et Saint-Calixte. La science et la vertu sont empreintes chez les enfants de saint Benoît d'un caractère particulier de modestie et de bienveillance. Quelque part que vous les rencontriez, ce sont pour vous comme d'anciens amis dont la conversation respire une douce familiarité et une cordialité pleine de franchise, *familiaritate dulces et simplicitate aperti* [2].

[1] Quelques auteurs ne voient cependant dans cette tour et dans les petites chambres où l'on croit qu'habita saint Benoît, qu'un reste des constructions de l'abbé Petronax au huitième siècle. Dans tous les cas, elles auraient été édifiées au lieu même de l'habitation du saint. On lit dans la principale de ces chambres l'inscription suivante : *Pars superior antiquissimæ turris in quâ S. P. Benedictus cœlestibus visionibus illustratus, dùm viveret, habitabat; et in eâ angelorum concentus, odoris fragrantiam ac lucis immensitatem ab antiquis viris in præcipuis festivitatibus audiri et videri solitum fuit.*

[2] Je ne puis mieux exprimer l'impression que les Bénédictins ont produite sur moi partout où j'en ai rencontré, en Italie, en Sicile ou en France, qu'en reproduisant les paroles mêmes de Mabillon au

Digitized by Google

Lorsque Totila vint au mont Cassin, il n'avait pas encore conquis Rome sur les troupes de l'empereur d'Orient. Rome, sans force par elle-même, délaissée par les Césars, amoindrie par la servitude, passait d'un joug sous un autre ; et son sang, son or s'épuisaient pour satisfaire à la convoitise de ses vainqueurs. Prise par Bélisaire en 536, elle se vit aussitôt après assiégée par Vitigès et l'armée des Goths. On remarqua alors le respect des Goths pour les choses saintes. Les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, bien que situées hors des murs de la ville, demeurèrent intactes, et les offices ne cessèrent pas un instant d'y être célébrés. Le siége fut cependant long et cruel; les aqueducs furent rompus ; Rome souffrit de la disette, et l'on se vit réduit à la cruelle extrémité d'embarquer les femmes et les enfants sur le Tibre. Enfin Vitigès fut vaincu, et Bélisaire quitta l'Italie.

Mais alors apparut Totila. Son premier exploit fut la conquête de Naples ; puis il se présenta devant Rome, qui eut à subir un nouveau siége et une nouvelle famine. Les Romains demandèrent du pain, à grands cris, aux généraux de l'empereur : — Si vous ne pouvez nous donner de quoi vivre, leur disaient-ils, ouvrez-nous les portes ou tuez-nous. — Vous donner des vivres est impossible, leur répondait-on ; vous laisser partir serait dangereux, et vous tuer serait impie. — Dans cette extrémité, on vit un jour cinq petits en-

moment où il quittait ses confrères de Rome : *Erant vero cum bonis illis patribus sermones nostri quales amantium inter sese et benevolentium esse solent, familiaritate dulces et simplicitate aperti.*

Digitized by Google

fants se pressant autour de leur père, qui ne pouvait répondre aux cris de leur faim que par l'impuissance de son désespoir. — Suivez-moi, leur dit-il tout à coup; les enfants le suivent avec bonheur et espérance ; mais arrivé sur un des ponts du Tibre, le malheureux s'enveloppe la tête de son manteau et se précipite dans le fleuve. On permit alors aux habitants de sortir de la ville, ou plutôt on leur en vendit la permission.

Rome ne tarda pas, d'ailleurs, à être livrée à l'ennemi par la trahison des soldats Isauriens préposés à la garde de la porte *Asinaria*, près de Saint-Jean de Latran (17 décembre 456). Totila y entra de nuit en faisant sonner les trompettes, pour que les habitants pussent se réfugier dans les églises. Le pillage toutefois fut permis, et les citoyens chassés de leurs demeures durent quitter la ville. Totila voulait faire de Rome un lieu de pâturage ; et Rome, *la maîtresse des nations*, devint alors *solitaire et veuve*, comme autrefois Jérusalem. Mais Totila l'avait à peine quittée, que Bélisaire y rentra et fit relever ses murailles dont une partie déjà avait été détruite. Le mur construit par Bélisaire existe encore au pied de l'Aventin et sur le Cœlius ; mais il faut remonter jusqu'à Honorius et Aurélien pour trouver l'origine du reste de l'enceinte.

Cependant, le général de Justinien s'étant éloigné une seconde fois, Totila se présenta encore devant la capitale ; il y pénétra encore par la trahison des Isauriens qui lui ouvrirent la porte Saint-Paul, et alors commença un affreux massacre de tous les Grecs qui se trouvaient dans la ville.

Il était enfin réservé à l'eunuque Narsès de mettre

Digitized by Google

un terme à la domination des Goths en Italie. Deux fois il triompha de Totila, en 552 ; Totila fut tué à la dernière bataille ; et Rome, redevenue vassale de l'empire d'Orient, se vit soumise aux vice-rois, qui, sous le titre d'exarques, commandaient à Ravenne. Le pont qui existe encore sur l'Anio, au pied du mont Sacré, est un monument du séjour de Narsès à Rome.

Nous ne tracerons pas l'histoire de l'exarchat de Ravenne, qui ne serait après tout que l'histoire de la faiblesse et de l'impuissance de quelques hommes sans nom, au milieu d'une des crises les plus violentes qui aient affligé l'humanité. Aux Huns, aux Vandales, aux Goths succédèrent les Lombards, nation impie et sacrilége, par qui les lieux saints ne furent même plus épargnés, qui remplit le ciel de martyrs et *dépeupla la terre* [1].

« Qu'y a-t-il encore dans le monde qui nous puisse plaire ? s'écriait saint Grégoire ; nous ne voyons que tristesse, nous n'entendons que gémissements ; les villes sont détruites, les forteresses ruinées, les campagnes ravagées ; la terre est réduite en solitude, et ces petits restes du genre humain sont continuellement battus par les fléaux de Dieu. Nous voyons les uns entraînés en captivité, les autres mutilés, les autres tués. Rome même, autrefois la maîtresse du monde, nous voyons à quoi elle est réduite : accablée de douleurs, abandonnée par ses citoyens, insultée par ses ennemis, pleine de ruines ! Où est le sénat ? où est le peuple ? que dis-je, des hommes ? Les édifices

[1] *Depopulati sunt agri, in solitudinem terra redacta est.* (S. Greg. papa, hom. VI, l. II.)

Digitized by Google

mêmes se détruisent, les murailles tombent. Où sont ceux qui se réjouissaient de sa gloire? où est leur pompe et leur orgueil? Autrefois ses princes et ses chefs se répandaient dans les provinces pour les piller; les jeunes gens accouraient de tous côtés au milieu d'elle pour s'avancer dans le monde : maintenant qu'elle est déserte et ruinée, personne n'y vient plus chercher la fortune; il n'y reste plus de puissants capables d'opprimer les autres. »

Le saint pontife ne s'expliquait une telle décadence que par l'approche de la fin des temps. Aussi la voix de sa douleur retentissait-elle sans cesse dans les églises de Rome comme celle de ces prophètes qui criaient autour des murs de Jérusalem : *Malheur! malheur!...* « Dieu a déjà terrassé la gloire du monde, s'écriait-il, et les ruines qui s'amoncellent nous annoncent le jour de sa sévérité et de sa justice (*districti sui judicii diem propinquantem denuntiant*). Méprisons donc de tout notre cœur ce monde, du moins quand il périt [1]. »

Saint Grégoire eut le bonheur de sauver Rome d'une nouvelle catastrophe, en obtenant d'Agilulfe, roi des Lombards, qu'il n'y entrerait pas. Agilulfe se convertit peu de temps après à la foi catholique que professait son épouse, la grande et noble Théodelinde. Ainsi l'influence chrétienne agissait sur les vainqueurs, et semait parmi eux des germes de civilisation, au moment où toute civilisation semblait étouffée pour jamais sous des ruines.

L'œuvre du catholicisme fut surtout, à cette époque,

[1] Hom. XVIII, *in Ezechiel.* et Hom. V, *in Isaï.*

Digitized by Google

une œuvre de conciliation et de fusion. Il ne s'attacha pas plus aux lambeaux de la pourpre romaine qu'au sayon de peau des Barbares, et, comme l'Apôtre, il ne vit *ni Juif, ni Grec, ni homme libre, ni esclave,* mais partout des *frères en Jésus-Christ.* Aussi est-ce à lui que revint naturellement le patronage de toutes les infortunes et le droit d'opposition à toutes les mesures violentes et iniques. Le respect et la confiance des peuples commençaient dès lors aussi à lui reconnaître une haute juridiction sociale sur un monde qu'il avait rendu à la vie, et cette juridiction s'accrut et se fortifia avec les siècles. Pendant huit cents ans, l'Europe n'a pas eu d'autre recours contre la tyrannie.

Mais remarquez, de plus, le progrès rapide du principe d'égalité chrétienne dans le monde par la seule action du catholicisme, et au moment même où l'univers entier semble soumis au régime de la force. Sous le paganisme, il était reconnu que Jupiter privait de la moitié de leur intelligence ceux qu'il destinait à l'esclavage : Homère l'avait dit. Non-seulement l'esclavage n'était pas considéré comme contraire à la loi primordiale de l'humanité, mais il était même, assurait-on, dans l'ordre de la nature : Aristote l'avait prouvé par des syllogismes sans réplique. Enfin, pour qu'aucun remords ne vînt troubler la conscience de la société, on avait déclaré que rien de bon ne pouvait loger dans l'âme d'un esclave, et les riches avaient applaudi ! Combien de peuples, combien de générations avaient passé depuis que ces maximes dégradantes étaient devenues des lois pour le monde ! Et voilà tout à coup que, cent ans après la naissance de Jésus-Christ, un préfet de Rome, Hermès, affranchit

Digitized by Google

douze cent cinquante esclaves le jour de sa conversion au catholicisme. Sous Dioclétien, un autre préfet de la grande ville, Chromace, donne la liberté à quatorze cents esclaves qui allaient recevoir le baptême avec lui. *Ceux qui deviennent les enfants de Dieu,* s'écrie-t-il, *ne doivent pas être les esclaves d'un homme.* La même pensée, nous nous le rappelons, s'était déjà trouvée au fond du cœur des deux pieuses vierges Praxède et Pudentienne. Les païens sourient de pitié ; ils reprochent aux chrétiens d'admettre parmi eux des âmes *abjectes et ignobles.* — « N'y a-t-il donc point chez vous, demandent-ils, des riches, des pauvres, des esclaves et des maîtres ? — Non, répond Lactance ; et c'est parce que nous nous croyons tous égaux que nous nous appelons du nom de frères. S'il y a diversité dans les conditions, il n'y a point pour cela d'esclaves, et, religieusement, nous sommes tous serviteurs de Dieu [1]. »

Au cinquième siècle, saint Chrysostôme proclamait au milieu de Constantinople, au milieu de ces puissants auxquels les lois romaines donnaient droit de vie et de mort sur leurs esclaves, que si l'esclave n'était pas traité convenablement par son maître, il ne pouvait être obligé à le servir [2]. Les violences des Vandales et des Lombards ne firent que hâter le progrès de ces idées de charité, qui apparurent dès lors comme l'unique sauvegarde de la société contre la barbarie ; et bientôt les vainqueurs se virent réduits à dissimuler, sous les formes plus douces de la servitude, le pouvoir qu'ils prétendaient s'arroger sur les vaincus.

[1] *Instit. divin.*, lib. I, chap. XVI.
[2] Hom. XI, *in Ep.* I *ad Corinthios.*

Digitized by Google

On ne peut s'étonner, en voyant cette puissance de la religion se développer constamment, que les grands de la terre, que les empereurs et les rois cherchassent à faire perdre à l'Église quelque chose de sa haute indépendance pour en faire l'auxiliaire de leur politique. Ainsi nous avons vu que, depuis Constantin, les successeurs des Césars s'attribuaient une certaine influence sur l'élection des pontifes romains. Cette influence ne fut d'abord qu'indirecte; mais sous Justinien elle devint patente, et prétendit même s'exercer comme un droit. Le pape fut alors nommé, après trois jours de jeûnes et de prières, par le clergé, les grands, le peuple et les soldats (*clerus, optimates, populus et milites*). Il en était ensuite référé à l'empereur pour obtenir son approbation. La cour de Constantinople pensa s'être ainsi rendue maîtresse du pouvoir pontifical, et elle voulut en disposer à son gré. On vit deux courtisanes, Théodora et Antonina, l'une épouse de l'empereur, l'autre du plus célèbre général de l'empire, essayer de vendre le pontificat au prix de l'or et au prix de la foi. Le pape Sylvère maintenait avec trop de fermeté, à leur avis, la pureté du dogme catholique, et elles ordonnèrent à Bélisaire de le déposer, sous prétexte d'intelligence avec les Goths. Bélisaire manda le pontife au palais, et là, le général et la courtisane flattent, menacent, demandent une adhésion écrite à la croyance des hérétiques ou bien une abdication. Le digne vieillard demeure inébranlable et se retire à Sainte-Sabine. Deux fois on l'invite à revenir au palais, deux fois il y retourne ; mais à la dernière, ceux qui l'accompagnaient ne purent entrer avec lui, et on ne le revit plus. Le lendemain Bélisaire

Digitized by Google

fit procéder à l'élection d'un nouveau pontife, et, malgré les hésitations d'un grand nombre de Romains, il parvint à faire élire le diacre Vigile, homme de confiance de Théodora.

Sylvère fut relégué d'abord à Patare, puis dans l'île de Palmaria, où il mourut de misère et de faim (20 juillet 538).

Quant à Bélisaire, il ne tarda pas à se repentir de son crime ; il chercha même à l'expier par l'édification d'une église qui fût à jamais l'expression de sa douleur. Cette église existe encore près de la fontaine de Trevi. Elle est connue sous le nom de Sainte-Marie *in Fornicâ*. Une vieille pierre y porte l'inscription suivante : « Le patrice Bélisaire, ami de la ville, a fondé cette église pour obtenir le pardon de sa faute, *ob culpæ veniam ;* ô vous qui mettez le pied dans ce lieu saint, priez souvent Dieu pour qu'il ait pitié de lui. »

La mort de Sylvère put seule confirmer l'élection irrégulière de Vigile ; mais alors il arriva, par un de ces jugements de Dieu qui font tourner toute la prudence du sage contre lui-même, que Vigile devint le champion le plus inébranlable de l'orthodoxie. Il ne craignit même pas d'excommunier l'impératrice qui l'avait fait élire. Mais le sort de son prédécesseur devint alors le sien. — « Arrêtez-le partout, écrivait Théodora au gouverneur de Rome, soit dans la basilique de Latran, soit ailleurs, *excepté dans Saint-Pierre*. Amenez-le devant moi, ou, si vous ne le faites, je vous jure par le Dieu éternel que je vous ferai écorcher *excoriari te faciam*. » Vigile fut plusieurs années dans les chaînes à Constantinople et il ne faiblit pas.

Digitized by Google

« Quoique vous me teniez captif, criait-il, vous ne tenez pas saint Pierre. »

C'est au pape Vigile qu'Arator, sous-diacre de l'Église romaine, fit hommage de son poème des *Actes des Apôtres*, composé en vers hexamètres et divisé en deux livres [1]. Il le lui présenta dans une réunion de la plus grande partie du clergé *au presbytère, devant la Confession de saint Pierre;* et toutes les personnes distinguées de Rome ayant demandé que l'ouvrage fût récité publiquement, le pape ordonna que lecture en fût faite dans la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens. Arator lut lui-même son poème, et de telles acclamations l'accueillirent; la foule, qui encombrait la basilique, redemanda tant de fois les mêmes passages, qu'il lui fallut quatre jours pour l'achever. Cette brillante solennité ne rappelle-t-elle pas Hérodote aux jeux olympiques ?

Sous le pontificat de Pélage II, en 589, Rome fut ravagée par une inondation du Tibre, et, lorsque les eaux se retirèrent, elles laissèrent dans les rues et dans les maisons des miasmes infects qui occasionnèrent la peste. Cette peste fut affreuse; on mourait en éternuant, en bâillant, et le pape fut emporté par la contagion. « La mort n'attend pas la maladie, s'é-

[1] Arator était un des hommes les plus distingués du sixième siècle. Théodoric lui confia plusieurs importantes missions, et Athalaric le nomma *comte des domestiques*. Dans la lettre que Cassiodore lui écrivit pour lui annoncer cette dernière faveur, il s'applaudissait de ce que *la Ligurie avait, elle aussi, son Cicéron* Arator renonça au monde, entra dans le clergé et consacra dès lors ses talents à la religion. Son poème des *Actes des Apôtres* se trouve dans la collection des poètes latins ecclésiastiques, édition de Fabricius.

Digitized by Google

criait saint Grégoire, elle enlève le pécheur avant qu'il songe à faire pénitence ; ce n'est pas une partie des habitants qui périt, tout tombe à la fois, les maisons demeurent vides ! »

Grégoire, qui était alors secrétaire de Pélage, avait réuni le peuple dans l'église de Sainte-Sabine ; il lui propose, pour le lendemain, jour de la Résurrection, une procession solennelle qui devra se rendre à Sainte-Marie-Majeure, en sept bandes parties de sept églises différentes. De là lui est venu le nom de *litanie septiforme*. « La litanie des clercs, dit Grégoire, sortira de l'église du bienheureux Jean-Baptiste (le baptistère du Latran) ; celle des hommes, de l'église du bienheureux martyr Marcel ; celle des moines, de l'église des martyrs Jean et Paul ; celle des servantes de Dieu, de l'église des bienheureux martyrs Cosme et Damien ; celle des femmes mariées, de l'église du bienheureux premier martyr Saint-Étienne ; celle des veuves, de l'église du bienheureux martyr Vital ; et enfin la litanie des pauvres et des enfants, de l'église de la bienheureuse martyre Cécile [1]. »

[1] Grégoire de Tours indique un autre ordre toujours d'après un discours de saint Grégoire, ce qui fait supposer à Baronius qu'il y eut plus d'une *litanie septiforme*. Voici l'ordre donné par Grégoire de Tours. Le haut clergé à Saints-Cosme-et-Damien, avec les prêtres de la sixième région ; les moines à Saints-Gervais-et-Protais, avec les prêtres de la quatrième région ; les religieuses a Saints-Marcellin-et-Pierre, avec les prêtres de la première région ; les enfants à Saints-Jean-et-Paul, avec les prêtres de la deuxième région ; les veuves à Sainte-Euphémie, avec les prêtres de la cinquième région ; les laïques à Saint-Étienne, avec les prêtres de la septième région ; et les femmes mariées à Saint-Clément, avec les prêtres de la troisième.

Digitized by Google

Chaque litanie se mit en marche dans l'ordre réglé; mais la maladie sévissait si cruellement, qu'avant d'arriver à Sainte-Marie-Majeure, quatre-vingts personnes tombèrent mortes dans les rangs de la procession.

Cette procession a été renouvelée tous les ans depuis cette époque sous le nom de *grande litanie*, mais sans être divisée en différentes bandes comme dans ces jours de douleur où la population entière voulait s'unir aux prières publiques. Vers la fin du septième siècle, la *grande litanie* fut fixée au 25 avril, jour auquel on la célèbre encore.

Cependant Grégoire fut élu pour succéder à Pélage; mais cet humble chrétien, une fois le danger passé, ne recherche plus que l'obscurité et refuse le titre qu'on lui impose. D'abord il supplie l'empereur Maurice de ne pas confirmer l'élection; puis, lorsque l'empereur l'a confirmée, il se déguise, se cache, se fait emporter de Rome parmi des ballots, et va chercher la paix et la solitude au milieu des bois. Cependant, à Rome, tout le peuple priait et jeûnait pour obtenir de Dieu qu'il lui rendît son évêque. Ces prières furent exaucées; on découvrit la retraite de Grégoire, et il fut consacré solennellement le 3 septembre 590.

Grégoire appartenait à l'illustre famille des Gordiens. Il était né à Rome sur ce versant du Cœlius qui fait face au Palatin, et qui était connu dans l'antiquité sous la désignation de *clivus Scauri*. Il avait pour mère sainte Sylvie, pour tantes sainte Trasile et sainte Émilienne, et comptait parmi ses aïeux le pape saint Félix IV. Dans sa jeunesse il suivit la carrière

Digitized by Google

des emplois civils et fut nommé préfet de Rome en 573; mais, dégoûté bientôt des grandeurs, il renonça au monde, transforma sa maison paternelle en un monastère sous l'invocation de saint André, et y vécut avec quelques religieux sous la discipline la plus sévère. Benoît Ier le nomma un des sept diacres de Rome. Envoyé en ambassade à Constantinople, il s'y fit remarquer par une dignité et une sainte indépendance qui depuis furent toujours les qualités distinctives de son caractère. Son pontificat est un de ceux qui ont le plus marqué dans l'histoire de l'Eglise. Réformer les mœurs des clercs et leur donner l'exemple de la mortification et de la frugalité; convertir les juifs et les hérétiques par la persuasion et la douceur; répandre au loin la foi par la mission de nouveaux apôtres; soutenir l'intégrité du dogme catholique et l'autorité du Saint-Siége avec autant de fermeté qu'il y avait de bénignité et de familiarité touchante dans ses habitudes; parler à son peuple, lui parler toujours, en faire comme le confident de ses joies et de ses peines, tels furent les sentiments et les actes qui ont rendu illustre devant les hommes et saint devant Dieu, Grégoire le Grand.

C'est lui qui, au moment où les patriarches de Constantinople s'arrogeaient le titre d'*évêque universel,* n'en voulait d'autre que celui de *serviteur des serviteurs de Dieu,* titre sublime, qui est devenu la plus belle qualification de ses successeurs. C'est lui qui a donné à la liturgie de l'Église romaine cette grandeur et cette majesté dans le chant et dans les offices qui nous impressionnent si profondément [1]. On lui a re-

[1] « Je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné

Digitized by Google

proché d'avoir livré aux flammes la bibliothèque palatine fondée par Auguste. Quoi qu'il en soit de ce fait dont la révélation n'apparaît dans l'histoire que plus de cinq cents ans après sa mort [1], je ne sais si l'incendie de quelques exemplaires d'Anacréon et d'Horace, si la destruction de quelques statues, telles que l'Antinoüs, peut-être, ou la *Vénus Callipyge,* suffiraient pour mériter le nom de vandale au civilisateur de l'Angleterre et de la Sardaigne, à l'éloquent orateur qui prêcha la vertu pendant quinze ans avec une onction divine, au médiateur dévoué qui sauva Rome du pillage dont elle était menacée pour la septième ou huitième fois.

Dès cette époque, c'est-à-dire dès le VIe siècle, le

par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. » (Diderot, *Essai sur la peinture.)*

[1] C'est Jean de Salisbury, évêque de Chartres dans la seconde moitié du douzième siècle, qui en a parlé pour la première fois dans son *Polycraticus.* Or, saint Grégoire était mort en 604. Ainsi, pendant plus de cinq siècles, on avait ignoré un événement de cette importance, qui aurait dû cependant causer d'autant plus de bruit à Rome, que le pape aurait alors empiété sur les droits des empereurs à qui appartenaient la souveraineté de la ville et la propriété de ses monuments. Le même Jean de Salisbury raconte que saint Grégoire *éteignit par l'abondance de ses larmes les flammes qui brûlaient Trajan en enfer, et que la grâce de ce prince lui fut accordée à la condition que ce serait le dernier païen pour lequel il aurait la présomption de prier (ea tamen conditione ne ulteriùs pro aliquo infideli Deum sollicitare præsumeret.* Polycr., l. v. c. VIII). Cette anecdote curieuse prouve quelle foi on peut ajouter aux récits du bon évêque.

Digitized by Google

pontificat suprême assumait à peu près toutes les charges de la royauté, et Grégoire, malgré les infirmités qui firent de sa vie un long martyre, ne s'occupait pas moins de la défense de l'Italie que du salut du monde. « Les infortunes de Rome, a dit Gibbon, nécessitaient la main du Pasteur apostolique dans toutes les négociations de la paix ou de la guerre ; il envoyait des gouverneurs aux villes et aux bourgades, donnait des ordres aux généraux, soulageait la misère commune, traitait avec l'ennemi de la rançon des prisonniers. Quoi de surprenant alors que, remplissant à la fois ces fonctions et celles de Vicaire du Christ, les dignités de prince et de pontife aient paru se confondre en sa personne ! »

La maison paternelle de saint Grégoire est occupée aujourd'hui par les Camaldules, et le monastère qu'il y avait fondé sous l'invocation de saint André est devenu la célèbre abbaye de *San-Gregorio-Magno*. On y voit encore la petite chapelle de Saint-André où Grégoire récitait ses homélies, la chambre où il couchait, la table de marbre où il recevait tous les jours douze pauvres pèlerins à dîner, et à laquelle un ange vint un jour prendre place. L'un des plus anciens prieurs de ce monastère fut saint Augustin, apôtre des Bretons, et l'un des derniers l'humble cardinal Capellari, régnant naguère sous le nom de Grégoire XVI.

L'église de *San-Gregorio-Magno,* construite peu de temps après la mort de son saint patron, a été restaurée et renouvelée à plusieurs époques. Michel-Ange, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carle Maratte, l'ont embellie de leurs œuvres. C'est un des lieux les plus fréquentés de Rome moderne

Digitized by Google

par les pèlerins et les artistes, et de nul autre point la vue des ruines de Rome antique n'est plus belle.

Lorsque saint Grégoire transforma en couvent la demeure paternelle, sainte Sylvie se retira non loin, dans un lieu nommé *Celle-Neuve,* qui est occupé aujourd'hui par l'antique église de Saint-Sabas.

Le souvenir de saint Grégoire le Grand est attaché à un grand nombre de monuments de Rome. Ainsi, nous savons qu'il tint plusieurs conciles *devant la Confession* de Saint-Pierre, et qu'il y prononça onze de ses homélies. Il en prononça trois à Sainte-Marie-Majeure, et se fit pareillement entendre à Saint-Laurent, Saint-Clément, Saint-Étienne-le-Rond, Sainte-Sabine, aux Saints-Nérée-et-Achillée, et surtout au Latran, qu'il habitait. On voit encore dans l'abside des Saints-Nérée-et-Achillée la chaire de marbre qui servit à saint Grégoire. Sur le dossier a été gravée en partie sa vingt-huitième homélie, qui fut prononcée *près de la tombe* des deux saints. La plupart des églises où se faisaient alors les stations durent au reste entendre sa voix, car les discours qui nous restent de lui embrassent toutes les époques de l'année.

Il conviendrait ici de parler de la liturgie romaine, telle qu'elle a été fixée par ce saint pontife ; mais jetons auparavant un coup d'œil sur les principales fondations du sixième siècle et sur celles dont l'origine incertaine est du moins antérieure à saint Grégoire.

Le pape saint Symmaque fit édifier, au-dessus de l'église de Saint-Martin, cette ancienne et vénérable cathédrale de Saint-Sylvestre, une nouvelle église plus vaste qu'il dédia à la fois au grand thaumaturge des Gaules et au puissant auxiliaire de Constantin. La

Digitized by Google

plupart des pèlerins avaient coutume de monter à genoux les trente-cinq degrés du perron de Saint-Pierre; afin de leur rendre cet acte de piété facile, même par la pluie, Symmaque fit construire deux escaliers couverts, à droite et à gauche. De chaque côté du portique s'élevèrent en même temps par ses ordres deux demeures épiscopales, *episcopia ;* de nouveaux sanctuaires furent créés autour de la basilique Vaticane, Saint-André entre autres et Saint-Jean-Baptiste *in fonte,* qui furent comblés de richesses. Saint-Paul-hors-des-Murs et Saint-Pancrace se ressentirent également de la générosité du pontife ; il adjoignit à Saint-Paul un couvent de femmes, *matroneum,* et fit reconstruire de fond en comble Saint-Pancrace. Anastase nous apprend enfin que Symmaque établit des fontaines et même des bains dans les cours qui précédaient plusieurs églises. La fontaine de l'*Atrium* de Saint-Pierre datait notamment de son pontificat. Anastase cite du moins une vaste cuve, *cantharum,* et divers ornements, tels que des croix et des palmes qu'il y fit placer. Cette fontaine célèbre était formée par l'antique pomme de pin de bronze que l'on voit aujourd'hui dans le jardin du Belvédère, et que Dante compare à la tête d'un géant [1]. L'eau jaillissait du sommet et retombait en petites cascades ; au-dessus s'élevait un pavillon orné de feuilles de palmier et de croix dorées, et soutenu par huit colonnes de porphyre. Du haut de ce pavillon, des dauphins

[1] La faccia sua mi parea lunga e grossa
Comè la pina di San-Pietro a Roma.

(C. XXXI, v. 58.)

Digitized by Google

et des paons au plumage d'or jetaient l'eau dans le vaste bassin de Saint-Symmaque; le *Labarum* de Constantin couronnait l'édifice.

Parmi les dons nombreux que Symmaque fit aux églises de Rome, il est surtout question de *ciboria* ou de baldaquins richement sculptés ; l'un d'eux représentait le Sauveur et les douze apôtres.

Sous le pontificat d'Hormisdas, Théodoric offrit à l'église de Saint-Pierre deux chandeliers d'argent du poids de soixante-dix livres. Félix III érigea l'église des Saints-Cosme-et-Damien sur la *voie Sacrée*, près du temple de *Vénus et Rome*, et employa comme vestibule l'abside du temple de *Romulus et Rémus*. Cette petite église a successivement été restaurée par saint Grégoire, par Adrien Ier et par Urbain VIII. On y remarque une curieuse mosaïque des premiers artistes chrétiens et une porte de bronze qui est antique. C'est à Saints-Cosme-et-Damien qu'a été découvert le plan de Rome qui est aujourd'hui au Capitole.

« Tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée; j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer [1]. »

Pélage Ier commença une église sous l'invocation des saints Jacques et Philippe, laquelle fut achevée par son successeur Jean III. Cette église était ornée de peintures et de mosaïques. Pélage II remit à neuf l'église de Saint-Laurent *hors des murs*, qui tombait en ruine. L'arc triomphal de la basilique fut alors orné, sur sa façade orientale, d'une mosaïque dont on ne

[1] Chateaubriand, *Martyrs*

Digitized by Google

voit plus que des vestiges. Elle représentait Notre-Seigneur assis sur un globe et faisant le geste de la bénédiction : à sa droite étaient saint Pierre, saint Laurent et Pélage II ; à sa gauche, saint Paul, saint Étienne et saint Hippolyte. Au-dessus on aperçoit encore *Bethléem*, et de l'autre côté était, sans aucun doute, *Jérusalem*, comme à Sainte-Marie-Majeure.

Près de Saint-Laurent existait alors un hospice pour les pauvres et les pèlerins, fondé par saint Symmaque. Des établissements charitables de ce genre étaient attachés à la plupart des basiliques.

Sous le pontificat de Pélage II, en 580, le mont Cassin fut ruiné par les Lombards. Les religieux vinrent alors dans leur détresse chercher un asile à Rome, ne portant avec eux qu'un petit nombre de livres avec l'autographe de la règle de la main de saint Benoît, le poids du pain et la mesure du vin. Pélage leur permit de bâtir un monastère près de Saint-Jean de Latran, et l'ordre des Bénédictins s'y établit pour tout le temps de son exil : cet exil dura cent cinquante ans.

Saint Grégoire ne construisit peut-être pas d'églises nouvelles ; mais il restaura et entretint avec soin celles qui existaient, notamment Sainte-Cécile *trans Tiberim* et Sainte-Agathe *in Suburrâ*, qu'il consacra de nouveau ; il fit même orner de peintures et de mosaïques Sainte-Agathe. Suivant Anastase, il donna à la basilique de Saint-Pierre un baldaquin d'argent soutenu par des colonnes ; et nous rappellerons que le nom de Porte d'Argent (*Porta Argentea*) sous lequel est connue dans l'histoire la principale porte de la basilique, lui est dû en partie; car il

Digitized by Google

fut le premier à l'orner de lames ou de bas-reliefs de ce métal.

Saint Grégoire raconte que, de son temps, on voyait, dans le vestibule de l'église de Saint-Clément, un pauvre paralytique, priant et mendiant, sans que jamais une plainte sortît de sa bouche, malgré les vives douleurs qu'il endurait. Chaque fidèle lui donnait; et le paralytique distribuait, à son tour, aux malheureux, ce qu'il avait reçu de la compassion publique. Lorsqu'il mourut, son corps fut placé près de saint Clément, pape, et de saint Ignace, évêque d'Antioche, et son nom fut inscrit au martyrologe. On le vénère dans l'Église sous le nom de saint Servol [1].

Vers la même époque, trois vertueuses femmes, Romule, Redemte et Hérondine, vivaient retirées près de Sainte-Marie-Majeure. Hérondine avait passé une partie de sa vie dans la solitude sur les montagnes de Préneste. Ces femmes s'occupaient de prières et de bonnes œuvres, Romule demeura pendant de longues années privée de mouvement, et sa résignation aux volontés de Dieu était sans égale. Ces pauvres filles, ignorées du monde, sont comptées aujourd'hui parmi les saints [2]. Sublime prédication d'égalité religieuse! Quelle action puissante ne devait pas avoir sur la société une religion qui accordait à la vertu modeste ce que les hommes n'accordent presque jamais qu'à l'éclat et au pouvoir, et qui rendait à saint Servol et à sainte Romule les mêmes honneurs qu'à saint Augustin et à saint Grégoire !

[1] Sa fête tombe le 23 décembre.
[2] Leur fête tombe le 23 juillet.

Digitized by Google

Parmi les monuments du sixième siècle, nous ne pouvons oublier, en terminant, Saint-Césaire *in Palatio,* mentionné par saint Grégoire. Cette église doit la désignation qui accompagne son vocable au voisinage des thermes ou palais de Caracalla ; on y remarque de riches colonnes de brocatelle, débris précieux de quelque monument païen. Près de Saint-Césaire était autrefois le célèbre temple de Mars *extrà muros,* qui était orné de cent colonnes, et la pierre coulante, *lapis manalis,* placée hors des murs, mais qu'on apportait solennellement dans la ville pour obtenir de la pluie.

Saint-Adrien *in campo Vaccino* était compté, dès l'année 600, parmi les anciennes diaconies de Rome. Le grand mur de briques qui lui sert de façade est antique ; il était recouvert de stucs, et appartenait vraisemblablement à la basilique Emilienne. La belle porte de bronze qu'on admire à Saint-Jean de Latran ornait autrefois Saint-Adrien.

Saint-Georges *in Velabro,* près de l'arc de Janus, était une des églises où se faisaient les stations sous Grégoire le Grand.

Nous remarquons également, parmi les églises stationnales, Saint-Nicolas *in Carcere ;* la station y avait lieu le cinquième samedi de carême. Cette église devait son surnom soit à une ancienne prison pour dettes, dont elle occupait, dit-on, la place, soit au voisinage de la célèbre prison des décemvirs, dont la république avait fait un temple de la *Pitié.* Tout le monde connaît le récit de Pline : « Une pauvre jeune femme du peuple, et par conséquent ignoble, dit-il (*et ideo ignobilis*), avait obtenu l'autorisation de voir sa mère condamnée à mourir de faim dans cette prison. Le geôlier veillait

Digitized by Google

avec grand soin à ce qu'elle n'apportât aucune nourriture ; mais un jour il la surprit nourrissant sa mère de son lait, et cette merveille fut cause qu'on accorda le salut de la mère à la piété de la fille. La nourriture leur fut de plus assurée à toutes les deux pour leur vie, et un temple fut consacré à la *Piété* sur l'emplacement même de la prison, au lieu qu'occupe aujourd'hui le théâtre de Marcellus. »

Le nom de saint Nicolas, le patron, le *libérateur des prisonniers,* ainsi que l'appelle saint Jean Damascène, ne se lie-t-il pas admirablement à ce souvenir ? Les affinités de ce genre se rencontrent à chaque pas à Rome. C'est ainsi, par exemple, qu'au pied du Palatin, en face du prétendu lac où s'engloutit Curtius pour sauver Rome, la piété des vieux âges édifia une petite église au sauveur du monde, sous le titre de Saint-Sauveur *in lacu.* Cette église fut appelée dans la suite *Sainte-Marie Libératrice de l'Enfer* [1]. Quel rapprochement ! Curtius et les deux grandes victimes de la croix ! Le gouffre du Forum et le gouffre de l'enfer !

Les églises étaient distinguées à Rome par les qualifications diverses de *Patriarcats,* de *Basiliques,* de *Titres,* de *Diaconies* et d'*Oratoires.*

Les églises patriarcales dépendaient plus spécialement du pape ; c'étaient comme les cathédrales du monde entier, et les pontifes dataient toujours d'une de ces églises leurs bulles et leurs décrétales. Saint-Jean de Latran, qui est surtout connu dans l'histoire sous le titre de basilique du Sauveur, était la première

[1] Voici l'invocation de cette église : *sancta Maria, libera nos a pœnis inferni et libera nos a peste.*

Digitized by Google

des églises patriarcales ; puis venaient Saint-Pierre du Vatican, Sainte-Marie Majeure, Saint-Paul *sur la voie d'Ostie,* et Saint-Laurent *hors des murs*. C'était comme la réunion des quatre patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, sous la suprématie du grand et universel patriarcat de Rome.

Les basiliques sont aujourd'hui au nombre de treize, comme les apôtres après l'accession de saint Matthias et de saint Paul. A leur tête figurent les sept grandes basiliques Romaines, but obligé de tout pèlerinage. Ces basiliques sont d'abord les cinq églises patriarcales et, avec elles, Sainte-Croix-*en-Jérusalem* et Saint-Sébastien-*aux-Catacombes*.

Les églises titulaires ou *cardinalices* étaient les paroisses de la ville : il y en avait trente dès le temps du pape Symmaque.

Quant aux diaconies, on entendait par là des hôpitaux ou des dispensaires, gouvernés par un diacre et toujours attachés à une église. Il y eut d'abord sept diacres régionnaires ; saint Grégoire le Grand en porta le nombre à quatorze, et, plus tard, Grégoire III à dix-huit. Les plus anciennes diaconies de Rome sont : Saint-Marie *in Dominicâ,* Sainte-Marie *in Cosmedin,* Saints-Cosme-et-Damien, Saint-Pierre *in Montorio,* Sainte-Marie *in Aquiro,* Sainte-Agathe *in Suburrâ,* et Saint-Adrien. Sainte-Marie *in Dominicâ* était et est encore la première des diaconies, en souvenir du grand archidiacre saint Laurent, qui y distribuait des secours aux pauvres, dans la maison de sainte Cyriaque.

Les oratoires ne pouvaient avoir ni office public ni prêtre desservant. Il y en avait dans tous les cimetières, et quelquefois chez les particuliers. La messe

Digitized by Google

n'y était célébrée qu'avec une permission spéciale de l'évêque.

Quant à l'ordre des solennités de l'Église romaine, il avait été fixé d'abord par saint Gélase, et il le fut en dernier lieu par saint Grégoire. Les chrétiens avaient conservé les désignations païennes des jours de la semaine, sauf celle du dimanche et peut-être celle du samedi. Ils avaient également conservé la division des jours en fêtes et féries, mais avec une signification différente de celle que ces expressions avaient dans l'antiquité. « Tous nos jours, même les plus ordinaires, sont consacrés, » disait Tertullien, *Nobis omnis dies etiam vulgata consecratione celebratur* [1]. La consécration du dimanche se distinguait de toutes les autres, par l'assistance au sacrifice et l'abstention de tout travail, de tout jeûne et de toute génuflexion. « Nous estimons malséant, disait Tertullien, de jeûner et de prier Dieu à genoux le dimanche [2]; » et saint Pierre d'Alexandrie en donnait la raison : « Parce que c'est un jour de réjouissance pour nous [3]. » Les jeûnes et les génuflexions étaient également supprimés pendant le temps pascal, ainsi que nous l'apprenons par le concile de Nicée [4].

Chaque dimanche, à Rome, le pape envoyait par des acolytes, à tous les prêtres-cardinaux de la ville, le *ferment,* qui était une partie de l'Eucharistie, afin qu'ils le joignissent en signe d'union au sacrifice qu'ils

[1] *De Jejun.*, 14.
[2] *De Coronâ.*
[3] *Ep, canon.*
[4] *Can.* 20.

Digitized by Google

allaient offrir. Le mercredi et le vendredi; les fidèles jeûnaient jusqu'à l'heure de none; c'était, en effet, un mercredi que les Juifs tinrent conseil *pour se saisir adroitement de Jésus et le faire mourir*, et c'était un vendredi que le Fils de l'homme avait porté la croix pour le salut du monde. Enfin il était peu de jours qui ne fussent marqués par une station dans quelque église. [1] L'origine des stations remontait aux premiers temps de l'ère chrétienne. Le nom en avait été pris au langage militaire; c'était comme une station sous les armes qui se faisait dans les cimetières, aux jours de fêtes des martyrs; plus tard, elles eurent lieu dans certaines églises qui prirent le nom de *stationnales*. il y avait également des croix *stationnales;* c'étaient celles de Saint-Jean, de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure, qui seules pouvaient précéder les fidèles se rendant à la station. Le lieu de réunion était une église désignée à l'avance par l'archidiacre : on commençait par y chanter des psaumes; c'était ce qu'on appelait la *collecte;* puis on se mettait en marche au chant du *Kyrie eleïson*. Le célébrant, qui était souvent le pape, s'avançait pieds nus. Arrivé à l'église stationnale, il prononçait une homélie, offrait le saint sacrifice et distribuait la communion au peuple. Saint Grégoire le Grand manquait rarement de se trouver aux stations et il leur donna leur organisation définitive. La station du mercredi des Cendres avait lieu à Sainte-

[1] Les stations tombèrent en désuétude pendant la demeure des papes à Avignon, et elles n'ont pas été rétablies. Les anciennes églises stationnales sont néanmoins, aujourd'hui encore, l'objet de pieux pèlerinages, au jour antique de la station.

Digitized by Google

Sabine ; celles du Dimanche de la passion, à Saint-Pierre ; du dimanche des Rameaux, à Saint-Jean de Latran ; du mardi saint, à Saint-Paul *hors des murs ;* du vendredi saint, à Sainte-Croix-*en-Jérusalem ;* celle de la messe des pasteurs du jour de Noël, à Sainte-Anastasie.

Les cérémonies de la messe différaient peu de ce qu'elles sont aujourd'hui. Après le *Gloria in excelsis,* qui ne se chantait qu'aux messes épiscopales, et que les simples prêtres ne pouvaient chanter qu'à Pâques, l'officiant allait recueillir les offrandes des assistants ; d'abord celles des hommes, qui se tenaient au nord, puis celles des femmes, qui se tenaient au midi [1]. Ces offrandes étaient des pains en forme de couronne pour la communion.

Saint Grégoire rédigea un Sacramentaire et un Antiphonaire, afin que les offices fussent tous parfaitement déterminés ; et, désirant accroître la majesté du culte, il institua une école de chantres à laquelle il donna deux maisons, l'une près de Saint-Pierre, l'autre près de Saint-Jean de Latran. Lui-même présidait aux leçons, armé, dit-on, d'une férule que l'on conserva longtemps à Saint-Jean de Latran, avec le célèbre *Antiphonaire* écrit de sa main. Aujourd'hui, après douze cents ans, c'est encore le chant de saint Grégoire que nous admirons dans nos églises

Lorsqu'un nouveau pontife prenait possession de la chaire de saint Pierre, il envoyait par des diacres

[1] Je ne connais que l'église de Saint-Ambroise, à Milan, où cette disposition existe encore. Les hommes et les femmes y sont séparés par des rideaux

Digitized by Google

des lettres de communion à tous les évêques ; et les évêques, de leur côté, maintenaient cette communion par les actes de leurs synodes, par leur recours à Rome dans toutes les difficultés de leur ministère, et par les fréquents pèlerinages qui se faisaient au centre de la chrétienté. Au cinquième siècle, et pour ne parler que de la France, nous voyons saint Victrice de Rouen, saint Germain d'Auxerre, saint Hilaire d'Arles, saint Prosper, venir baiser les marches des basiliques des apôtres, *apostolorum et martyrum ut exoscularentur limina*. Au sixième siècle, saint Césaire d'Arles reçut le *pallium* des mains du pape Symmaque, et saint Grégoire de Tours fut gratifié d'une chaîne d'or par Grégoire le Grand, au moment où il venait apporter, lui aussi, les vœux de son Église à la *Confession* de saint Pierre. Alors les envoyés de toutes les parties du monde conféraient avec le chef suprême sur les besoins des Espagnes ou des Gaules, de la Grèce ou de la Palestine. L'unité demeurait ainsi inébranlable, et elle s'établissait de plus en plus dans la liturgie et dans la discipline. Partout les conciles provinciaux, seules assemblées législatives de l'époque, proclamaient les mêmes lois civiles, les mêmes principes d'ordre, à Alexandrie comme à Carthage, à Orléans comme à Tolède ; et, venant d'en haut, le mouvement civilisateur agissait de front sur tout le monde connu.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Ingens ara fuit.

VIRGILE.

Le seul talent digne de Rome est de conquérir le monde, et d'y faire régner la vertu.

J.-J. ROUSSEAU.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Depuis près de trois cents ans le paganisme avait cessé de présider aux destinées de l'empire : ses temples avaient été fermés à la fin du quatrième siècle, et sans la protection d'Honorius, qui respecta en eux la beauté et la grandeur de l'art, ils auraient tous succombé dans le mouvement religieux qui accompagna et suivit le règne de Théodose. Ces vieux édifices étaient donc encore debout, mais vides, abandonnés, tristes comme des ruines. On eût dit de vastes carrières de bronze et de marbre, où les Barbares venaient chercher des tuiles d'airain, et les chrétiens des colonnes de brèche et de brocatelle pour leurs basiliques, car les augures étaient désormais sans voix et les livres sibyllins dormaient au Capitole.

Parmi ces sanctuaires de la mythologie, un grand nombre étaient célèbres ; mais l'un d'eux l'était sur-

Digitized by Google

tout ; il avait été édifié par Agrippa en l'honneur d'Auguste, et consacré à Jupiter Vengeur, à Vénus et à Mars. Les attributs de ces trois divinités, qui réunissaient entre elles l'autorité, la beauté et la force, ou peut-être, ainsi que le dit Pline, la forme convexe de la voûte de ce temple, qui semblait faite à l'image du ciel[1], lui avaient fait donner, dans l'antiquité, le nom de Panthéon. Le Panthéon, construit à l'époque où les beaux-arts jetaient le plus vif éclat, se distinguait par la pureté et la majesté de son architecture, tandis que le temple de Jupiter Capitolin devait surtout sa célébrité à ses colonnes venues d'Olympie, et à son dieu, fabriqué avec le cuivre des casques des Samnites. Les monuments de la république n'avaient, en effet, très-souvent de remarquable que leur décoration intérieure. C'était la statue de Mars assis et la Vénus de Scopas qu'on allait visiter au temple de Brutus Callaïcus ; c'était le groupe de Niobé qui faisait toute la beauté du temple d'Apollon Sosien.

Mais, sous les empereurs, le génie des arts se fit jour au milieu des préoccupations guerrières, et le Panthéon semble être une inspiration des beaux jours de la Grèce. L'opulent favori d'Auguste ne négligea rien d'ailleurs pour unir, dans cet édifice, l'éclat des décors à la beauté de la forme. Des colonnes de granit, d'une seule pièce, et de cinquante-six palmes de hauteur, furent apportées de la Thébaïde pour soutenir le fronton. Au fond du péristyle on admirait les statues d'Agrippa et d'Auguste, et d'élégants bas-reliefs représentant les ustensiles des sacrifices. L'intérieur du temple,

[1] *Quod formâ convexâ fastigiatum cœli similitudinem acceperat.*

Digitized by Google

en forme de rotonde, était éclairé par une ouverture circulaire, pratiquée au centre de la coupole; disposition habile, qui, dans le temple de Dieu, ne laissait venir le jour que d'en haut. Le pavé était de granit et de porphyre ; un revêtement de marbre couvrait partout la nudité du mur, et des caissons d'argent et de bronze doré ornaient la voûte.

Le Panthéon fut plusieurs fois restauré sous les empereurs païens ; car plusieurs fois il eut à souffrir des incendies, et puis *l'âge l'avait délabré*, s'il faut en croire une inscription gravée sur son architrave par Septime Sévère, *Pantheum vetustate corruptum*. Le monument d'Agrippa ne comptait alors que deux cent vingt-quatre ans d'existence; il en compte aujourd'hui plus de dix-huit cents, et sa vieillesse ne menace pas encore ruine.

Or, au commencement du septième siècle, le pape Boniface IV sollicita de l'empereur Phocas l'autorisation de consacrer le Panthéon au culte du vrai Dieu, et, cette autorisation ayant été accordée, la porte de bronze du temple de Jupiter Vengeur se rouvrit pour laisser passer les ossements des martyrs recueillis dans tous les cimetières de la ville. On en avait rempli trente-deux chars qui les transportèrent solennellement à leur nouvelle demeure, le 13 mai 610. « Je vois, a écrit de Maistre, je vois le CHRIST entrer dans le *Panthéon*, suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, de ses confesseurs, comme un roi triomphateur entre suivi des GRANDS de son empire dans la capitale de son ennemi vaincu et détruit. A son aspect, tous ces *dieux-hommes* disparaissent devant l'HOMME-DIEU. Il sanctifie le *Panthéon* par sa

Digitized by Google

présence et l'inonde de sa majesté. C'en est fait; *toutes* les vertus ont pris la place de *tous* les vices. L'erreur aux cent têtes a fui devant l'indivisible vérité. Dieu règne dans le sanctuaire comme il règne dans le ciel, au milieu de TOUS LES SAINTS. » (*Du Pape. Conclusion.*)

Le fronton du Panthéon représentait autrefois Jupiter terrassant les Titans. Jamais peut-être l'allégorie ne fut plus frappante que dans cette journée mémorable, où le temple des démons fut placé sous l'invocation des martyrs et de la Vierge. Le Panthéon devint alors Sainte-Marie-aux-Martyrs, *Sancta Maria ad Martyres.*

Vers la même époque, un autre monument antique, situé au pied du Palatin, et que plusieurs érudits croient être le temple de Vesta, où était gardé le Palladium, fut également converti en église, et dédié à saint Théodore d'Amasie, martyr dans le Pont [1]. Près de là était la caverne des Luperques, consacrée à Pan par Évandre. Mais les Lupercales étaient abolies, et la foule, au lieu de se porter à la caverne de Pan, se porta à Saint-Théodore. On y conduisit les enfants attaqués de scrofules, et la fête impure du paganisme se trouva transformée en un pieux pèlerinage. L'église de Saint-Théodore a subi plusieurs restaurations, d'abord, en 774, sous Adrien Ier, puis, en 1674, sous Clément X; mais la forme et la disposition anciennes en ont été fidèlement conservées.

Cependant Rome continuait d'être soumise aux em-

[1] Suivant M. Ampère, le temple de Vesta s'élevait sur l'emplacement de l'église actuelle de Sainte-Marie-*Libératrice. Saint-Théodore,* d'après le docte Académicien, n'avait même jamais été qu'une église construite seulement sur les débris d'un temple antique. (Voir l'*Histoire Romaine à Rome,* t. I, p. 147 et 360.)

Digitized by Google

pereurs d'Orient; on voit même, au commencement de ce siècle, un monument élevé sur le *Forum* à l'honneur de l'empereur Phocas, distinction fort rare depuis Constantin. Ce ne fut point, au reste, par décret du sénat et du peuple, que Phocas vit sa statue dorée s'élever sur une haute colonne de marbre, dans le lieu le plus célèbre de l'univers. Depuis longtemps le sénat et le peuple étaient muets, et mieux valait leur silence, que les basses flatteries par lesquelles ils s'associaient jadis aux crimes des Néron et des Héliogabale. La colonne et la statue de Phocas furent un hommage de l'exarque Smaragdus *au clément empereur*, pour *les innombrables bienfaits* dont il avait comblé l'Italie, pour *le repos qu'il lui avait procuré* et *la liberté qu'il lui avait conservée*. Deux ans après que ces vertus sublimes eurent été célébrées en style lapidaire, le *clément empereur* fut arraché de son palais, dépouillé de la pourpre et de la couronne, torturé, décapité;

> Et de tant de soldats qui lui servaient d'appui,
> Phocas, après sa mort, n'en eut pas un pour lui [1].

Le règne de Phocas ne fut signalé que par des assassinats et de lâches iniquités. Celui d'Héraclius, son successeur, sembla d'abord promettre une nouvelle ère de prospérités à l'empire; mais bientôt l'aspect des événements changea, et ce fut même sous ce prince que la couronne impériale fut privée de ses plus riches fleurons. Alors, en effet, apparut, dans une ville obscure de l'Arabie, ce conducteur de chameaux qui

[1] *Héraclius*, acte V, sc. VI.

Digitized by Google

devait fonder une religion et un peuple, et que les tribus du désert appelèrent le *glorifié* (*el Mohammed.*)

L'empire romain avait déjà subi l'envahissement des Barbares du Nord ; les Barbares du Midi lui réservaient le dernier coup. Mais qu'était-ce donc que les Arabes pour mettre en péril le trône des Césars ? Fils d'Ismaël, ils accomplissaient la prophétie de l'Ange : « Ce sera un homme farouche ; sa main sera contre tous et la main de tous contre lui ; et il plantera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères [1]. »

Les Arabes épars dans les solitudes de l'Asie, sans autres liens que ceux de la tribu ou de la famille, sans autre règle que la tradition, sans patrie, car ils n'avaient ni demeure fixe ni souvenirs, mais agiles comme le vent du désert et saisissant avec avidité tous les fantômes que leur présentait une imagination ardente, n'avaient besoin que d'un chef et d'une discipline pour devenir une nation conquérante et forte. Mahomet fut le législateur de ces hommes indomptés ; il leur parla comme un prophète, afin de dominer par l'autorité ces natures désireuses de mystères ; les maladies qu'il ressentait, les événements de sa vie nomade, tout fut mis à profit par l'imposteur pour donner à sa mission une apparence surnaturelle. Les préceptes ne tombaient de sa bouche qu'entremêlés avec ces récits vulgaires qui plaisent à la foule, et colorés de ces images ambitieuses qui semblent comme un reflet du ciel à ces intelligences de l'Orient [2]. Une vie tout à la fois dure et facile, sobre

[1] *Genes.*, XVI. 12.

[2] Quant à la conception du Coran comme œuvre religieuse, on ne

Digitized by Google

comme il la faut à des guerriers, et voluptueuse comme les guerriers l'aiment, tel fut le double principe de sa religion : par l'un, il s'assurait les suffrages ; par l'autre, il maintenait chez ces hommes sauvages quelque chose de leur rudesse primitive, et empêchait qu'ils ne se modifiassent au contact des autres peuples. Des pratiques nombreuses, des prières souvent répétées furent autant de germes d'union qu'il sema parmi ces tribus auxquelles l'union seule manquait. Aussi, quelque dégradante que fût pour l'humanité une doctrine qui reconstituait l'esclavage et présentait les plaisirs sensuels comme le terme de tout bien, cette doctrine, entre les mains de guerriers durs à la fatigue, devint terrible et envahissante. En 635, Damas tombe sous les coups d'Omar ; Jérusalem est prise en 636, après deux ans de siége ; Antioche succombe la même année ; et, en 640, l'empire se voit dépouillé d'Alexandrie, la grande conquête d'Actium.

Que faisait cependant l'empereur dans son palais de Constantinople, au bruit de toutes ces ruines ? La génération des Narsès et des Bélisaire avait-elle donc disparu sans retour ! Et, après avoir racheté la vraie croix des mains des infidèles, les chrétiens pouvaient-ils voir de sang-froid le tombeau du Christ devenir la proie d'Omar ? L'empereur rédigeait une *ecthèse* en faveur des monothélites : toutes ces intelligences subtiles de la Grèce s'éteignaient dans la chicane ! Mais qui dirait la souffrance que ressentaient au fond du Latran les successeurs de Pierre ? Ainsi l'empire

peut que répéter avec Voltaire que *c'est un livre inintelligible, qui fait frémir le sens commun à chaque page.*

Digitized by Google

du Christ s'amoindrissait : ces églises des Basile, des Cyrille, des Athanase, dont les lumières avaient été si éclatantes à l'aurore du Christianisme, étaient profanées par des mains sacriléges! Quelle force opposer au torrent pour le refouler dans son lit? La force matérielle est à Constantinople; au Latran, il n'y en a d'autre que la vertu et la prière. Mais du moins cette prière ne sera pas sans efficacité auprès de Dieu ; les apôtres se multiplieront : les uns, comme saint Bérin, iront porter la foi chez les Saxons occidentaux; d'autres chez les Frisons, chez les habitants des bords du Rhin et de l'Elbe. En même temps, les Lombards abjureront l'arianisme, et les conquêtes perdues seront remplacées par des conquêtes nouvelles.

Plusieurs princes des nations converties à l'Evangile vinrent, durant le septième siècle, confesser leur croyance au tombeau de saint Pierre. L'histoire cite entre autres Alfred, fils d'Oswi, roi de Northumbre, et Cedualla, roi des Saxons occidentaux. La touchante histoire de Cedualla nous a été conservée par Bède. — « Après avoir régné pendant deux ans et très-bravement, nous dit-il, *strenuissimè,* Cedualla renonça à l'empire en vue de Dieu et du royaume éternel, puis il partit pour Rome, ambitionnant la gloire si rare d'être lavé de l'eau du baptême aux tombeaux des Apôtres, et avec l'espérance qu'une fois purifié, il serait aussitôt délivré des liens de la chair, et passerait dans toute sa pureté nouvelle aux joies de l'éternité. Or, ce qu'il avait pensé, Dieu aidant, s'accomplit. Etant, en effet, arrivé à Rome sous le pontificat de Sergius, et ayant été baptisé le jour du samedi, vigile de Pâques, l'an de l'Incarnation 690, il fut soudain pris

Digitized by Google

de langueur lorsqu'il portait encore la robe blanche du baptême, et fut délivré de sa chair pour être admis dans la société des bienheureux au ciel. »

Cedualla fut enterré au Vatican. On y voit encore sa pierre sépulcrale avec la longue et belle épitaphe qui y fut gravée par l'ordre de Sergius.

Quant à Alfred, il était venu à Rome avec l'infatigable Benoît Biscop. Benoît était à cette époque un des plus ardents apôtres de l'Angleterre ; les difficultés et les distances disparaissaient devant son zèle ; il vint cinq fois d'Angleterre à Rome, et reporta en Angleterre, avec la liturgie et la discipline romaines, une bibliothèque nombreuse, dont il enrichit son couvent de Werermouth. Quelques autres apôtres, tels que saint Amand de Maestricht, saint Humbert de Marolles, firent le pèlerinage de Rome ; saint Wilfrid, évêque d'York, vint même trois fois dans cette capitale, et il retourna dans son diocèse, avec des reliques des saints et des étoffes de pourpre et de soie pour l'ornement des églises.

Ainsi Rome redevenait chaque jour davantage le centre du monde. Si la puissance temporelle ne résidait plus sur le Palatin, une autre puissance siégeait au Latran, et vers elle se tournaient tous les regards. Rome avait d'ailleurs conservé assez de sa splendeur ancienne pour pouvoir, même sous le rapport des arts et des sciences, marcher à la tête de la civilisation. C'est un privilége auquel elle n'a jamais renoncé ; et de nos jours encore est-il une ville dans l'univers où l'on voie les hommes de toutes les nations, artistes et pèlerins, se presser aussi nombreux que dans les basiliques romaines ? On dirait un rendez-vous général de

Digitized by Google

l'humanité. C'est qu'en effet tout ce qu'il y a de sublime dans la pensée de l'homme se trouve là, génie, souvenirs, religion ; et de toutes les grandeurs de la terre, celle de Rome est la seule qui soit éternelle !

Les papes se succédèrent rapidement durant le septième siècle. Sabinien, Boniface III, Boniface IV et Deusdedit ne firent que passer sur la chaire pontificale. Sabinien introduisit l'usage des cloches dans les églises ; heureuse idée qui *trouvait le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et forçait les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes* [1].

Honorius transforma sa maison paternelle près du Latran en un monastère, dont le cloître, reconstruit au treizième siècle, forme aujourd'hui une des plus curieuses dépendances de la basilique. Le même pontife couvrit la grande nef de Saint-Pierre de tuiles de bronze doré, pris au temple de Romulus ou peut-être à celui de Jupiter au Capitole.

Boniface V et Honorius eurent à lutter contre les difficultés nombreuses que suscita l'hérésie des monothélites, à laquelle adhéraient les patriarches de Constantinople et les empereurs. L'influence de ces empereurs dans l'élection des papes devint dès lors une cause perpétuelle de troubles et de discordes. Les vacances du Saint-Siége se prolongèrent indéfiniment, et l'on exigea un tribut de chaque nouveau pontife ; car la cupidité croissait chez les Césars à mesure que l'empire diminuait entre leurs mains. A la mort d'Honorius, on profita même de l'interrègne pour piller le

[1] Chateaubriand, *Génie du Christianisme.*

Digitized by Google

palais de Latran. Ce furent le patrice Isaac, archevêque de Ravenne, et Maurice, l'un des officiers de l'empereur, qui conduisirent les troupes à cette expédition honteuse. Ils s'emparèrent du trésor destiné à la nourriture des pauvres et à la rédemption des captifs, et en envoyèrent une partie à Constantinople.

Séverin fut proclamé pape et mourut la même année. Jean IV, son successeur, condamna l'*ecthèse* d'Héraclius en faveur des monothélites. On voit dans la chapelle de Sainte-Marie *ad fontes,* ou de Saint-Venance, au Latran, une mosaïque représentant, dans sa partie supérieure, Notre-Seigneur entre deux anges, au-dessous la Vierge entre saint Pierre et saint Paul et les deux saints Jean ; puis les papes Jean IV et Théodore, les saints dont les reliques reposent sous l'autel, tenant des couronnes triomphales, puis enfin les deux villes mystiques que l'on retrouve partout alors, *Bethléem et Jérusalem.* Dans ce tableau la Vierge a les bras étendus et le cœur percé d'une croix. Cette mosaïque curieuse fut commencée par Jean IV et terminée par Théodore Ier.

Théodore reconstruisit, en outre, l'église de Saint-Valentin, fondée par le pape Jules Ier, au lieu même de la sépulture de ce saint prêtre, martyrisé sous Aurélien.

Martin Ier tint un concile à Rome sur la question toujours ardente du monothélisme. Depuis saint Grégoire, les conciles étaient devenus fréquents dans la capitale du monde. La foi se ravivait dans ces assemblées, et l'union s'établissait plus complète entre toutes les provinces de l'empire chrétien. Les actes du concile, contenant la condamnation du monothélisme,

Digitized by Google

furent envoyés par Martin à tous les évêques. — « N'imitez point, leur disait-il, et ne craignez point les hommes dont la vie passe et se fane comme l'herbe ; aucun d'eux n'a été crucifié pour nous. » — Le ressentiment de l'empereur Constant fut violent au moment où il reçut communication des anathèmes prononcés par le pontife. Déjà il avait donné ordre à Olympius, exarque de Ravenne, de s'emparer de Martin. Olympius était venu à Rome pendant le concile ; et, un jour qu'il recevait la communion du pape à Sainte-Marie-Majeure, un de ses écuyers devait assassiner le pontife ; mais cet écuyer demeura frappé d'aveuglement au moment de porter le coup ; et Olympius, touché de Dieu, quitta Rome en avouant les ordres affreux qu'il avait reçus.

Alors Constant envoie à Rome Colliopas, un autre exarque, avec une accusation de lèse-majesté contre Martin. Le pontife est accusé d'avoir conspiré de concert avec Olympius la ruine de l'empire et la mort de l'empereur. Cependant, à la vue du peuple romain si dévoué à son évêque, Calliopas dissimule ; il n'a d'autre désir, assure-t-il, que d'*adorer* le successeur des apôtres. Chaque jour il doit aller se prosterner à ses pieds ; mais la foule qui se presse aux abords du palais de Latran l'intimide. Sans doute des pierres ont été amassées à l'intérieur, des gens armés y sont cachés ; il s'en plaint au pontife ; mais le pontife, ouvrant aussitôt toutes les portes, promène les envoyés de l'exarque dans cette demeure de prière et de paix. Cette sainte candeur ayant rassuré Calliopas sur les dangers de l'entreprise, il assemble les troupes, investit le Latran, et s'empare de Martin, qui s'était fait porter

Digitized by Google

malade dans l'église. Puis, le scandale se poursuit; les soldats parcourent, arcs bandés, le lieu saint, renversant les cierges, jonchant le pavé de débris, puis Calliopas somme le clergé de procéder à la déposition de son évêque. Mais une seule voix répond à cette sommation, et cette voix est un cri d'anathème contre Calliopas. Cependant Martin est traîné hors du Latran, et la nuit suivante on l'embarque sur le Tibre : il fut conduit d'abord dans la Calabre, puis dans l'île de Naxos, où il passa un an prisonnier et dénué de tout. Il fut ensuite traîné mourant à Constantinople, où un affreux martyre l'attendait. Ce noble vieillard fut dépouillé du *pallium;* on rompit les courroies de sa chaussure ; pour tout vêtement on ne lui donna qu'une tunique déchirée, et, le carcan au cou, on le promena par les rues de la ville. C'était le 15 décembre 654. Dieu voulut qu'il ne succombât pas à cette épreuve : il fut enfermé avec des meurtriers, puis exilé dans la Chersonèse, et là finirent bientôt ses souffrances et sa vie. Les reliques de ce courageux pontife ont été apportées dans la suite à Rome, où elles reposent sous le grand autel de l'église de Saint-Martin du Mont.

L'hérétique Constant dut s'applaudir de sa victoire; et ce fut sans doute pour en jouir dans toute sa plénitude qu'il vint à Rome sous le pontificat de Vitalien. La présence de cet homme, qui ne parlait jamais qu'au nom de sa *divinité* (*nostræ divinitatis sanctione*), fut un fléau pour la vieille capitale de l'empire ; il enleva aux monuments le bronze qui les décorait, et le Panthéon perdit alors sa riche toiture. Chargé de butin, comme Genséric, Constant se dirigea, après douze jours de dévastations, vers la Sicile. Il n'alla pas plus loin ; la

Digitized by Google

mort l'y surprit, et les Sarrasins, dont les galères infestaient dès lors la Méditerranée, profitèrent seuls des dépouilles de Rome.

Le pape Eugène Ier et Vitalien ne sont renommés dans l'histoire que pour leur bonté et leur générosité. Quelques auteurs font remonter au Pontificat de Vitalien l'usage des orgues dans les églises. Adéodat et Donus ne régnèrent que quelques jours. Le dernier de ces pontifes fit paver de grandes pierres de marbre la cour qui précédait la basilique de Saint-Pierre, et qui, nous nous le rappelons, fut appelée alors le *Paradis*.

Le pape Agathon consacra 2140 sols d'or au luminaire des églises des apôtres et de Sainte-Marie-Majeure. Sous son pontificat fut tenu à Constantinople le sixième concile général.

L'empereur Constantin envoya au pape Benoît II les premiers cheveux de ses deux fils, Justinien et Héraclius, en signe d'adoption : le pontife devenait ainsi un second père pour les jeunes princes.

A la mort de Jean V, il y eut de profondes divisions pour le choix de son successeur. L'armée voulait qu'on proclamât le prêtre Théodore ; elle fit fermer la basilique de Latran, pour empêcher le clergé de s'y assembler ; et, s'étant portée elle-même à l'église de Saint-Étienne, elle attendit que le peuple vînt l'y rejoindre pour procéder à l'élection. Mais le clergé pénétra dans le palais pontifical et se hâta de choisir pour évêque un sage et pieux vieillard nommé Conon. Les magistrats et le peuple s'empressèrent de le reconnaître, et l'armée fut obligée de se soumettre au bout de quelques jours.

Ces divisions n'étaient toutefois qu'appaisées, et

Digitized by Google

elles se renouvelèrent plus violentes à la mort de Conon. Un archidiacre nommé Pascal avait promis d'avance à l'exarque de Ravenne de lui livrer les trésors du pape mourant, si, de son côté, l'exarque s'engageait à le faire monter sur la chaire de saint Pierre. Ce honteux marché fut accepté, et des émissaires accoururent de Ravenne pour en assurer l'exécution. Cependant les partisans de Théodore ne sommeillaient pas; ils tenaient à réparer par un éclatant triomphe leur première défaite. Aussi, dès que le pape fut mort, s'emparèrent-ils du palais de Latran. Les partisans de Pascal s'établirent de leur côté dans l'oratoire de Saint-Sylvestre et la basilique de Jules, qui étaient des dépendances du palais, et une lutte ardente s'engagea entre les deux rivaux. Mais alors les magistrats et la plus grande partie du clergé et du peuple, prenant en aversion ces violentes intrigues, se portèrent aux thermes de Caracalla, et y choisirent, au milieu de la foule, Sergius, prêtre de Sainte-Suzanne, le conduisirent à l'église voisine de Saint-Césaire *in Palatio*, et l'y saluèrent de leurs acclamations.

Sergius se rendit aussitôt à la basilique de Latran, au milieu d'une immense multitude qui célébrait ses louanges. Les portes de la basilique étaient fermées, mais le peuple les brisa : et les deux compétiteurs, Théodore et Pascal, vinrent, de gré ou de force, s'agenouiller aux pieds du pontife.

L'histoire mentionne, au sujet de cette élection, une particularité qui ne doit pas être omise : c'est que l'exarque de Ravenne, Jean Platys, exigea de Sergius les cent livres d'or que le simoniaque Pascal avait promises, mettant à ce prix la confirmation impériale.

Digitized by Google

Voilà ce qu'était devenu le haut patronage des successeurs de Constantin !

S'ils n'avaient encore demandé que de l'or ? mais ce qu'ils ambitionnaient toujours, c'était le dépôt de la foi ; c'était cette puissance spirituelle qui, entre les mains des souverains pontifes, était un obstacle à leur tyrannie.

Sergius eut à souffrir comme Martin, comme Sylvère, et il souffrit courageusement comme eux. Il refusa d'approuver le concile de Constantinople *in trullo*, malgré les menaces de l'empereur. L'empereur envoya alors Zacharie, un de ses chambellans, avec ordre d'arrêter le pontife ; mais, au premier bruit de cette mission, les populations et les milices du territoire romain et de la Pentapole s'ameutèrent et se précipitèrent vers Rome. Leurs clameurs tumultueuses effrayèrent tellement Zacharie, qu'il se réfugia entre les mains du pape et se cacha même sous son lit. Cependant les clameurs continuaient, et la foule inquiète demandait à grands cris à voir son pasteur. Sergius monte alors sur son trône ; il fait ouvrir les portes, parle lui-même au peuple, et parvient à calmer l'irritation. Zacharie dut sortir de Rome, ou plutôt il en fut honteusement chassé.

Au pontificat de Sergius remonte l'origine des processions ou *Litanies* qui avaient lieu, chaque année, à Rome, les jours de la Nativité, de la Purification, de l'Annonciation et de l'Assomption de la Vierge. Les fidèles s'assemblaient à Saint-Adrien et se rendaient à Sainte-Marie de la Crèche [1]. C'est également Sergius,

[1] C'était alors le nom que l'on donnait le plus habituellement à

Digitized by Google

si nous en croyons Anastase le Bibliothécaire, qui ordonna de chanter à la messe les paroles de Jean-Baptiste à la vue du Fils de l'homme : *Ecce agnus Dei.* Sergius érigea l'église de Sainte-Marie *in via Lata* sur le lieu indiqué par la tradition, je l'ai dit, pour avoir été habité par saint Paul à son arrivée à Rome. Parmi, les richesses qu'il distribua aux autres églises, on remarquait, suivant Paul Diacre, un grand encensoir d'or, avec des colonnes et un couvercle. On y brûlait des parfums pendant la messe.

Ainsi finissait le siècle qui avait commencé sous Grégoire le Grand. Nous avons cité quelques-unes de ses œuvres ; mais il en est d'autres qui ne doivent pas être oubliées. Lors de la grande litanie par laquelle Grégoire s'efforça de conjurer la colère du ciel qui décimait la population de Rome, ce pieux pontife vit tout à coup, au-dessus du môle d'Adrien, ainsi qu'il le raconte lui-même, un ange qui remettait son épée dans le fourreau. A partir de ce moment, la contagion perdit de son intensité. Ce fut sans doute afin de perpétuer le souvenir de cette apparition surnaturelle, que Boniface IV érigea, sur le sommet du mausolée de l'empereur Romain, une chapelle dédiée à saint Michel, sous le titre de Saint-Ange *inter nubes.* Le mausolée perdit dès lors son nom antique. Transformé en forteresse depuis les guerres des Barbares et placé sous l'invocation des puissances célestes, ce ne fut plus pour le peuple *le môle d'Adrien*, mais *le château Saint-Ange.*

Sainte-Marie-Majeure. L'Assomption de la Vierge était désignée par les noms de ***dormition*** ou de ***repos***; la Purification, par le titre de fête de saint Siméon.

Digitized by Google

On doit au pape Honorius l'église de Sainte-Luce, qui devint depuis *Santa-Maddalena al Corso,* et celle des Saints-Vincent-et-Anastase *aux eaux Salviennes,* dans laquelle, outre les reliques de saint Anastase, se trouvent celles de dix mille martyrs.

L'église des Saints-Vite-et-Modeste, près de l'arc de Gallien, existait certainement avec le titre de diaconie, dès le septième siècle ; ce titre est devenu célèbre depuis lors pour avoir été porté quelque temps par saint Charles Borromée. Saint Vite était un enfant que Crescence, sa nourrice, et Modeste, époux de cette nourrice, avaient élevé dans la religion chrétienne. Menacé par son père des plus rudes châtiments s'il persévérait dans sa foi, Vite demeura inflexible. Alors son père le livra au juge qui le fit cruellement frapper, puis le rendit à celui qui le lui avait envoyé, car les coups avaient été aussi impuissants que les menaces. Vite s'enfuit alors avec Crescence et Modeste ; mais ces trois chrétiens, ayant été pris pendant la persécution de Dioclétien, furent jetés dans une chaudière de poix bouillante. Alors on entendit sortir de leur bouche le cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise : « Vous êtes béni, Seigneur, Dieu de nos pères, et adorable, et plein de gloire, et élevé au-dessus des astres... » Vite, Modeste et Crescence terminèrent leur vie sur le chevalet.

On aime à se reposer sur ces touchantes images des vertus chrétiennes, en parcourant ces âges désolés sur lesquels semble s'être appesantie la main de Dieu. Le sixième siècle pouvait s'enorgueillir encore de Boëce, d'Arator, de saint Benoît, de Grégoire le Grand. Il y avait encore à Rome, sous les rois goths, des écoles

Digitized by Google

publiques de grammaire, d'éloquence et de droit. Théodoric avait des statues dans la plupart des villes de la péninsule ; et les édifices qui s'élevaient par ses ordres reproduisaient, sans trop les altérer, les formes harmonieuses de l'architecture antique. Mais lorsque les Lombards descendirent avec femmes et enfants de la Pannonie, adorant une tête de chèvre, ne voyant que dans la force de leurs bras le jugement de Dieu, et traînant leurs captifs *attachés par le cou comme des chiens*, suivant l'énergique expression de saint Grégoire, il se fit tout à coup une nuit profonde. Les villes, les bibliothèques, les monastères où l'on gardait intact le dépôt des traditions, furent incendiés ; les pays les plus peuplés se virent transformés en déserts (*in eremis*); et le sentiment des arts, l'étude des sciences, la pratique des lettres, se perdirent à la fois. Alors la pensée de l'homme se trouva seule avec elle-même et avec Dieu ; et la poésie se réfugia dans les légendes, naïves expressions d'une foi sublime, qui seront toujours lues, toujours vénérées, car *on prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes avec plus de respect qu'à la voix du génie* [1].

[1] Mgr Gerbet.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

> Le règne de Charlemagne eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage de Rome.
>
> VOLTAIRE.

HUITIÈME SIÈCLE.

Depuis l'invasion des Lombards l'Italie était divisée en une foule de petites principautés qui n'étaient unies au gouvernement central siégeant à Pavie que par les liens du vasselage. Il y avait des ducs de Frioul, de Bénévent, de Spolette, et, plus tard, il y en eut de Turin, de Brescia, de Toscane, de Naples. L'exarque de Ravenne ne régnait plus que sur la Pentapole ; et Rome, entourée de princes ambitieux, réduite à ses anciennes limites des premiers âges de la république, formait, elle aussi, un duché, sous l'autorité nominale d'un magistrat envoyé de Constantinople, et sous l'autorité réelle des papes. Qu'était-ce, en effet, que ces empereurs de Constantinople pour sauver l'Italie de la crise sociale dans laquelle elle était plongée? Y avait-il en eux quelque sentiment de dignité et de force, quelque souci de la gloire, quelque pensée d'avenir? Avaient-ils au moins quelque droit à la couronne? Depuis longtemps le sang de

Digitized by Google

Constantin et de Théodose était tari. On avait vu un paysan de la Thrace et une comédienne ceindre fièrement le bandeau impérial, et le sceptre des Césars était devenu le prix de l'intrigue et de la cruauté. Justinien II, petit-fils d'Héraclius, occupa le trône durant la seconde moitié du septième siècle ; mais ayant voulu se donner le spectacle de la destruction de Constantinople, comme Néron de celle de Rome, il fut détrôné, en 689, par le patrice Léonce, qui lui fit couper le nez et le relégua dans la Chersonèse. Léonce ne régna que quelques jours ; les légions d'Afrique ayant proclamé empereur Tibère Absimare, leur général, Léonce fut enfermé dans un monastère, après avoir subi à son tour des mutilations hideuses. Cependant Justinien II rêvait encore, dans son exil, de trône et de crimes. Il s'allie avec le roi des Bulgares, vient attaquer Constantinople, en 705, y pénètre par un aqueduc, et ressaisit le pouvoir qui lui était momentanément échappé. Alors il y eut un spectacle affreux. Tibère et Léonce furent amenés dans l'hippodrome ; on les y coucha par terre comme des animaux qu'on va égorger, et le lâche empereur leur tint le pied sur la gorge, tandis qu'une imbécile populace criait : *Vous marchez sur l'aspic et le basilic, vous foulez aux pieds le lion et le dragon !* Les deux malheureux eurent ensuite la tête tranchée. On creva les yeux, par ordre de l'empereur, au patriarche Callinique, et le sang continua de couler jusqu'à l'année 711, où Bardane-Philippique se rendit maître de Constantinople, et vengea par d'abominables représailles les victimes de Justinien. La tête de Justinien fut promenée dans les villes de l'empire, et on la porta même jusqu'à Rome.

Digitized by Google

Philippique était monothélite, et il s'empressa de convoquer un conciliabule dans le but de réformer les décisions du sixième concile général par lequel l'hérésie de Macaire d'Antioche avait été condamnée. Le peuple de Rome en conçut une indignation profonde ; il ne souffrit pas que l'image de l'empereur fût portée dans l'église, ni que son nom fût prononcé dans les prières ; puis, s'étant assemblé sur la *voie Sacrée*, devant le palais, il y attaqua à main armée les soldats du duc Pierre, que Philippique avait envoyés pour gouverner Rome. Vingt-cinq hommes des deux partis restèrent sur la place ; le peuple triomphait et Pierre était en danger de la vie, lorsque tout à coup des évêques et des prêtres vinrent par ordre du pape, avec la croix et les Évangiles, interposer leur ministère de miséricorde, et réussirent à calmer la sédition [1]

Philippique, au reste, ne régna pas longtemps ; une nuit, pendant qu'il dormait, on lui creva les yeux, et la couronne passa sur la tête de son secrétaire Anastase. Deux ans après, Anastase fut enfermé dans un monastère par Théodose III, que l'armée de Phénicie proclama empereur à sa place ; et Théodose à son tour éprouva le même sort, lorsque Léon, fils d'un cordonnier d'Isaurie, monta sur le trône des Césars, le 25 mars 717. Vivre et se venger, telle était la seule pensée de ces empereurs d'un jour. Que leur importait Rome, lorsqu'ils ne se tenaient même pas assurés de Constantinople, lorsque les flottes des Sarrasins venaient insolemment jeter l'ancre à la pointe du Bosphore, et

[1] Peu d'années auparavant, le pape Jean VI avait également sauvé l'exarque Théophylacte, que les soldats voulaient massacrer dans les rues de Rome.

Digitized by Google

que d'ailleurs le lit où ils dormaient, la table où ils mangaient, pouvaient le lendemain appartenir à un autre assassin comme eux !

La même anarchie gouvernementale existait chez les Lombards ; mais chez eux c'était plutôt l'effet de l'énergie inquiète d'un peuple nouveau que de la débilité capricieuse d'un peuple vieilli. Les ducs se disputaient entre eux des villes, des forteresses ; mais le pouvoir suprême n'en demeurait pas moins stable, exercé, comme il l'était le plus souvent, par des mains fermes et habiles.

On voit combien était difficile la position de Rome et des pontifes romains au milieu de tant de prétentions diverses. D'un côté, l'autorité des empereurs d'Orient opprimait quelquefois, ne protégeait jamais ; de l'autre, l'épée des Lombards ne rentrait jamais dans le fourreau, et cette épée, maniée par des hommes tels que Luitprand et Astolphe, était pour les malheureuses populations une menace continuelle. Les populations du territoire romain étaient en outre sans cesse pillées par les troupes des ducs de Bénévent et de Spolette ; on enlevait les troupeaux, on incendiait les fermes de Saint-Pierre, on s'emparait des places qui commandaient le pays ; et, sans l'énergie des habitants qui repoussaient souvent la force par la force, sans l'incessante médiation des pontifes entre tous les intérêts rivaux, Rome eût bientôt courbé la tête sous l'influence prédominante des Lombards.

Les papes occupaient le premier rang à Rome, d'abord à cause de la primauté du siége apostolique, puis aussi en raison de l'étendue déjà considérable des domaines de Saint-Pierre, dont ils étaient les usufrui-

Digitized by Google

tiers et les gérants. Ces domaines, consacrés à l'entretien du luminaire des églises, à la nourriture des pauvres et des pèlerins et au service des hôpitaux, s'étaient formés et accrus tant par les donations successives des empereurs, que par les générosités des fidèles. En outre de ceux dont Constantin avait gratifié les basiliques fondées par lui, on comptait, dès le temps de saint Grégoire, vingt-trois autres domaines répartis dans l'Italie, l'Istrie, la Dalmatie, l'Illyrie, la Sardaigne, la Corse et les Gaules. L'un de ces domaines comprenait à lui seul les Alpes cottiennes avec les villes d'Aix, Bobbio, Savone, Gênes, etc. A une autre extrémité de l'Italie, l'Église possédait Gallipoli et Otrante. Naples même recevait un tribun que le pape y envoyait pour commander aux troupes et défendre la ville. Plus l'anarchie devenait profonde et plus on sentait le besoin d'avoir recours à la seule force vive qui demeurât dans la société. Quant aux papes, leur puissance grandissait naturellement en raison même de leurs devoirs, *pour le salut du pauvre peuple qui n'avait pas d'autre défenseur* [1].

« Ce qu'il y a de véritablement étonnant, a dit de Maistre, c'est de voir les papes devenir souverains sans s'en apercevoir et même, à parler exactement, malgré eux. Une loi invisible élevait le siége de Rome, et l'on peut dire que le chef de l'Eglise universelle naquit souverain. De l'échafaud des martyrs il monta sur un trône que l'on n'apercevait pas d'abord, mais qui se consolidait insensiblement, comme toutes les grandes choses, et qui s'annonçait, dès son premier âge, par je

[1] Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, t. IX, p. 409.

Digitized by Google

ne sais quelle atmosphère de grandeur qui l'environnait sans aucune cause humaine assignable. Le pontife romain avait besoin des richesses, et les richesses affluaient... elles furent l'œuvre de la Providence, qui les marqua, dès l'origine, du sceau de la légitimité. On les voit, et l'on ne sait d'où elles viennent ; on les voit, et personne ne se plaint. C'est le respect, c'est l'amour, c'est la piété, c'est la foi qui les ont accumulées.

« Dans Rome encore païenne, le pontife romain gênait déjà les Césars. Il n'était que leur sujet, ils avaient tout pouvoir contre lui, il n'en avait pas le moindre contre eux ; et cependant ils ne pouvaient tenir à côté de lui... Une main cachée les chassait de la *Ville éternelle* pour la donner au chef de l'*Eglise éternelle.* » (*Du Pape*, l. II, ch. VI.)

Sergius était encore sur le trône au commencement du huitième siècle ; il fut remplacé, en 701, par Jean VI. On raconte de ce dernier pontife, qu'il consacra les trésors de l'Eglise à racheter les captifs faits, dans la Campanie, par Gisulfe, duc de Bénévent. C'était là, en effet, une des destinations les plus sacrées des biens ecclésiastiques ; souvent même on vendait les vases destinés au service des autels, et Fortunat, évêque de Fano, sauva ainsi, en 592, un grand nombre de malheureux qui étaient emmenés par les Lombards.

Mais ce n'était pas seulement les fers ou la prison qu'on avait à redouter dans ces temps calamiteux. L'hérésie des iconoclastes était devenue ardente et persécutrice : non-seulement on brisait les statues, on déchirait les tableaux, on mettait à nu les sanctuaires ; mais on dispersait aussi les évêques, et les tortures et la mort venaient en aide à l'empereur. Cet empereur,

Digitized by Google

qui était Léon l'Isaurien, ayant vainement commandé l'apostasie aux hommes distingués qui enseignaient dans la bibliothèque de Constantinople, mit le feu à cette bibliothèque, et se débarrassa ainsi de trente mille volumes, de tableaux et de médailles sans nombre, et des savants préposés à leur garde. Or, un pareil triomphe ne suffisait pas à l'orgueil impérial ; il fallait encore que le feu parcourût l'Italie, et l'on ne sait à quelles extrémités se seraient portés, les uns contre les autres, les Italiens et les agents de l'empereur, sans la fermeté de Grégoire II.

Grégoire était né à Rome en 669 ; il avait passé sa jeunesse dans le palais patriarcal de Latran, où sa science et sa vertu s'étaient développées sous les yeux des pontifes, et l'influence qu'il exerça dans les rangs inférieurs de la hiérarchie, le désigna naturellement pour occuper le premier. Dès son entrée au pouvoir, en 715, il se montra préoccupé de tous les devoirs d'un souverain et d'un évêque. Il répara les murs de Rome ; il établit près de Saint-Paul et de Sainte-Marie-Majeure des monastères destinés à assurer le service divin dans ces deux basiliques ; et, après la mort de sa mère Honesta, sa maison paternelle fut transformée par lui en un couvent, près duquel il éleva une église sous l'invocation de sainte Agathe. C'est cette église de Sainte-Agathe *trans Tiberim* que Clément VIII donna, dans la suite, à la congrégation de la Doctrine chrétienne.

En même temps, Grégoire relevait de ses ruines l'abbaye du Mont-Cassin détruite par les Lombards, et il envoyait saint Boniface à la conquête de la Thuringe et de tout le nord de l'Allemagne. Boniface était un jeune Anglais, dont le véritable nom était Winfrid. Il

Digitized by Google

avait fui l'Angleterre parce que les moines de son couvent avaient voulu l'élever aux dignités de l'ordre; et seul, avec l'aide de Dieu, il était venu à Rome demander au père des chrétiens des instructions et des pouvoirs pour travailler à la conversion des peuples. Des royaumes entiers se convertirent à la voix de Winfrid; et Grégoire II l'ayant alors rappelé, il l'ordonna évêque dans l'église du Vatican, le 30 novembre 723. Boniface revint une troisième fois à Rome, dans sa vieillesse, pour se recommander aux prières des apôtres; puis il se rendit dans la Frise, où il souffrit le martyre à l'âge de soixante-quinze ans : digne récompense de sa courageuse mission.

Cependant l'ordre arriva à Grégoire II de détruire dans tous les lieux de son obédience, les statues, tableaux, bas-reliefs, qui reproduisaient les images de Dieu et des saints. Grégoire refusa d'obéir. « Puisque Jésus est véritablement né, écrivait-il, qu'il a fait des miracles, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité, plût à Dieu que le ciel, la terre, la mer, tous les animaux, toutes les plantes pussent raconter ses merveilles, par la parole, par l'écriture, et par la peinture ! »

L'éloquent et courageux pontife, se laissant alle, ensuite à toute l'émotion de son cœur, rappelait les impressions qu'il éprouvait en entrant dans la basilique de Saint-Pierre. « Le Christ m'est témoin, disait-il, que, lorsque j'entre dans le temple du Prince des apôtres et que je contemple son image, je me sens pénétré d'une telle componction, que mes larmes coulent comme la pluie du ciel. Jésus-Christ rendait la vue aux aveugles, et vous, ajoutait-il en s'adressant

Digitized by Google

à Léon l'Isaurien, vous aveuglez ceux qui jouissent de la vue la meilleure. »

Alors l'empereur envoya des assassins pour le tuer. Ces assassins se nommaient Basile, Jourdain et Lurion, et ils étaient approuvés par Marin, duc de Rome; mais, Marin ayant été frappé de paralysie avant l'exécution du crime, l'entreprise fut abandonnée. Paul, exarque de Ravenne, prétendit ranimer le zèle des sicaires; mais le peuple romain se souleva et mit en pièces Jourdain et Lurion. A cette nouvelle, Paul assembla des troupes et marcha sur Rome; mais toutes les populations étaient en armes, et il ne put y entrer.

Quelques jours après, le bruit des massacres de Constantinople, de l'incendie de la bibliothèque, des violences exercées contre le patriarche; retentit dans les rues de Rome. Aussitôt, par un mouvement spontané, les images de l'empereur furent partout abattues; on les lacéra, on les foula aux pieds, et l'on attendit fièrement les effets de sa vengeance. Cette vengeance pouvait être terrible, car l'exarque de Ravenne s'était allié avec Luitprand, roi des Lombards, et les deux armées s'avançaient ensemble vers Rome. Lorsqu'elles furent aux portes de la ville, Grégoire sortit et parla à Luitprand avec tant d'entraînement et de noblesse, que ce prince se prosterna à ses pieds, détacha son manteau, son baudrier, son épée dorée, et les déposa, en signe d'offrande, sur le tombeau de saint Pierre, avec une couronne d'or et une croix d'argent. Grégoire pardonna ensuite à l'exarque, et l'aida même de son influence à maintenir la domination impériale sur la Toscane.

Cependant les passions fermentaient toujours en

Digitized by Google

Italie, lorsque de nouveaux ordres pour la destruction des images arrivèrent de Constantinople. Alors l'Italie entière se souleva. Paul, exarque de Ravenne, et Exhilarat, duc de Naples, qui voulurent attenter à la vie du pape, furent massacrés; et, d'une voix unanime, on résolut d'élire un nouvel empereur. Grégoire, fidèle à sa mission de concorde, s'opposa à ce parti extrême. Tous les jours il réunissait le peuple de Rome dans des processions et des prières, et il s'efforçait de lui inspirer, non plus seulement la fermeté contre la persécution, mais aussi la charité et la douceur, qui calment les haines et adoucissent les blessures. C'est en pratiquant ces œuvres de dévouement et de piété qu'il accomplit sa carrière, le 13 février 731.

Parmi les images les plus vénérées qui existent de Notre-Seigneur, il en est une qui fut apportée miraculeusement, dit-on, de Constantinople à Rome, lors de la persécution des iconoclastes, sous le pontificat de Grégoire II. Elle représente Jésus-Christ en pied, de grandeur naturelle, et repose sur une tablette de cèdre ou d'olivier. De tout temps cette image a été désignée par le surnom d'*Achéropite*, c'est-à-dire *qui n'a pas été faite de main d'homme*. Grégoire II la plaça au palais de Latran, dans la chapelle de saint Laurent, connue aujourd'hui sous le titre de *Sancta Sanctorum*. Pendant longtemps on ne la découvrit que le jour de l'Assomption, et aujourd'hui encore elle n'est visible que pendant la semaine sainte, le temps de Pâques, l'octave de l'Assomption et les années du Jubilé. Enfin, le jour de l'Assomption et toutes les fois que des calamités menaçaient la ville, les papes portaient solennellement

Digitized by Google

l'image *achéropite*, du *Sancta Sanctorum* à Sainte-Marie-Majeure.

Au souvenir de cette image vénérée vient se joindre naturellement celui de la *Vierge* de Sainte-Marie *in Cosmedin*, échappée, elle aussi, à la persécution des Grecs et transportée à Rome dans ces malheureux temps. L'église, dont elle est l'ornement le plus précieux, est une de celles dont la disposition intérieure rappelle le mieux l'antique origine. Elle succéda, paraît-il, à un oratoire fondé par saint Denis au troisième siècle, et à l'école dans laquelle enseigna saint Augustin. Plus tard elle devint le refuge des catholiques d'Orient poursuivis par les iconoclastes, et prit alors le nom *d'école des Grecs*. Reconstruite enfin et embellie par le pape Adrien Ier, elle ne fut plus désignée que par le surnom de *in Cosmedin*, c'est-à-dire *l'ornée* ou la *belle*[1].

Sainte Marie *in Cosmedin* est au bord du Tibre et sur la place déserte qui s'étend de son portique au temple de Vesta et à celui de la *Fortune virile*, comme la représentante solitaire de l'église désolée de Saint-Chrysostôme. Son clocher est byzantin, son nom est grec, et la *Vierge*, qui attire tous les yeux, derrière son maître-autel, est à la fois un pieux souvenir des persécutions de Constantinople et l'un des plus beaux produits de l'art de l'Orient. On y lit encore son antique inscription : *Mère de Dieu, toujours vierge*, Θεοτοκος αειπαρθενος.

[1] De Κοσμος, ornement, gloire, honneur. On appelle quelquefois cette église *Bocca della verità*, d'un mascaron antique formant sans doute l'embouchure d'un égout, et dont la bouche se fermait, se plaisait-on à dire, sur la main des menteurs.

Digitized by Google

Grégoire III, qui succéda à Grégoire II, employa vis-à-vis des empereurs les mêmes armes du courage et de la patience. Peu de jours après son avénement, il écrivit à Léon : « Vous croyez nous épouvanter en disant : — J'enverrai à Rome briser l'image de saint Pierre, et j'en ferai enlever le pape Grégoire chargé de chaînes, comme Constant fit à Martin. Sachez que les papes sont les médiateurs et les arbitres de la paix entre l'Orient et l'Occident..... Nous ne craignons point vos menaces. » Il assembla ensuite un concile, où le respect dû aux saintes images fut consacré par l'autorité de 93 évêques ; et des sommes d'argent furent en même temps distribuées à tous les peintres et sculpteurs de l'Italie, pour qu'ils les multipliassent dans les églises. L'irritation de Léon fut alors à son comble. Il envoya une flotte contre le pape ; mais cette flotte fit naufrage dans la mer Adriatique, et Léon se vit contraint à vieillir et à mourir sans vengeance, sous le poids des excommunications dont il avait été frappé.

Cette *image de saint Pierre,* que l'empereur voulait venir briser jusqu'au sein de Rome, c'était la statue de bronze qu'on y vénère encore et dont Maphœus Veggius a dit : « A l'exception du maître-autel, il n'y avait pas dans toute la basilique d'endroit qui attirât un plus grand concours de peuple. » Un autre écrivain, cité par Mgr Gerbet, l'appelle la *très-antique statue de saint Pierre en airain, qui a été autrefois celle de Jupiter Capitolin.* Il paraît en effet certain que saint Léon fit fondre le Jupiter du Capitole pour en faire la statue de l'apôtre. Ce fut de sa part un témoignage d'actions de grâces pour la délivrance de Rome que menaçait Attila.

Digitized by Google

Léon l'Isaurien fut remplacé sur le trône par son fils, Constantin *Copronyme*, et le nouvel empereur surpassa s'il est possible les crimes de son père. Il jouait de la lyre, comme Néron, pendant qu'on mutilait ou qu'on tuait par ses ordres les orthodoxes. Le sang coula à flots pendant son règne ; mais l'Italie ne dépendait plus en réalité de l'empire de Constantinople, et elle demeura à l'abri de ses fureurs. Malheureusement, des divisions intestines l'empêchaient d'ailleurs d'avoir aucun repos. Luitprand vint assiéger Rome, parce que Grégoire III refusait de lui livrer le duc de Spolette qui y avait cherché un refuge. Ce siége n'eut pas de résultat ; mais, d'un instant à l'autre, le joug des empereurs d'Orient pouvait néanmoins être remplacé par celui des Lombards, nation inquiète, dont le catholicisme n'avait encore qu'imparfaitement adouci les mœurs, et qui conservait toujours sa rude et sauvage énergie.

Et ce n'était pas seulement l'Italie, c'était la chrétienté tout entière qui était dans un profond état de souffrance. De tous côtés les ennemis fondaient sur elle. Dépouillée de ses belles provinces de l'Asie et de l'Afrique, elle ne pouvait même plus se défendre en Europe ; car la mer avait cessé d'être un rempart contre ces terribles invasions de deux et trois cent mille hommes qui dévoraient, en passant, les royaumes, et marchaient toujours comme entraînés par la fatalité. Depuis un siècle, les Arabes s'étaient partagé le monde, dominés qu'ils étaient par leur humeur aventureuse et par une sorte d'abandon fanatique à ce qu'ils considéraient comme le décret de Dieu. Pendant que quelques-uns se diri-

Digitized by Google

geaient vers les Indes et la Chine [1], d'autres pénétraient en Espagne, traversaient les Pyrénées, et il fallait toute la force du bras de Charles Martel pour enfouir ces hordes terribles dans les champs de Poitiers. La victoire de Poitiers sauva peut-être la civilisation en Europe, et elle plaça Charles Martel, duc d'Austrasie, au premier rang des princes chrétiens. On ne peut donc s'étonner que Rome, abandonnée à ses propres forces, impuissante à se défendre seule contre les ennemis qui l'entouraient, ait eu recours à Charles, par l'organe de ses pontifes.

Grégoire II fut le premier à l'implorer ; Grégoire III lui envoya à son tour une ambassade, en 740, avec les clefs du sépulcre de saint Pierre et une partie de ses chaînes. Il lui faisait demander secours et assistance contre les rois lombards. — « Ces rois, lui écrivait-il, prennent occasion de notre confiance en vous pour vous insulter. — Qu'il vienne donc, ce Charles, disent-ils, qu'elle vienne cette armée des Francs en qui il espère ! et, s'ils le peuvent, qu'ils l'aident, qu'ils l'arrachent de nos mains ! » — Mais l'alliance des Lombards était précieuse alors pour le duc d'Austrasie dans sa lutte contre les Sarrasins, et l'ambassade demeura sans effet,

Peu de jours après cette démarche, qui fait époque dans l'histoire, Grégoire III mourut. Parmi les fondations de son pontificat l'histoire cite un oratoire de la basilique vaticane, situé près *du Grand arc, du côté des hommes ;* il était dédié à sainte Marie. Grégoire y déposa, derrière une balustrade de bronze, une quan-

[1] On vit des Arabes à Canton dès le huitième siècle.

Digitized by Google

tité considérable de reliques rassemblées de tous les pays du monde. Le culte des saints était attaqué ; il répondit à l'attaque par ce nouvel hommage. Les religieux des monastères voisins durent venir célébrer dans cet oratoire les vigiles des fêtes de tous les bienheureux dont les restes y étaient honorés. Anastase se plaît, en outre, à énumérer les vases d'or, les croix pendantes, les agrafes précieuses dont la piété du pontife enrichit ce sanctuaire.

Le même pontife releva de ses ruines l'ancienne diaconie des *saints Serge et Bacque*, qui faisait partie des dépendances du Vatican. Il plaça six colonnes torses devant la *Confession* de saint Pierre et les fit orner d'architraves d'argent, représentant Jésus avec les apôtres et Marie avec les vierges ; puis il donna à la chapelle de la Crèche, à Sainte-Marie-Majeure, un bas-relief en or parsemé de pierres précieuses. La Vierge y était représentée embrassant son fils.

Les désordres auxquels l'Italie était en proie se prolongèrent longtemps encore, et le pontificat de Zacharie fut signalé par les courageuses tentatives d'union de ce saint pontife, près des divers princes de la péninsule. C'était un homme d'une rare douceur, nous dit Anastase, et *orné de toute bonté*. Il obtint de Luitprand la restitution des villes qui avaient été usurpées sur le duché de Rome et sur le patrimoine de saint Pierre ; il défendit Ravenne et le domaine impérial contre l'ambition de ce même Luitprand ; puis, en même temps qu'il protégeait tous les droits, on le voyait soulager toutes les infortunes. Un grand nombre d'esclaves, que des marchands de Venise conduisaient en Afrique, furent rachetés par lui et rendus à la li-

Digitized by Google

berté ; des distributions régulières d'aumônes pour les pauvres, les pèlerins, et les malades des différents quartiers de la ville, furent établies par lui au palais patriarcal. Zacharie remit à neuf ce palais qu'il avait trouvé en grande *pénurie,* nous dit Anastase. Parmi les appartements qu'il répara, se trouvait une salle à manger, *triclinium,* située devant la basilique de Théodore. Zacharie l'orna de marbres divers, de vitres, de métaux précieux, de mosaïques et de peintures ; il fit, en outre, peindre de saintes images dans l'oratoire de saint Sylvestre, et édifia un portique et une tour qui devinrent deux des parties les plus remarquables de la demeure pontificale. Le portique lui servit d'entrée ; la tour le dominait. A l'étage le plus élevé de cette tour était un second *triclinium,* dont les murs couverts de fresques représentaient la carte du monde : Zacharie l'y avait fait dessiner afin de ne perdre jamais de vue l'étendue et la responsabilité de sa charge, et afin aussi sans doute que chaque pèlerin, en mettant le pied chez le pasteur universel, y retrouvât un souvenir de sa patrie.

Le même pontife déposa sur l'autel de saint Pierre un tapis tissu d'or et de pierres précieuses sur lequel était figurée la Nativité de Jésus-Christ, et il enrichit la basilique de tous les livres nécessaires à la récitation des différents offices.

C'est au pape Zacharie que Pépin le Bref, maire du palais de Childéric III, envoya saint Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour le consulter sur ses prétentions au trône dont sa famille exerçait depuis longtemps tous les droits. Zacharie ne vit dans l'avénement de cette nouvelle

Digitized by Google

dynastie que la consolidation de l'ordre qu'elle était parvenue à établir dans les Gaules, et il trouva juste qu'on donnât le titre de roi à celui qui en avait le pouvoir. Pépin fut en conséquence sacré roi des Francs (*Francorum rex*) par saint Boniface, archevêque de Mayence, et Childéric finit ses jours dans un monastère. Ainsi, le pouvoir pontifical devenait de plus en plus un tribunal suprême, auquel les rois et les peuples s'adressaient pour la solution des questions qui intéressaient la société.

Un prêtre, du nom d'Étienne, fut élu pour succéder à Zacharie ; il fut même mis en possession du Latran ; mais trois jours après, et même avant d'être sacré, il perdit tout à coup la parole, la connaissance, et mourut.

Étienne II fut alors élu par acclamation dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Il inaugura son pontificat par le rétablissement de quatre anciens hôpitaux à Rome, et par la fondation de trois nouveaux. Les hôpitaux sont une des plus sublimes institutions du Christianisme ; on ne trouve rien dans l'antiquité qui leur ressemble : mais à peine l'Évangile a-t-il été annoncé aux hommes, qu'aussitôt sept diacres sont chargés de la distribution de secours aux indigents et aux malades. Les diaconies de Rome étaient des hôtelleries ouvertes à toutes les misères, et c'était à l'entretien des maisons des pauvres qu'étaient surtout consacrés les trésors de l'Église. Nous remarquerons que deux des hôpitaux construits par Étienne II étaient dans le voisinage de Saint-Pierre, sans doute parce que c'était là que les pèlerins se portaient de préférence. C'est également près de Saint-Pierre qu'Ina, roi des Saxons

Digitized by Google

occidentaux, fit édifier, au commencement du huitième siècle, un vaste bâtiment destiné à recevoir les pèlerins de la Grande-Bretagne, et une église sous l'invocation de sainte Marie [1]. Cette église et cet hospice, ruinés à diverses époques, furent reconstruits au treizième siècle, par Innocent III, sous le titre du Saint-Esprit, *San-Spirito in Sassia;* c'est aujourd'hui un des plus magnifiques établissements de Rome.

L'hospice du roi Ina est le premier de ce genre que les nations étrangères aient fondé dans la ville pontificale, ce qui nous donne à penser combien était grande l'affluence des Saxons de la Grande-Bretagne aux tombeaux des apôtres. Saint Kilian, saint Ceolfrid, saint Boniface, les rois Ina et Offa, le célèbre Alcuin, appartenaient tous aux îles Britanniques. — « C'était alors, dit Bède, la coutume de bien des Anglais, clercs et laïques, hommes et femmes, d'aller finir leurs jours près des tombeaux des apôtres, afin d'être reçus d'eux plus familièrement dans le ciel. »

Rome devenait au reste, chaque jour davantage, le centre du monde civilisé. Nous lisons qu'un prince de Bavière y vint en pèlerinage durant le huitième siècle; et, comme autrefois, on voyait se presser dans ses rues des hommes de tous costumes, de toutes couleurs, qui venaient rendre hommage à sa puissance et à sa gloire.

Astolphe, roi des Lombards, s'empara de l'exarchat

[1] Ina établit une taxe d'un sou par an sur chaque maison de son royaume pour l'entretien de cet hospice. Ce tribut était payé chaque année à Rome, le jour de la Saint-Pierre : aussi a-t-il été longtemps connu sous la désignation de *denier de saint Pierre.*

Digitized by Google

de Ravenne sous le pontificat d'Étienne II, et il résolut dès lors d'ajouter à ses domaines Rome et son territoire, seul vestige désormais de la puissance impériale en Occident. En présence d'un tel danger, Étienne ordonna une procession, au milieu de laquelle il parut, portant sur ses épaules la célèbre image *achéropite* du Sauveur. Il était nu-pieds, et suivi de tout le peuple, qui avait de la cendre sur la tête et poussait de lugubres gémissements. Aux branches de la croix avait été attaché le traité de paix violé par les Lombards.

En même temps, Étienne demanda du secours à Constantin Copronyme; mais Constantin resta muet, et le pontife délaissé tourna alors les yeux vers la France. Il quitta Rome malgré les larmes du peuple, et alla implorer le noble cœur du chef des Francs Pépin fit solennellement don à l'Église des villes dont Astolphe s'était emparé, et bientôt après il se mit en marche pour les conquérir. Le retour du pape Étienne fut célébré à Rome par les acclamations de la population entière. Le clergé marcha au-devant de lui, en chantant des hymnes et portant des croix, jusqu'aux prés de Néron, et la foule criait : — Longs jours à notre Père, il est notre salut après Dieu!

Or, Astolphe céda à l'influence toute-puissante du roi des Francs, mais il ne garda pas longtemps la parole qu'il lui avait donnée. A peine les Alpes avaient-elles été repassées par l'armée de Pépin, que les Lombards se dirigèrent vers Rome. Ils la tinrent assiégée pendant trois mois, brûlèrent et saccagèrent les fermes environnantes, déterrèrent les corps saints des cimetières, et souillèrent, par les plus vils outrages,

Digitized by Google

les monastères de vierges. Étienne écrivit alors à Pépin et à ses deux fils.

« Nous sommes entourés, disait-il, d'une tristesse si amère, telle est notre angoisse et telle est la continuité de nos larmes, qu'il nous semble que les éléments eux-mêmes doivent le raconter. Vous savez comment l'impie Astolphe a violé la paix ; depuis les calendes de janvier il campe à nos portes, et il nous fait dire : — Ouvrez-moi la porte *Salaria,* livrez-moi votre pape, et je serai patient envers vous ; mais, si vous ne le faites, je renverserai vos murailles, je vous passerai tous au fil de l'épée, et je verrai bien alors si quelqu'un pourra vous tirer de mes mains. —

« Et ses soldats incendient les églises, ils détruisent les images, mettent dans leurs vases impurs, dans ce qu'ils appellent leurs sacs (*folles*), les dons sacrés, c'est-à-dire le corps de Notre-Seigneur, pour le manger après s'être repus de viandes... Tels sont enfin les maux dont ils nous accablent, que les païens eux-mêmes ne nous en firent jamais autant, et il nous semble que les pierres elles-mêmes crient avec nous.

« Voilà cependant cinquante-cinq jours qu'ils attaquent cette ville infortunée de Rome ; nuit et jour ils lui livrent des assauts et battent ses murailles... Oh ! n'éloignez pas de nous votre bras, princes très-chrétiens, et Dieu n'éloignera pas le sien de vous lorsque vous combattrez vos ennemis. Hâtez-vous de venir à notre aide, ô nos bien-aimés ! Accourez, accourez, et protégez-nous avant que le glaive ait atteint notre cœur. Je vous implore ; empêchez-nous de périr ! Et que les nations ne disent pas, d'un bout du monde à l'autre : — Où en est la confiance des Romains, cette

Digitized by Google

confiance, qu'après Dieu, ils plaçaient tout entière dans les rois et dans le peuple des Francs !...

« Dieu a donné la force au peuple des Francs, ajoutait-il, et il n'est pas une nation qui ait eu recours à lui et qui n'ait été sauvée. Combien plus ne devez-vous point avoir à cœur de délivrer la sainte Église de Dieu et son peuple ! »

Dans une autre lettre Étienne fait parler saint Pierre lui-même : — « Je vous regarde comme mes enfants adoptifs, lui faisait-il dire ; c'est vous, peuples des Francs, qui êtes nos peuples de prédilection entre toutes les nations de la terre... La mère de Dieu, toujours vierge, vous fait les mêmes instances que moi. Elle vous presse, elle vous commande avec tous les chœurs des anges, tous les saints martyrs et confesseurs, d'avoir compassion des maux de Rome. On sait que, de toutes les nations qui sont sous le ciel, c'est celle des Francs qui a montré le plus d'attachement pour moi, Pierre, apôtre... »

Glorieux titre que nous avons pu oublier un jour, mais que, Dieu aidant, nous ne renierons jamais.

Pépin se remit aussitôt en campagne, n'écoutant que son amour pour saint Pierre, comme il le disait lui-même, *nisi pro amore sancti Petri*, et, quelques jours après, Fulrad, abbé de Saint-Denis, déposait, sur la Confession de l'apôtre, les clefs des villes de la Pentapole et de l'Émilie, avec l'acte par lequel le chef des Francs donnait où, pour parler le langage plus énergique du temps, par lequel il restituait — *restituit redonavit* — ces deux provinces à l'Eglise romaine [1].

[1] Les villes données par Pépin étaient au nombre de vingt-deux,

Digitized by Google

Étienne, de son côté, avait dès lors conféré à Pépin et à ses fils le titre de patrices romains, et le gouvernement de Rome devint une république dont le pape fut le chef et Pépin le protecteur.

« Delaissés par leurs maîtres, a dit un historien peu suspect, Daunou, les Romains durent s'attacher à leurs pontifes presque tous recommandables. Pères et défenseurs du peuple, médiateurs entre les grands, chefs de la religion, les papes réunissaient les divers moyens de crédit et d'influence que donnent les ri*chesses, les bienfaits, les vertus et le sacerdoce suprême.* »

Sismondi n'est pas moins explicite. Gibbon, enfin, n'hésita pas à déclarer que « le domaine temporel des papes se trouve fondé sur mille ans de respect, et que leur plus beau titre à la souveraineté est le libre choix d'un peuple délivré par eux de la servitude.»

Ainsi les successeurs de saint Pierre ne furent plus seulement les dépositaires d'une autorité qui s'étendait sur toutes les consciences, mais ils devinrent en outre souverains temporels comme les autres princes, avec puissance et juridiction séculières. Quelle dynastie peut se vanter d'une aussi noble origine ! Elle réunit à la fois la voix des peuples, la donation et la conquête ; et, de tous les trônes européens, c'est le seul, depuis onze cents ans, contre lequel soient venus se briser tous les orages.

Cette double couronne donnait d'ailleurs au pontife

savoir : Ravenne, Rimini, Pesaro, Fano, Césène, Sinigaglia, Jesi, Forlimpopoli, Forli, Castrocaro, Montefeltro, Acceraggio, Monte-Lucari, Serravalle, San-Marino, Bobbio, Urbino, Caglio, Lucoli, Engubbio, Commacchio et Narni.

Digitized by Google

romain une noble position vis-à-vis des rois et des peuples : il n'était le sujet temporel d'aucun d'eux, et il était le chef spirituel de tous. Le territoire qui formait son domaine était peu considérable auprès des principautés et des empires qui se divisaient le monde; mais c'était un terrain neutre d'où la voix de la vérité pourrait toujours se faire entendre, où les malheureux, les exilés de tous pays seraient toujours assurés de trouver un refuge, et où toutes les haines viendraient s'éteindre aux pieds de celui qui ne voit dans tous les hommes que les enfants de Dieu.

Étienne II mourut au mois d'avril 757. Il avait fondé à Rome un monastère sous l'invocation de saint Denis, pour y placer des reliques de ce saint qu'il avait apportées de France, et il y établit des moines grecs, en souvenir de la première patrie de ce Denis l'Aréopagite qui fut l'apôtre des Gaules.

Paul Ier, qui lui succéda, était son frère ; il régna onze ans, et laissa une mémoire vénérée. Il profitait du silence de la nuit, nous dit Anastase, pour aller visiter les malades, les pauvres, les prisonniers ; il leur portait des vivres et leur prodiguait les consolations.

Paul reconstruisit l'église de Saint-Sylvestre au champ de Mars, et il paraît qu'il comprit dans les bâtiments nouveaux sa maison paternelle. Cette église fut ornée par lui de marbres et de mosaïques, et il lui adjoignit un monastère. Le trésor le plus précieux toutefois dont Paul l'enrichit, fut l'ensemble des reliques qu'il y transporta des catacombes. Depuis le siége de Rome par Astolphe, les catacombes étaient, en effet, dans un état complet d'abandon. Les Lombards les avaient pillées ; car, tout en faisant la guerre au

Digitized by Google

pape, ces barbares recherchaient avidement les corps saints pour leurs églises ; et, depuis lors, les catacombes avaient été délaissées ; la piété du peuple ne les avait plus entourées du même respect, et le pâtre de la campagne romaine y parquait ses troupeaux au milieu des cendres des martyrs.

Parmi les corps saints que Paul y retrouva, fut celui de sainte Pétronille, fille adoptive de saint Pierre. Paul le fit transférer dans un oratoire situé à l'extrémité gauche de la basilique vaticane, et qui passa longtemps pous être l'ancien temple d'Apollon du cirque Néronien. Cet oratoire, en forme de rotonde, présentait à l'intérieur huit côtés et six autels. Les deux autres côtés étaient occupés par les portes. Paul Ier le dota richement, et telle fut la vénération dont le culte de la sainte devint l'objet, que, huit cents ans plus tard, Paul V plaça l'autel de sainte Pétronille parmi les sept autels privilégiés de la nouvelle basilique.

La chapelle Sainte-Marie *de Cancelli*, à l'extrémité droite de Saint-Pierre, fut également enrichie par les pieuses offrandes de Paul Ier. Il y placa de nombreuses reliques et les protégea par des balustrades de bronze (*cancelli*). La chapelle fut en même temps ornée de mosaïques, et Paul lui fit don d'une statue de la Vierge, en argent doré, du poids de cent livres. L'entrée de cette chapelle était interdite aux femmes.

La façade du portique de Saint-Pierre fut couverte, par ordre du même pontife, d'une mosaïque représentant Jésus-Christ assis dans un cercle d'étoiles, et tenant un livre sur lequel on lisait : *Ego sum resurrectio et vita*. Cinq anges l'entouraient, et quatre saints lui offraient des couronnes.

Digitized by Google

On cite enfin l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, sur la *voie Sacrée,* connue depuis lors sous le nom de *Sainte-Marie-Neuve*, et aujourd'hui sous celui de *Sainte-Françoise-Romaine,* comme devant sa fondation à Paul Ier. Le saint pape voulut consacrer le lieu où, suivant la tradition, saint Pierre s'était agenouillé pendant que Simon le magicien s'élevait dans les airs. Les pierres marquées de l'empreinte de ses genoux font toujours partie du trésor de cette église.

La mort de Paul Ier fut le signal d'un schisme. A peine le bruit s'en fut-il répandu, qu'un duc lombard nommé Toton accourut à Rome avec ses frères et une troupe désordonnée de gens qu'il avait ameutés sur son passage. Il pénétra dans la ville par la porte Saint-Pancrace, et, ayant assemblé la foule tumultueuse qui le suivait, il fit proclamer évêque de Rome son frère Constantin, qui n'avait encore reçu aucun des ordres ecclésiastiques. On s'empara ensuite de Georges, évêque de Préneste, et on lui ordonna de conférer les ordres à Constantin. Georges refuse ; mais on le menace, et le malheureux finit par céder.

Cette intrusion de Constantin se prolongea pendant un an ; au bout de ce temps, une révolte éclata contre lui, et Étienne, prêtre de Sainte-Cécile, fut canoniquement élu pontife. Le peuple, toujours extrême, se rua alors sur les partisans de Constantin ; quelques-uns d'entre eux eurent les yeux et la langue arrachés ; et Constantin lui-même fut conduit au monastère de *Celle-Neuve,* aujourd'hui Saint-Sabbas, monté sur une selle de femme. On le tira ensuite de sa retraite, on lui creva les yeux, et il demeura gisant sur le pavé.

Digitized by Google

Afin de prévenir le retour de pareils excès, Étienne III et les pères d'un concile, qu'il assembla à Rome, prononcèrent anathème contre tout laïque qui participerait à l'élection du pape. L'élection fut réservée aux évêques et au clergé, et l'élu dut seulement être reconnu par le peuple et la milice avant de prendre possession du palais patriarcal.

Étienne III se distinguait par un caractère énergique, *strenuus*, ainsi que par une profonde connaissance des Saintes Lettres et des traditions de l'Église. Adrien Ier, son successeur, réunit à des qualités analogues tous les dons qui rendent le commandement facile : illustration de la naissance, beauté des traits, élégance de la démarche, fermeté, douceur et miséricorde. Il se montra propre à tout et puissant en tout, disent les historiens du temps, *in omnibus efficax et idoneus*.

Ce fut sous son pontificat que se consomma la ruine du royaume des Lombards, après une domination de plus de deux siècles. Didier avait succédé à Astolphe, en 756. Ce prince, ambitieux et farouche, foula aux pieds tous les traités qui le liaient avec l'Église ; il s'empara de la Pentapole et dirigea même ses armées vers Rome. Adrien fit alors dépouiller de leurs ornements précieux les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul qui se trouvaient hors de l'enceinte, et il les fit ensuite solidement fermer, de manière que le roi lombard ne pût pénétrer dans des lieux aussi saints, *qu'en en brisant les portes, au péril de son âme*.

Le courageux pontife prit en même temps des mesures de défense pour la ville ; il convoqua les milices du pays et résolut de tenir tête à l'entreprenant aventurier. Didier se retira alors à Pavie ; mais au

Digitized by Google

même instant, Charlemagne descendait des Alpes, et Pavie finit par tomber sous ses coups.

Charlemagne se rendit à Rome pour les fêtes de Pâques de l'année 774. Les magistrats et les sénateurs s'étaient portés à sa rencontre jusqu'à une distance de trente milles (40 kilomètres) : à un mille de Rome, avaient été réunis les hommes de la milice et les enfants des écoles, portant des branches de palmier et d'olivier, chantant et acclamant : ils étaient suivit des croix et des bannières. Or, à la vue de la croix, Charles descendit de cheval ; il suivit pieusement le clergé jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, dont il baisa, en montant, toutes les marches, et il entra dans la basilique avec le pape qui l'avait attendu sur les degrés. Le clergé et le peuple chantaient : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Après être resté quelque temps prosterné devant la *Confession* de l'Apôtre, Charles pria instamment le pape, *obnixé*, de lui permettre d'entrer à Rome, afin qu'il pût accomplir ses vœux dans les diverses églises de cette ville. Ainsi le pape était solennellement reconnu comme souverain de la cité pontificale. Le pape et le roi se dirigèrent vers la basilique de Latran, où Adrien célébra, suivant l'usage du samedi saint, le baptême des catéchumènes. Le lendemain, jour de Pâques, Charlemagne assista à l'office pontifical dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure ; le lundi, dans celle de Saint-Pierre ; le mardi, dans celle de Saint-Paul. Des acclamations y furent chantées, du haut de l'ambon, en son honneur. C'étaient à la fois des louanges, des vœux et des prières. Ainsi on disait : *Au très-*

Digitized by Google

excellent Charles, couronné de Dieu, vie et victoire! et le peuple répondait : *Sauveur du monde, soyez-lui en aide!*

Enfin, le mercredi 6 avril, Charlemagne déposa, sur le corps de saint Pierre, l'acte de donation des provinces dont il faisait hommage à l'Église. Cet acte confirmait la donation de Pépin et y ajoutait la Vénétie, l'Istrie, les duchés de Bénévent et de Spolette, Mantoue, Parme, l'île de Corse, et étendait la domination pontificale jusqu'au golfe de la Spezzia.

Adrien et Charles étaient faits pour se comprendre; aussi se lièrent-ils d'une étroite amitié. Adrien célébra les louanges de l'empereur en vers acrostiches, et Charles composa dix-huit vers pour servir d'épitaphe à Adrien [1]. Lorsque Charles revint à Rome en 781 et en 787, Adrien Ier vivait encore; il baptisa le jeune Carloman, dont il changea le nom en celui de Pépin, et il le sacra roi d'Italie en même temps qu'il sacrait son frère Louis roi d'Aquitaine.

Pendant l'un des séjours que Charles fit à Rome, il s'éleva une vive querelle entre les chantres français et les chantres romains sur la beauté de leurs chants. Le bruit en vint jusqu'au prince, et déjà les Français triomphaient dans l'espérance d'obtenir son suffrage, lorsque Charles leur dit : — Quel est le plus pur de la source ou des ruisseaux? Remontez à saint Grégoire

[1] Je citerai seulement de cette longue épitaphe les quatre vers suivants :

Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra;
Hadrianus, Carolus, rex ego, tuque pater
Quisque legas versus, devoto pectore supplex,
Amborum mitis, dic : miserere, Deus!

Digitized by Google

qui est la source, car il est évident que vous avez corrompu le chant ecclésiastique. — Il demanda même des chantres au pape, ainsi que des maîtres de grammaire et de mathématiques, et il les plaça à la tête des écoles de France [1]. Si nous en croyons toutefois un écrivain du temps, la rudesse des gosiers francs ne parvint jamais à rendre certains tremblements et certaines délicatesses du chant des Italiens.

Adrien occupa la chaire de saint Pierre pendant vingt-trois ans, et les offrandes qu'il fit aux diverses églises de Rome s'élevèrent à 1,384 livres d'or et à 1,773 livres d'argent. L'église de Saint-Apollinaire et celle de Saint-Jean *ad portam Latinam,* furent construites par lui. Il en rebâtit plusieurs qui étaient en ruine; Saint-Marc, entre autres, ancienne fondation du quatrième siècle, qui était voisine de la demeure de son père, et dans laquelle il pria souvent durant son enfance. L'église de Saint-Anastase fut également du nombre de celles qu'Adrien reconstruisit; elle avait été détruite par le feu; à la nouvelle de l'incendie, le pontife était venu lui-même porter secours. Anastase compte, au reste, jusqu'à *cinquante-cinq* monuments religieux qui reçurent d'Adrien un éclat tout nouveau. En tête figurent la basilique et le monastère du Latran. La basilique de Saint-Pierre dut, de son côté, à Adrien, des portes de bronze pour son portique. On

[1] Les deux écoles de chant fondées par Charlemagne furent celles de Metz et de Soissons : elles ont eu toutes les deux une grande célébrité, mais surtout celle de Metz. Ce furent les chantres ramenés de Rome par Charlemagne, qui apprirent aux Français à jouer des orgues.

Digitized by Google

y voyait inscrits, en lettres d'argent, les noms des villes qui reconnaissaient la souveraineté de l'église romaine. Adrien fit, en outre, hommage à la basilique d'un *phare*, en forme de croix, portant treize cent soixante-dix bougies, d'un ornement tissu d'or et de pierres précieuses, sur lequel était représentée la délivrance de saint Pierre, et de soixante-cinq courtines de pourpre, destinées aux portes du temple et aux arceaux de la nef. Il donna également des courtines plus ou moins riches à beaucoup d'autres sanctuaires : cinquante-sept au Latran, quinze à Sainte-Marie-Majeure, quarante à Sainte-Marie-aux-Martyrs, vingt à Saint-Etienne, etc. ; il dota en même temps les diaconies et fonda sur sa fortune particulière une rente perpétuelle destinée à fournir chaque jour de pain, de vin et de soupe, cent pauvres romains ou étrangers. Cette distribution avait lieu au Latran, et elle fut même représentée à fresque sur les murs du portique. Il était naturel que le palais du Père commun ne ressemblât pas à tous les palais du monde. Aussi étaient-ce les pauvres qui en gardaient et qui en ornaient l'entrée.

Adrien est cité enfin pour avoir réparé les anciens aqueducs, relevé les murailles de la ville, et déployé, à l'exemple de ses prédécesseurs, cette magnificence pour les arts et pour les pompes du culte, qui devint une des habitudes et une des gloires du trône pontifical [1]. Un pèlerin qui visita Rome en l'année 800,

[1] Je ne dois pas oublier ici, à l'honneur du pape Adrien, qu'il fit brûler au port de *Centumcelle* (Civita-Vecchia) plusieurs bâtiments grecs destinés au commerce des esclaves.

Digitized by Google

fait le calcul minutieux des fortifications qui protégeaient alors l'enceinte et auxquelles, Adrien Ier venait de mettre la dernière main. D'après ce calcul il y avait 383 tours, 7020 bastions, 2066 grandes meurtrières et 1981 petites.

Lorsque Charles vint à Rome, il habita avec les seigneurs de sa suite *près de Saint-Pierre,* ce qui indique sans doute le palais du Vatican, et ce qui prouve qu'il était dès lors un des plus vastes de la ville. On ne sait pas précisément quel a été le fondateur de cet immense palais. Quelques historiens en font remonter l'origine à Constantin le Grand, d'autres au pape Libère, d'autres à saint Symmaque. Ainsi, au moment où le palais impérial tombait en ruine sur le Palatin, le palais des pontifes s'élevait grandiose sur l'ancienne colline des Augures et près de ce Tibre qui, lui aussi, était considéré dans l'antiquité comme un prophète : *Quinimò vates intelligitur* [1].

Le pontificat de Léon III fut troublé par d'affreux désordres. Deux officiers du palais, Paschal et Campule, parents du pape Adrien, résolurent de tuer Léon, quelles que fussent cependant la douceur de ses mœurs et la pureté de sa vie [2]. Un jour donc, le 23 avril 799, au moment où la litanie stationnale se rendait de Saint-Laurent *in Lucinâ* à Saint-Georges *in Velabro,* ils se jettent sur Léon avec des gens armés, le renversent, déchirent ses vêtements, et s'efforcent de lui arracher les yeux et la langue. Le peuple qui suivait

[1] Pline, *Hist. nat.,* liv. III.

[2] Ils avaient espéré que l'un d'eux serait élu pape à la mort d'Adrien.

Digitized by Google

la procession se disperse, et les assassins, voyant le pontife sans mouvement et sans voix, se retirent eux-mêmes : mais Paschal et Campule reviennent bientôt à la charge ; ils traînent Léon dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite* qui était proche, et là, au pied de l'autel, ils font ruisseler son sang sous leurs coups ; puis, craignant encore qu'il ne voie, craignant qu'il ne parle, ils s'acharnent contre les organes du malheureux pontife. Le soir, Léon fut transporté au monastère de Saint-Érasme, sur le mont Cœlius : il vivait encore, et Dieu permit qu'il recouvrât la vue et la parole [1].

Cependant quelques fidèles avaient suivi avec anxiété les pas des conspirateurs. Ils réussirent à enlever le pape, et le conduisirent à Saint-Pierre. Léon s'y vit entouré d'hommages ; le duc de Spolette l'emmena ensuite dans son duché, et, de là, Léon se mit en route pour Paderborn où se trouvait alors Charlemagne.

Charles venait de triompher des Huns et il envoya au-devant du pontife, son fils Pépin à la tête de cent mille hommes qui venaient de vaincre. A la vue du successeur de l'Apôtre, les cent mille hommes se jettent à terre, et Léon, levant les mains au ciel, bénit l'armée des Francs. Charlemagne attendait le pape à peu de distance de Paderborn, avec une autre armée dans laquelle se trouvaient représentées toutes les nations de l'Europe. Le clergé marchait en avant, divisé en trois chœurs et portant ses bannières. A l'approche du

[1] *Et visum recepit et lingua ad loquendum ei restituta est. (Bar. Ann. ad ann. 799.)*

Digitized by Google

Vicaire de Jésus-Christ, Charles forma en cercle cette immense multitude : « Allons ô braves, s'écria-t-il, revêtez les armes que vous avez coutume de porter aux combats, et courons tous au-devant de l'auguste pontife.

Pontifici, celeri cursu, occurramus opimo.

Or, dès que *le roi* qui était *le père de l'Europe,* pour parler le langage de la poésie contemporaine, eut rencontré le *pasteur* qui était *le père du monde,* trois fois prêtres, soldats et peuple se prosternèrent, trois fois le pape les bénit et pria pour eux. Charlemagne, de son côté, s'inclina respectueusement, puis le pape et le roi s'embrassèrent et marchèrent vers la principale église de Paderborn, au chant du *Gloria in excelsis* [1].

Mille ans s'étaient écoulés depuis cette ovation sublime lorsque Pie VI fut amené prisonnier en France et que Pie VII y vint pour présider au couronnement d'un prince qui ne fut pas moins le maître de l'Europe que l'avait été Charlemagne; et sur le chemin du prêtre captif comme sur celui du prêtre-roi, l'empressement de la foule rappela, sinon l'éclat, du moins l'émotion des scènes de Paderborn. Etrange pouvoir, qui trouve toujours des cœurs pour lui répondre, et que le respect semble poursuivre, même en des temps où l'on dit que le respect s'en va.

Cependant la démarche de Léon III et l'accueil qui lui fut fait causaient un vif effroi à Paschal et à ses sicaires; ils cherchèrent à en neutraliser l'effet par

[1] Dom. Bouquet, t. V. p. 394.

Digitized by Google

l'envoi à Charles d'un violent acte d'accusation contre le pape. Celui-ci ne tarda pas néanmoins à revenir à Rome : il était accompagné d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques, de comtes, et dans toutes les villes et les campagnes on le recevait comme un martyr. Toute la population de Rome, hommes et femmes, prêtres et religieuses, et des étrangers de toutes nations, de la Saxe, de la Frise, des Gaules, se portèrent au-devant de lui avec des bannières jusqu'à Ponte-Molle, et le conduisirent en triomphe à Saint-Pierre, où il célébra la messe.

Charlemagne avait chargé plusieurs évêques d'informer sur les accusations de Paschal et de Campule ; mais il vint lui-même à Rome l'année suivante, afin de remplir, dans toute leur étendue, ses fonctions de patrice et de haut protecteur de l'Église romaine. Le clergé, la noblesse et le peuple furent alors convoqués pour assister, dans la basilique de Saint-Pierre, à l'examen solennel des reproches faits au souverain pontife. Déjà le pape et le roi s'étaient assis l'un près de l'autre, et la foule avait rempli l'église, lorsque tout à coup les évêques et les abbés, se levant d'un mouvement unanime, protestèrent de leur incompétence. — « Personne n'a l'audace d'accuser le Saint-Père, s'écrièrent-ils ; le siége apostolique est, comme par le passé, juge souverain, et ne peut être jugé par personne. » — Léon III monta alors sur l'ambon ; il demanda comme une grâce le droit de se justifier publiquement ; et, étendant la main sur l'Évangile, il jura qu'il n'avait aucune connaissance des crimes que l'on avait mis à sa charge. La foule entière s'émut aux paroles du pontife, et de toutes les bouches sortit à

Digitized by Google

l'instant le cantique de saint Ambroise, *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*.

Une autre solennité devait, un mois après, ramener le pape et le roi dans l'église de Saint-Pierre. Charlemagne voulut assister à la messe pontificale, le jour de Noël, et il se rendit à la basilique avec toute sa suite. Mais, lorsque l'office fut commencé, Léon, prenant sur l'autel une couronne, se dirigea vers le prince et la lui plaça sur la tête, tandis que le peuple criait : — *Vie et victoire à Charles Auguste couronné par Dieu, au grand et pacifique empereur !* — Le pape fit ensuite à Charles et à son fils Pépin l'onction de l'huile sainte, et s'inclina devant lui, suivant l'antique usage à l'égard des empereurs : *A pontifice, more antiquorum imperatorum, adoratus est* [1].

Ainsi furent renouvelés le titre et les prérogatives d'empereur d'Occident, trois cent vingt-trois ans après la chute d'Augustule.

Charlemagne prenait les titres de défenseur et d'humble auxiliaire de la sainte Église de Dieu, *sanctæ Dei Ecclesiæ defensor humilisque adjutor*, et en toute circonstance il tint à s'en montrer digne. Des deux côtés du portique de la basilique vaticane on remarque deux statues équestres qui en gardent, pour ainsi dire, l'entrée ; celle de droite représente Constantin ; celle de gauche, Charlemagne.

Avant de quitter Rome, Charles distribua d'abondantes largesses aux principaux sanctuaires : à Saint-Pierre, une table d'argent, un calice à deux anses,

[1] Charlemagne ne s'attendait nullement à ce couronnement, d'après le récit d'Eginhart.

Digitized by Google

une couronne d'or et de pierreries pour être suspendue au-dessus de l'autel, etc.; à la basilique du Sauveur, une croix stationnale ornée d'hyacinthes et un livre des Évangiles enrichi d'or et de joyaux ; à Sainte-Marie-Majeure, divers vases en argent. Précédemment il avait fait don au pape Adrien des trésors pris sur les Huns et qui, pour la plupart, étaient d'anciennes dépouilles de Rome. Quelques auteurs lui attribuent enfin la fondation d'une église de Saint-Michel près du Vatican. Cette église dut servir de sépulture à un grand nombre de Français qui avaient été ensevelis dans des cryptes voisines du palais de Néron [1].

Nous ferons remarquer, à ce sujet, que les églises dédiées à saint Michel s'étaient multipliées à Rome depuis le cinquième siècle. Boniface II en avait construit une, au commencement du sixième, dans le cirque de Flaminius; une seconde s'était élevée sur le môle d'Adrien ; et, avant que Charlemagne consacrât, par un monument, son respect envers le chef de la milice céleste, une troisième église avait été bâtie pour remplacer la chapelle de Boniface II, que les murailles croulantes du cirque avaient entraînée dans leur ruine. Cette église est *Sant' Angelo in pescariâ,* au portique d'Octavie. Près du lieu où elle est située, était autrefois la colonne, du haut de laquelle le licteur lançait une flèche dans la direction du peuple auquel Rome déclarait la guerre.

[1] Occasione quorumdam Gallorum qui in bello pro ecclesiâ Romanâ suscepti mortui in cryptâ juxta Neronis palatium sepulti sunt.

(Mabillon, *Musæum Italicum.)*

Digitized by Google

Hic solet hasta manu belli prænuntia mitti
In regem et gentes..... [1].

Une des choses les plus dignes d'observation aux époques que nous venons de parcourir, c'est l'esprit de foi et de sacrifice qui se transmettait dans les familles, malgré la rudesse quelquefois sanguinaire des mœurs, et même malgré leur licence. L'infâme Constantin Copronyme avait une fille qui pratiquait les plus hautes vertus [2]. Astolphe, roi des Lombards, avait un beau-frère qui renonça au duché de Frioul, vint à Rome recevoir du pape Étienne II l'habit monastique, et est devenu célèbre sous le nom de saint Anselme. Les abdications alors n'étaient pas rares; et l'on eût dit que la couronne était pesante au front des rois. Ratchis, roi des Lombards, se retira au Mont-Cassin; saint Céolulfe, roi de Northumbre, préféra la vie d'un couvent à la vie du trône; Carloman, frère de Pépin le Bref, abandonna la Thuringe, où il avait glorieusement régné, pour venir faire vœu de pauvreté sur le tombeau de saint Pierre. Ses dernières richesses furent consacrées à offrir à la basilique de l'apôtre un arc d'argent du poids de cent cinq marcs; puis, ayant pris le froc des mains du pape Zacharie, il se bâtit un oratoire et une cellule sur le mont Soracte. Le mont Soracte était sur la route de France et de Thuringe, et il arriva que les seigneurs de ces deux pays, qui se rendaient en pèlerinage à Rome, allèrent en grand nombre saluer l'ermite. L'ermite alors s'enfuit : ces

[1] Ovide, *Fastes*.
[2] Sainte Anthase.

Digitized by Google

hommages lui rappelaient des grandeurs dont il ne voulait plus ; et il courut cacher ses vertus et ses titres dans la solitude du Mont-Cassin.

Ces retraites subites étaient quelquefois des expiations que l'on s'imposait à soi-même, car on ne croyait pas que toute une vie de mortifications et de prières fût une trop rude pénitence pour des abus de pouvoir, pour une ambition déréglée ou pour des guerres injustes. La religion était alors le seul frein des rois, et elle commençait à leur inspirer un haut sentiment de la dignité de l'homme.

Les lois civiles de l'Europe se formulèrent partout sous l'influence de l'Église dont les conciles répandaient sur les peuples, comme autant de sources vivifiantes, de nouveaux principes d'ordre et de sociabilité. Rhotaris et Luitprand donnèrent un code aux Lombards ; et, peu de jours après avoir reçu du pape Adrien le recueil des canons de l'Église romaine, Charlemagne publia ses *Capitulaires*. La première phrase de ce code célèbre est remarquable. Charles s'y intitule *roi de l'empire des Francs, recteur et pieux défenseur de la sainte Eglise, et, en toutes choses, l'aide et l'appui du clergé apostolique*.

Les lois de l'époque, et principalement celles qui furent rédigées par des assemblées d'évêques, s'attachaient surtout à trois points : 1° à la discipline ecclésiastique, car les ministres d'une religion sainte devaient être saints comme elle ; 2° aux empêchements de mariage, et sous ce titre était comprise toute la constitution de la famille. C'était, en effet, en prévenant toute cause de désordre dans cette douce familiarité qui parfois naît au berceau, presque toujours

Digitized by Google

au foyer paternel et à l'abri des appellations affectueuses que les relations permettent, c'était en maintenant la confiance et la pureté dans les rapports domestiques que l'on cherchait à remédier à la licence grossière des Barbares et aux voluptés des habitudes romaines [1]; 3° enfin on s'étudiait à faire disparaître, par le développement de la charité, cette grande anomalie de la pauvreté et de la richesse, qui, pour les esprits forts, sera toujours un insoluble mystère. Ainsi, sainteté dans le culte, pureté dans la famille, charité dans la société, tels étaient les éléments de la civilisation que Rome chrétienne prêchait et répandait sur la terre.

[1] Le but que se proposait ainsi la religion était tellement sacré, qu'on ne peut s'étonner de la fermeté avec laquelle elle maintint l'observation de ses lois touchant le mariage. Le roi Edwy d'Angleterre, en épousant Elgiva, sa parente, et Robert de France, en épousant Berthe, sapaient, par leur exemple, l'ordre moral dans ses fondements. Mais lorsque les mœurs s'améliorèrent, et qu'à la licence des anciens temps eut succédé un sentiment de décence qui accompagna l'homme jusque dans ses fautes, et l'empêcha de profaner la sainte familiarité des rapports domestiques, on conçoit que ces prohibitions de l'Eglise, sans être abrogées, durent devenir moins rigoureuses.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

> Tanta vis admonitionis inest in locis !... et id quidem in hâc urbe infinitum : quàcumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.
>
> CICERON.

> Le prince était grand, l'homme l'était davantage.
>
> MONTESQUIEU.

NEUVIÈME SIÈCLE.

Charlemagne demeura à Rome pendant tout l'hiver de l'année 800 à l'année 801, organisant l'administration, présidant à la distribution de la justice, et donnant au pape Léon III des conseils où se retrouvaient l'expérience du pouvoir et la haute impartialité de la grandeur.

L'empire de cet homme extraordinaire avait dès lors dépassé toutes les limites connues. On lui obéissait depuis les extrémités de la Hongrie jusqu'à l'Océan, depuis le Liris jusqu'aux bouches de l'Elbe. Les califes lui faisaient offrir la souveraineté des lieux saints, et l'empire d'Orient, qu'il avait amoindri, sollicitait son alliance. En même temps une vie nouvelle se manifestait partout où pouvait s'étendre l'œuvre de son génie; la civilisation se propageait par les lois et

Digitized by Google

les écoles; les lettres avaient pour sanctuaire le palais du prince ; l'agriculture n'était plus un labeur stérile; le commerce naissait, et déjà la pensée impériale songeait à lui ouvrir un immense débouché par la jonction du Danube et du Rhin, d'Aix-la-Chapelle et de Constantinople. Enfin des armées étaient toujours prêtes, des flottes toujours en mouvement, pour protéger le développement paisible de cet esprit de progrès et d'ordre contre toute agression étrangère, et surtout contre ces hommes du Nord (*North-mans*), qui, descendant des glaces polaires, menaçaient l'Europe de nouvelles et terribles invasions.

Nous avons vu, au commencement du dix-neuvième siècle, un empire qui semblait devoir renouveler les prodiges de celui de Charlemagne. Tout était grand chez l'homme suscité de Dieu, comme une seconde providence, après une révolution qui avait semé autant de ruines sur son passage que l'eût fait une invasion de Barbares. Les autels se relevaient, les lois devenaient uniformes, les souverains courbaient la tête, et les peuples à genoux regardaient passer *l'envoyé du destin* avec une sorte d'admiration superstitieuse. Mais cet homme, qui avait le génie de la guerre comme Charlemagne, n'avait pas comme lui le génie de la paix; son ambition devint comme un torrent qui ravage et ne féconde plus; il prétendit absorber tout à lui seul, les intelligences, les volontés, les vies; et lorsqu'un vieillard, un pontife, refusa de se faire le complice de son orgueil, il broya dans sa main de fer la tiare de ce pontife. Quelques jours après, de toute cette puissance, il ne restait qu'un nom, et la tiare brillait d'un nouvel éclat au front de la victime.

Digitized by Google

Les pauvres et les églises furent comblés de bienfaits par Charlemagne, tant en Italie qu'en Allemagne et en France. La plupart des vases précieux et des ornements des églises de Rome furent renouvelés avec les trésors dont il gratifia Léon III ; et c'est sans doute à l'aide des mêmes trésors et des offrandes des pèlerins, chaque jour plus nombreux dans la ville sainte, que Léon put accomplir tout ce que l'histoire raconte de ses largesses. Anastase cite des couloires d'argent doré, servant à purifier le vin destiné au sacrifice ; un agneau d'argent, qui du haut d'une colonne versait l'eau au baptistère de Saint-André, et des vitres de différentes couleurs aux fenêtres de la basilique de Latran. Léon fit revêtir d'or le pavé de la *Confession* de saint Pierre et y fit placer une balustrade d'argent ; il fit construire au palais patriarcal deux vastes galeries : l'une, destinée à recevoir les pèlerins de tous les rangs et de tous les pays de la terre [1], l'autre, spécialement consacrée à la réception des princes et des empereurs. La première était pavée de marbres et ornée de mosaïques ; au milieu s'élevait une fontaine dont les eaux jaillissantes retombaient dans un bassin de prophyre. La seconde occupait, à elle seule, presque toute la façade orientale du Latran : c'était le *triclinium majus* ou *grand triclinium de Léon III*. Il était soutenu par des colonnes de marbre du Paros et de rouge antique, et les peintures, les mosaïques, les marbres les plus précieux en recouvraient les parois. On remarquait

[1] On leur y servait à manger, ainsi qu'il résulte de l'inscription suivante : *Deus... tua sancta dextera protegat domum istam et omnes fideles convivantes, qui de donis Apostoli tui hic libantur.*

Digitized by Google

surtout les mosaïques qui ornaient l'abside principale et dont quelques-unes existent encore [1] ; l'une d'elles représente saint Pierre avec trois clefs ; Léon est agenouillé à sa droite et Charlemagne à sa gauche ; l'apôtre donne au pape le *pallium*, et au prince un étendard chargé de six roses ; au-dessus se lit cette inscription : — *Saint Pierre, accordez la vie au pape Léon et la victoire au roi Charles.*

Par son testament, Charles légua aux pauvres le produit de la vente de sa bibliothèque et d'une partie de ses meubles ; le reste de ses meubles fut divisé entre les vingt et une métropole de son empire [2] ; et Rome reçut de plus une table d'argent sur laquelle était figuré le plan de la ville de Constantinople.

Rome était alors la capitale des papes et la première métropole de l'empire ; elle n'avait pas été comprise dans les donations faites *à saint Pierre* par Pépin et par Charlemagne, mais le motif en était sans doute que les droits de l'Église sur son territoire étaient dès lors incontestés. Nous avons vu, en effet, Charlemagne n'entrer dans la ville qu'après en avoir demandé l'autorisation au pape. On a dit que Louis le Débonnaire ajouta Rome et son duché aux donations précédentes : Louis se borna à en garantir la possession au pape Paschal et à ses successeurs, telle que les papes ses

[1] Il y avait trois absides, une dans le fond et deux sur les côtés. Les mosaïques en ont été transportées par Benoît XIV derrière la *Scala Santa*.

[2] Ces métropoles étaient : Rome, Ravenne, Milan, Frioul, Grade, Cologne, Mayence, Salzbourg, Trèves, Sens, Besançon, Lyon, Reims, Arles, Vienne, Tarentaise, Embrum, Bordeaux, Tours et Bourges.

Digitized by Google

prédécesseurs en avaient joui (*Sicut a prædecessoribus vestris usque ad nunc in vestrâ potestate et ditione tenuistis et disposuistis*). Cet acte de confirmation était loin d'ailleurs d'être inutile, car Rome était fréquemment en proie aux factions populaires, et les papes n'avaient pas toujours la force nécessaire pour les réprimer. Ainsi même, sous Paschal, elles souillèrent le palais de Latran de deux assassinats. Lothaire, qui venait d'être consacré empereur par le pontife, voulut faire retomber sur lui son indignation ; mais le pontife se justifia noblement et refusa de céder aux exigences impériales.

Saint Paschal nous est représenté par les écrivains contemporains comme un pontife *chaste, pieux, innocent, magnanime*, d'une *éloquence douce*, distribuant à propos tout ce qu'il possédait aux malheureux, avec gaieté et avec bonté. Il consacrait de longues heures à s'entretenir avec les religieux du maintien des règles, passait une partie des nuits en prière et fortifiait chaque jour son humilité et sa chasteté par le jeûne.

Le nom de ce saint pontife se trouve intimement uni dans l'histoire à quelques-uns des monuments chrétiens les plus vénérés de Rome. Paschal s'attacha surtout à honorer d'un nouveau culte les plus célèbres de ces jeunes filles qui, à l'aurore du Christianisme, furent, pour Rome païenne, comme des anges de propitiation et de grâce : Praxède, Pudentienne, Cécile ! Il continua, en même temps, à l'exemple de Boniface IV et de Paul Ier, d'enlever les corps saints des cryptes désertes de la campagne romaine, pour les exposer à la vénération des fidèles dans les églises de la

Digitized by Google

ville; œuvre immense, qui, après neuf cents ans, se poursuit encore [1].

Le corps de sainte Cécile fut l'objet de longues recherches. On connaissait la partie du cimetière de Calixte dans laquelle la sainte avait fait déposer le corps de Vélérien avec ceux de Tiburce et de Maxime, et l'on pensait que leurs sépultures ne pouvaient être loin de la sienne. Les recherches cependant demeurant infructueuses, Paschal les fit interrompre, et l'on finit par se persuader que la dépouille de la bienheureuse vierge était du nombre de celles qu'avaient enlevées les Lombards. — « Mais un matin, par la clémence de Dieu, (c'est Paschal qui parle), tandis que, assis devant la *Confession* du bienheureux apôtre Pierre, nous prêtions l'oreille à l'harmonie des chants qui célébraient l'aube du dimanche, un assoupissement s'empara de la fragilité de notre corps, et alors parut devant nous une jeune fille d'un aspect virginal et d'une admirable beauté ; elle était d'ailleurs brillamment vêtue ; fixant sur nous ses regards, elle nous dit : — Nous te devons beaucoup d'actions de grâces. Mais as-tu donc renoncé, sur des bruits trompeurs et sans motifs, à poursuivre la lutte que tu avais entreprise à cause de moi ? Et cependant tu es venu si près, que nous eussions pu converser ensemble. »

Paschal recommence aussitôt ses recherches et le corps de la sainte fut bientôt retrouvé. Il était vêtu d'une robe brochée d'or, et des linges teints de sang étaient roulés à ses pieds. — « Nous les avons touchés

[1] On a calculé que Rome seule avait eu plus de deux millions de martyrs (voir Gaume, *Trois Romes*, t. IV, p. 592).

Digitized by Google

de nos mains », — écrivait le religieux pontife. Depuis quelque temps déjà Paschal avait entrepris la reconstruction de la basilique de Sainte-Cécile. Il y fit transporter ces restes vénérés ainsi que ceux de Valérien, de Tiburce, de Maxime, et il leur adjoignit les reliques de saint Urbain, retirées dès lors des catacombes.

L'église de Sainte-Cécile *trans Tiberim* devint, à partir de ce moment, l'un des sanctuaires les plus riches de Rome. L'autel et la *Confession* furent recouverts de lames d'argent. Ils étaient dominés par un baldaquin de même métal, du poids de cinq cents livres. Quatre statues d'argent, parmi lesquelles se faisait remarquer celle de la sainte patronne, qui pesait à elle seule quatre-vingt-quinze livres, entouraient les sépulcres de marbre dans lesquels les restes des martyrs furent déposés. Paschal donna en outre à la basilique vingt-six calices, un encensoir, deux lampes, un bassin d'or pur, des ornements de brocart et de pourpre avec broderies représentant la résurrection du Sauveur et Cécile couronnée par un ange, etc. Il fit en outre orner l'abside d'une mosaïque qui a survécu aux révolutions et au temps. Jésus-Christ debout et vêtu d'un manteau d'or a près de lui saint Pierre, saint Paul, sainte Cécile, saint Valérien, sainte Agathe et le pape Paschal lui-même tenant dans ses mains le modèle de l'église. Au-dessus, on aperçoit l'agneau de Dieu portant sur sa tête le monogramme du Christ. Les cinq fleuves antiques, symboles de la grâce, coulent sous ses pieds, et douze agneaux, souvenir des apôtres, viennent à lui en sortant de deux villes, qui sont évidemment Bethléem et Jérusalem. Il est peu de mosaïques du temps qui ne les reproduisent.

Digitized by Google

En face du ciel et de la couronne, c'était déjà l'espérance et la vie.

Il est enfin dans cette vaste composition un détail qui ne peut nous échapper, c'est le phénix perché sur un palmier, l'arbre du martyre. — « Il sera réduit en poussière, mais pour ressusciter comme le phénix, » — avait dit Tiburce à Maxime, lorqu'il voulut lui faire comprendre le mystère de l'autre vie, et, après le martyre de Maxime, Cécile avait fait graver le phénix sur sa tombe. Nous retrouverons tout à l'heure le même emblème à Sainte-Praxède.

Les corps de sainte Praxède et de sainte Pudentienne avaient été *levés* des catacombes avant le neuvième siècle ; mais saint Paschal les entoura de nouveaux honneurs en faisant reconstruire l'église dédiée à la première de ces deux vierges et y transportant toute une légion de martyrs pour y former, ce semble, à l'héroïque fille des Pudens un cortége triomphal. Le nombre de ces martyrs est de 2,300 ; les uns sont de nom connu ; quant aux autres, *le Tout-Puissant sait leurs noms,* suivant la belle parole de l'inscription qui les recouvre : *Quorum nomina scit Omnipotens.* Près de ces pieux débris, on voit la table de marbre sur laquelle dormait Praxède, le puits dans lequel elle descendait les corps des martyrs, et, dans une église voisine, celle de sainte Pudentienne, les vases trouvés dans les tombeaux des deux sœurs, ces vases qui leur servirent, suivant la tradition, à recueillir le sang des athlètes de Jésus-Christ.

Paschal prodigua d'ailleurs à Sainte-Praxède, comme à Sainte-Cécile, les ornements les plus somptueux : baldaquin d'argent, propitiatoire d'argent,

Digitized by Google

règne d'or fauve avec pierres précieuses (*regnum spanoclistum ex auro fulvo.....*), ornement broché d'or et de perles représentant avec un art admirable, *mirifice*, l'histoire des vierges sages avec leurs flambeaux allumés, *Confession* d'argent, statue d'argent, pesant quatre-vingt-dix livres, comme celle de Sainte-Cécile, etc.

La mosaïque du grand arc rappelle également par bien des points celle de la basilique transtibérienne. Elle représente le ciel, la Jérusalem céleste vers laquelle se dirigent de nombreux pèlerins, les mains chargées de présents. Un ange leur en indique la route. Au centre de la ville apparaît le Sauveur, ayant des brebis à ses pieds et couronné par une main qui sort des nuages. A sa droite est saint Paul, vêtu d'une tunique blanche, puis sainte Praxède portant un vêtement d'or enrichi de pierreries, et enfin le pape saint Paschal avec le nimbe carré et tenant, comme à Sainte-Cécile, le modèle de l'église. A la gauche du Sauveur, se trouve saint Pierre qui présente sainte Pudentienne, et plus loin vous apercevez le palmier et le phénix.

On peut être surpris de la place qu'occupe saint Pierre à Sainte-Praxède, à Sainte-Cécile et dans la plupart des œuvres d'art du temps. Il y est représenté constamment à gauche du Sauveur, et saint Paul à droite. Ceci tient aux habitudes des Grecs, parmi lesquels le côté gauche, qui est le côté du cœur, était réputé le plus honorable. Les mosaïstes venaient en effet presque tous de Constantinople, et l'on ne saurait trop admirer le nombre et l'éclat de leurs œuvres. La mosaïque a en outre le mérite de braver le temps.

Digitized by Google

Or à ces époques, que nous sommes trop accoutumés à déprécier, on ne travaillait pas pour le succès d'un jour, on travaillait pour les siècles.

Paschal adjoignit à l'église de Sainte-Praxède un monastère destiné à recevoir les nombreux moines qui fuyaient la Grèce irrémédiablement livrée à l'hérésie et à la dispute ; et le mont Esquilin entendit dès lors les louanges de Dieu modulées nuit et jour dans la langue d'Homère et de saint Jean Chrysostôme.

Il semble que de tels travaux auraient dû absorber l'activité et les ressources de Saint Paschal, et cependant nous le voyons encore reconstruisant de fond en comble l'église de Sainte-Marie *in Dominica*, et offrant à celle de Saint-Pierre quatre-vingt-douze courtines de drap d'or, dont la moitié représentait des scènes de la Passion et de la Résurrection, et l'autre moitié des sujets empruntés aux Actes des Apôtres. Ces courtines formaient des tentures pour le *presbyterium*, lorsque le pape officiait. Enfin Paschal renouvela entièrement le chœur de Sainte-Marie-à-la-Crèche. Six colonnes de porphyre furent placées par lui en avant de la *Confession*, et l'autel fut enrichi d'arcs d'argent soutenus par seize colonnettes de même métal. En additionnant, au reste, les métaux précieux que le pape employa à la décoration de cette basilique, on arrive au chiffre de 308 livres d'or, 639 livres de vermeil et 218 livres d'argent, sans compter les croix, calices, patènes, lampes, couronnes, etc., qu'il donna avec une générosité sans égale. Le même pontife fit élever de onze degrés le siége apostolique, qui jusqu'alors était resté, à Sainte-Marie, au niveau de la

Digitized by Google

foule, et si près des femmes, qu'elles auraient pu entendre les moindres paroles du pontife.

Eugène II, archiprêtre de Sainte-Sabine, succéda à Paschal en 824, et Lothaire revendiqua alors le droit de confirmer l'élection avant l'ordination du pape. Eugène était un pontife pieux et aumônier. Il assembla un concile à Rome en 826, qui, entre autres prescriptions, ordonna l'établissement dans toutes les paroisses, à la campagne comme à la ville, d'écoles pour l'enseignement des lettres, des arts et de la doctrine chrétienne. Un des canons de ce concile défendit de retenir personne de force dans les monastères, sauf les criminels enfermés par ordre de justice. Un autre canon reprochait aux femmes l'emploi qu'elles faisaient des jours de fête ; trop souvent elles les passaient à se baigner, à danser et à chanter.

Cependant les Sarrasins s'étaient emparés de la Sicile, et leurs incursions portaient le deuil et la misère sur les côtés de la Méditerranée, au moment même où les côtes de l'Océan et de la Manche étaient dévastées par les Normands. Grégoire IV résolut, dans ces circonstances, de relever la ville d'Ostie de ses ruines. Il l'entoura de fossés et de murailles, et l'arma de pierriers, pour défendre l'entrée du Tibre.

Grégoire était monté sur le siége pontifical en 828. C'était, nous disent les historiens, le courage et la bénignité même, *strenuus ac benignissimus*. Appelé par le vœu de tous, il ne céda toutefois qu'à la force; il prit même la fuite, et alla se cacher dans l'église des Saints-Cosme-et-Damien, où il connaissait d'anciens souterrains qui pourraient peut-être le dérober aux recherches; mais le peuple le suivait de si près que

Digitized by Google

toutes tentatives furent vaines. Entraîné par la multitude, il fut conduit, au chant des hymnes, à la basilique du Latran.

L'une des épreuves les plus rudes de son pontificat fut la guerre dénaturée que se firent Louis le Débonnaire et ses enfants. Grégoire IV voulut interposer son ministère. Il se rendit même en Allemagne. — « Sachez, disait-il, que je ne suis venu que pour ramener la paix que le Sauveur vous a tant recommandée. » — Mais ses efforts ne purent triompher de haines implacables, et Grégoire, dégoûté des hommes, passa le reste de sa vie dans la tristesse au palais du Latran.

La grande mosaïque de la façade de l'ancienne basilique de Saint-Pierre datait du règne de ce pieux pontife. Grégoire fonda en outre près de Sainte-Marie *trans Tiberim* un couvent de religieuses pour y célébrer les offices, et il augmenta le Latran de plusieurs appartements, tels que des bains et des dortoirs où l'on pût reposer après matines.

L'élection de son successeur Sergius II, prêtre de Saint-Sylvestre, qui fut consacré et intronisé sans attendre la confirmation impériale, faillit être une cause de collision. Louis, fils de Lothaire, marcha sur Rome avec une armée. Le pape envoya à sa rencontre les magistrats, les croix et les bannières; puis l'ayant reçu lui-même sur les degrés de Saint-Pierre : « Les portes de cette basilique s'ouvriront, lui dit-il, si vous venez ici pour travailler au bien de l'État et de l'Église; mais si telle n'est pas votre intention, elles demeureront fermées. » Louis protesta de sa piété et de son respect envers le prince des apôtres, et alors le pontife et le roi allèrent s'agenouiller au pied de la *Confession*.

Digitized by Google

Quelques jours après Louis fut couronné roi des Lombards, et reçut l'onction de l'huile sainte.

Les Sarrasins pénétrèrent par le Tibre, sous le pontificat de Sergius II, jusqu'aux portes de Rome. Déjà, en 843, ils avaient ravagé la Campanie et pillé le Mont-Cassin [1]; mais il leur fallait les dépouilles opimes de l'antique capitale du monde. Ils s'avancèrent donc jusqu'à Rome, malgré les nouvelles fortifications d'Ostie; et, ne pouvant entrer dans la ville, dont les hauts remparts eussent résisté à leurs attaques, ils dévastèrent les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui étaient hors de l'enceinte. Les autels d'argent, les ornements d'or, les pierreries, furent entassés dans leurs galères, et ils voguèrent vers Fondi, vers Gaëte, pour chercher des esclaves et profaner encore des lieux saints.

Ce fut dans ces circonstances difficiles que Léon IV monta sur la chaire pontificale. « Il était né Romain, dit un auteur; le courage des premiers âges de la république revivait en lui, semblable à un de ces beaux monuments de l'ancienne Rome que l'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. » La première pensée de Léon IV fut de réparer les dommages causés par les Sarrasins. Il rendit au culte toute sa dignité dans la basilique de Saint-Pierre [2]; et, afin que cette

[1] Les Sarrasins enlevèrent au Mont-Cassin 180 livres pesant d'or, 665 livres pesant d'argent, et pour une valeur de 35,000 sous d'or en objets précieux et en monnaie.

[2] Les dons que saint Léon IV fit à la basilique de Saint-Pierre s'élevèrent au poids de 5,791 marcs d'argent. Nous citerons, en outre, un fronton d'or émaillé sur lequel étaient les portraits de Léon et de Lothaire et une croix d'or pesant 1,000 livres, croix tout étincelante de

Digitized by Google

église fût désormais à l'abri de toute violence, il résolut d'entourer de murailles le quartier du Vatican. De toutes parts on s'associa avec empressement à cette grande œuvre. L'empereur Lothaire envoya de l'argent ; les seigneurs et les monastères, des ouvriers ; et le pape, toujours présent, à pied ou à cheval, surveillait et activait les travailleurs. Un jour les évêques et le peuple s'assemblèrent nu-pieds et la tête couverte de cendres ; ils firent processionnellement le tour de l'enceinte en chantant des psaumes, et Léon bénit les murs, les portes, les maisons de cette nouvelle cité, qui prit dès lors le nom de *cité Léonine*.

En même temps que le pontife faisait réparer les anciennes fortifications de Rome, il fermait l'entrée du Tibre par deux tours armées de chaînes. Les habitants de la ville de *Centumcelle* erraient dans les bois et sur les montagnes par la crainte des Sarrasins ; Léon leur éleva une ville fortement défendue, qui prit le nom de *Léopolis*[1] ; et, de la même main qui protégeait les populations contre l'ennemi, il embellissait des églises, celle des *Quatre-Saints-Couronnés*, entre autres, dont il avait porté le titre, et transformait en maison de prière, sous l'invocation de Saint-Symétrius, sa maison paternelle.

Léon IV avait passé sa jeunesse dans le couvent de

diamants, d'émeraudes et de rubis. Quarante lampes d'argent étaient suspendues autour d'elle, et devant elle brûlaient 150 cierges durant le jour, et 250 durant la nuit.

[1] Le site de cette nouvelle ville étant moins favorable au commerce que celui de l'ancienne, *Centumcelle* se repeupla dans la suite, et fut appelée, par opposition à Léopolis, Ville-Vieille, *Civita-Vecchia*.

Digitized by Google

Saint-Martin, situé au chevet de l'ancienne basilique vaticane, et dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par l'un des piliers du dôme ; il se plut à l'orner avec une pieuse reconnaissance. Il remplaça les riches portes de la basilique qui avaient tenté la cupidité des Sarrasins par des portes lamées d'argent comme les premières et ornées de sculptures brillantes et édifiantes, *historiis lucifluis salutiferisque*. Le clocher de Saint-Pierre, l'un des plus anciens de Rome, datait également de son pontificat, ainsi que la petite église de Sainte-Marie *in Campo Santo*, au nord du Vatican. Cette église, connue aussi sous le nom de Saint-Sauveur *de Ossibus*, était comprise dans l'enceinte du cirque de Néron, lieu sanctifié par tant de martyrs, et voisine d'un cimetière, dont la terre avait été apportée de Jérusalem par sainte Hélène [1].

Le clergé et le peuple de Rome élurent, pour succé-

[1] Léon IV mourut le 17 juillet 855, et Benoît III fut élu le 22 du même mois. C'est cependant entre ces deux papes qu'on a placé la papesse Jeanne, *fable absurde et follement imaginée*, dit le président Hénault, *détruite par le fait même et qu'on ne se donne plus la peine de réfuter*. Disons, au reste, que plus de *trois cents ans* s'étaient écoulés depuis la mort de Léon IV, lorsque Richard de Cluny fit la merveilleuse découverte de cette prétendue papesse. Il fut copié un siècle après par Martin Polonus, archevêque de Guesne, et le récit de ce dernier acquit assez de célébrité pour être admis sur parole par un grand nombre d'auteurs. Mais lorsque l'instruction et l'esprit de critique furent plus répandus, cette ridicule invention tomba d'elle-même. Parmi les réfutations qui en ont été faites nous citerons celle de David Blondel, ministre protestant à Amsterdam, en 1605. Le cardinal Baronius suppose que la faiblesse de Jean VIII, qui s'engagea à payer un tribut aux Sarrasins et reçut Photius à la communion de l'Eglise, a pu être l'origine de cette idée qu'une femme avait occupé la chaire de saint Pierre.

Digitized by Google

der à Léon IV, Benoît, prêtre de Saint-Calixte, et la foule se porta aussitôt à Saint-Calixte, pour lui en donner la nouvelle. Benoît était en prière ; il se leva, puis, ayant appris la cause de ce mouvement étrange, il se remit à genoux. — Laissez-moi, dit-il ; mes forces ne sont point proportionnées à un tel fardeau. — Mais la foule le saisit ; elle l'entraîna, en chantant des cantiques, jusqu'au palais de Latran ; et des légats partirent aussitôt pour aller demander la confirmation impériale.

Cependant Arsène, évêque d'Engubbio, avait résolu de faire monter sur la chaire pontificale Anastase, prêtre de Saint-Marcel, que Léon IV avait récemment déposé pour défaut de résidence à son titre pendant plusieurs années consécutives. Il s'adressa, dans ce but, aux représentants de l'empereur, les circonvint, les gagna ; et ces représentants conduisirent triomphalement Anastase à Rome. Sur leur injonction, le clergé, le sénat et le peuple vinrent à leur rencontre jusqu'à Saint-Lucius, au delà de Ponte-Molle. Anastase se dirigea alors vers la basilique de Saint-Pierre, puis il s'empara du palais patriarcal de Latran, et en fit chasser Benoît. Les Romains ne s'étaient point attendus à de telles violences ; mais ils s'émurent bientôt à la vue du scandale. Dans les rues, dans les assemblées, dans les églises, partout où se montraient les impériaux, on n'entendait qu'un cri : — Rendez-nous le bienheureux pape Benoît ! — Un jour de dimanche, pendant que le clergé et le peuple étaient en prière dans la basilique Eudoxienne (Saint-Pierre-ès-Liens), la force armée les somma de reconnaître Anastase : — Jamais, jamais ! répondit-on de toutes parts. — Ni par ruse,

Digitized by Google

ni par menace, on ne put obtenir des évêques d'Ostie et d'Albano qu'ils fissent l'imposition des mains à l'intrus. Alors les envoyés de l'empereur, découragés par cette unanimité inébranlable, se résignèrent à confirmer l'élection de Benoît.

Benoît sortit alors de l'église où il était emprisonné ; on le fit monter sur le cheval de Léon IV, et il se rendit, au bruit des acclamations et des cantiques, d'abord à Saint-Jean de Latran, puis à Sainte-Marie-Majeure. Pendant trois jours et trois nuits il demeura en prière dans cette dernière église, et le dimanche, 1er septembre 855, il fut solennellement sacré à Saint-Pierre.

Anastase le Bibliothécaire a tracé en quelques mots le portrait de Benoît III : — Beau de visage, distingué d'esprit, doux et bienveillant de parole, éminent en doctrine, sage en ses discours, compatissant à toutes les misères et prompt à obéir plutôt qu'à commander. Le souvenir de ce pieux pontife est resté particulièrement attaché à l'église de Sainte-Marie *trans Tiberim*, dont il fit reconstruire l'abside ; les fenêtres en furent même ornées de verres peints, ce qui était un luxe très-rare à Rome. Parmi les lettres adressées à Benoît III, il en est une de Loup, abbé de Ferrières, qui lui demande quelques livres, tels que les *Commentaires de saint Jérôme sur Jérémie*, le traité *de l'Orateur* de Cicéron, les *Institutions* de Quintilien, le *Commentaire de Donat sur Térence*, livres qu'il avait vainement cherchés par delà les Alpes. Il promettait de les renvoyer après les avoir fait copier. Ainsi, pour les lettres comme pour la doctrine, Rome était dès lors le centre du monde.

Digitized by Google

Ethelvolf, roi d'Angleterre, y vint en pèlerinage sous le pontificat de Benoît III. Il offrit à la basilique de Saint-Pierre une couronne d'or, et fit largesses au clergé et au peuple. Le même prince rendit, par testament, son royaume tributaire de l'Église pour une somme de 300 marcs d'or par an : cent marcs étaient destinés à la basilique de Saint-Pierre, cent à la basilique de Saint-Paul, et cent aux aumônes particulières du pape.

Nicolas Ier, qui succéda à Benoît III, en 858, n'assuma la charge du pontificat que par une sorte de violence, comme son prédécesseur. C'était un homme d'une admirable béatitude, disent les historiens, *miræ beatitudinis ;* son enfance elle-même n'eut rien de puéril ; jamais il n'eut en vue que les choses du ciel, et, aux yeux de tous, il était comme étincelant de perfection (*ut a cunctis cerneretur perfectionibus rutilare*)[1].

Tel était l'homme que Dieu avait formé pour les grandes épreuves du neuvième siècle; tel était le pontife qui devait entrer en lice et contre Photius et contre Lothaire. Le schisme de Photius n'appartient qu'à l'histoire générale de l'Église ; mais la bigamie de Lothaire produisit jusqu'au sein de Rome, jusqu'en face de la *Confession* de saint Pierre, des scènes scandaleuses dont le souvenir est inséparable des lieux et des monuments auxquels nous consacrons cette étude.

[1] Parmi les lieux qui nous rappellent plus particulièrement à Rome le souvenir de Nicolas Ier, nous citerons Sainte-Marie *in Cosmedin*, près de laquelle il fit construire une demeure à l'usage des pontifes, *hospitium ad utilitatem pontificum*. Il paraît même qu'il l'habita.

Digitized by Google

Lothaire, jeune et impérieux, avait répudié, après cinq ans de mariage, son épouse Thietberge, fille du comte Boson de Bourgogne, en l'accusant d'avoir commis un inceste dans sa jeunesse, puis il l'avait remplacée sur le trône de Lorraine par Waldrade, sa concubine. Il trouva même des évêques prévaricateurs pour sanctionner son crime, et envoya à Rome deux d'entre eux, Gonthier, archevêque de Cologne, et Theutgaud, archevêque de Trèves, afin d'y répondre aux plaintes de Thietberge.

Ainsi, de part et d'autre, c'était le successeur des apôtres qui était constitué juge d'une question dont la nature essentiellement morale dépendait, dans tous les cas, de son autorité spirituelle. Or, ne l'oublions pas, le Christianisme avait, de tout temps, considéré les mœurs domestiques comme le fondement de l'ordre social : il avait purifié le monde des souillures antiques, il avait affranchi, ennobli la femme, et le privilége de transmettre la vie était pour lui une chose tellement sainte, qu'il n'avait pas voulu en faire un jeu pour nos caprices. Oui, c'est une grave et sainte union que celle de la famille ; elle repose sur trop d'amour, de devoirs et de sacrifices, pour qu'on puisse la briser ainsi qu'on ferait d'une coupe vide après une orgie. Source de la vie, elle doit embrasser toute la vie de l'homme, calmer au fond de son cœur les passions qui l'agitent, et le conduire comme par la main jusqu'à l'éternité.

Les pontifes romains avaient courageusement maintenu ces pures traditions de l'antiquité chrétienne, en dépit des prétentions que l'esprit de licence avait souvent cherché à faire prévaloir depuis neuf siècles.

Digitized by Google

Était-ce donc lorsque la polygamie se montrait le diadème au front, et forte de l'appui qu'elle trouvait dans l'anarchie des mœurs féodales, qu'ils pouvaient céder ? Nicolas déposa les deux évêques prévaricateurs et réprouva ainsi solennellement le second mariage de Lothaire. Gonthier et Theutgaud appelèrent alors l'empereur Louis II pour venger la majesté royale, qu'ils prétendaient avoir été outragée dans la personne de ses ambassadeurs. L'empereur, qui se trouvait à Bénévent, marcha aussitôt vers Rome. Il se logea au Vatican ; et, au moment où le peuple montait processionnellement les degrés de la basilique, les impériaux se ruèrent sur lui ; les bannières furent renversées, les prêtres frappés, et une croix, donnée par sainte Hélène, fut brisée et jetée dans la fange. A la nouvelle de ces violences, Nicolas quitta le Latran, traversa le Tibre dans un bateau, et vint se réfugier au tombeau de saint Pierre. Il y resta deux jours ; puis, appelé par l'empereur, il lui parla avec une si consciencieuse liberté, que celui-ci s'éloigna de Rome et congédia les deux évêques.

Il est pénible de dire que, pendant le séjour de Louis II à Rome, les soldats qui l'accompagnaient, accoutumés aux désordres et à l'indiscipline de la guerre, pillèrent et brûlèrent plusieurs maisons, saccagèrent des églises, outragèrent des religieuses et s'abandonnèrent aux mêmes excès que les Sarrasins qu'ils combattaient depuis dix ans. Profitant de ces instants d'anarchie et se voyant abandonné par l'empereur, Gonthier, archevêque de Cologne, envoya son frère Hilduin déposer sur la *Confession* de saint Pierre une protestation solennelle contre le décret du

Digitized by Google

pape qui l'avail dégradé. Hilduin, bien qu'il fût prêtre, entra dans la basilique, armé et entouré de sicaires ; les gardes de Saint-Pierre furent attaqués par lui ; l'un d'eux resta mort sur la place ; et Hilduin, s'avançant, jeta sur le tombeau la protestation de son frère : il sortit ensuite de l'église l'épée à la main.

Cependant Waldrade gouvernait en souveraine les provinces du Rhin ; mais la voix de la religion et la voix des peuples parlèrent tellement haut, que Lothaire finit par céder. Thietberge reprit la couronne, et Waldrade suivit le légat du pape qui retournait à Rome. Mais un jour, sur les bords du Danube, elle prend tout à coup la fuite, se dirige vers la Provence ; et, quelques années après, on disait en France et en Allemagne que, revenue près de Lothaire, elle régnait de nouveau près de l'épouse abandonnée. Lothaire fut alors séparé de la communion des fidèles. Cet arrêt le consterna, car l'anathème lancé par les pontifes avait la même puissance autrefois que ceux lancés aujourd'hui par les révolutions. Autrefois la condamnation émanait de la plus haute autorité connue ; aujourd'hui elle vient du peuple. S'il y a eu quelquefois des passions sous la tiare, n'y en a-t-il donc point au milieu de ce tumulte, de cette agitation qu'on appelle le peuple ? Et cependant il y a toujours, il y aura toujours des anathèmes.

Lothaire vint en Italie, lorsque Adrien II occupait le siége apostolique. Ils se rencontrèrent au Mont-Cassin, et le roi demanda la communion au pontife. Adrien promit de la lui accorder, si toutefois il n'avait pas eu de commerce avec Waldrade depuis l'excommunication prononcée contre lui par Nicolas. Lothaire

Digitized by Google

protesta que les avis du pape Nicolas avaient été suivis par lui comme des ordres de Dieu, et il suivit Adrien à Rome. Là, une messe fut célébrée par le pape dans la basilique de Saint-Pierre; et, au moment où Lothaire se présenta pour recevoir l'hostie avec les courtisans qui l'entouraient : « Si votre âme est pure, lui dit le pontife, approchez sans crainte; mais si elle médite encore l'adultère, tremblez et retirez-vous. » Lothaire n'hésita pas et communia. Plusieurs des courtisans s'éloignèrent de la table sainte, lorsque Adrien leur demanda tour à tour : « Avez-vous approuvé la conduite de votre roi ? » Mais la plupart nièrent et communièrent.

Un mois après, Lothaire sortit de Rome ivre de bonheur; mais à peine était-il rendu à Lucques, qu'une fièvre ardente se répandit comme une contagion parmi les siens. Beaucoup d'entre eux succombèrent, et lui-même, atteint de la maladie, mourut au bout de quelques jours.

Les trente dernières années du neuvième siècle ne furent pas moins calamiteuses que celles qui les avaient précédées. A l'ouest, les Normands menaçaient Paris; dans toute l'Allemagne et la France, les successions aux trônes amenaient de sanglantes collisions dans lesquelles la vie des peuples s'épuisait, et qui aidaient les seigneurs féodaux à se créer une sorte d'indépendance anarchique. On vit alors quelques papes user de leur haute influence pour nommer des empereurs et des rois. Ils crurent que le droit qui naîtrait de l'onction sainte serait plus sacré aux yeux des nations que celui qu'on allait chercher dans les flots de leur sang. « S'il existait au milieu de l'Europe, a dit Cha-

Digitized by Google

teaubriand, un tribunal qui jugeât, au nom de Dieu, les nations et les monarques, et qui prévînt les guerres et les révolutions, ce tribunal serait le chef-d'œuvre de la politique et le dernier degré de la perfection sociale. Les papes, par l'influence qu'ils exerçaient sur le monde chrétien, ont été au moment de réaliser ce beau songe [1]. »

Cependant l'Italie n'était ni plus heureuse, ni plus tranquille que le reste de l'Europe. Les Sarrasins y résistaient depuis longtemps à toutes les forces impériales; Naples, Amalfi, Gaëte leur payaient tribut; ils s'avançaient jusque dans la Sabine, traversaient même quelquefois l'Anio et venaient piller les églises aux portes de Rome. Dans ces tristes circonstances, le pape Adrien II ne pouvait sauver les trésors de Saint-Pierre qu'en les transportant au Latran. « Il entra dans la maison de saint Pierre, dit Anastase, et, après avoir recueilli tous les trésors qui s'y trouvaient, il les porta au Latran, puis il couvrit du cilice l'autel du bienheureux Pierre, et ferma toutes les portes de la basilique. »

Plus tard, le faible Jean VIII se décida à acheter la paix au prix de vingt-cinq mille marcs d'argent par an.

Mais les Sarrasins n'étaient pas la seule plaie de ces malheureuses provinces; il leur fallait subir encore les courses, les déprédations, les rivalités des Lambert, des Guy, des Bérenger, des Adalgise, qui, du centre de leurs duchés de Spolette, de Frioul et de Bénévent, aspiraient à la couronne royale, et n'avaient souvent de respect ni pour la mitre des pontifes, ni pour le sceptre des empereurs. Lambert entra deux fois à

[1] *Génie du Christianisme*, liv. VI, ch. XI.

Digitized by Google

Rome et la livra au pillage. A la mort de Charles le Gros, Guy de Spolette et Arnoul, bâtard du roi Carloman de Bavière, se disputèrent l'empire qui eût dû appartenir à Charles le Simple. Arnoul marcha en Italie contre son compétiteur. Aussitôt Agiltrude, femme de Guy de Spolette, se réfugia à Rome, et parvint, contre le sentiment du pape Formose, à ameuter la population en sa faveur. Mais Arnoul emporta d'assaut la *cité Léonine;* le reste de la ville se rendit, et le vainqueur reçut la couronne impériale dans la basilique de Saint-Pierre, des mains du pontife.

Il est remarquable qu'au milieu de cette incertitude de tous les pouvoirs, les élections au siége apostolique furent rarement troublées. Adrien II fut proclamé d'une voix unanime, et il fallut l'arracher de l'église de Sainte-Marie-Majeure où il était en prière, pour le conduire au palais de Latran. C'était le troisième exemple d'un pareil désintéressement dans ce siècle, et il ne fut pas le dernier.

Sous le pontificat de Jean VIII le temple antique dit de la *Fortune Virile* [1], fut converti en église. Tout le monde sait que Servius Tullius, fils d'un esclave et sixième roi de Rome, avait tenu à honneur de dédier un sanctuaire à la déesse qui l'avait si bien servi. Incendié sous la République, ce sanctuaire fut aussitôt reconstruit dans le style mâle et sévère qui distingue l'architecture de cette époque. Jean VIII le dédia à la

[1] M. Ampère conteste au temple dont il s'agit son vocable de la *Fortune Virile.* Suivant Ovide et Varron, le temple édifié par Servius Tullius se trouvait, en effet, dans la région *Transtibérim.*

Digitized by Google

Vierge. Depuis lors, les Arméniens, auxquels il a été donné par Pie V, l'ont placé sous l'invocation de sainte Marie Égyptienne, leur patronne. Le temple de la *Fortune Virile* est un des monuments les plus précieux et les plus entiers qui nous restent aujourd'hui de Rome antique. Il est encore debout avec ses colonnes d'ordre ionique et sa frise ornée de têtes de bœufs et de guirlandes soutenues par des enfants. A voir les buffles des fermiers de la campagne romaine, couchés à son ombre durant la chaleur du jour, on se croirait encore au temps des consuls, à l'époque du *forum boarium*. Près de là était l'autel élevé par Hercule, sur lequel se contractaient les obligations par un serment solennel, *mi Hercule!* Près de là encore étaient le pont Palatin, construit par Scipion; la voie *Argiletum* qu'habitaient les libraires et où le frère de Cicéron avait sa demeure; et le petit temple de la Volupté en face de ceux de la *Pudicité patricienne* et de la *Pudicité plébéienne;* car les Romains s'étaient fait des dieux de tout! La volupté était représentée dans son temple, le teint pâle et blême, assise sur un trône, et les Vertus sous les pieds.

Jean VIII occupa la chaire de saint Pierre pendant dix ans; mais après lui Martin II, Adrien III et Étienne V ne firent que passer sur le trône. Sous le pontificat d'Adrien III, les Sarrasins, auxquels Docibilis, gouverneur de Gaëte, avait concédé des terres sur le Garigliano, s'emparèrent du mont Cassin, malgré les fortifications dont venait de l'entourer l'abbé Bertaire, et ruinèrent le couvent de fond en comble. La communauté, décimée par ces barbares et privée de son chef qu'ils avaient massacré au pied de l'autel de saint

Digitized by Google

Martin, se réfugia alors à Théano. C'était la seconde fois que les enfants de saint Benoît étaient réduits à chercher un asile loin de la montagne qui était pour eux comme la patrie.

Étienne V n'accepta le pontificat qu'à regret. Le peuple en masse brisa ses portes, et l'entraîna, malgré ses protestations et celles de son père, à l'église des Quatre-Saints, dont il était titulaire, puis à la basilique de Latran, où il fut proclamé évêque. C'était un prêtre d'une piété et d'une modestie universellement vénérées; il passait les jours à faire le bien et les nuits en prière. *Large dans ses œuvres*, d'un génie actif et fécond, il portait d'ailleurs l'expression d'une douce gaieté sur son visage, et la prudente simplicité de sa parole rappelait à la fois le souverain et le pasteur.

En arrivant au Latran, Étienne remarqua avec douleur que le vestiaire et le trésor avaient été pillés. A peine restait-il quelques tapis, quelques courtines, de toutes les étoffes sacrées qui en faisaient une des principales richesses; et, quant au reste, à l'or, à l'argent, aux ornements des autels, tout avait disparu! On chercha, mais vainement, une très-célèbre croix d'or offerte jadis au prince des apôtres par Bélisaire. « Et le pontife fut saisi d'une profonde affliction, dit Baronius; les greniers eux-mêmes et les celliers étaient vides, de sorte qu'au milieu de la disette, qui alors était générale, il se trouvait sans moyens de nourrir les pauvres, de venir en aide au clergé et aux écoles, et de racheter les captifs. Dès lors, en effet, ô douleur! ô crime! s'était répandue la détestable tendance d'envahir et de dévaster le palais patriarcal à la mort du souverain pontife.

Digitized by Google

« Dans une telle extrémité, poursuit le grand annaliste, que pouvait faire Étienne ? Il se tourne vers son père, et, s'appropriant toutes les richesses de ses nobles parents (*inclyti parentes*), il les distribua d'une main large (*largâ dexterâ*) à tous ceux qui souffraient. »

Étienne V se fit une habitude, pendant toute la durée de son pontificat, d'avoir chaque jour des orphelins à sa table; il y appelait aussi fréquemment des nobles, et en même temps qu'il leur offrait la nourriture du corps, dit Baronius, il les fortifiait de celle de l'esprit.

Baronius le qualifie de *très-énergique extirpateur de tous les vices*. Nous avons de lui un sermon dans lequel il s'élève, avec une éloquente fermeté, contre *l'insolence du peuple et l'aveuglement de son cœur*, qui le portent à troubler le recueillement des églises par de coupables conversations et des discours frivoles.

Le souvenir de ce pieux pontife se trouve particulièrement attaché, à Rome, à l'église des *Quatre-Saints*, dont il était titulaire, et où il chercha un refuge pour se soustraire à la charge de la papauté; et à la basilique de Latran, qu'il enrichit d'un trésor de reliques. Ces reliques provenaient de fouilles exécutées dans les catacombes de Saint-Chrysanthe et de Sainte-Darie, sur la voie Salaria. Nous nous rappelons que l'empereur Numérien avait fait murer cette catacombe pendant qu'un grand nombre de chrétiens y étaient en prière. Étienne fut assez heureux pour retrouver toute cette légion de martyrs; il en recueillit les ossements de ses mains et les fit solennellement transporter au Latran, en 886.

Digitized by Google

Formose, évêque de Porto, succéda à Étienne V. Ce fut le premier exemple de l'élévation d'un évêque à la chaire apostolique. Suivant l'ancienne discipline, un évêque devait rester uni à son église, comme un époux à son épouse, et toute autre ambition eût été pour lui comme une pensée d'adultère. L'élection, toutefois, ne fut pas contestée; mais après la mort de Formose, Étienne VI, son successeur, le cita à comparaître devant un concile, et le corps de Formose fut déterré; on le dépouilla de ses ornements pontificaux; on lui coupa deux doigts, ceux qui bénissent, puis il fut jeté dans le Tibre.

Cette scène déplorable fut suivie d'une prompte réaction. Étienne VI fut pris dans une émeute et étranglé, et Jean IX annula solennellement la condamnation de Formose. Il est remarquable que les actes du concile où fut accomplie cette réhabilitation maintinrent néanmoins dans toute sa sévérité l'ancienne discipline. « Formose n'ayant été transféré de l'église de Porto au siége apostolique, disent les Pères de ce concile, que par nécessité et pour son mérite, nous défendons à qui que ce soit de le prendre pour exemple, vu principalement que les canons le défendent, jusqu'à refuser aux contrevenants la communion laïque, même à la mort. » Ce même concile interdit, sous les peines les plus sévères, tout pillage dans le palais patriarcal pendant les interrègnes. Ce pillage s'exerçait alors partout à la mort des évêques, et le plus souvent, dans la chaleur de l'action, on ne s'arrêtait pas à la maison mortuaire; mais les hôtels, les monastères étaient rançonnés, et le pillage s'étendait quelquefois, comme un incendie, par toute la ville.

Digitized by Google

Nous avons cité, jusqu'à présent, peu de monuments élevés à Rome par les souverains pontifes du neuvième siècle ; mais, s'il construisirent peu, ils réparèrent beaucoup ; ils renouvelèrent même de fond en comble un nombre considérable d'églises, et ornèrent les sanctuaires et les palais avec un luxe de mosaïques, de marbres et de métaux précieux dont le tableau effraie l'imagination. Ainsi, le récit des travaux d'art et des offrandes d'Adrien Ier occupe à lui seul six pages in-folio des annales de Baronius. Nous voyons citer alors des étoffes et des ornements dont le nom même est perdu, le *stauracinum,* par exemple, et le *quadruplum* qui étaient de riches soieries, le *chrysoclavum, l'oloverum,* etc. Les statues sont presque toutes d'argent; les dessins sont en broderie le plus souvent rehaussée de pierres précieuses. Anastase parle de parements d'autel offerts par Grégoire IV à Sainte-Marie de la Crèche, et qui représentaient la Nativité, la Présentation, le Baptême, la Résurrection, sur un fond semé de pierreries. On y comptait 381 perles, 50 hyacinthes, 22 topazes et tout un entourage de diamants. Le grand pape Léon III ayant fait reconstruire la petite église de Sainte-Suzanne, au Quirinal, dans laquelle il avait été proclamé pontife, en orna la *Confession* de trois colonnes d'argent. Léon IV plaça sur la galerie qui régnait au-dessus des colonnes torses, dans la basilique de Saint-Pierre, les statues d'argent de Notre-Seigneur, de deux anges, des douze apôtres et de vingt autres saints personnages. Nul doute d'ailleurs que l'esprit de fondation ne se manifestât encore de temps en temps par des œuvres nouvelles. Montfaucon cite quelques fragments d'un anonyme du neuvième

Digitized by Google

siècle, où sont nommées plusieurs églises appartenant sans doute à diverses époques, mais dont nous n'avons point encore fait mention [1]. Nous y remarquons Sainte-Sotère, Saint-Sixte, Saint-Anthéros et Saint-Miltiade sur la voie Appienne, Sainte-Eugénie sur la voie Latine, Sainte-Lucie, *in septizonio*, sur le Palatin. Plusieurs de ces anciens oratoires n'existent plus, mais quelques-uns sont encore ouverts à la piété des fidèles

Le couvent de Saint-Sixte est surtout célèbre par les miracles qu'y accomplit, au treizième siècle, saint Dominique. Dans ces derniers temps il était devenu une fabrique de papier timbré. Nous apprenons avec joie qu'il est définitivement rentré en la possession de la sainte famille des *frères prêcheurs*.

Sainte-Lucie *in septizonio* nous rappelle une sainte étrangère à Rome, mais qui y trouva de nombreuses sœurs dans la personne des Praxède, des Agnès, des Cécile, etc. Elle naquit à Syracuse, donna, toute jeune, sa dot aux pauvres, puis, lorsque vint pour elle le jour du martyre, elle ne faiblit pas. — Je vous ferai traîner dans un lieu de débauche, lui dit le juge. — Si ma pureté est souillée malgré moi, répondit Lucie, elle sera doublement récompensée dans le ciel. — Sainte Luce ou Lucie avait trois églises à Rome, au neuvième siècle. Nous avons parlé de l'une d'elles qui avait été fondée par Honorius Ier ; il en existe aujourd'hui encore une autre, Sainte-Lucie *in silice*, près de Saint-Martin du Mont ; mais la plus célèbre dans l'antiquité chrétienne, Sainte-Lucie *in septizonio* ou *in septem soliis*, à été complètement détruite.

[1] Montfaucon, *Iter italicum*.

Digitized by Google

Le *Septizonium* était situé entre le Palatin et le *clivus Scauri,* dans les environs de l'église dédiée à saint Grégoire le Grand. On ne sait précisément quel était l'usage ni le genre d'architecture de cet édifice. Suivant Nibby, il faudrait y voir une des entrées du palais impérial; suivant un anonyme, cité par Montfaucon, c'était un temple du soleil et de la lune; et Baronius nous le représente élevé sur sept ordres de colonnes et apparaissant comme une haute tour, *qui celsæ turris speciem exhibebat.* L'église de Sainte-Lucie se trouvait au faîte de cette tour, comme, sur le môle d'Adrien, celle de Saint-Ange. Sainte-Lucie *in septem soliis* était une des diaconies de Rome. Elle a cessé d'exister à la suite des guerres des onzième et douzième siècles qui avaient transformé le *septizonium* en une forteresse. Quelques débris qui restaient encore de cet antique monument furent démolis par Sixte-Quint, pour être employés dans la construction de Saint-Pierre.

L'église de Saint-Sabbas, sur le Pseudo-Aventin, existait certainement au neuvième siècle; nous voyons, en effet, un abbé de Saint-Sabbas de Rome assister comme légat du pape Adrien Ier au second concile de Nicée, en 787. Cette église occupait l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, et plus récemment du monastère de *Celle-Neuve,* où j'ai dit que s'était retirée sainte Sylvie, mère de saint Grégoire.

Une pensée triste vous préoccupe de plus en plus à mesure que vous vous avancez dans ces *temps bas,* comme les appellent les Italiens, *tempi bassi;* c'est qu'au milieu de cette anarchie gouvernementale, de

Digitized by Google

ces guerres incessantes, de ce despotisme brut de la force, l'âme finit par s'appauvrir. Alors on voit les peuples s'en remettre du soin de la justice à la Providence, car ils croiront plutôt à un miracle qu'à la justice des hommes [1]. Inquiet de la vie du lendemain, on ne songe qu'à vivre ; défendre son honneur, son bien, ses jours, telles sont les pensées qui absorbent toute l'activité des intelligences ; et il s'établit parmi les nations une sorte de végétation matérielle que l'esprit n'anime plus. Le Christianisme cependant a encore ses apôtres. A Rome, saint Pascal, saint Nicolas, Adrien III, se montrent de dignes successeurs de Pierre ; et c'est dans le palais de Léon IV que le grand Alfred puisa cette science et cette vertu qui le rendirent un modèle pour les rois [2]. En même temps, saint Athanase jetait un vif éclat sur le siége de Naples, et saint Ignace sur celui de Constantinople. En France, saint Benoît d'Aniane réformait les monastères. Au nord, la Suède et le Danemark se convertissaient à la voix de saint Anscaire; les Slaves, à la voix de saint Methodius ; les Bulgares envoyaient des ambassadeurs à Rome chercher des prêtres et des livres ; et le sang des martyrs coulait à flots en Espagne. Mais le moment n'était pas éloigné où, à l'aide de l'ignorance et de l'anarchie, la corruption devait entrer dans le lieu

[1] On croit généralement que les duels judiciaires et les épreuves par le fer et par l'eau furent importés par les Lombards. Les épreuves se faisaient à Rome dans l'église de Saint-Pancrace. Cette sorte de jurisprudence, devenue commune à toute l'Europe, ne fut complètement abolie que par le quatrième concile de Latran, au treizième siècle.

[2] « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre, disait Voltaire, un homme plus digne du respect de la postérité qu'Alfred le Grand. »

Digitized by Google

saint : or, c'était peut-être la plus rude épreuve que Dieu eût réservée à son Église ! En chargeant Pierre de *confirmer ses frères* dans la foi, Jésus-Christ avait fondé sur lui la vérité comme sur un roc inébranlable ; mais il ne lui avait promis, ni à lui ni à ses successeurs, l'impeccabilité qui en aurait fait des dieux. Ne nous étonnons donc point de ce que les passions aient troublé quelquefois le cœur de ces pontifes, qui, pour être les ministres de la Providence, n'avaient pas cessé d'être les enfants des hommes ; et reconnaissons en même temps que la lumière divine n'a pas faibli entre leurs mains : son éclat n'a point été obscurci par leurs vices ; les générations ont continué de la voir briller au-dessus des fausses lueurs de la raison et traverser les siècles, aussi pure que le jour où elle se leva sur le monde : *habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis* [1].

[1] Isaïe, IX, 2.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?

JÉRÉMIE.

Vindicaverat omnia sibi libido, sæculari potentiâ freta, insaniens, cestro percita dominandi.

BARONIUS.

DIXIÈME SIÈCLE.

Aucune époque, dans l'histoire de Rome chrétienne, n'est aussi profondément douloureuse que celle comprise entre Benoît IV et Sylvestre II. On ne voit plus alors les papes triompher par le martyre comme sous les empereurs romains, ni régner toujours par leurs vertus, comme sous les empereurs grecs et les successeurs de Charlemagne. Devenus le jouet des factions, désignés souvent par elles, ils ne sont trop souvent que l'expression de la puissance laïque qui s'est emparée du lieu saint. Le dixième siècle nous montre à nu ce que peut devenir l'Église lorsqu'au lieu de commander elle obéit, et que le pape n'est plus un prêtre devenu roi, mais un courtisan devenu prêtre. Ne soyons donc point surpris si alors tout lui échappe, sainteté, dignité, puissance, tout jusqu'au gouvernement de Rome, qui va se perdre aux mains de femmes

Digitized by Google

sans mœurs et de factieux de bas étage. Et cependant le signe divin brille toujours au front du successeur de Pierre. Cet homme, qui semble quelquefois vouloir prouver par ses vices la divinité d'une religion qui se perpétue par lui et comme malgré lui, est toujours entouré d'une auréole que les saints eux-mêmes respectent. C'est que la doctrine qu'il prêche est toujours, par un perpétuel miracle, *la vérité et la vie;* c'est qu'au milieu de toutes les vacillations de notre intelligence, au milieu de ce monde où pas une génération n'est fidèle aux enseignements de la génération qui l'a précédée, chaque pontife, quel qu'il soit, ajoute un anneau à cette chaîne puissante de la tradition qui, prenant l'homme au sortir des mains de Dieu, le dirige sûrement à travers les siècles : étonnant et admirable spectacle que la raison n'expliquera jamais et que la seule religion du Christ a pu montrer à l'univers.

Le clergé marche d'ailleurs toujours à la tête de la civilisation, et ainsi s'explique sa prépondérance qui s'établit partout naturellement et invinciblement. Les écoles en effet ont été ouvertes par lui, les bibliothèques fondées par lui, les manuscrits anciens conservés et copiés par lui ; enfin c'est lui qui pratique la médecine, qui défriche les déserts, qui défend les gens *sans aveu*, ce qui signifie *sans avoué,* sans protecteur. Lorsqu'il s'agit de construire un pont, de bâtir une cathédrale, on va chercher un moine, et c'est au pied des autels que ce moine trouve le génie. Si les mœurs du clergé ne répondent pas toujours à la sainteté de sa mission, s'il se mêle quelquefois passionnément à d'ardentes querelles, il ne cesse pas du moins d'être

Digitized by Google

l'instituteur des peuples, d'être leur seul refuge contre la force brutale ; et les peuples lui en gardent une sincère reconnaissance. Ses vices d'ailleurs, lorsqu'il en eut, furent ceux de l'époque ; on en eût trouvé de plus nombreux partout ailleurs, et nulle part on n'eût trouvé autant de vertus.

Léon V et Christophe ne firent que passer sur le siége apostolique. Sergius III l'occupa sept ans : il descendait des comtes de Tusculum et avait été porté au trône par un des partis puissants qui se disputaient alors la souveraineté dans les États romains. A la tête de ce parti se trouvait une femme de race sénatoriale et qui est même quelquefois désignée par le titre de *sénatrice*. Elle était d'une rare beauté, nous dit Baronius, d'un esprit fécond en ressources et d'une audace que sa liaison avec Adalbert, marquis de Toscane, avait rendue sans bornes. Et ainsi elle était parvenue, forte de son adultère (*ex adulterii potentia*), à se constituer une sorte de royauté dans la ville. Cette femme se nommait Théodora ; elle avait deux filles, l'une nommée Théodora comme elle, et l'autre Marie ou *Mariuccia,* plus connue généralement sous le nom de Marozie. Les deux filles suivirent les exemples de leur mère et exercèrent une domination qui s'appuyait sur l'intrigue et sur le vice. Maîtresse de l'antique môle d'Adrien devenu le château Saint-Ange, cette famille en fit une imprenable forteresse, du haut de laquelle elle tint en respect, pendant plus de cinquante ans, et Rome et le pape.

Quelle fut cependant la conduite des papes vis-à-vis de ces nobles prostituées ? Luitprand, écrivain souvent inexact, nous représente Sergius comme indignement

Digitized by Google

asservi à toutes les volontés et à tous les caprices de Théodora; son récit, il faut le dire, a jusqu'ici été adopté par l'histoire; mais, d'un autre côté, Flodoard, le vieux moine Franc, nous parle de Sergius comme ayant été, pendant plus de sept ans, une cause de triomphe et d'allégresse pour l'Église. Nous ne pouvons qu'opposer ces deux jugements si divers l'un à l'autre [1].

Sergius III fit reconstruire la basilique de Latran qui s'était écroulée, en 896, à la suite de quelques violentes secousses de tremblement de terre. Seuls, le portique et l'abside étaient restés debout. La reconstruction, commencée en 905, fut accomplie en deux ans. L'édifice fut orné de peintures et de mosaïques, et le souvenir du pape fut consacré par diverses inscriptions. Sergius y est qualifié de pieux pontife, *pius papa.*

Anastase III lui succéda en 911, et se fit remarquer par la douceur de son gouvernement, *blando moderamine,* suivant les termes de son épitaphe. Landon, élevé en 913, ne régna que quelques mois, puis Jean X prit possession, en 914, du siége apostolique. Ici nous retrouvons Luitprand avec ses anecdotes. D'après lui, Jean n'aurait été élu que par l'influence de Théodora, et aurait partagé tous ses vices. Flodoard se contente de dire qu'après avoir sagement gouverné l'Église de Ravenne, Jean fut appelé à gouverner l'Église mère, et qu'il se distingua, pendant plus de quatorze ans, par son zèle à l'orner et à y

[1] Baronius semble adopter le jugement de Luitprand, et Muratori celui de Flodoard.

Digitized by Google

maintenir la paix. Mais ce qui fait surtout la gloire de Jean X, c'est d'avoir délivré l'Italie des Sarrasins, dont les postes avancés bordaient les rives du Garigliano. Fort de l'appui de Bérenger, roi de la haute Italie, qu'il sacra empereur le jour de Pâques de l'année 915, ce pontife parvint à former une puissante ligue dans laquelle entrèrent, avec Bérenger, l'empereur des Grecs et les princes de Capoue, Salerne, Bénévent et Spolette; puis, marchant lui-même à la tête des troupes, il anéantit les Sarrasins dans une sanglante bataille, et rentra triomphant à Rome.

Malheureusement là il devait se retrouver en face des toutes-puissantes courtisanes qui trônaient au château Saint-Ange. Théodora mourut vers ce temps; mais Marozie lui succéda. Mariée en premières noces au marquis Albéric, que Léon d'Ostie qualifie, sans doute après son mariage, de *consul des Romains*, elle devint, vers 925, l'épouse de Guy de Toscane, et résolut avec lui la mort du pape.

« Le pape Jean ne pouvait s'accommoder, dit Muratori, de la domination de Marozie et de Guy, duc de Toscane, lesquels s'en allaient usurpant de plus en plus le gouvernement temporel de Rome. La discorde devait donc être ardente entre eux, et sans doute le pontife, qui était un homme de cœur, *un uomo di petto,* ne négligeait aucun moyen de soutenir ses droits et d'abattre ces perturbateurs de son autorité si légitime. Un sacrilége affreux mit fin à cette lutte. Guy et Marozie rassemblèrent une troupe de sbires, lesquels entrèrent un jour dans le palais de Latran, massacrèrent, sous les yeux du pape, son frère, nommé Pierre, qui était particulièrement haï du duc de Tos-

Digitized by Google

cane ; puis, mettant la main sur le pontife lui-même, le jetèrent dans une obscure prison. L'infortuné Jean tarda peu à y finir ses jours, soit que la douleur en eût avancé le terme, soit qu'on l'eût hâté par un nouveau crime. Le bruit courait, au temps de Luitprand, qu'on l'avait étouffé par l'application d'un coussin sur la bouche. »

Léon VI et Étienne VII se succédèrent ensuite rapidement sur le trône qui finit par tomber, après eux, dans la famille de Marozie. Jean XI était en effet fils de cette femme. Elle l'avait eu, non du pape Sergius, comme le veut Luitprand, mais d'Albéric, son premier mari. Marozie cependant, veuve pour la seconde fois, fit offrir sa main à Hugues de Provence, lui promettant à ce prix la seigneurie de Rome, Hugues accepta et prit possession, en 932, du château Saint-Ange. Sa fierté s'exalta alors comme à un insensé ; il affecta même du dédain pour la noblesse romaine. — « Mais ce qu'il y eut de pis, raconte Muratori, c'est que le jeune Albéric, fils de Marozie et de son premier époux, versant un jour à laver, sur l'ordre de sa mère, au roi Hugues, et le faisant avec peu de bonne grâce, celui-ci le frappa, du revers de sa main, au visage. Albéric assembla aussitôt les nobles romains. — Que n'ont-ils pas à craindre pour l'avenir, leur dit-il, après de tels commencements et une telle audace ! — A ces paroles se joignaient des accents de haine contre les Bourguignons ; les esprits s'échauffent, le peuple entier prend les armes, on ferme les portes de la ville et l'on marche à l'assaut du château Saint-Ange. Telle fut alors la peur du fier roi Hugues, que, ne se croyant pas même en sûreté dans la forteresse, il se fit des-

Digitized by Google

cendre par le côté qui donne dans la campagne et courut retrouver ses troupes hors de la ville ; puis, s'étant mis à leur tête, il déguerpit vite et tout honteux du duché de Rome.

« Les Romains, las d'être gouvernés par une femme, profitèrent de cette occasion pour déclarer Albéric leur prince et seigneur, car ils craignaient qu'en rendant le pouvoir au pape Jean, comme c'était leur devoir, ils ne le rendissent, pàr le fait, à sa mère Marozie. Albéric, au contraire, pour mieux assurer sa domination, fit emprisonner Marozie, bien qu'elle fût aussi sa mère, et mit si bonne garde autour du pape, qu'il ne put rien faire dès lors à son insu et sans son consentement. » (*Annali d'Italia*, 932.)

Albéric resta ainsi maître de Rome et y exerça la pleine puissance, tantôt sous le titre de *prince*, tantôt sous celui de *consul de tous les Romains*. Il existe même des monnaies romaines qui portent son nom conjointement avec celui du pape régnant. Coppi en cite plusieurs des papes Marin et Agapit sur lesquelles on lit ALBERICUS ou ALBER. PRI. (*Albericus princeps*). Albéric mourut en 954.

Son souvenir et celui de Marozie restent attachés, à Rome, non-seulement au château Saint-Ange qui fut leur palais et leur forteresse, mais encore à un des monuments les plus religieux et les plus heureusement situés de la ville. Nous voulons parler de Sainte-Marie-*Aventine*, fondée par Albéric lui-même dans la maison où Marozie lui avait donné le jour [1]. Étranges

[1] Voir Coppi, *Memorie Colonneri*, p. 7. Le savant ouvrage de M.

Digitized by Google

rapprochements ! La demeure de Marozie, la courtisane, s'élevait sur les ruines du temple de la *Bonne-Déesse,* et son fils en fit un couvent sous l'invocation de la Vierge ! Le calme de ces lieux, la beauté du paysage qui embrasse le Tibre, le Janicule, Saint-Pierre et laisse Rome se perdre, comme dans un arrière-plan, sur la droite, forme en même temps un contraste d'un autre genre avec les souvenirs d'agitation, de tyrannie et de meurtre que le nom de Marozie rappelle. On se figure encore cette femme, au môle d'Adrien. On ne la voit plus, on ne s'en souvient plus à Sainte Marie-Aventine.

Saint Odon, abbé de Cluny, vint à Rome dans ces tristes jours. Il y était appelé par le pape Léon VII qui désirait interposer sa médiation au milieu des luttes des partis. Odon était à la fois un des esprits les plus distingués et l'un des saints les plus illustres du dixième siècle. Doué du génie le plus heureux qui fit de lui plus tard un poète élégant et un musicien habile, on l'avait vu quitter tout jeune la cour du duc Guillaume d'Aquitaine pour se consacrer à Dieu dans l'église de Saint-Martin de Tours. Là, il couchait sur la dure, il priait, il jeûnait et s'abstenait presque entièrement de vin, contre la nature des Francs, dit la chronique, *extra naturam Francorum.* Ces premiers sacrifices ne suffirent pas encore à son ardente dévotion. Il partit avec un ami dont l'âme avait besoin, comme la sienne, de solitude et de prière ; et, après avoir cherché, par toute la France, quelque austère couvent où rien ne

l'abbé Coppi m'a été d'un grand secours. Je tiens à lui en témoigner ici toute ma reconnaissance.

Digitized by Google

pût leur rappeler le souvenir des passions des hommes, ils s'arrêtèrent à la Baume, en Bourgogne ; puis Odon fut élu abbé de Cluny et la renommée de ses vertus se répandit au loin.

Lorsqu'il vint à Rome, en 936, son humilité, sa science, sa charité inépuisable le rendirent un objet de vénération pour tous. Il logea au monastère de Saint-Paul, où il rétablit l'antique sévérité de la règle ; et l'autorité de sa parole fut tellement respectée, que les haines se turent, et que la paix fut conclue entre les divers partis.

Mais deux ans ne s'étaient pas écoulés que les hostilités recommencèrent. Odon revient alors à Rome et fait tomber encore une fois les armes des mains des combattants. Il fit enfin un dernier voyage dans la ville sainte, en 942, sur la demande du pape Étienne VIII, et s'y employa non-seulement à rétablir la paix, mais encore et toujours, suivant sa pieuse coutume, à réformer les monastères. Malheureusement une fièvre violente le saisit alors tout à coup et épuisa ses forces, Le saint vit approcher la mort avec joie ; et la seule grâce qu'il demandât au ciel, était de pouvoir retourner au tombeau de saint Martin, afin d'exhaler son dernier soupir au lieu même où il avait autrefois déposé sa vie entre les mains de Dieu, comme une pieuse offrande[1]. Cette grâce lui fut accordée ; il revint mourir en France, et fut enterré dans l'église de Saint-Julien de Tours, qu'il avait contribué à relever de ses ruines.

[1] Dans le même temps, Léon VII écrivant à Hugues le Grand, duc de France, parle du tombeau de saint Martin comme du pèlerinage le plus célèbre après celui du tombeau des apôtres.

Digitized by Google

Étienne VIII, Martin III et Agapit II furent des pontifes pieux et charitables. S'il faut en croire Baronius. Étienne VIII s'attira tellement la haine du roi Othon, qu'il devint la victime d'un sacrilége. Il fut en effet, dit-il, accablé de coups, et eut le visage si complètement défiguré, qu'il évita dès lors la rencontre des hommes ; « quoique assurément, poursuit l'illustre historien, les stigmates reçus des ministres de Satan, pour la cause de la justice, soient bien plus un ornement qu'une honte. » Muratori révoque en doute cet excès de la part d'un prince qui n'avait alors aucune puissance à Rome.

Martin III consacra son pontificat à la réforme du clergé tant séculier que régulier, au rétablissement des basiliques et au soulagement des pauvres. D'incurables désordres continuaient d'agiter la société ; la guerre était partout, et le pape, impuissant même à Rome, n'en multipliait que plus énergiquement ses efforts pour ramener la paix parmi les chrétiens. L'auteur de la vie de saint Udalric lui attribue le don de prophétie.

Agapit II, son successeur, est traité de très-saint, *sanctissimus,* par les historiens du temps.

Après lui fut élu, en 956, Octavien, jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, fils du patrice Albéric, et qui avait hérité de son autorité sur la ville de Rome. Octavien prit le nom de Jean XII ; c'est le premier pape qui ait changé de nom en montant sur la chaire apostolique. Il prit celui de Jean, suivant une opinion commune, en souvenir des paroles évangéliques : *fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes.* Ses mœurs d'ailleurs et son caractère ne rappelèrent que

Digitized by Google

trop le petit-fils de Marozie. Quant à son action, comme pape, elle est surtout marquée dans l'histoire par le renouvellement du titre impérial en faveur des princes allemands de la dynastie de Saxe. A la tyrannie des descendants de Théodora allait succéder, pour Rome, celle des descendants d'Henri l'Oiseleur.

Quelle était cependant la position de l'Italie à l'avènement de Jean XII? Elle gémissait sous le poids de la domination de Bérenger II et de son fils Adalbert qui, des rives du Pô, tenaient asservie toute la péninsule. Ce fut dans ces circonstances que Jean envoya des légats à Othon le Grand pour implorer son secours. Othon se mit aussitôt en marche après s'être engagé par serment à exalter, selon son pouvoir, l'Eglise romaine et ses chefs, à garantir au pape *sa vie, ses membres et sa dignité,* à ne prendre à Rome aucune détermination, concernant les Romains, sans sa participation, et à rendre à l'Eglise toutes les terres qui lui avaient été enlevées. — « Et celui auquel je commettrai le royaume d'Italie, ajoutait-il, je lui ferai jurer d'être votre secours et appui à défendre la terre de Saint-Pierre. Ainsi Dieu me soit en aide et les saints Evangiles. »

Le prince allemand fut accueilli à Rome avec confiance et espoir. Jean XII le couronna empereur, et, de son côté, Othon confirma solennellement les donations faites par Pépin, Charlemagne et Louis le Débonnaire. Il y ajouta même quelques villes, Rieti et Amiterne, entre autres, avec leurs pêcheries, et se réserva seulement le droit de suzeraineté dont les empereurs d'Occident avaient joui, ainsi que celui d'approuver et de confirmer l'élection des pontifes.

Digitized by Google

Le clergé et la noblesse de Rome lui prêtèrent alors serment comme au défenseur de l'Église, *sauve* toujours *la fidélité promise au seigneur apostolique,* suivant la teneur du serment convenu jadis entre Eugène II et Lothaire.

L'autorité d'Othon ne tarda pas toutefois à se montrer plutôt égoïste que protectrice, et Jean XII appela à Rome le fils de Bérenger pour s'en faire une arme contre l'empereur. A cette nouvelle, Othon, qui avait quitté la péninsule, envoie des émissaires à Rome pour sonder les dispositions des habitants. Ceux-ci étaient partagés, mais un grand nombre se plaignaient de la conduite morale du pape, et se montraient par suite disposés à embrasser la cause impériale. Ils reprochaient à Jean XII de donner des gouvernements, et jusqu'à des croix, des calices d'or de l'église de Saint-Pierre, à ses concubines ; de transformer le Latran, la demeure des saints, en un lieu de débauche, et de laisser tomber en ruine les basiliques où les autels n'étaient plus à l'abri des pluies du ciel, et les fidèles plus en sûreté de la vie [1].

Fort de cet appui qu'il trouvait dans une partie de la population, Othon se dirige sur Rome et y pénètre sans difficulté, tandis que Jean XII et le fils de Bérenger s'enfuyaient avec des valeurs considérables du trésor de Saint-Pierre. L'empereur assembla alors un concile ou plutôt un conciliabule dans lequel se trouvèrent quarante évêques et quatorze cardinaux. Les accusations les plus graves y furent portées contre Jean XII qui fut déposé, et Léon VIII fut élu à sa place.

[1] Voir Luitprand et Baronius.

Digitized by Google

Quelque indigne que pût être la conduite de Jean XII, le droit de le déposer fut dénié avec raison à cette réunion d'évêques. Les Romains se divisèrent en deux camps ; il y eut un soulèvement pendant le séjour d'Othon qui le réprima avec une sévérité rigoureuse ; mais à peine eut-il quitté le patrimoine de l'Église, que Léon VIII fut obligé de prendre la fuite, car Jean XII était rentré à l'appel du peuple, et avait fait exercer de cruelles mutilations sur deux des principaux partisans de l'empereur. Jean XII survécut peu à son rétablissement sur le siége apostolique. Les circonstances de sa mort ne sont pas connues ; car on ne peut être tenu d'admettre, sur la parole de Luitprand, l'un des quarante évêques qui l'avaient déposé, l'intervention du diable frappant le pontife aux tempes et le poussant au tombeau, sans consolation et sans sacrement.

Jean XII fonda, sous le portique de l'église de Latran, une chapelle qu'il dédia à saint Thomas. Cette chapelle servit de vestiaire ou de *secretarium* aux papes. Le même pontife fit orner le portique oriental de l'*atrium* de Saint-Pierre d'une mosaïque représentant Notre-Seigneur bénissant d'une main et embrassant de l'autre saint Pierre, qui tenait trois clefs et une croix. A la droite du Sauveur était saint Paul, suivant la coutume grecque, et au-dessous l'inscription : *Tibi, Christe, sit laus, honor et gloria.*

Les Romains élurent, pour lui succéder, Benoît V, prêtre savant et vertueux ; mais Othon prétendit soutenir les droits de Léon, qu'il avait fait proclamer pape du vivant de Jean XII. Il attaqua donc la ville, et *n'en laissa sortir personne sans le mutiler de quelque*

Digitized by Google

membre [1]. Benoît animait la population de toute l'énergie de son courage ; mais la famine vint ajouter ses angoisses à celles du siége ; les habitants se rendirent, et Léon VIII fut de nouveau installé sur le trône de saint Pierre.

Léon tint alors un concile dans la basilique de Latran, auquel assistèrent l'empereur, les magistrats et le peuple. Benoît V fut cité à y comparaître ; ils s'y présenta revêtu des ornements pontificaux, et Léon le fit asseoir par terre, le dépouilla du *pallium*, de l'étole, de la chasuble, et brisa son bâton pastoral en présence de tout le peuple. Peu de temps après, Benoît fut emmené par Othon en Germanie, et relégué à Hambourg, où il vécut encore un an, édifiant les Saxons par le spectacle de ses vertus.

Après la mort de Benoît V et de Léon VIII, Jean XIII, ceignit la couronne pontificale, et s'attira, dit-on, l'inimitié des grands de Rome par la hauteur de son caractère. Ce qui est certain, c'est que ceux-ci s'emparèrent de lui dès la première année de son règne et l'enfermèrent au château Saint-Ange ; plus tard, ils l'envoyèrent dans une forteresse de la Campanie ; mais, au bout de onze mois, la crainte de l'empereur, qui s'avançait vers Rome, le leur fit rappeler. Othon n'en punit pas moins sévèrement les auteurs de la révolte : douze d'entre eux furent pendus ; et Pierre, préfet de la ville, fut livré au pape, qui l'exila, après l'avoir fait promener dans les rues, assis à rebours sur un âne.

Benoît VI, qui succéda à Jean XIII en 972, ne régna

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*

Digitized by Google

que dix-huit mois. Crescentius, fils de l'impure Théodora, jouissait alors d'une autorité absolue dans la ville de Rome. Il s'empara de Benoît, l'enferma au château Saint-Ange, et, après avoir fait proclamer pape le diacre Francon, qui prit le nom de Boniface VII, il lui abandonna le pape légitime. Francon le fit étrangler. Mais cette fois, du moins, le coupable ne profita pas de son crime, car les Romains indignés le chassèrent, et il se réfugia à Constantinople. L'ambition cependant n'était pas éteinte au cœur de cet audacieux brigand ; il la couva pendant neuf ans dans sa retraite ; puis, en 985, on le vit revenir tout à coup à Rome, sous le pontificat de Jean XIV [1]. Il s'empara du pontife, qu'il fit mourir de faim dans le château Saint-Ange, et parvint à conserver le pouvoir jusqu'à sa mort, qui arriva onze mois après. Francon était tellement haï, que la population s'acharna sur son cadavre ; elle le perça à coup de lance, et le laissa exposé pendant un jour sur la place publique, au pied de la statue de Constantin.

Ce fut à l'époque de cette intrusion de Francon et de l'agitation qu'elle causa à l'Église, qu'Othon II et sa mère, sainte Adélaïde, offrirent le siége apostolique à saint Mayeul, abbé de Cluny. Mayeul refusa ; c'était un humble et savant moine, que toutes les grandeurs effrayaient, et qui avait déjà résisté aux vœux des peuples qui le demandaient pour évêque [2]. Saint

[1] A Benoît VI succédèrent Benoît VII, Donus II et Jean XIV. Ce dernier se nommait *Pierre*. C'est le second pape qui ait changé de nom. On croit qu'il le fit par respect pour le grand Apôtre.

[2] Saint Mayeul répondit aux propositions d'Othon, d'abord que la

Digitized by Google

Mayeul vint deux fois à Rome ; lorsqu'il retournait, la seconde fois, à son couvent, il fut pris au passage des Alpes, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, par des Sarrasins qui s'étaient établis sur les côtes de la Méditerranée. Or, des voyageurs de toutes nations l'avaient suivi, espérant que sa sainteté leur servirait de sauvegarde. Cette sainteté fut du moins un objet de respect et de vénération pour les infidèles ; les captifs se virent traités avec quelques égards, et les princes et les monastères s'empressèrent de payer leur rançon.

Parmi les autres saints qui vinrent en pèlerinage aux tombeaux des apôtres, durant le dixième siècle, l'histoire cite saint Odon de Cantorbéry, qui fit ce voyage avec le duc d'Athelm ; saint Dunstan, auquel Jean XII remit le *pallium ;* saint Udalric ou Ulrich d'Augsbourg, qui s'y traîna mourant en 972 ; saint Adalbert de Prague ; saint Nil de Rossano ; saint Romuald : fermes et courageux athlètes de la foi, dont les vertus étaient une poignante leçon pour tous les hommes de plaisir qui souillaient alors la dignité du ministère sacerdotal.

C'est sous le pontificat de Jean XV que saint Adalbert quitta son évêché de Prague, où, malgré tous les efforts de son zèle, les clercs se mariaient, les laïques vivaient dans une honteuse polygamie et vendaient publiquement des esclaves chrétiens aux Juifs. Adalbert, découragé, se retira à Rome, au monastère de Saint-Alexis, sur le mont Aventin, qui lui fut recommandé par saint Nil. Deux fois il fut rappelé dans son

chose était au-dessus de ses forces, et secondement, que les Romains et lui différaient autant de mœurs que de pays.

Digitized by Google

diocèse, et deux fois il s'éloigna avec larmes de la solitude qu'il s'était faite loin des passions et des vices, douce et pieuse solitude où il ne sentait la présence des hommes que par le spectacle de leurs vertus [1]. Reconnaissant enfin l'impuissance de son apostolat en Bohême, Adalbert se décida à aller évangéliser les infidèles de la Pologne; il y fut martyrisé le 23 avril 997.

Jean XV eut pour successeur, en 996, un parent de l'empereur Othon III, nommé Brunon, qui fut porté au trône par l'influence impériale et prit le nom de Grégoire V.

Depuis Othon le Grand, le sceptre de l'Allemagne n'était pas sorti de la famille d'Henri l'Oiseleur. A Othon le Grand avait succédé, en 973, Othon le Roux, son fils, dont le règne de dix années fut entremêlé de victoires et de désastres. Ce prince avait rêvé la conquête de la grande Grèce; mais, défait dans une sanglante bataille, emmené captif sur une galère et réduit à se sauver à la nage, il ne songea plus qu'à faire couronner son fils Othon III, et vint ensuite, jeune encore, mourir à Rome. Par son testament ses trésors furent partagés entre les églises, les pauvres, ses compagnons d'armes et sa sœur Mathilde. Othon II fut enterré dans le parvis de l'église de Saint-Pierre, du côté de l'orient. Sur son tombeau de porphyre se trouvait une mosaïque représentant Jésus-Christ debout, entre saint Pierre et saint Paul, et donnant la

[1] Le monastère de Saint-Alexis comptait alors dans son sein plusieurs religieux de la plus haute vertu. Il suffira de citer saint Nil et saint Léon de Nonantule.

Digitized by Google

bénédiction. Aussi les fidèles, qui entraient dans l'église, s'agenouillaient-ils toujours en passant devant ce tombeau.

Othon III vint à Rome, sous le pontificat de Grégoire V, pour y recevoir la couronne impériale. Or, de sourdes haines fermentaient toujours dans l'âme de beaucoup de Romains contre les Allemands; et Crescentius, dont l'autorité se maintenait depuis trente ans dans la ville, en dépit des empereurs et des papes, en était l'énergique et vivace expression. Le château Saint-Ange était pour lui un point d'appui ou un lieu de refuge, suivant la diversité de sa fortune. On ne connaissait même plus ce château que sous le nom de camp de Crescentius, *castra Crescentii*.

Pendant le séjour qu'Othon III fit à Rome, en 996, il voulut exiler ce factieux de haut parage; mais Grégoire V l'en empêcha. Le pontife ne tarda pas à se repentir de sa générosité; car, à peine l'empereur était-il retourné en Allemagne, que Crescentius fit élire pape le Grec Philagathe, sous le nom de Jean XVI, et Grégoire se vit réduit à fuir, dépouillé de tout. Othon revint aussitôt à Rome, accompagné de Grégoire, qui, dans un concile tenu à Pavie, avait solennellement excommunié Philagathe. A leur approche Crescentius s'enferma dans le château Saint-Ange, et l'antipape voulut se sauver; mais les impériaux le surprirent, et, après lui avoir coupé le nez, la langue et arraché les yeux, ils le jetèrent ainsi mutilé dans une prison. Saint Nil était compatriote et ami de Philagathe[1];

[1] Avant son intrusion, Philagathe était archevêque et dans une haute position, tant à Rome qu'à la cour de l'empereur.

Digitized by Google

souvent il l'avait exhorté à fuir la gloire et les vains honneurs; mais, à la nouvelle du supplice qu'on lui avait fait subir, ému de compassion, il se mit en route, malgré son âge et les austérités du carême, pour tâcher de sauver ce malheureux. Le pape et l'empereur allèrent au-devant de lui; ils le conduisirent par la main au palais patriarcal et l'entourèrent d'hommages et de respects. L'humble religieux refusait ces honneurs : « Épargnez-moi, disait-il, je ne suis qu'un pécheur, qu'un vieillard demi-mort et indigne. Ce serait plutôt à moi à me prosterner à vos pieds et à honorer vos dignités suprêmes. Ni le désir de la gloire, ni celui des biens ne sont les motifs qui m'amènent vers vous; je viens pour celui qui vous a tant servis et que vous avez si maltraité, qui vous a lavés l'un et l'autre des fonts du baptême, et auquel vous avez fait arracher les yeux. Je vous supplie de me le donner afin qu'il se retire avec moi, et que nous pleurions ensemble nos fautes [1]. »

L'empereur promit à saint Nil de lui accorder sa demande, pourvu qu'il acceptât la direction d'un monastère à Rome, et qu'il consentît à ne plus quitter une ville où pouvaient être si efficaces la sagesse de ses conseils et l'exemple de ses vertus. Saint Nil hésita, il regrettait son obscure retraite et craignait le tumulte des hommes; mais Othon lui proposa le monastère de Saint-Anastase *aux eaux salviennes*, occupé par des Grecs, et dont aucun bruit ne venait troubler la solitude; et saint Nil, décidé à sauver Philagathe, se soumit aux conditions impériales. Mais, au moment

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*

Digitized by Google

où il faisait ainsi le sacrifice de ses affections les plus chères, Philagathe était promené dans les rues, vêtu d'un ornement sacerdotal en lambeaux, et monté à rebours sur un âne dont on lui avait mis la queue entre les mains. Alors le saint vieillard partit de Rome abattu et consterné.

Cependant le château Saint-Ange résistait à toutes les machines de guerre, et Crescentius semblait devoir se jouer encore une fois de la puissance impériale. La trahison, au dire des historiens italiens, fut alors mise en œuvre : on fit promettre la vie sauve à Crescentius s'il rendait la place ; Crescentius la rendit, et aussitôt après, sa tête, tranchée par ordre d'Othon, fut jetée du haut de la forteresse. On pendit ensuite son corps par les pieds ; et, pour dernier gage de la victoire, la veuve du tribun passa dans la couche de l'empereur [1].

Après de telles scènes, l'œil se repose du moins avec bonheur sur la noble tête de saint Romuald, qui se présente à Othon, comme Nathan à David après le meurtre d'Uri, et lui demande compte de son parjure : *Quare contempsisti verbum Domini ut faceres malum* [2] ? Othon sentit fléchir son orgueil devant le ministre de Dieu ; il fit nu-pieds le pèlerinage du mont Gargan [3],

[1] Les historiens allemands disent simplement que le château Saint-Ange fut emporté d'assaut, et Crescentius décapité après la victoire.

[2] II. Reg., XII, 9.

En parlant de saint Romuald, nous ne voulons pas omettre un trait qui caractérise d'une manière étrange la vénération dont il était l'objet en Espagne, où il demeura quelque temps. Certains Espagnols ayant appris qu'il voulait les quitter, envoyèrent des hommes pour le tuer, afin de garder au moins ses reliques.

[3] Le *Monte-Gargano* s'élève à l'extrémité de la Pouille, au-dessus

Digitized by Google

et passa tout le carême de l'année 999, jeûnant et se mortifiant, dans le monastère de Saint-Apollinaire *in Classe,* près de Ravenne.

Beaucoup d'écrivains ont vu dans les anathèmes lancés contre quelques souverains au moyen-âge, et dans les expiations auxquelles ils furent soumis, une fâcheuse humiliation de la dignité royale, comme si l'humiliation était dans la réparation plutôt que dans la faute. Ce qu'il faut y voir surtout, c'est une grande leçon d'égalité et de justice donnée aux princes et aux peuples. Les prophètes du Seigneur n'épargnèrent ni Saül ni David, parce qu'ils avaient été sacrés de l'huile sainte. Il est dangereux pour les rois de leur créer une sorte d'absolutisme inviolable ; car, pour être au-dessus de l'humanité, il faut avoir des vertus surhumaines. Si la voix de la religion ne les arrête pas, on entend alors la voix des peuples, et l'on assiste à ces grandes réactions qui frappent à l'aveugle, prennent souvent le juste pour l'injuste, et bouleversent la société jusque dans ses fondements.

Grégoire V mourut au mois de février 999, et fut enterré à Saint-Pierre non loin d'Othon II, son parent. Nous apprenons par son épitaphe qu'il prêchait, à Rome, en trois langues : l'idiome vulgaire, le français et le latin ; et que, chaque samedi, il distribuait des vêtements à douze pauvres.

Son successeur fut l'illustre Gerbert, évêque de Ra-

de Manfredonia, et s'avance comme un haut promontoire dans la mer. Sur son sommet est une vaste caverne, dont on a fait une église dédiée à saint Michel Archange, et chaque année il s'y célèbre une fête solennelle, le 8 mai, en souvenir d'une apparition de l'Archange, dont la légende se trouve au Bréviaire romain.

Digitized by Google

venne, qui prit le nom de Sylvestre II. Gerbert était né en Auvergne, et avait été élevé au monastère d'Aurillac; puis, étant passé à la cour du duc de Barcelone, il s'y était adonné à l'étude des sciences exactes que les Espagnols, à la suite des Arabes, cultivaient dès lors avec un remarquable succès. Le duc de Barcelone l'emmena plus tard à Rome, et ses rares connaissances l'y firent promptement distinguer du pape Jean XIII et de l'empereur Othon qui désira l'attacher à sa personne. Mais l'amour de l'étude entraîna Gerbert à Reims, où l'archidiacre Gérard s'était acquis une haute célébrité par l'enseignement de la logique. Gerbert désirait suivre ses leçons ; toutefois, au lieu d'un écolier, on reconnut bientôt en lui un maître ; et l'archevêque Adalbéron s'estima heureux de lui confier son école métropolitaine. L'enseignement de Gerbert embrassa à la fois la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. C'était un homme d'un grand génie et d'une grande éloquence, dit Richer, l'un de ses élèves : *magni ingenii ac eloquii*, et il est le premier, ajoute-t-il, qui fit *resplendir la Gaule comme une lumière ardente*. Gerbert réussit surtout à rendre l'étude des mathématiques facile et élémentaire ; il introduisit les chiffres arabes, chercha à propager le système décimal et inventa une table à calcul, divisée en vingt-sept cases, à l'aide de laquelle on parvenait à produire mécaniquement, en quelque sorte, les multiplications et les divisions. Avant lui, la musique était à peine connue en France, poursuit Richer, mais avec lui elle devint populaire. Il en disposa les genres divers dans un monocorde, c'est toujours Richer qui parle, distin-

Digitized by Google

guant les consonnances ou symphonies en tons, demi-tons et dièses. L'astronomie était une science abstraite; il la rendit vivante et parlante par la construction d'une sphère mobile représentant l'équateur, les pôles, les degrés, les parallèles et le mouvement des astres. Il construisit également des orgues hydrauliques. Cette puissance d'invention le fit soupçonnner de magie ; on prétendit même en trouver des indices non-seulement dans les merveilles de son intelligence, mais encore dans ce succès persévérant qui avait fait passer le pauvre enfant de l'Auvergne du cloître dans les palais, et des palais sur les siéges les plus élevés : d'abord Reims, puis Ravenne et enfin Rome. Il est remarquable toutefois que ces odieux et ridicules soupçons ne se produisirent que longtemps après sa mort. Ils furent comme l'écho populaire de l'admiration superstitieuse qu'avaient éveillée sa fortune et ses travaux.

Gerbert, ou plutôt Sylvestre II, fut le premier Français qui occupa le trône pontifical, et, chose remarquable, il est le premier pape qui ait émis la pensée d'une croisade pour la délivrance des Lieux saints, pensée qu'un autre pape français, Urbain II, devait faire adopter un jour avec un pieux enthousiasme. Dans une lettre adressée à la Chrétienté, Sylvestre fit parler Jérusalem elle-même : — « O épouse immaculée du Christ, lui faisait-il dire, tant que tu seras forte, toi dont je suis un des membres, une grande espérance me reste de pouvoir relever bientôt ma tête aujourd'hui presque écrasée. Comment me défierais-je en effet de toi, ô maîtresse du monde, si tu me reconnais comme tienne !.. Lève-toi donc, soldat du Christ ! prends ton

Digitized by Google

étendard et tes armes ! *Enitere ergò, miles Christi ! esto signifer et compugnator !*

Cet éloquent appel se perdit alors dans le bruit.

Rome jouit de quelque tranquillité pendant le règne de Sylvestre II ; mais les habitants de Tibur étaient sans cesse en rébellion contre l'autorité impériale. Une première fois, saint Romuald parvint à les apaiser et à calmer en même temps la colère d'Othon ; une seconde fois ils durent se soumettre au pape, et leur révolte leur fut encore pardonnée. Mais alors quelques Romains s'insurgèrent à leur tour ; les impériaux fermèrent aussitôt les portes de la ville ; et Bernward, évêque d'Hildesheim, après avoir confessé et communié les gens du palais, marcha, à leur tête, portant la sainte lance des empereurs allemands. Les rebelles jetèrent leurs armes, et la paix fut rétablie sans effusion de sang.

Vers cette époque, Othon III fit venir d'Allemagne des reliques de saint Adalbert, et les plaça sous l'autel de l'église qu'il faisait construire dans l'île du Tibre. Cette île, appelée quelquefois dans l'antiquité *Lychaonia* du temple de Jupiter Lychaonien qui s'y trouvait, avait été formée, ou du moins accrue, par l'agglomération des gerbes du champ de Tarquin que les Romains jetèrent dans le fleuve. On y érigea, sous la république, un temple à Esculape ; et, pendant de longs siècles, les prêtres y nourrirent un serpent qui était toujours pour la foule le serpent divin apporté d'Épidaure. Ce fut sur l'emplacement du temple antique qu'Othon bâtit l'église nouvelle. Il y fit déposer, outre les reliques de saint Adalbert, celles d'un grand nombre de martyrs, extraites de l'église des Saints-Abbundius-et-Abbundantius, près du mont Soracte, et enfin le corps de saint

Digitized by Google

Barthélemy qu'il avait demandé aux habitants de Bénévent, lors de son pèlerinage au *Monte-Gargano*. *Saint-Barthélemy en l'Ile* est un des curieux monuments de Rome. Reconstruit par Gélase II dans le douzième siècle, on y voit néanmoins encore les vieilles colonnes de granit du temple d'Esculape et quelques vestiges d'un ancien pavé de marbre et de porphyre, qui fut peut-être celui de la basilique d'Othon III.

Othon III mourut le 28 janvier 1002, à Paterno, forteresse de la campagne de Rome. Suivant une tradition qui est loin d'être certaine, la veuve de Crescentius l'avait empoisonné.

Peu d'années avant sa mort, il était allé visiter la retraite de saint Nil ; et, lorsqu'il aperçut les huttes basses et étroites qui composaient le monastère : — « Ce sont bien là les tabernacles d'Israël dans le désert, s'écria-t-il. Voilà les habitants du royaume du ciel ; la terre n'est point leur patrie, et ils ne s'y regardent que comme des voyageurs. » — Othon offrit alors au saint un autre couvent, avec des revenus qui pussent assurer l'existence des moines. — « Celui qui a pris soin d'eux jusqu'à présent, répondit Nil, en prendra plus de soin encore lorsque je les aurai quittés. — Demandez-moi alors, comme à votre fils, tout ce qui vous plaira, reprit Othon ; » — et saint Nil, appuyant la main sur la poitrine de l'empereur : — « Songez au salut de votre âme ! »

Saint Nil était Grec, car les Calabres, cette antique patrie de Pythagore, étaient toujours considérées comme faisant partie de la terre des Hellènes [1]. Il

[1] La petite ville de Rossano, où naquit le saint, a conservé l'usage de la langue grecque jusqu'au seizième siècle.

Digitized by Google

naquit dans la petite ville de Rossano, non loin de Crotone, près de la plage où fut Sybaris, au milieu de tous les souvenirs de la sagesse et de la volupté antiques. Or, son âme, qui devait aspirer un jour à la pratique des plus hautes vertus, se laissa d'abord séduire par les passions. Il voulut épouser une jeune fille, belle comme le sont toutes ces filles de la grande Grèce que Zeuxis venait prendre pour modèles ; mais bientôt il sentit le vide des illusions, et alla, jeune encore, chercher dans la solitude un refuge contre les agitations qui le troublaient. Les monastères de *Val di Luce* et de *Serperis* furent successivement fondés par lui ; et, arrivé à une extrême vieillesse, il n'attendait plus que la mort, lorsqu'il apprit que le prince de Gaëte se proposait de faire transporter ses restes, comme de saintes reliques, dans la ville, pour lui servir de sauvegarde. Alors, malgré la décrépitude de l'âge, il monte à cheval, et va à la recherche de quelque lieu ignoré où n'ait jamais retenti le bruit de son nom. Les moines pleuraient en le voyant s'exiler ainsi de leur commune patrie. — « Consolez-vous, leur dit saint Nil, je vais préparer un lieu où je rassemblerai tous mes enfants dispersés. »

Or, il y avait près de Tusculum un monastère dédié à sainte Agathe et habité par des religieux grecs : c'est là que Nil choisit sa demeure. Mais à peine y a-t-il reposé ses membres fatigués du voyage, que le bruit de sa venue se répand au loin. Les grands de Rome veulent l'entraîner près des tombeaux des apôtres ; le comte de Tusculum se jette à ses pieds : — « Je suis indigne de recevoir un serviteur de Dieu comme vous, lui dit-il ; mais voilà ma maison, ma

Digitized by Google

ville et tout son territoire : ordonnez-en ce qu'il vous plaira. — Laissez-moi, laissez-moi, répondait le saint; je ne suis venu ici que pour mourir. »

Il demanda cependant au comte un lieu plus retiré où il pût prier en repos ; et le comte lui donna les débris de l'antique maison de plaisance où Cicéron écrivit peut-être les Tusculanes [1]. Ce lieu était alors connu sous le nom de *Grotta-Ferrata;* car les jours où l'orateur romain y rassemblait Atticus et Quintus n'étaient plus ; et d'épaisses broussailles avaient fait de sa demeure une grotte inaccessible.

Cependant les moines qu'avait quittés saint Nil partirent un jour avec leurs peaux de mouton et leurs sandales, pour aller rejoindre leur père. Saint Nil ressentit une vive joie à cette nouvelle ; il leur indiqua Grotta-Ferrata comme rendez-vous général ; et, se levant aussitôt lui-même, il voulut s'y rendre : mais ses forces défaillirent. Il recommanda alors qu'on enterrât son corps sans honneurs et hors de l'église ; puis il tomba dans un absorbement qui dura trois jours. Il ne parlait plus, mais il priait encore ; et ainsi il passa à une vie meilleure, au milieu des religieux de Sainte-Agathe (1005). Le lendemain matin, les religieux prirent sa dépouille mortelle, et la transportèrent avec des cierges et de l'encens à Grotta-Ferrata. Or, comme on approchait, on aperçut les moines de Serperis qui arrivaient au rendez-vous que leur avait donné saint Nil. Tout le monde avait été fidèle à sa parole ; et si la communauté naissante était privée des conseils d'un

[1] Il y a eu de longues discussions entre les Basiliens de *Grotta-Ferrata* et les jésuites de la *Ruffinella,* qui prétendaient les uns et les autres occuper l'emplacement de la *villa* de Cicéron.

Digitized by Google

père, elle se trouvait placée sous la protection d'un saint.

Grotta-Ferrata est une des plus célèbres abbayes des environs de Rome : Bessarion y demeura, et elle est toujours habitée par des moines grecs de l'ordre de Saint-Basile, qui conservent encore aujourd'hui l'ancienne liturgie et la psalmodie de l'Orient. Cette antique abbaye s'élève au milieu de la campagne de Frascati et de Marino ; de longues avenues d'ormeaux et de platanes y conduisent; et au-dessus de la vallée dans laquelle serpente lentement un ruisseau, qui fut peut-être l'*Aqua crabra* de Cicéron, se prolongent au loin les grandes vues de la campagne romaine. L'église de Grotta-Ferrata est ornée de fresques d'Annibal Carrache et du Dominiquin, qui l'ont rendue célèbre dans l'histoire de l'art. L'une de ces fresques représente saint Nil guérissant un jeune possédé; et une autre, saint Nil recevant l'empereur Othon III. Ce sont de beaux et nobles ouvrages, mais où l'on regrette que l'artiste ait plus demandé peut-être à son génie qu'à l'inspiration chrétienne.

La suite des évènements nous a entraîné au delà des limites du dixième siècle. Revenons-y pour consacrer un pieux souvenir au sanctuaire vénéré qui remplaça le temple de Jupiter sur le Capitole. — « C'est à Rome, écrit Gibbon, que rêvant assis au milieu des ruines du Capitole, pendant que les moines chantaient vêpres dans le temple de Jupiter, l'idée de tracer le déclin et la chute de cette ville vint, pour la première fois, s'emparer de mon esprit. » — Quel déclin, en effet, quelle chute d'entendre de pieux cantiques au lieu des cris des esclaves, de voir le froc des moines au lieu du coutelas du sacrificateur !

Digitized by Google

Le temple de Jupiter Capitolin était comme le centre de la puissance romaine. Construit par les deux Tarquin, réédifié par Sylla, puis par Vespasien, et une dernière fois par Domitien, toujours avec une nouvelle magnificence, il répondait dignement à son titre de métropole de l'univers. On y adorait Minerve, déesse de la guerre et de la sagesse; Junon, fière et jalouse, dont le paon et le hibou étaient les emblèmes; mais surtout le dieu *très-grand et très-bon,* le vainqueur des géants, le cygne de Léda, le taureau d'Europe, la pluie d'or de Danaë, le ravisseur de Ganymède, *Jovi optimo, maximo.*

Voilà quels étaient le temple et ses dieux à l'époque de la *grandeur de Rome!* Mais quand vint la *décadence,* le temple fut abandonné, les Barbares le dépouillèrent de sa toiture d'airain et des statues de bronze et de marbre qui ornaient ses portiques, et bientôt il ne forma plus qu'un amas de ruines pantelantes, qui elles-mêmes finirent par s'effacer, sans qu'on sache l'époque précise de cette complète disparition.

Quoi qu'il en soit, dès que le temple et le Dieu eurent cessé d'être, quelques moines se mirent à l'œuvre; ils relevèrent les colonnes qui gisaient çà et là parmi les débris; l'une d'elles avait soutenu la voûte de la chambre des empereurs et assisté, muet témoin, aux orgies de Néron et de Tibère [1]; puis, avec le temps ils obtinrent, comme aumône, les marbres du temple de Romulus au Quirinal, et en firent un escalier de cent vingt degrés qui s'éleva jusqu'au faîte du Capi-

[1] C'est la troisième à gauche en entrant. Elle porte l'inscription : *A cvbicvlo Avgvstorvm.*

Digitized by Google

tole. Et tous ces vestiges de temples, tous ces débris de dieux formèrent une avenue triomphale et une splendide parure à une modeste église. Elle était dédiée à la Vierge, et les âges suivants lui ont donné le nom d'autel du ciel, *Aracœli*.

Ce nom se lie au souvenir d'une tradition antique et vénérable. Au moment où Virgile annonçait la venue d'une Vierge et d'un Enfant qui allait renouveler l'âge d'or :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna...

au moment où le monde entier était dans l'attente d'un Sauveur, Auguste, demandant à l'oracle quel serait après lui le maître du monde, en reçut, dit-on, cette réponse : — « Un enfant Hébreu, Dieu lui-même et commandant aux dieux, m'ordonne de lui céder la place et de retourner tristement dans les enfers. Retire-toi donc de mes autels et ne me demande plus d'oracle [1]. »

Auguste aurait alors érigé un autel au Capitole avec cette inscription : *Ara primogeniti Dei*, « Autel du premier-né de Dieu. » — Suivant une autre opinion, l'empereur romain aurait vu la Mère de Dieu elle-même dans la gloire du ciel, tenant son Fils entre ses

1 *Me puer Hebræus divos deus ipse gubernans*
Cedere sede jubet tristemque redire sub Orcum;
Aris ergò dehinc tacitus abscedite nostris.

On peut lire une excellente dissertation sur ce point d'histoire dans les *Annales de Philosophie chrétienne* de notre savant ami M. Bonnetty, l. XIV, p. 62.

Digitized by Google

bras; et, à partir de ce jour, il aurait refusé le titre de Dieu.

On conserve aujourd'hui encore à *Aracœli* l'autel antique et vénéré qui se rattache à cette tradition pieuse. Il est situé à gauche du sanctuaire, et au-dessus de lui a été placée, au dix-septième siècle, une petite coupole que soutiennent des colonnes d'albâtre oriental.

J'ai dit que l'époque de la fondation d'*Aracœli* n'était pas connue : on en trouve une mention certaine à l'année 985, sous le titre de Sainte-Marie *du Capitole,* et c'est pour cette raison que nous avons attendu le dixième siècle pour en parler. On ne peut douter cependant que dès l'époque de la ruine du temple de Jupiter, et peut-être dès le pontificat de saint Grégoire le Grand, un oratoire n'existât parmi les débris du temple. C'est du moins l'opinion de plusieurs savants archéologues.

Aracœli possède, outre l'autel antique qui lui a donné son nom, une image célèbre de la Vierge et une statue non moins vénérée de l'Enfant-Dieu, *il santissimo bambino.* Chaque année, aux fêtes de Noël, cette statue est exposée, vêtue de soie et de broderies, suivant les habitudes d'ornementation qui sont dans les mœurs italiennes. De pieux exercices accompagnent cette solennité, et le sermon est prononcé par un enfant, car c'est la fête des enfants! Il y a un charme infini dans la pureté de cette voix qui enseigne la vérité aux docteurs, comme Jésus-Christ dans le temple, et dans l'incertitude même de ces inflexions où tout respire l'innocence et la candeur.

Digitized by Google

Du cristal ou de l'or que notre encens émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant [1].

La fin du dixième siècle fut attendue par les peuples avec une sorte de tremblement et d'angoisse ; car on voyait là le dernier terme de l'existence de ce monde. Chaque année on croyait reconnaître l'Antechrist à des traits distincts, et les invasions des Hongrois et des Scythes-Russes réalisaient, pour les imaginations inquiètes, l'apparition de ce Gog et de ce Magog, populations mystérieuses de l'Apocalypse, aussi nombreuses *que les grains de sable de la mer,* et que le démon devait, *après mille ans, soulever contre la terre et les demeures des saints.* Peut-être aussi eût-on pu trouver des signes précurseurs de cette terrible catastrophe, dans la corruption qui se répandait sur le monde comme une légion infernale ; mais il n'a pas été donné à l'homme de sonder la profondeur des desseins de Dieu. La période qui venait de s'écouler avait vu la religion du Christ triompher de la raison et de la puissance humaines par la seule force de la vérité ; jamais un plus grand prodige et de plus étonnantes vertus n'avaient brillé sur la terre : la religion avait désormais le pouvoir ; elle avait la richesse ; aussi était-il réservé à la période suivante de la voir accomplir son œuvre de civilisation longtemps entravée par les Barbares et l'anarchie, puis imprimer aux arts, aux sciences, à la littérature, un caractère à elle et un essor qu'ils n'eurent jamais. Si enfin le développement progressif de nos facultés devait nous donner un jour

[1] Lamartine, *Harmonies.*

Digitized by Google

une confiance illimitée dans nos forces ; si tout joug devait nous devenir pesant, toute règle insupportable, il était réservé à la religion de soutenir les sociétés chancelantes, par la profondeur des racines qu'elle jetait dans le monde, et de triompher par l'épuisement et la confusion qui naissent de la liberté de la pensée, comme autrefois par l'enthousiasme qui naissait de l'autorité de sa parole.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

> A la cour du pape, se réunissaient tous les hommes sages et vénérables de l'Europe. Tous les trésors affluaient à cette cité sainte ; Jérusalem était vengée ; et Rome elle-même était devenue Jérusalem, la sainte résidence du gouvernement divin sur la terre.
>
> NOVALIS.

ONZIÈME SIÈCLE.

Le onzième siècle vit commencer la lutte de l'Église et de l'empire, lutte ardente dont les historiens protestants de l'Allemagne ont, depuis quelques années, rétabli le véritable caractère avec une érudition profonde et une haute impartialité. Mais avant d'assister à ce duel des deux puissances dont Rome fut souvent le théâtre, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'état social de l'Europe à cette époque.

L'Europe n'avait presque aucune loi politique, et la possession du pouvoir, ainsi que sa transmission, étaient réglées, tantôt par la force du moment, tantôt en vertu de certains usages qui n'étaient pas cependant encore assez incontestés pour devenir des lois. En France, le pouvoir se perpétua dans la même famille, sous la première race, mais sans suivre toujours

Digitized by Google

l'ordre de succession[1] ; puis, lorsque les maires du palais, qui étaient électifs, eurent obtenu la couronne, le principe électif prévalut, et Charlemagne lui-même, en partageant ses États entre ses enfants, se crut obligé de réserver le consentement de la nation : *quem populus eligere velit ut patri suo succedat in regni hæreditate*[2].

En Allemagne l'élection s'exerçait avec une extrême liberté ; et quelquefois même elle substitua des bâtards, tels qu'Arnoul, aux princes légitimes, dans le gouvernement des peuples.

Cette instabilité et cette dépendance du pouvoir, au milieu de vassaux ambitieux et remuants, portèrent les souverains à demander à la religion cette consécration solennelle que Dieu donnait autrefois, aux rois des Juifs, par la main de ses prophètes. C'était assurément une grande et noble pensée, de placer ainsi la couronne sous la sauvegarde de Dieu, et de voir une mission divine dans cette autorité de quelques jours, qu'on ne considérait si souvent que comme une opulente propriété. Mais cette mission avait ses obligations sans doute ; et, en échange de la force et du respect que les rois venaient chercher au pied des autels, ils durent naturellement donner quelques garanties d'une bonne et juste administration. Aussi remarquons-nous trois choses dans les anciennes formules des sacres, telles qu'elles ont été observées jusqu'à nos jours : — D'abord, le souvenir des anciennes acclamations guerrières, des intronisa-

[1] Chez les Francs et chez le plus grand nombre des peuples barbares, on voit le pouvoir attaché à une famille ; les femmes ne l'exerçaient pas.

[2] Cité par Montesquieu, *Esprit des Lois*, XXXI, XVI.

Digitized by Google

tions sur le pavois, exprimé par ces paroles de l'évêque : *Reconnaissez-vous pour roi, Henri ou Charles*, etc.? — Puis le serment du souverain de gouverner avec droiture. — Et, à la suite de cet engagement pris devant Dieu, serment de tout le peuple de lui être fidèle. Assurément toutes ces obligations existaient indépendamment du sacre ; mais le sacre leur imprimait un caractère de solennité qui les rendait, ce semble, plus inviolables, et faisait un plus impérieux devoir au clergé, en l'absence de toute autre surveillance légale, de maintenir la stricte exécution d'un acte qui avait été passé entre ses mains. L'onction sainte fut dès lors recherchée, ambitionnée par tous les souverains, car elle inspirait aux peuples une sorte de vénération pour l'autorité royale et la protégeait contre d'incessantes rivalités. Pépin se fit sacrer deux fois d'abord par saint Boniface, puis par le pape Étienne ; la plupart des empereurs se firent sacrer successivement à Aix-la-Chapelle ou Mayence et à Rome. Le sacre devint comme le signe distinctif de la royauté, et souvent les princes le firent imprimer d'avance au front de leurs enfants, afin d'établir ainsi l'hérédité dans leur famille.

Le clergé avait une influence toute puissante. Il jouissait d'abord de l'autorité spirituelle, et ses apôtres étaient sans cesse en marche, du midi au nord, de l'ouest à l'est, luttant courageusement contre les derniers vestiges des superstitions idolâtriques. Mais cette autorité n'était pas la seule qui lui appartînt : fondant partout des écoles, je l'ai déjà dit ; enseignant les lettres et les sciences avec la même ardeur qu'il prêchait la foi ; recevant les malades dans des hôpi-

Digitized by Google

taux, nourrissant les pauvres, défrayant les voyageurs, protégeant les faibles, il réunissait, à lui seul, presque tout ce qui constitue la civilisation : écoles, hôpitaux, hôtelleries et églises. Or, on sent que cette influence devait être d'autant plus respectée, qu'elle ne s'était établie que par des services rendus. Les rangs du clergé étaient d'ailleurs ouverts à tous; c'était la vivante représentation de l'égalité chrétienne, alors que partout ailleurs on sentait le poids de dominations pesantes et nombreuses. Aussi les populations voyaient-elles avec joie le clocher du monastère rivaliser de droits et de puissance avec le donjon du château.

Les propriétés du clergé s'étaient formées et considérablement augmentées par des donations successives. Ces donations avaient souvent eu pour cause des expiations religieuses. Les crimes étaient si fréquents chez ces nations du nord, à peine civilisées, et il y avait chez elles une propension tellement grande à ne voir rien que d'honorable dans les violences et les meurtres, toutes les fois qu'ils étaient commis avec bravoure, que le clergé dut maintenir avec rigueur les anciennes pénitences canoniques, afin de contre-balancer, par les menaces de la religion, l'influence invétérée de ces habitudes sauvages. Souvent les coupables étaient condamnés à d'abondantes aumônes : le crime n'était pas lavé par ces aumônes, mais elles étaient une sorte de satisfaction envers la société lésée, satisfaction qui ne dispensait nullement du repentir et de l'humble aveu que la religion prescrit. Si ces aumônes étaient faites au clergé, c'était parce que lui seul alors, ainsi que nous l'avons vu, était en posses-

Digitized by Google

sion des institutions de charité. Sans doute il y a eu des abus dans toutes ces choses, car, partout où paraît la main de l'homme, il y a des abus ; mais, du moins, on conviendra que cette pensée, d'infliger surtout pour pénitence au riche la privation de ses richesses, et de faire tourner ainsi au profit de la classe faible les violences dont elle avait été victime, était une noble et sainte pensée.

D'un autre côté, les dons offerts par la piété des fidèles étaient considérables. Les rois surtout furent généreux à l'égard du clergé, parce que les fondations religieuses étaient des moyens de civilisation, ou, comme parle Ancillon, *des écoles de culture et d'obéissance*. En élevant d'ailleurs le clergé au rang de feudataire, ils s'en faisaient un rempart plus inexpugnable contre les envahissements des seigneurs.

Les seigneurs se considéraient toujours, ainsi que dans les mœurs germaniques, comme les compagnons du prince, *comites ;* le nom même était resté, et les *comtes*, dévoués au moment du péril, peu soumis à l'ordinaire, ambitieux de pouvoir, parvinrent à se constituer des États presque indépendants dont ils soutenaient trop souvent la dépense, comme au temps de Tacite, *par la guerre et les rapines*. La guerre devint dès lors l'état normal de la société : lorsqu'elle ne se faisait pas de prince à prince, elle se faisait de seigneur à seigneur, ou bien elle s'exerçait contre les pèlerins et les marchands, dans les gorges des montagnes ou au passage des routes. Peu à peu ce pillage à main armée s'établit, sous prétexte de guerre, par toute l'Europe, et l'Église, après avoir vainement essayé de tous les remèdes, institua enfin *la trêve de*

Digitized by Google

Dieu [1], et multiplia les asiles. Cette *trêve de Dieu* était une pensée sublime. Elle interdisait toute guerre, depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de la Pentecôte, et pendant les jeudis, vendredis, samedis et dimanches de toute l'année. Les églises et les monastères, avec un rayon de soixante pieds alentour, étaient, en outre, déclarés inviolables; et des croix étaient plantées le long des chemins, afin de servir d'asile aux voyageurs.

Ainsi, ne pouvant couper le mal dans sa racine, l'Église s'efforçait du moins de l'atténuer, et faisait servir les foudres de la religion à préserver la société d'une ruine complète. Cette ruine était déjà bien avancée. Partout la corruption des mœurs se répandait à l'abri de l'anarchie et à l'aide de l'ignorance qui en était la suite. L'ignorance nous rapproche de la brute, et elle nous en laisse prendre les habitudes. Or, pouvait-il y avoir des instructions suivies et un enseignement un peu général, au milieu de telles agitations? Les tentatives du clergé devenaient impuissantes; et lui-même, débordé par le mal, négligeait ses saintes études, se corrompait à son tour, et subissait l'influence pervertissante qui semblait répandue dans l'air comme un poison endémique. Bientôt la simonie vint aggraver la plaie qui commençait à le ronger. Les rois prétendirent que, par suite des donations faites par eux au clergé, ils avaient le droit de disposer des évêchés et des abbayes, en leur qualité de fiefs, et d'en donner

[1] C'est en France que fut établie d'abord la *trêve de Dieu*. Elle fut ensuite étendue à toute la chrétienté par le concile de Clermont, en 1095.

Digitized by Google

l'investiture par la remise de la crosse et de l'anneau, comme s'ils avaient eu l'autorité spirituelle. Or, il arriva que ces investitures s'accordèrent le plus souvent à prix d'argent ou au prix de basses complaisances ; l'unité de direction ne fut plus aussi puissante dans l'Église ; on vit les seigneurs, jaloux de l'autorité des abbés et des évêques, acheter des nominations qui pussent leur être favorables ; et, sans l'énergique réaction du sentiment chrétien, tout eût fini par être à vendre ; tout, jusqu'au trône de saint Pierre [1] !

Voilà quel était l'état de la religion et de la société au onzième siècle ; et, certes, il fallait une foi ardente pour ne pas désespérer de l'une et de l'autre. Ne nous étonnons donc point du zèle, de la violence même peut-être de quelques pontifes, qui ne craignirent pas de porter un fer brûlant dans la plaie, car la violence du mal avait tout gangrené autour d'eux. Il ne s'agissait plus des intérêts et de la vanité de quelques hommes qui passent ; il s'agissait du présent et de l'avenir.

[1] « Tel est le malheur de notre temps, s'écriait Agobard, archevêque de Lyon, malheur digne d'être pleuré par une fontaine de larmes, qu'il ne se rencontre guère d'homme aspirant à un honneur ou à une distinction temporelle, qui n'ait son prêtre domestique ; et que, loin de lui obéir, il puisse exiger l'obéissance de ce prêtre, également dans des choses justes ou injustes, divines ou humaines, de manière que l'on voit des chapelains servant à table, versant le vin, conduisant des chiens, faisant manœuvrer les palefrois des dames ou errants par les champs comme assistants à la chasse. » Aussi un écrivain peu suspect, Sismondi, n'hésite-t-il pas à dire : « Il serait honteux de faire un argument contre la religion des crimes des IXe et Xe siècles, car il aurait fallu un vrai miracle pour purifier les éléments qui recrutaient le clergé. »

Digitized by Google

Sylvestre II survécut peu à l'empereur Othon III, et il fut inhumé dans l'église de Saint-Jean de Latran. Lorsqu'on rebâtit cette église, en 1648, le cercueil de marbre où il reposait fut ouvert, et il sembla un instant qu'on revoyait le pontife lui-même, vêtu de ses ornements épiscopaux, la mitre sur la tête et les bras croisés sur la poitrine; mais à peine l'œil avait-il pénétré ces secrets de la tombe, que l'apparition s'évanouit, et il ne resta plus qu'un peu de cendre, une croix et un anneau pastoral.

Jean XVII, Jean XVIII et Sergius IV régnèrent paisiblement pendant les années de repos que procurèrent à l'Église Robert de France et saint Henri d'Allemagne. L'élection de Benoît VIII fut contestée par une faction; mais l'antipape qu'on lui opposa fut chassé de Rome. Vainement alors eut-il recours au roi Henri : le roi se dirigea vers l'Italie et y reconnut solennellement Benoît VIII. Le couronnement de saint Henri et de la reine sainte Cunégonde eut lieu quelques jours après (22 février 1014), dans la basilique de Saint-Pierre. Douze sénateurs entouraient le prince et la princesse; les uns avaient la barbe rasée à la romaine; les autres, de longues moustaches à l'allemande, et tous portaient des bâtons à la main. On vit alors figurer pour la première fois le globe impérial. — « Le pape, raconte le moine Glaber, avait fait faire une pomme d'or ornée de deux cercles de pierreries et surmontée d'une croix. La pomme était l'image du monde; la croix, de la religion, dont l'empereur devait être le protecteur; et les pierreries, des vertus qu'il devait posséder. — Ce présent ne peut mieux convenir, dit l'empereur, qu'à ceux qui ont foulé aux

Digitized by Google

pieds les pompes du monde pour suivre plus librement la croix. » — Et il l'envoya au monastère de Cluny.

Les sacres des empereurs étaient devenus fréquents depuis Charlemagne, et le cérémonial en était dès lors parfaitement déterminé. Trois évêques allaient recevoir le prince au pied des degrés de Saint-Pierre, et lui donnaient leur bénédiction ; puis ils le conduisaient au pape, qui l'attendait dans la petite église de Sainte-Marie *in torre*, ainsi nommée de la tour de la basilique. Le futur empereur et les personnes de sa suite baisaient alors les pieds de celui qui tenait la place de Jésus-Christ, et l'empereur lui prêtait serment en ces termes : — « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je promets hautement et fermement et jure fidélité à Dieu, au Bienheureux Pierre, apôtre, et au Bienheureux Vicaire de Notre-Seigneur, le pape N., ainsi qu'à ses successeurs canoniquement institués ; et je m'engage à être désormais le protecteur et le défenseur de cette sainte Église romaine, de votre personne et de vos successeurs, suivant mon savoir et mon pouvoir, et d'une pure foi, en tant que je serai soutenu des secours divins. Et ainsi que Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. »

Le souverain pontife adressait alors par trois fois à l'empereur chacune des questions suivantes : — « Voulez-vous vivre en paix avec l'Eglise? — Voulez-vous être fils de l'Eglise ? » — Et, sur les réponses affirmatives du prince, réitérées également trois fois, le pape lui disait : — « Je vous donne donc la paix, comme le Seigneur l'a donnée à ses disciples. Je vous reçois donc comme fils de l'Eglise. » — Puis il le baisait en forme

Digitized by Google

de croix, sur le front, le menton, les joues et la bouche, et, le couvrant de son manteau, il le conduisait de la porte d'airain à la porte d'argent à travers l'*Atrium*, en le tenant par la main droite. Le chœur chantait : — « *Que le Seigneur, le Dieu d'Israël soit loué et exalté.* »

Le pape entrait ensuite dans la basilique au chant de l'antienne : *Pierre, m'aimes-tu?* Et, lorsque le roi était introduit, il lui demandait s'il voulait être pieux, tempérant, désintéressé, affable, doux, et s'il admettait sincèrement tous les articles de la foi chrétienne. Sur les réponses affirmatives du prince, l'évêque d'Ostie lui faisait les onctions aux épaules et au bras droit, et le pape le couronnait du cercle impérial devant la *Confession* de saint Pierre. Il lui remettait en outre l'anneau, l'épée, le sceptre et quelquefois le globe d'or plein de cendre : symbole à la fois de puissance et de néant. Le nouvel empereur offrait, de son côté, au pape, du pain, des cierges et de l'argent ; il recevait le signe de la paix, puis le corps de Jésus-Christ. Conduit enfin dans l'oratoire de Saint-Maurice, qui s'ouvrait sur le transept nord de la basilique, on l'y chaussait des bottes et des éperons, et il sortait processionnellement avec le pape.

Cette consécration solennelle établissait l'empereur, ainsi que nous l'avons vu, le *protecteur et le défenseur de l'Eglise,* et c'était à ce titre qu'il recevait à son tour le serment du clergé, lequel *s'engageait à lui être fidèle, sauf la fidélité promise au siége apostolique,*[1].

[1] *Salva fide quam repromisi Domino apostolico.* Cette formule avait été convenue entre le pape Eugène II et l'empereur Lothaire. (Voir Rohrbacher, tom. XI, p. 461.)

Digitized by Google

Le séjour de saint Henri à Rome fut marqué par une addition à la liturgie romaine. Jusqu'alors, en effet, on avait considéré que l'Eglise mère, étant pure de toute hérésie, n'avait nul besoin de protester de sa foi durant la messe, par le chant du Symbole. Mais, sur la demande que saint Henri en fit au pape Benoît VIII, cet usage fut abandonné, et le Symbole fut dès lors chanté dans les églises de Rome, comme dans toutes les autres églises de la chrétienté.

Saint Henri allait souvent, pendant qu'il était à Rome, s'agenouiller la nuit dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, et il y restait jusqu'au jour en prière avec l'impératrice sainte Cunégonde.

Et le saint était, en même temps, un héros. Vainqueur en Flandre, en Bohême, dans la Lombardie, dans la Calabre, cet homme, dont le nom était une puissance, dont l'administration était bénie à cause de sa générosité et de sa justice, et qui, durant sa vie agitée, vit du moins toujours le succès couronner ses œuvres, n'aspirait pourtant qu'après le silence du cloître et les douces émotions de la prière. L'ambition, le pouvoir, toutes ces passions d'un jour fatiguent le cœur de l'homme ; mais la prière ne l'épuise jamais.

Benoît VIII se signala par la vigueur avec laquelle il repoussa les Sarrasins, qui s'étaient déjà emparés d'une partie de la Toscane. Il marcha contre eux à la tête des évêques et des avoués des églises, et les défit dans une sanglante bataille, où leur reine fut prise. Les historiens ajoutent que cette reine eut la tête tranchée, et que le pape se réserva sa couronne d'or enrichie de pierreries. Le chef des Sarrasins, irrité de la mort de sa femme et de la destruction de son armée,

Digitized by Google

envoya à Benoît un sac plein de châtaignes, en lui annonçant, pour l'année suivante, autant de soldats prêts à le venger. Benoît répondit par un sac plein de millet, afin qu'il sût bien que les défenseurs ne manqueraient pas pour repousser l'attaque. L'année suivante, les Sarrasins ne revinrent pas.

Mais alors les empereurs de Constantinople, se réveillant de leur long sommeil, prétendirent reconquérir l'Italie, où ils avaient toujours conservé quelques places fortes dans la grande Grèce. Les armées de Basile partirent donc de la Calabre en 1022, elles marchèrent vers le nord, s'emparèrent de Bénévent; et déjà même elles menaçaient Rome, lorsque l'empereur Henri, débouchant tout à coup par les côtes de l'Adriatique, les attaqua, les battit, et parcourut en vainqueur cet antique patrimoine des Grecs, au milieu des populations qui demandaient grâce en criant : *Kyrie eleison*. L'empereur et le pape se rendirent alors au Mont-Cassin, où l'empereur laissa pour offrande un Évangile relié en or et un calice d'or orné de pierreries ; puis ils retournèrent dans leurs capitales, où l'un et l'autre ils moururent peu de temps après.

Benoît VIII eut pour successeur Jean XIX, son frère, qui, si nous en croyons le récit de Glaber, était laïque, et ne dut son élection qu'à ses largesses. Dès lors la simonie devint publique ; et, à la mort de Jean, Théophylacte, son neveu, à peine âgé de douze ans, monta sans honte sur la chaire apostolique, sous le nom de Benoît IX. Benoît IX était, ainsi que ses deux prédécesseurs, de la famille toute-puissante des comtes de Tusculum ; mais Dieu ne permit pas qu'il jouît paisiblement de l'autorité que l'or de son père lui avait

Digitized by Google

obtenue. Les vices de cet homme, ses rapines, ses violences le rendirent tellement odieux aux Romains, qu'ils le chassèrent en 1044. Benoît se retira parmi les siens, et on le vit bientôt après menacer Rome, à la tête d'une nombreuse troupe ; il finit même par y rentrer. Cependant sa vie continuait d'être un scandale pour l'Église : le mépris public atteignait celui qui n'eût dû être entouré que de la vénération des fidèles. L'archiprêtre Jean Gratien offrit 1,500 livres à Benoît pour qu'il renonçât au pontificat ; Benoît prit l'argent et déposa la mitre.

Jean Gratien fut élu à sa place, et prit le nom de Grégoire VI. C'était un homme modeste et vertueux, dont la première pensée fut de faire renaître l'ordre au milieu du chaos dans lequel Rome était tombée. Partout les biens de l'Église avaient été usurpés ; d'audacieux aventuriers exploitaient les routes, et les pèlerins ne pouvaient arriver aux tombeaux des apôtres que par grandes troupes et l'épée à la main. Enfin la ville elle-même était un théâtre journalier de vols et de meurtres ; on se tuait jusque dans les basiliques ; car, à peine une offrande était-elle déposée sur l'autel, que des sicaires se ruaient dessus et se l'arrachaient les uns aux autres, pour en faire servir le prix à de joyeux festins et à l'entretien de leurs concubines [1]. Grégoire eut recours d'abord aux exhortations et à la prière ; mais les cœurs étaient endurcis et les oreilles

[1] *Super altaria gladii nudabantur ; et oblationes accidentium vixdùm appositæ de manibus abripiebantur ; abreptæ in comessationes et scortorum abusiones consumebantur.* (Baron., *Ann. eccles. ad ann.* 1044.)

Digitized by Google

n'entendaient plus. Alors il prononça anathème contre tous ceux qui faisaient de la capitale du monde chrétien un repaire de brigands. Les Romains étaient accoutumés au brigandage, et cette sévérité extraordinaire pour eux, après vingt-cinq ans de vénalité, les poussa à la révolte. Ils s'assemblèrent donc en armes, et proférèrent des cris de mort contre le pape. Le pape ne s'émut pas ; mais, faisant lui aussi appel à la force, il s'empara de Saint-Pierre et fit mettre à mort les pillards qui n'avaient pas respecté le saint lieu. Alors, désespérant de la victoire, les factieux se prirent à accuser Grégoire de simonie, à cause des 1,500 livres dont il avait payé la démission de Benoît IX. Cet argent n'avait été donné que de l'aveu du clergé et pour mettre fin à un scandale qui désolait l'Église ; mais Grégoire ne s'en remit pas moins à la décision d'un concile, qui s'assembla à Sutri, et auquel assista Henri le Noir, nouveau roi d'Allemagne. Les avis furent partagés; mais aussitôt Grégoire se dépouilla volontairement des ornements de la papauté, pour aller finir ses jours à Cluny, dans cette paix de la solitude que les trônes ne donnent pas.

Ce fut un Allemand, nommé Suidger, qui, sous le nom de Clément II, monta alors sur la chaire apostolique, *parce qu'il n'y avait personne à Rome qui eût les qualités nécessaires pour l'occuper*, disent les historiens de l'époque. Et, en effet, quelles douloureuses plaintes faisaient entendre saint Pierre Damien et saint Anselme de Lucques !

« Pour nos péchés, écrivait Pierre Damien, on ne trouve plus de clercs qui soient dignes de l'épiscopat ; ils le désirent assez, mais ils ne cherchent pas à le

Digitized by Google

mériter... On commet la simonie non-seulement en achetant et vendant les saints ordres, mais encore en vendant les jugements des synodes; et ce n'est point pour subvenir aux besoins de la nature que ces hommes convoitent les richesses, c'est afin que de leurs plats chargés de viandes émane l'odeur des épiceries des Indes, et que leur vin emmiellé brille dans des vases de cristal. C'est afin que partout où ils arrivent, on revête aussitôt les murailles et les plafonds de leurs chambres de tentures magnifiques, et leurs siéges de riches tapis.... Leurs lits sont plus somptueusement ornés que les autels; la pourpre serait trop simple; il faut des étoffes de diverses couleurs : on méprise la dépouille des agneaux, et on fait venir de bien loin des fourrures de martres et d'hermines... Non, le temps n'est plus où l'on puisse garder la modestie, la mortification, la sévérité sacerdotale. Lorsque je vais vous trouver (il écrivait au pape), vous entendez aussitôt les railleries, les plaisanteries, les bons mots, les paroles inutiles, et partout se révèle une dissipation qui éteint la piété et ruine le bon exemple. »

Pierre Damien vivait, avec quelques hommes à l'âme ardente comme la sienne, dans le monastère de Sainte-Croix d'Avellano, où, pour apaiser la colère céleste, ils renouvelaient sur eux la sanglante flagellation que Jésus-Christ souffrit avant de monter au Calvaire. Les cilices, ou plutôt les cuirasses de fer aux pointes aiguës, faisaient de leur vie un continuel sacrifice; et, apôtres de la douleur, ils ne voyaient plus que dans ces violences de l'homme contre lui-même un remède aux dégra-

Digitized by Google

dants instincts qui le précipitaient vers sa ruine [1].

Clément II régna peu de jours ; et, à sa mort, le simoniaque Benoît IX, qui, dans sa retraite de Tusculum, soupirait encore après les trésors de Saint-Pierre, parvint à rentrer à Rome et à s'emparer du palais patriarcal. Il y resta huit mois ; puis, au bout de ce temps, il finit par être effrayé lui-même de ses crimes, et alla chercher dans le monastère de Grotta-Ferrata des remords et le pardon.

Rome avait alors tellement perdu de son ancienne considération, par ses désordres intérieurs et ses élections vénales, que les empereurs désignèrent plusieurs fois les souverains pontifes, avant de consulter le clergé et le peuple. Ainsi Damase II fut envoyé de Brixen par Henri le Noir ; et, lorsqu'il fut mort, ce fut une diète tenue à Worms, et présidée par Henri, qui élut Brunon, évêque de Toul, pour lui succéder. Brunon était un homme pieux et austère. Proche parent de l'empereur, il avait dû s'attendre que les dignités ecclésiastiques viendraient le chercher ; mais sa modestie les redoutait ; et, lorsque les habitants de Toul le choisirent pour évêque, s'il accepta avec empressement, ce fut parce qu'il espéra que la direction de cet humble diocèse le mettrait à l'abri de charges plus brillantes. Doué de beaucoup de vertus, il possédait en même temps ces dons heureux de la nature qui, sans rien ajouter au mérite de nos œuvres, en rendent l'action plus puissante sur les autres. Enfin, le respect et la sainte affection qu'il inspirait autour de lui, firent qu'il n'y eut qu'une

[1] Saint Dominique l'*Encuirassé* était compagnon de Pierre Damien.

Digitized by Google

voix dans la diète pour le proclamer pontife. Brunon refusa; le roi et les seigneurs insistèrent. Alors le pieux évêque demanda trois jours de réflexion; et, durant ces trois jours, il jeûna et pria; puis il fit une confession publique de ses fautes, afin qu'à la vue de son indignité on conférât à quelque autre plus saint l'honneur qu'on voulait lui faire. Mais la foule ne répondit à cet humble aveu que par ses larmes et ses acclamations persévérantes. Alors le pieux évêque, fidèle à la tradition, s'en remit à la volonté du clergé et du peuple de Rome. Il partit pour Rome en habit de pèlerin, et le long du chemin on n'entendit sortir de sa bouche que des prières. Comme il passait à Augsbourg, il ouit une voix qui lui disait ces paroles du Seigneur dans Jérémie : — Je sais les pensées que j'ai formées sur vous, pensées de paix et non d'affliction, pour vous conduire à votre fin et vous donner la patience. Vous m'invoquerez, et vous irez; vous me prierez, et je vous exaucerai [1]. »

Ces paroles calmèrent les angoisses de son âme, et lui inspirèrent une sainte confiance. Or, de tous les pays qu'il traversait, se détachaient de pieux voyageurs qui marchaient à sa suite; et, de son côté, la population de Rome se porta tout entière à sa rencontre, en habits de fête, en chantant des cantiques. Brunon marchait au milieu de cette foule, pieds nus; il la suppliait d'exprimer librement son vœu. — « Je suis venu malgré moi, disait-il, je retournerai avec plaisir. » — Mais à Rome, comme à Worms, une seule voix se fait entendre; c'est cette même voix qui,

[1] Jérémie, XXIX, 11 et 12.

Digitized by Google

parlant autrefois par la bouche d'un enfant, faisait violence à la modestie, à l'esprit de retraite, aux plus sublimes vertus, lorsqu'elle criait : *Ambroise évêque !* L'intronisation du nouveau pape eut lieu le 12 février 1049 ; Brunon prit le nom de Léon IX.

Léon s'attacha aussitôt à réprimer sévèrement la simonie et l'incontinence des clercs, les exactions des seigneurs et les vices honteux du peuple. Sans cesse en voyage, il tenait des conciles, dans la même année, à Reims, à Mayence, à Rome, etc.

Le concile de Rome, de l'an 1050, déposa plusieurs évêques simoniaques. L'un de ceux qui étaient accusés, l'évêque de Sutri, prétendit se justifier par un serment ; mais, au moment où il levait la main, il tomba frappé comme Ananie et on l'emporta mourant hors de la salle.

Cependant les désordres des mœurs n'affligeaient pas moins l'Église que la simonie ; car ces désordres avaient gagné les rangs les plus élevés, profané les plus saints ministères. Les clercs demandaient même hautement la liberté du mariage ; mais, si leur caractère s'était abaissé, était-ce un motif pour que l'Église consacrât cet abaissement à jamais ? Non, sans doute ; aussi demeura-t-elle ferme au milieu des attaques ; elle espéra contre toute espérance, et maintint fidèlement, pour des âges meilleurs, ce principe de chasteté parfaite qui est, suivant l'expression d'un éloquent et pieux écrivain, *comme la poésie sacrée de la vertu* [1].

« C'est le célibat ecclésiastique, a dit le protestant

[1] Mgr Gerbet, dans son bel ouvrage sur le *Dogme générateur de la piété catholique.*

Digitized by Google

Luden, qui nous a valu ce que nous avons, ce que nous sommes, l'intelligence, la culture de l'esprit, les progrès du genre humain ; il a essentiellement contribué à assurer à l'Église l'unité, et par l'unité la force nécessaire pour résister à la puissance brutale du glaive et pour adoucir l'oppression inhumaine que le système féodal avait introduite dans la vie sociale [1]. »

Parmi les règlements que fit Léon IX pour réprimer l'incontinence des clercs, nous remarquons, entre autres, celui qui réduit à la servitude toute femme ayant commerce avec un ecclésiastique et tout enfant né de semblables unions.

Les vertus dominantes de Léon IX étaient la chasteté, la patience, la miséricorde et cette austérité de vie qui ne cherche que les épreuves. Pape et souverain, allié aux empereurs et à tous les rois de l'Europe, il ne voulait, au milieu des splendeurs du Latran, qu'une pierre pour oreiller et qu'un tapis pour couche. Rencontrant, une nuit, un lépreux à sa porte, il le prit entre ses bras et alla le déposer dans le lit de parade qu'on appelait le lit du pape. Avec Léon IX, le Latran était devenu, autant que jamais, le palais des pauvres et de la prière.

Ces éminentes vertus prirent surtout un caractère sublime au milieu des douleurs que causèrent au saint pape les entreprises des Normands sur les terres de l'Église et le schisme des Grecs renouvelé pour longtemps par l'ambitieux patriarche Michel Cerularius. Michel reprochait à l'Église romaine l'usage du pain sans levain pour le sacrifice ; il lui faisait un

[1] *Histoire du peuple allemand.*

Digitized by Google

crime de ne pas observer l'abstinence du mercredi, de laisser les prêtres se raser la barbe et les évêques porter des anneaux au doigt comme les époux. Tels furent les importants griefs qui firent renaître l'opposition oubliée de Photius ; ou plutôt, disons-le, les évêques de Constantinople étaient las du joug de Rome. Après avoir longtemps cherché à s'attribuer le titre de *patriarche œcuménique,* ils se décidèrent à rompre les liens qui les unissaient au centre de la chrétienté, préférant commander à une religion morte que de devoir à l'obéissance la foi et la vie.

Quant aux Normands, leur premier établissement en Italie remontait à l'année 1016. Seize ans auparavant, quarante pèlerins de cette nation, revenant de Jérusalem, étaient allés au *Monte-Gargano,* prier dans la caverne de Saint-Michel. Ils y rencontrèrent un factieux que les Grecs avaient exilé de Bari, et ce factieux, nommé Mello, leur proposa la conquête de la Pouille. Or, les entreprises les plus extraordinaires étaient chose simple pour ces aventuriers accoutumés à prendre des royaumes ; aussi se laissèrent-ils facilement dominer par des pensées de victoire, et, volant au secours de Salerne qui était assiégée par les Sarrasins, ils la sauvèrent d'une ruine presque certaine. Les Italiens furent émerveillés de la bravoure de ces étrangers dont ils admiraient d'ailleurs la haute taille, la beauté et l'adresse dans le maniement des armes. Le prince de Salerne voulut les retenir ; mais les pèlerins, après avoir consolidé son trône *pour l'amour de Dieu,* reprirent le chemin de leur patrie.

Alors le prince envoya en Normandie des cédrats et des amandes, avec de riches étoffes et des harnois

Digitized by Google

dorés, afin d'exciter les preux Normands à venir habiter un pays qui produisait toutes ces merveilles. Un grand nombre d'entre eux partit en effet. Ils repoussèrent les Grecs de la principauté de Bénévent, reçurent des terres de l'empereur saint Henri, et fondèrent par leurs conquêtes cette république de la Pouille, à la tête de laquelle s'illustrèrent les quatre fils de Tancrède de Hauteville.

On conçoit, au reste, qu'avec cet amour d'aventures, cet esprit belliqueux et ambitieux de pouvoir, les Normands devaient peu respecter les droits acquis et la sainteté des mœurs antiques. Léon IX nous les représente *saccageant et brûlant les églises, n'épargnant ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards,* les faisant mourir souvent dans des *tourments horribles,* et ne mettant aucune différence *entre les choses saintes et les profanes.* Léon leur déclara la guerre, mais l'issue en fut malheureuse pour lui ; son armée fut détruite, et lui-même tomba au pouvoir des Normands. Il resta neuf mois parmi eux dans une sorte de demi-captivité qu'adoucissaient du moins les respects des vainqueurs. Léon, de son côté, redoublait les mortifications qui lui étaient habituelles ; une maladie vint tout à coup l'assaillir ; il voulut retourner à Rome, et partit de Bénévent au milieu des expressions les plus vives de la douleur de tous. Le comte Onfroi voulut l'accompagner avec les Normands jusqu'à Capoue. Le pape s'y reposa douze jours; puis il se dirigea sur le Mont-Cassin, et de là sur Rome, où il n'arriva qu'après un mois de fatigue. Sentant alors sa fin prochaine, il se fit porter à Saint-Pierre, y reçut le viatique, et montrant d'une main défaillante l'endroit qu'il avait choisi pour sa sépulture : — « Voyez, mes frères, dit-il, com-

Digitized by Google

bien vile et petite est la demeure qui m'attend. De tant d'honneurs, voilà tout ce qui me reste sur la terre. » — Léon IX mourut le 19 avril 1054 ; l'Église le compte parmi ses saints.

La désignation de son successeur fut abandonnée à l'empereur par le clergé et le peuple de Rome, qui lui envoyèrent le sous-diacre Hildebrand, afin de l'aider de ses conseils. Une assemblée fut alors convoquée à Mayence, et Hildebrand parvint à diriger les voix sur Gebehard, évêque d'Eichstad, qui, malgré sa résistance, fut proclamé pape et intronisé à Rome, sous le nom de Victor II.

C'est ici la première fois qu'apparaît dans l'histoire le grand nom du moine Hildebrand ; et l'on voit par la mission qui lui fut confiée, bien qu'il ne fût que sous-diacre, quelle était l'influence dont il jouissait à Rome. Cette influence, il la devait tout entière à lui-même, car sa famille était obscure ; on dit même que son père était charpentier dans la petite ville de Soano en Toscane. Hildebrand fut élevé par un oncle maternel, qui était abbé de Sainte-Marie du mont Aventin ; et c'est dans ce monastère connu aujourd'hui sous le nom de prieuré de Malte, que l'ardent jeune homme se façonna à la discipline et à l'obéissance, dont il sentit si profondément dès lors la nécessité pour le gouvernement des choses humaines.

L'abbaye de Cluny avait, à cette époque, une haute réputation, qu'elle devait plus encore à la science et à la vertu de ses moines, qu'à l'étendue de ses possessions et à la valeur incalculable de son trésor. Saint Odon, saint Mayeul, saint Odilon, y avaient établi comme une tradition de sainteté à l'école de laquelle

Digitized by Google

on venait se former de toutes les parties de l'Europe. Hildebrand alla y terminer ses études, puis il se livra à la prédication en Italie et en Allemagne; et l'empereur Henri le Noir fut frappé de la conviction brûlante et de l'assurance apostolique, qui, dans ces temps de relâchement et de faiblesse, ne cessaient de caractériser ses discours. Bientôt après, Léon IX, pontife pieux et austère, rechercha Hildebrand, et lui donna à gouverner le monastère de Saint-Paul *hors des murs*, tombé dans une honteuse décadence. L'église de Saint-Paul, une des églises patriarcales de Rome, était comme abandonnée; et les animaux, qui paissaient sur les bords du Tibre, venaient s'y coucher à l'abri des chaleurs du jour. Il y avait cependant des religieux dans le monastère, pour veiller et prier ; mais ces religieux, peu soucieux de l'avenir, s'abrutissaient dans la débauche. Hildebrand rendit au lieu saint toute sa dignité; des portes d'airain, ornées de dessins au trait, furent commandées par lui à Constantinople [1]; mais surtout la sévérité de la règle fut rétablie dans toute sa vigueur, les seigneurs qui avaient usurpé les biens de l'église se virent obligés de les rendre, et l'ordre, la décence, reparurent là où depuis longtemps on ne les connaissait plus.

Tel était Hildebrand lorsque Victor II monta sur la chaire apostolique. Victor avait l'humilité d'un saint

[1] Ces portes étaient ornées de cinquante-quatre dessins séparés entre eux par des arabesques. Des lignes d'or, d'argent et d'émail marquaient les contours des figures; une inscription constatait qu'elles avaient été commandées par Hildebrand, sous le pontificat d'Alexandre II, *avec l'aide du consul Pantaléon*, qui avait ordonné de les faire, *qui illas fieri jussit*.

Digitized by Google

et la fermeté d'un apôtre. Dans la grande lutte qu'il entreprit contre les simoniaques et les concubinaires, il s'appuya sur Hildebrand, qui parcourut la France, en qualité de légat, et tint des conciles à Lyon et à Tours pour la réforme des abus.

Quelque temps après, Victor II étant mort, le clergé et le peuple de Rome prièrent le cardinal Frédéric, abbé du Mont-Cassin, de leur désigner un pape. Frédéric nomma cinq personnes comme étant également dignes de leurs suffrages, quatre évêques et le sous-diacre Hildebrand [1]. Mais ceux qui lui avaient demandé conseil, ne voulurent d'aucun des candidats qu'il proposait : ils le prirent lui-même, le menèrent de force à l'église de Saint-Pierre-ès-liens, et là, d'une voix unanime, Frédéric fut proclamé pape, sous le nom d'Étienne IX, à cause du pape saint Étienne dont ce jour-là on célébrait la fête. Le nouveau pontife était frère de Godefroy le Barbu, duc de Lorraine ; mais cette haute dignité de la naissance n'avait nullement altéré en lui la simplicité candide du religieux. Aussi, le premier acte de son pontificat fut-il d'écrire aux sept évêques-cardinaux, pour se plaindre du relâchement de la discipline. — « Il semble, disait-il, que l'épiscopat ne consiste plus que dans le luxe des costumes, l'or, les moelleuses fourrures, les équipages fringants, les nombreuses suites de cavaliers armés, mais nullement dans la pureté de la vie et la pratique des vertus. » — En même temps il appella Pierre Damien de son ermitage d'Avellano, et, malgré sa

[1] Les quatre évêques étaient les cardinaux Humbert de Sainte-Rufine, et Jean de Velletri, et les évêques de Pérouse et de Tusculum.

Digitized by Google

résistance opiniâtre, il lui fit un devoir de venir à Rome, où il voulait qu'il fût comme une leçon vivante; il l'y sacra évêque d'Ostie.

Étienne IX régna à peine un an. Peu de jours avant sa mort, il assembla le clergé et le peuple et leur défendit de procéder à une élection, avant le retour d'Hildebrand qui était éloigné de Rome. Mais à peine Étienne avait-il rendu le dernier soupir, que la faction du comte de Tusculum élut Jean, évêque de Velletri, sous le nom de Benoît X. Les cardinaux et la plus grande partie du clergé s'opposèrent à cette élection. Pierre Damien, à qui appartenait le droit de consacrer le pape, en sa qualité d'évêque d'Ostie, refusa de prêter son ministère à cette œuvre de révolte, et l'intronisation fut faite de nuit, en tumulte, au milieu de troupes de gens armés. Cependant Hildebrand reçut à Sienne les pleins pouvoirs de l'élite du clergé et de la population de Rome, et il fit aussitôt choix de Gérard de Bourgogne, évêque de Florence. Gérard prit le nom de Nicolas II, et il marcha vers Rome accompagné d'un grand nombre d'évêques et de Godefroy le Barbu, duc de Lorraine et de Toscane. A cette nouvelle, l'antipape Benoît quitta le palais patriarcal, et Nicolas en prit possession au milieu des acclamations de la multitude.

Quelques jours après, un concile fut assemblé au Latran, dans le but de prévenir le retour des discordes qui avaient éclaté à la mort d'Étienne IX. Ce concile décida que l'élection du pape se ferait principalement par les évêques-cardinaux et serait ensuite confirmée, d'abord par la participation des autres cardinaux, puis par l'assentiment des clercs et les acclamations

Digitized by Google

du peuple, *de telle sorte que les hommes les plus religieux commençassent l'élection, et que les autres suivissent.* Enfin l'autorité de l'empereur devait être consultée, en raison du titre qui lui avait été accordé de *défenseur et de protecteur de l'Église* En cas toutefois de péril imminent, nous apprend Pierre Damien, on devait procéder sans retard à l'intronisation du nouveau pontife (Ep. XX).

Le titre de cardinal était déjà ancien dans l'Eglise de Rome. Ce fut, dans l'origine, la qualification distinctive des prêtres placés à la tête des titres ou paroisses [1]. Léon IV les appelait *presbyteros sui cardinis,* et, dans le concile de Rome de 853, les diacres attachés au service des hôpitaux reçurent également le titre de *cardinales.* Le même titre était dès lors attribué aux sept évêques suffragants de Rome. Enfin le droit d'élection réservé aux cardinaux acheva de les placer, suivant les expressions de Pierre Damien, *non seulement au-dessus des évêques, mais encore au-dessus des patriarches et des primats* [2].

[1] On comptait vingt-cinq titres à Rome sous le pontificat de saint Marcel (304-310), vingt-huit sous celui de saint Léon le Grand (440, 461), etc.

[2] Pietri Dam., Ep. XX.

Baronius cite un rituel de 1057, où les cardinaux sont ainsi répartis entre les églises patriarcales. — L'église de Saint-Jean de Latran, qui est la Métropole de Rome, avait pour suffragants les sept cardinaux-évêques, c'est-à-dire les évêques d'Ostie, de Sainte-Rufine (réuni depuis 1120 à Porto), de Porto, de Sabine, de Préneste, de Tusculum et d'Albano. Eux seuls pouvaient officier à Saint-Jean en l'absence du pape. Les suffragants de Sainte-Marie-Majeure étaient : les cardinaux-prêtres de Saint-Jacques et Saint-Philippe (Saints-Apôtres), de Sainte-Cyriaque, Saint-Eusèbe, Sainte-Pudentienne, Saint-

Digitized by Google

Cependant le concile assemblé à Rome par Nicolas II ne s'occupa pas exclusivement de la succession pontificale ; car c'est devant cette assemblée de cent treize évêques que comparut Bérenger, archidiacre d'Angers et scholastique de Saint-Martin de Tours, accusé de nier la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Bérenger y souscrivit une profession de foi catholique, et, allumant un feu au milieu de l'église du Latran, il y jeta ses livres ; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il protesta contre cette rétractation, et accabla d'injures le cardinal Humbert

Vital, des Saints-Pierre-et-Marcellin, de Saint-Clément. La basilique de Saint-Pierre avait les cardinaux-prêtres de Sainte-Marie *trans Tiberim*, Saint-Chrysogone, Sainte-Cécile, Sainte-Anastasie, Saint, Laurent *in Damaso*, Saint-Marc et des Saints-Martin-et-Sylvestre. A l'église de Saint-Paul étaient attachés les cardinaux-prêtres de Sainte-Sabine, Sainte-Prisca, Sainte-Balbine, des Saints-Nérée-et-Achillée-de Saint-Sixte, de Saint-Marcel et de Sainte-Suzanne. Enfin les cardinaux de Saint-Laurent étaient les prêtres de Sainte-Praxède, Saint-Pierre-ès-liens, Saint-Laurent *in Lucinâ*, des Saints-Jean-et-Paul, des Quatre-Saints, de Saint-Etienne au mont Cœlius, et de Saint-Quirice.

Les cardinaux-diacres portaient le titre des chapelles attenantes à leurs diaconies. Il n'y en eut d'abord que sept ; plus tard on en établit quatorze, un par quartier, et à ces quatorze on en adjoignit quatre dits *palatins*, parce qu'ils habitaient le palais pontifical et servaient d'assistants au pape. Les dix-huit diaconies étaient Sainte-Marie *in Dominicâ*, — Sainte-Lucie *in Circo*, — Sainte-Marie *Neuve*, — Saints-Cosme-et-Damien, — Saint-Adrien, — Saints-Serge-et-Bacque, — Saint-Théodore, — Saint-George *in Velabro*, — Sainte-Marie *in Cosmedin*, — Sainte-Marie *in Porticu*, — Saint-Nicolas *in Carcere Tulliano*, — Saint-Ange *in Pescariâ*, — Saint-Eustache, — Sainte-Marie *in Aquiro*, — Sainte-Marie *in viâ latâ*, — Sainte-Agathe *in Equo marmoreo*, — Sainte-Marie *in Silice*, — Saints-Vit-et-Modeste. Léon X en créa une dix-neuvième, Saint-Onufre.

Digitized by Google

qui l'avait rédigée. L'âme de cet homme était pleine de mensonges, et l'on n'a jamais su quelle avait été sa pensée dernière. A trois époques différentes, il prêcha l'hérésie ; cinq fois il abjura ses erreurs ; et peu d'années après l'une de ces abjurations qu'il fit à Rome, sous le pontificat de Grégoire VII, il termina en France ses contradictions et sa vie.

Un des actes les plus marquants du pontificat de Nicolas II fut la concession qu'il fit au Normand Richard de la principauté de Capoue, et à Robert Guiscard de toutes les terres qu'il avait conquises, c'est-à-dire de la Pouille, de la Calabre, et même de la Sicile dont il espérait chasser les Sarrasins. Robert s'obligea de son côté, envers l'Eglise, à une redevance annuelle de douze deniers de Pavie, par chaque couple de bœufs, payables à perpétuité à la fête de Pâques, et prêta serment au pape comme à son suzerain. Telle est l'origine de la vassalité du royaume de Naples.

Nicolas II n'eut pas un plus long règne que ses prédécesseurs [1], et Hildebrand, dont l'influence continuait d'être toute-puissante à Rome, fit élire, pour le remplacer, Anselme de Lucques, qui prit le nom d'Alexandre II. Mais les clercs de la Lombardie se lassèrent de voir le siége apostolique occupé par des hommes sévères qui n'avaient aucune complaisance pour leurs molles habitudes. Ils parvinrent à circonvenir le jeune roi Henri IV, et élurent, avec son autorisation, Cadaloüs, évêque de Parme, qui était simoniaque et concubinaire comme eux. Cadaloüs marcha aussitôt vers

[1] Chaque jour, ou chaque nuit, suivant les loisirs que lui laissaient les affaires, Nicolas II lavait les pieds à douze pauvres.

Digitized by Google

Rome, à la tête d'une armée, et campa dans les champs de Néron, derrière le Vatican. Dans une première attaque, il obtint quelques succès ; mais à la seconde, ses troupes furent dispersées, et lui-même ne put se sauver qu'à prix d'argent. Il ne se rebuta pas cependant, car l'ambition est vivace au cœur de l'homme : vaincu, abandonné des siens, condamné et déposé dans deux conciles auxquels ses partisans eux-mêmes adhérèrent, Cadaloüs n'en protesta pas moins toujours de son droit à la papauté. Il pénétra de nuit dans la Cité Léonine, en 1064, et s'empara de Saint-Pierre ; mais la foule qui se porta le lendemain matin à la basilique, effraya tellement ses complices, qu'ils se cachèrent dans les maisons voisines et dans les caves. Quant à Cadaloüs, il fut reçu dans le château Saint-Ange par Cencius, fils du préfet de Rome, et il y resta deux ans, étroitement bloqué par la garde pontificale. Cette longue captivité finit par épuiser sa patience ; il prit congé de Cencius, qui lui fit payer une rançon de trois cents livres, comme s'il eût été son prisonnier, et, pauvre, nu, il s'estima heureux de pouvoir fuir, la nuit, en cachette, parmi des pèlerins.

Alexandre II se fit remarquer pendant toute la durée de son pontificat, qui fut de douze années, par la pureté de sa vie et la douceur de son caractère. Lorsqu'il fut mort, un jeûne de trois jours fut ordonné, suivant l'usage, avec des processions et des prières, pour se préparer à la nomination d'un nouveau pape. Mais au moment où l'on enterrait Alexandre dans la basilique de Latran, il s'éleva tout à coup un grand tumulte ; on prit Hildebrand et on le conduisit à l'église de Saint-Pierre-ès-liens, où les cardinaux et le

Digitized by Google

clergé le proclamèrent pontife. On n'entendait que les cris : *Saint Pierre a élu l'archidiacre Hildebrand ! saint Pierre a élu le pape Grégoire.*

Comment un homme d'une austérité si inflexible pouvait-il être l'élu de prédilection de ces clercs dissipés et de ce peuple fantasque qui ne savaient pas obéir ? C'est sans doute que tout le monde sent la domination du génie et de la sainteté, et s'incline volontairement en leur présence. Hildebrand n'avait d'ailleurs aucune ambition pour lui-même ; sa seule, sa légitime ambition était de réformer les mœurs violentes, avares, corrompues de son temps, et de fonder partout, sur la stricte application des préceptes de l'Évangile, le gouvernement de la société chrétienne.

Le lendemain de son élection, il écrivit au roi Henri d'Allemagne, pour lui donner avis du choix qu'avait fait le clergé de Rome et le prier de ne pas y consentir ; car, ajoutait-il, si je suis pape, il me serait impossible de laisser impunis les crimes dont vous êtes chargé. — En même temps, les évêques de la Lombardie et de l'Allemagne, inquiets pour eux-mêmes de la sévérité d'Hildebrand, éveillaient contre lui toutes les susceptibilités royales ; et Henri envoyait le comte Éberhard à Rome pour se plaindre de ce qu'on avait procédé à l'élection sans le consulter. — « Dieu m'est témoin que je n'ai jamais recherché cette dignité, répondit Hildebrand ; les Romains m'ont élu malgré moi ; mais ils n'ont jamais pu m'obliger à me laisser ordonner, jusqu'à ce que je fusse assuré, par une députation expresse, que le roi et les seigneurs du royaume Teutonique consentaient à mon élection. J'attendrai donc que quelqu'un vienne de la part du roi m'informer de sa volonté. »

Digitized by Google

La noble simplicité de ces paroles et l'humble quoique rude franchise d'Hildebrand, déterminèrent Henri à confirmer le titre qui lui avait été donné ; et le nouveau pontife fut sacré à Rome le 30 juin 1073, sous le nom de Grégoire VII. Nous ferons remarquer ici que la confirmation royale était presque tombée en désuétude. Alexandre II, prédécesseur immédiat de Grégoire VII, ne l'avait pas demandée, et, suivant le P. Pagi, Grégoire VII fut le dernier pape qui la demanda. Sans doute il aurait pu s'en passer comme les autres, et sa modération dans cette circonstance prouve que, si l'esprit du commandement était en lui, il ne s'abaissa jamais du moins aux petites ressources des passions vulgaires.

Henri IV, fils d'Henri le Noir, empereur d'Allemagne, ne porta longtemps que le titre de roi, parce qu'il n'avait pas reçu la couronne impériale des mains du pape, qui seul, d'après les usages de cette époque, pouvait la donner [1]. Il n'avait pas encore cinq ans, lorsqu'il monta sur le trône, et le pouvoir fut alors exercé, avec une rare sagesse, par l'impératrice Agnès, sa mère. Mais dès qu'il toucha à l'adolescence, le jeune prince prétendit régner par lui-même, et lâcha aussitôt la bride à toutes ses mauvaises passions. Et les nobles sentiments s'éteignirent en lui ; il devint soupçonneux et cruel ; puis, afin de prévenir toute opposition, toute pensée de remontrance, il fit publiquement trafic des

[1] « Il paraît très-raisonnable et très-établi, dit un historien du temps, afin de maintenir la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur, sinon celui que le pape aura choisi, pour son mérite, et auquel il aura donné la marque de cette dignité. » (Glaber., lib. I. cap. ult.)

Digitized by Google

titres ecclésiastiques. — « Les empereurs nommaient aux évêchés, dit Voltaire, et Henri IV les vendit; Grégoire VII s'opposa à cet abus [1]. » — Et comment ne s'y serait-il pas opposé? Cette Église d'Allemagne, si énergique dans le bien, qui venait de donner à la chrétienté cinq pontifes tous remarquables par leur courage et leurs vertus, devait-elle se voir ainsi prostituée à des mercenaires et dégradée dans l'esprit des peuples, par la volonté d'un seul homme?

Mais, au sein même de l'Allemagne, un violent orage s'amoncela sur la tête d'Henri : les Saxons et les Thuringiens s'étaient soustraits à son autorité, et ils le menaçaient de se choisir un autre souverain s'il ne chassait ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidait avec sa femme et s'il ne partageait également son temps entre toutes les parties de son empire. Henri eut recours alors à Grégoire VII, afin d'obtenir, par son intervention, la soumission des rebelles. Singulière logique des passions! cet homme, qui devait protester, avec une indignation si profonde, contre la puissance des pontifes, lorsqu'elle devait s'appesantir sur ses vices, l'invoquait contre les peuples qui ne voulaient plus de sa tyrannie; comme si la justice était un devoir moins rigoureux pour les rois, que la fidélité pour les peuples.

[1] *Annales de l'Empire*, année 1076.

L'évêque d'Halberstatd, qui était sur les lieux, parlait ainsi : « Il (Henri) a vendu les évêchés de Constance, de Bamberg, de Mayence et plusieurs autres pour de l'argent; ceux de Ratisbonne, d'Augsbourg et de Strasbourg pour des meurtres; l'Abbaye de Fulde pour un adultère; l'évêché de Munster pour un crime plus détestable encore. » Voir Fleury, *Hist. ecclés.*

Digitized by Google

Grégoire envoya des légats avec la mission de pacifier les esprits, et l'impératrice Agnès, qui, depuis les désordres de son fils, s'était retirée à Rome où elle vivait comme une sainte, accompagna l'ambassade pontificale. Les légats devaient en outre assembler des conciles pour y déposer solennellement les évêques qui seraient convaincus de simonie ou d'incontinence; mais le clergé s'opposa à la tenue de ces conciles, et cacha, sous le voile de prétextes frivoles, la répugnance qu'il sentait pour tout examen de conscience un peu sévère. Et en effet les grands siéges épiscopaux, non-seulement de l'Allemagne, mais de la France et de l'Italie, étaient, pour ainsi dire, mis à l'encan : en France, Philippe Ier trafiquait des dignités ecclésiastiques comme Henri IV en Allemagne; et l'audace des simoniaques était devenue telle, qu'on vit une femme, la nièce de l'archevêque de Milan, faire couper les oreilles, le nez, les lèvres, les mains, arracher les yeux et la langue au diacre Arialde, pour le punir de l'énergie évangélique de sa parole[1].

Quant aux mœurs, l'opposition du clergé devait être d'autant plus ardente à toute réforme, qu'en perdant la chasteté, les clercs avaient cessé de croire que ce fût une vertu praticable sur la terre. Ainsi procède toujours le cœur de l'homme; de fréquentes défaites ôtent toute confiance dans la victoire. Mais, quelque violentes que fussent les résistances, Grégoire VII n'en poursuivit pas moins son œuvre avec une persévérante énergie. Or, si *terrible qu'ait été la lutte*, c'est le

[1] Arialde mourut par suite de cet affreux traitement. Il est honoré comme saint par l'Église.

Digitized by Google

célèbre historien protestant Luden qui parle, *si indécise qu'en soit longtemps demeurée l'issue, l'évènement a prononcé en faveur de Grégoire, et a fait voir que ce pontife n'avait rien demandé que de conforme à la situation de son époque, dont sa parole sut exprimer les besoins et vivifier l'esprit* [1].

Si nous en croyons même les plaintes articulées par l'empereur Henri, l'énergie de Grégoire à purifier le sanctuaire, lui aurait valu, dès son vivant, une incontestable popularité : « Tu as, lui disait-il, par ta conduite envers eux, (les clercs simoniaques et concubinaires) *gagné la faveur de la multitude.* »

Chaque année Grégoire tenait à Rome des conciles, qui tantôt imposaient des pénitences, tantôt ordonnaient aux clercs la vie commune sous une discipline régulière, et les canons de ces conciles étaient portés par les légats dans toute l'Europe. En même temps, afin que les rois ne continuassent pas à se servir de leur puissance pour pervertir l'Eglise de Dieu, l'ardent pontife les menaçait non-seulement des foudres de l'Eglise, mais encore de la privation de leurs dignités temporelles. On s'est demandé s'il en avait le droit; mais les serments que les rois prêtaient à leur sacre étaient-ils donc de vaines formules? Et, dans ces temps d'anarchie, n'y avait-il plus rien de sacré au monde que la violence et l'oppression? Le désordre était partout; une si grande confusion régnait dans les lois, que des usages barbares, tels que ceux de bris et de rançon, avaient fini par s'établir comme des droits lé-

[1] *Histoire du peuple allemand.* Luden a publié cet ouvrage en 1833; on l'a surnommé *le Père de l'Histoire allemande.*

Digitized by Google

gitimes : il n'était pas un trône en Europe qui reposât sur un principe incontesté ou à l'abri de tout reproche : eh bien ! au milieu, au-dessus de ce chaos, apparaît un homme dont l'autorité spirituelle doit imprimer avant tout une direction morale et religieuse à la société. Son droit à lui est le seul universellement reconnu et respecté : les peuples n'ont de garantie contre le despotisme que dans la puissance de sa parole ; et la religion, d'espérance contre la démoralisation, que dans l'énergie de son caractère. Cet homme alors ne vit, dans le tourbillon des passions humaines, que quelques lois immuables, la sainteté pour le clergé surtout, la justice pour les princes ; et afin d'en assurer l'exécution, il ne vit que la chaire de Pierre s'élevant au-dessus de toutes les fractions de la grande unité chrétienne, comme l'œil même de Dieu [1] !

Grégoire VII excommunia tous les prêtres et les évêques qui souillaient l'Église, puis il abolit solennellement les formules d'investitures dont se servaient les princes, et qui semblaient leur supposer une autorité spirituelle. Mais alors l'orage éclata avec violence contre lui. Pendant la nuit de Noël de l'année 1075, au moment où le pape célébrait la première messe à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle de la Crèche, Cencius et une troupe de gens armés envahirent l'église, l'épée à la main. Ils s'emparèrent du pape, lui

[1] « Le pouvoir papal disposant des couronnes, a écrit le ministre protestant Coquerel, empêchait le despotisme de devenir atroce... Un Tibère eût été impossible, Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux. C'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits. » *(Essai sur l'Hist. du Christianisme*, p. 75.)

Digitized by Google

firent au front une profonde blessure, et, le frappant, le tirant par les cheveux, ils le conduisirent jusqu'à une tour que Cencius avait fait construire sur le pont Saint-Pierre.

Cependant, au bruit de cette violence, l'office solennel de la Nativité est interrompu dans toutes les églises; on dépouille les autels, on sonne les cloches, des gardes sont placés aux portes de la ville pour empêcher l'enlèvement du pontife ; et une foule tumultueuse s'assemble avec des torches enflammées et des machines de guerre, devant la tour de Cencius. Cencius fut obligé de rendre le pape et il lui dut la vie; car, sans les prières de Grégoire, ce n'eût été que dans son sang que se fût éteinte l'exaspération populaire.

Grégoire avait encore le visage défiguré ; il fut conduit en triomphe à Sainte-Marie-Majeure, ou il acheva l'office, et donna au peuple sa bénédiction solennelle.

L'histoire ne dit pas si cet acte de brutalité avait été concerté avec Henri d'Allemagne : mais, quelques jours après, Henri, irrité de la persistance du pontife à réprimer des abus qui déshonoraient le clergé, le fit déposer dans une assemblée tenue à Worms [1]. Les lettres de cette assemblée furent portées à Rome, et remises au concile qui était alors réuni, par Roland, clerc de

[1] On ne saurait imaginer tous les reproches absurdes et infâmes qui furent articulés contre Grégoire VII. Il me suffira d'en rapporter un seul : on l'accusait de magie ; cette science, disait-on, lui avait été enseignée par Benoît IX, qui devait l'avoir apprise lui-même de Sylvestre II, le fameux Gerbert. Grégoire, ajoutait-on, avait toujours en sa possession un livre de nécromancie ; dès qu'on en avait lu quelques lignes, les démons apparaissaient et se prêtaient à toutes vos volontés.

Digitized by Google

l'Église de Parme. Elles excitèrent une agitation profonde dans la basilique de Latran; quelques hommes armés s'élancèrent même sur Roland, et ils allaient le tuer lorsque Grégoire les arrêta. — « Mes enfants, dit-il, ne troublez pas par une sédition la paix de l'Église; voici les temps dangereux dont parle l'Écriture, où il y aura des hommes pleins d'amour pour eux-mêmes, avares, superbes et désobéissants. Mais il faut qu'il arrive des scandales, et Dieu nous a envoyés comme des brebis au milieu des loups. »

Ouvrant alors les lettres apportées par Roland, il les lut avec une sérénité inaltérable. Elles portaient pour suscription : *Henri, roi, non par usurpation, mais par ordre de Dieu, à Hildebrand, faux moine et non pape ;* et elles se terminaient par ces paroles : « *Je te dis,* avec tous nos évêques : — *Descends ! descends !* »

Alors, mais alors seulement, un anathème solennel fut prononcé, sur la demande de tous les évêques du concile. Grégoire parla ainsi :

« Saint Pierre, prince des apôtres, écoutez votre serviteur que vous avez nourri dès l'enfance et délivré jusqu'à ce jour de la main des méchants qui me haïssent parce que je vous suis fidèle. Vous m'êtes témoin, vous et la sainte Mère de Dieu, saint Paul votre frère et tous les saints, que l'Église romaine m'a obligé, malgré moi, à la gouverner, et que j'eusse mieux aimé finir ma vie en exil que d'usurper votre place par des moyens humains. Mais, m'y trouvant par votre grâce et sans l'avoir mérité, je crois que votre intention est que le peuple chrétien m'obéisse, suivant le pouvoir que Dieu m'a donné après vous, de lier et de délier sur la terre. C'est dans cette confiance

Digitized by Google

que, pour la défense et l'honneur de l'Église, de la part de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, et de votre autorité, je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, qui, par un orgueil inouï, s'est levé contre votre Église, de gouverner le royaume Teutonique et l'Italie. J'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté ou prêteront, et je défends à tous de le servir comme roi... »

Le roi avait cru pouvoir déposer le pape ; le pape répondit en déposant le roi.

L'impression que produisit cet anathème fut immense dans toute l'Allemagne. Les ducs de Bavière, de Souabe, de Carinthie et un certain nombre d'évêques, s'assemblèrent à Tribur, et, après avoir récapitulé tous les actes d'injustice et de tyrannie dont Henri s'était rendu coupable, ils le citèrent à comparaître à la diète d'Augsbourg, pour s'y justifier devant le pape. Henri, trop heureux d'empêcher par cette condescendance qu'on lui élût un successeur, consentit aisément ; mais, sans attendre l'arrivée de Grégoire, il alla le chercher en Italie, espérant que sa justification serait plus facile loin du théâtre de ses crimes, et en l'absence de ses accusateurs. Grégoire était déjà en route pour l'Allemagne lorsque Henri descendit des Alpes. Il se retira alors dans la forteresse de Canossa ; et, après des difficultés nombreuses, Henri obtint la permission de venir l'y trouver.

Grégoire VII était un moine austère, qui n'avait ni la dissimulation perfide, ni l'exquise politesse d'une adroite diplomatie. Ce qui occupait surtout sa pensée dans le bouleversement de toutes choses, c'était la nécessité du maintien de l'antique discipline et de ses

Digitized by Google

rudes pénitences contre les simoniaques, les adultères, les homicides. Or, l'homme qui venait frapper à sa porte était tout cela : ceux qui avaient participé à ses iniquités, n'avaient obtenu l'absolution qu'après avoir jeûné au pain et à l'eau dans d'étroites cellules : Grégoire ne pensa pas que la couronne dût être une sauvegarde contre la pénitence. Lorsqu'on veut entrer dans le temple, il faut oublier ses dignités et ses titres; car là il n'y a ni rois, ni peuples ; il n'y a que cendre et poussière, *pulvis es et in pulverem reverteris* [1].

Henri passa trois jours dans la seconde enceinte de la forteresse de Canossa, nu-pieds et vêtu de laine; on ne lui apportait à manger que le soir, comme il était d'habitude les jours de jeûne. Le quatrième jour, il fut reçu par le pape et absous, à la condition cependant de se présenter à la diète d'Augsbourg, et d'y répondre aux accusations que ses sujets élevaient contre lui.

Qu'on nous permette ici, au lieu d'exprimer notre opinion sur cette scène, de citer celle d'un professeur distingué de l'université protestante de Halle : — « Lorsqu'on étudie le spectacle donné à Canossa, il faut faire céder l'intérêt national à l'intérêt intellectuel; cet évènement est un triomphe obtenu par cette puissance souveraine de l'âme, qui crée les forces ex-

[1] Il n'y avait que le clergé qui comprit alors que la justice ne doit point faire acception des personnes. C'est ce qu'Innocent III exprimait noblement dans une lettre au clergé de France : *Non debet esse acceptio personarum ut aliter divitibus et potentibus, aliter de abjectis et pauperibus judicemus; ne sit in manibus nostris iniqua mensura et statera dolosa, si..... in alicujus personæ favorem injuriam dicamus, aut aliter illis, aliter istis metiamur.*

Digitized by Google

térieures lorsqu'elles n'existent pas encore, sur un tyran efféminé qui savait retenir cependant la force matérielle dont il était armé [1]. »

Henri était absous; mais à peine fut-il sorti de Canossa, qu'il reprit ses anciennes habitudes. Les Lombards d'ailleurs tenaient plus qu'aucun autre peuple à la continuation des abus, et les murmures qu'excita chez eux la soumission du roi, l'effrayèrent et lui firent lever le masque plutôt qu'il ne l'eût voulu peut-être. Alors une guerre ardente s'engagea : les Allemands élurent pour roi Rodolphe de Souabe; Henri fut de nouveau excommunié et déposé; et, de leur côté, Henri et ses partisans déposèrent de nouveau Grégoire, et élurent, pour le remplacer, Guibert, archevêque de Ravenne.

Au milieu de ces cruelles agitations, Grégoire trouva toujours le plus entier dévouement à la cause de l'Église, chez la comtesse Mathilde de Toscane, veuve de Godefroi le Bossu, duc de Lorraine. La comtesse avait hérité des domaines de Boniface III, son père, lesquels comprenaient, outre la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie et des Marches, et le territoire de Vérone. C'était une puissante défense pour Rome du côté du nord; mais le pape chercha en même temps un point d'appui au midi. Robert Guiscard y exerçait une pleine autorité; plusieurs fois il avait encouru l'excommunication, par les déprédations et les rapines que se permettait encore son humeur aventureuse; mais Grégoire promit de lever ces censures, pourvu

[1] M. Léo, dans son *Introduction à l'Histoire du Moyen-âge*, 1830.

Digitized by Google

que Robert s'engageât de son côté à défendre l'Église romaine, et à assurer, lors de la vacance du siége, l'élection régulière d'un pontife. Cet acte fut signé le 29 juin 1080.

Neuf mois après, Henri marcha vers Rome avec l'antipape Guibert, et, après avoir laissé derrière lui les forteresses de la comtesse Mathilde, il campa dans les prés de Néron. Les Romains accueillirent le roi et l'antipape par des plaisanteries et des injures, et repoussèrent vigoureusement l'attaque qui fut dirigée contre la cité Léonine. Cette résistance inattendue découragea le prince allemand ; les maladies décimaient son armée; la comtesse pouvait lui couper la retraite ; ces motifs réunis le déterminèrent à abandonner l'entreprise et à retourner vers le nord.

Mais l'année suivante il revint plus acharné que jamais à la perte de Grégoire ; pendant tout le carême, il tint la ville assiégée; on raconte même qu'il fit mettre le feu à Saint-Pierre, afin de détourner l'attention des habitants vers ce grand sinistre ; mais Grégoire marcha le premier au feu, et les Romains parvinrent à l'éteindre avant qu'il eût mis en danger la basilique. Henri se retira alors une seconde fois, laissant néanmoins Guibert à Tibur avec des troupes pour ravager le pays et lasser la patience des habitants. Il avait aussi fait construire une haute tour qui dominait la cité Léonine ; mais la garnison qu'il y laissa périt presque entièrement de maladie et de misère. Enfin, le siége de Rome dura deux ans, et il fallut que le roi répandît une pluie d'or pour s'emparer de la ville. Le peuple, gagné par ses largesses, lui livra la porte et le palais de Latran, le 21 mars 1084; Grégoire se réfugia avec un grand nombre de nobles au

Digitized by Google

château Saint-Ange, et Rusticus, son neveu, se défendit dans le *Septizonium* de Sévère.

Guibert fut alors intronisé pape, sous le nom de Clément III, et, le jour de Pâques, 31 mars, il donna à Henri la couronne impériale. Cependant la lutte durait toujours; les impériaux ne pouvaient pénétrer à Saint-Pierre, et les siéges du château Saint-Ange et du *Septizonium* se prolongèrent pendant un mois sans succès. Henri apprit, au bout de ce temps, que Robert Guiscard accourait au secours du pape; et, ne se sentant pas de force à lui résister, il quitta Rome pour retourner en Lombardie.

Robert entra à Rome à la tête de trente mille fantassins et de six mille chevaux. Une partie du peuple s'étant opposé à lui, ce farouche vainqueur mit le feu à la ville. Ainsi furent réduits en cendres une quantité de monuments, ceux surtout qui se trouvaient aux environs de Saint-Jean de Latran et du Colysée. La violence des Normands dans cette circonstance, violence qui s'exerça contre les hommes, les femmes, les religieuses; qui se répandit en profanations et en pillages, ne justifia que trop bien les excommunications fréquentes dont Grégoire VII et ses prédécesseurs les avaient frappés [1].

Grégoire VII survécut peu à cette douloureuse catastrophe. Il demeura quelque temps à Rome, cherchant à réparer les maux de la guerre, puis il se

[1] Gibbon a tracé en quelques mots le portrait de Robert Guiscard : « Il avait toutes les qualités d'un capitaine et d'un homme d'État...; « son ambition ne connaissait point de bornes...; les scrupules de la « justice ne l'arrêtèrent jamais...; les émotions de l'humanité le « touchèrent rarement. »

Digitized by Google

rendit au Mont-Cassin par la conviction qu'il eut de l'impuissance de ses efforts, et, de là, à Salerne où il mourut le 25 mai 1085. Ses dernières paroles furent celles-ci : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil.* — Son nom a été inscrit au martyrologe romain par ordre de Grégoire XIII.

Si les rois avaient laissé aux pontifes romains une complète indépendance pour la réforme du clergé ; s'ils n'avaient pas sans cesse entravé l'exercice de leur autorité spirituelle par leur prétention à disposer des titres ecclésiastiques, on n'aurait point vu sans doute cette lutte des deux puissances, et chacune d'elles eût conservé sa pleine liberté d'action. Ce fut surtout pour maintenir intact l'exercice de cette autorité spirituelle que Grégoire VII prétendit commander aux rois. Quant à la droiture de ses intentions, elle est prouvée par toute sa vie. *Abandonné de la fortune,* dit Steffens, *chassé de sa patrie, il resta ferme et inébranlable dans ses principes, se sacrifiant ainsi à la grande idée, soutien de ses jours et de son héroïque persévérance ; mais, à sa dernière heure, il lui fut donné de voir avec certitude que ses desseins reposaient bien réellement sur la vérité et sur la justice, ce que peu d'esprits devinaient alors. Ce grand homme ne fut-il pas la conscience, l'âme même de son siècle* [1] ?

[1] Henri Steffens, *le Siècle actuel,* 1817. On peut consulter encore sur Grégoire VII le *Manuel d'Histoire Ecclésiastique chrétienne,* par le docteur Schmid, professeur de théologie protestante à Flessen ; l'*Histoire d'Allemagne,* du professeur Eichorn ; et surtout Voigt dans son bel ouvrage *(Hildebrand and sein Zeitalter),* traduit et annoté par l'abbé Jager. Le savant cardinal Wiseman a publié sur Grégoire VII deux articles fort intéressants, qui nous ont été extrêmement utiles.

Digitized by Google

Un autre protestant, le célèbre historien Jean de Muller, a tracé en quelques lignes le portrait de Grégoire : — « Il eut le courage d'un héros, dit-il, la prudence d'un sénateur, le zèle d'un prophète ; il fut de mœurs pures et austères. »

Le pontificat de saint Grégoire VII fut trop agité pour pouvoir laisser à Rome de monument durable. Le seul monument qu'il ait laissé là, comme partout, monument qui vaut tous les autres, c'est l'indépendance de l'Église, c'est la sainteté rétablie dans le lieu saint. Nous retrouvons d'ailleurs, à chaque pas, dans Rome, sa pieuse mémoire et sa grande figure : à Sainte-Marie-Aventine nous le rencontrons enfant et se pliant dès lors à toutes les vertus qui rendent les âmes fortes ; à Saint-Paul *hors des murs*, c'est déjà le réformateur énergique et dévoué qui se présente devant nous ; à Sainte-Marie *de la Crèche*, c'est le pontife, *ennemi de tout mal*, arraché de l'autel, traîné sanglant par des factieux, puis ramené en triomphe par le peuple ; au Latran enfin, c'est à la fois le père et le juge, passant de longues heures en prières au pied de l'autel du Sauveur, et présidant ensuite les conciles avec une dignité qui n'était que l'expression calme de son âme. Vainement au reste chercherions-nous aujourd'hui la salle qui entendit l'anathème porté contre le roi Henri. C'était sans doute cette *basilique léonienne*, ancienne construction de Léon III, dans laquelle le Latran vit se réunir tant de conciles. Elle occupait la partie du palais qui faisait retour perpendiculairement vers le transept, et qu'un vaste escalier mettait en communication avec le collatéral droit de la grande basilique.

Le siége pontifical vaqua près de deux ans après la

Digitized by Google

mort de Grégoire VII, à cause des refus obstinés de Didier, abbé du Mont-Cassin, qu'Hildebrand avait désigné pour lui succéder. Enfin, le clergé et le peuple de Rome espérèrent triompher de son opposition, par la violence. Ils s'emparèrent de lui, le conduisirent à la diaconie de Sainte-Lucie, et l'y revêtirent de la mitre et de la chape rouge qui étaient alors les marques distinctives de la papauté. Didier souffrit ce qu'il ne pouvait empêcher ; mais, quatre jours après cette élection, il sortit de Rome, et se retira au Mont-Cassin, où il reprit l'humble froc des moines.

Guibert profita de cet interrègne pour se fortifier dans l'intérieur de Rome. Il se rendit maître de Saint-Pierre et du Capitole, et fit des excursions dans le reste de la ville. Chaque jour le mal s'aggravait ; aussi de nouvelles démarches furent-elles faites auprès de Didier, dans un concile tenu à Capoue, et Didier finit par reprendre l'anneau pastoral. On marcha aussitôt vers Rome ; le prince de Capoue enleva la basilique de Saint-Pierre à l'antipape, et Didier y fut intronisé le 9 mai 1087, sous le nom de Victor III.

Les deux parties de Rome que sépare le Tibre furent alors soumises à deux papes différents : la rive droite et l'île Saint-Barthélemy, où demeurait Victor, reconnaissaient son autorité ; la rive gauche obéissait à Guibert, qui avait établi son siége à Sainte-Marie-de-la-Rotonde. Victor III ne régna que peu de jours. Il mourut et fut enterré au Mont-Cassin dont il avait fait reconstruire l'église avec une magnificence inconnue jusqu'alors.

Othon, évêque d'Ostie, lui succéda ; il fut élu dans une assemblée du clergé qui se tint à Terracine, et

Digitized by Google

prit le nom d'Urbain II [1]. Son caractère inspira une telle confiance aux habitants de Rome, qu'ils chassèrent honteusement Guibert de la ville ; mais le schisme n'en continua pas moins sous la protection d'Henri. Henri triomphait même de la mort prématurée de Grégoire VII et de Rodolphe de Souabe, qui lui avait disputé l'empire ; et ses partisans prétendaient voir dans ces événements la vengeance de Dieu : — « Vous devez donc, s'écriait l'évêque d'Halberstadt, estimer heureux Néron d'avoir survécu à saint Pierre et à saint Paul, Hérode à saint Jean, et Pilate à Jésus-Christ ! »

Le bras de Dieu finit, au reste, par s'appesantir sur Henri. Ses fils se révoltèrent, les populations abandonnèrent son drapeau, et l'on devait voir un jour ce roi, qui avait vendu toutes les dignités de l'Église, solliciter, dans sa misère, une prébende de sous-chantre à la cathédrale de Spire, *car*, disait-il, *il avait étudié et savait chanter* [2].

Cependant l'antipape Guibert dominait toujours à Rome. Chassé par les habitants, en 1089, il était parvenu à rentrer en 1091, et s'était même emparé du château Saint-Ange.

La pénurie d'Urbain devint alors extrême ; il lui répugnait de faire couler le sang, et il n'avait pas les trésors de l'empire pour soudoyer la trahison. Mais Geoffroy, abbé de la Trinité de Vendôme, accourut de France pour l'aider dans sa détresse. Il apportait cent marcs pesant d'argent ; et son dévouement filial ne

[1] Urbain II était né à Châlons-sur-Marne.

[2] C'est du moins ce que rapportent Helmold et Sigonius.

Digitized by Google

s'arrêta pas à ce premier secours ; il vendit ses chevaux, sa vaisselle, ses équipages, et du prix qu'il en obtint, il parvint à acheter la reddition du palais de Latran, dont le siége pontifical était souillé par les schismatiques. Urbain nomma Geoffroy cardinal-prêtre du titre de Sainte-Prisca au mont Aventin, et le cardinalat est demeuré attaché pendant trois cents ans au titre d'abbé de la Trinité de Vendôme.

Cette aumône, qui rendait au pape son palais et sa cathédrale, continuait la tradition de dévouement à l'Église, qui, dans les grands périls de la papauté, fut toujours une des vertus de la France. Les pèlerins francs ne cessaient d'ailleurs d'affluer aux tombeaux des apôtres, et quels pèlerins ! saint Odilon, saint Hugues, saint Bruno, le pieux roi Robert, pour ne citer que les plus célèbres. Robert fit le pèlerinage de Rome en l'année 1016, sous le pontificat de Benoît VIII. Au lieu d'or et d'argent, il déposa sur la *Confession* de saint Pierre une antienne notée de sa main dans laquelle s'était épanché son cœur de chrétien et de poète.

Saint Odilon était le quatrième abbé et le troisième saint de Cluny. Il gouverna le monastère pendant cinquante-six ans et vécut près d'un siècle. La charité, la bonté, la douceur faisaient le fond de son caractère, et telle était la candeur de son imagination, que le titre de *vierge* lui fut donné comme au pape saint Damase. On l'appelait, lorsqu'il mourut, *le vierge* de cent ans, *virgo centenarius*. Odilon vint à Rome sous le pontificat de Clément II. Il était alors plus qu'octogénaire, et il se flattait de l'espoir, disent ses biographes, de mourir près des tombeaux des apôtres ; mais

Digitized by Google

sa santé affaiblie reprit tout à coup des forces, et la Bourgogne revit encore celui qui s'intitulait modestement : *Frère Odilon, le plus misérable de tous les pauvres de Cluny*. La mémoire de saint Odilon est attachée à Rome au mont Aventin où il renouvela, dit-on, le miracle de Cana dans un monastère.

Saint Hugues fut le successeur de saint Odilon, et ce fut pendant qu'il gouvernait Cluny que cet illustre monastère donna trois papes à l'Église : saint Grégoire VII, Urbain II et Paschal II. Saint Hugues assista, à Rome, au concile qui condamna Béranger, et il fut, pendant toutes les difficultés de la fin du onzième siècle, l'un des conseils les plus écoutés des papes et des rois.

Saint Bruno avait compté Urbain II parmi ses disciples à l'époque où il remplissait les fonctions de chancelier de l'église de Reims. Une fois pape, le disciple fit venir son ancien maître, du monastère de la Grande Chartreuse, pour profiter de ses avis ; mais Bruno ne trouva point dans le tumulte de Rome la solitude qu'il avait cherchée, et il alla avec ses moines demander un peu de paix aux déserts de la Calabre.

Oublierons-nous maintenant l'illustre Halinard, docte et pieux moine de Saint-Bénigne de Dijon, physicien, géomètre, mais surtout *puissant en paroles et doué du talent de persuader*. Élevé malgré lui sur le siége primatial de Lyon par le vœu des peuples et l'ordre du pape, il l'eût été, après la mort de Clément II, sur la chaire de saint Pierre, s'il n'eût cherché dans la fuite une sauvegarde contre les prières des Romains. Et cependant Halinard aimait Rome avec prédilection ; il y faisait de fréquents pèlerinages

Digitized by Google

et désirait y mourir près des tombeaux des apôtres. Ce fut en effet à Rome qu'il mourut, en 1052, empoisonné par l'envie. La noblesse romaine le fit enterrer avec un pieux respect dans la basilique de Saint-Paul.

Un autre Français, le cardinal Humbert, occupa, vers le même temps, de hautes positions dans l'Église. Appelé à Rome par Léon IX, du monastère de Moyen-Moutier dans les Vosges, il fut envoyé par lui comme légat à Constantinople et s'y distingua à la fois par sa science ecclésiastique et par sa profonde connaissance des lettres grecques. Après la mort de Victor II, Humbert ouvrait la liste des candidats proposés par le cardinal Frédéric, qui lui-même fut élu par le clergé et par le peuple. Il est peut-être le premier Français qui ait été revêtu de la pourpre.

Au nombre des pèlerins des autres nations que Rome vit dans ses basiliques, au onzième siècle, nous remarquons d'abord Canut, *roi de tout le Danemark, de l'Angleterre, de la Scanie et d'une partie de la Suède,* ainsi qu'il s'intitulait lui-même. Il vint aux tombeaux des apôtres en 1027, la panetière sur l'épaule, le bourdon à la main, et assista au sacre de l'empereur Conrad. L'une de ses grandes préoccupations fut d'obtenir de l'empereur et des princes qui *possédaient les clôtures des montagnes, plus de justice et de sûreté pour ses peuples dans leurs voyages à Rome.*

Macbeth, roi d'Écosse, le meurtrier de Duncan, vint lui aussi à Rome poussé par ses remords :

Duncan m'a dit tout bas : Tu ne dormiras plus !

« Macbeth a tué le sommeil, » comme parle Shaks-

Digitized by Google

peare, *Macbeth doth murder sleep*. Macbeth était à Rome, en 1050; *il y répandait*, disent les historiens, *d'abondantes aumônes parmi les pauvres* [1].

A ces rois de la Grande-Bretagne viennent se joindre trois archevêques de Cantorbéry, saint Elphége, saint Edelnoth et saint Anselme. Saint Elphége, qui devait terminer ses jours par le martyre sous la hache des Danois, vint à Rome, dans les premières années du onzième siècle. Jean XVIII conçut pour lui une telle estime, qu'il lui donna sa propre étole et *l'honora devant tout le sénat romain* [2].

Saint Edelnoth était près du roi Canut, comme une continuelle pensée de Dieu, qui le ramenait à la douceur et à la justice. Ce fut ce saint évêque qui engagea Canut à faire le pèlerinage de Rome. Edelnoth l'avait fait lui-même, en 1022.

Saint Anselme y vint, à son tour, vers la fin du siècle, fuyant l'Angleterre où son austère vertu ne pouvait s'accorder avec les déréglements et les injustices de Guillaume le Roux. Anselme fut reçu avec les plus grands honneurs au palais de Latran où il resta dix jours; puis, se trouvant mal du climat de Rome, il se retira au monastère de Saint-Sauveur dans la terre de labour. Saint Anselme fut un des hommes éminents du onzième siècle, et les âges suivants, avec toutes leurs prétentions et toutes leurs gloires, n'ont rien produit qui dépasse la précision de sa science et la hauteur de sa métaphysique.

Citons encore parmi les pèlerins du onzième siècle,

[1] Rohrbacher, t. XIII, p. 532.
[2] Id., t. XIII, p. 349.

Digitized by Google

saint Siméon d'Arménie, saint Alphane de Salerne, saint Brunon de Ségni et l'impératrice Agnès, la pieuse mère d'Henri IV d'Allemagne. L'éducation de son fils lui ayant été enlevée, elle vint à Rome, en l'an 1062, et, s'étant rendue dans la basilique de Saint-Pierre, elle y fit appeler Pierre Damien et lui fit sa confession générale, devant l'autel, avec une grande abondance de larmes. Agnès se retira ensuite dans un couvent près de la basilique vaticane. On voyait autrefois son tombeau dans l'ancienne chapelle de Sainte-Pétronille.

Un jour enfin, dans cette triste année 1093, où le pape Urbain II, chassé du Latran, n'avait d'autre asile à Rome que la tour des Frangipani, c'est-à-dire l'antique Colysée transformé en forteresse, un pèlerin, un compatriote vint s'y jeter à ses pieds. Il arrivait, non point de France, mais de Jérusalem, apportant les douloureuses plaintes de cette *veuve des nations*, asservie plus que jamais par les infidèles. Sylvestre II et Grégoire VII avaient déjà entendu ces cris de douleur et s'en étaient faits les éloquents échos. Urbain II pouvait-il plus du milieu des ruines qui lui servaient de refuge ? Et cependant il accueille Pierre l'Hermite avec une sainte confiance ; il l'envoie prêcher la guerre sainte dans les cours et parmi ces chevaliers qui s'épuisaient en guerres criminelles. Lui-même, il convoque des conciles à Plaisance, à Clermont, et bientôt retentit, d'un bout de l'Europe à l'autre, le cri du peuple de France : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Une troupe de croisés, commandée par Robert, duc de Normandie, et Étienne, comte de Blois, passa par Rome, en 1096, pour aller s'embarquer sur la côte de l'Adriatique. Les croisés trouvèrent l'intérieur de la

Digitized by Google

basilique de Saint-Pierre occupé par les fauteurs de l'antipape, tandis qu'une des tours l'était par les Romains fidèles à Urbain II. Les schismatiques enlevaient à main armée les offrandes, ou lançaient, du haut de la charpente, de grosses pierres sur les pèlerins en oraison qui n'appartenaient pas au parti de Guibert. On peut comprendre par ces détails dans quel état de désordre et de confusion Rome était toujours plongée. Déjà, en 1084, les chapelles de Saint-Pierre avaient été usurpées par des laïques qui, prenant des mitres et se rasant la barbe, se donnaient pour cardinaux aux étrangers, recevaient leurs confessions et profitaient de leurs offrandes. La nuit, ils volaient, tuaient et s'abandonnaient à de dégoûtantes orgies dans les rues voisines. Il fallut toute l'énergie du caractère de Grégoire VII pour mettre fin à ces abominations.

Urbain II mourut le 22 juillet 1099, quatorze jours après la prise de Jérusalem, mais sans avoir la consolation d'apprendre cette grande nouvelle qui avait été le vœu de sa vie. Il est remarquable que cet illustre pontife ne mourut point au Latran, mais chez son ami Pierre de Léon qui possédait une tour dans la ville. Ce seul fait suffit pour nous révéler dans quel état de délabrement étaient tombées, depuis le schisme, les anciennes demeures pontificales. Paschal II, successeur d'Urbain, consacra ses premiers soins à faire disparaître les ruines. Il rebâtit l'église des Quatre-Saints, détruite par les Normands, et y ajouta un palais où il établit sa demeure, en attendant que le palais patriarcal de Latran fût réparé. Mais la plus célèbre des fondations de ce pontife fut celle de l'église de *Sainte-Marie-du-Peuple*, près de la porte Flaminienne et du

Digitized by Google

lieu où fut le tombeau de Néron. Néron s'était tué chez l'affranchi Phaon, non loin de la *via Nomentana;* mais son corps fut transporté, d'après Suétone, à la Colline des Jardins, *Collis Hortulorum*, où était le tombeau des Domitius. Depuis lors une sorte d'effroi sembla entourer la colline; on croyait, au onzième siècle, y voir des fantômes; et Paschal voulut sanctifier, par l'édification d'une église, ces lieux maudits [1]. Sainte-Marie du Peuple s'élève au pied du mont; elle a été reconstruite par Sixte IV et embellie par Jules II. Des peintures du Pinturicchio et d'Annibal Carrache, des sculptures de Contucci et de Paul Posi en font un des monuments les plus intéressants de Rome moderne.

C'est peut-être, au reste, la seule église dont l'origine appartienne au onzième siècle; car ces jours de calamités ne produisirent pour l'antique capitale du monde que des ruines. L'art cependant commençait dès lors à renaître en Italie. Alors, en effet, l'architecte Buschetto venait de Dulichium en Toscane [2], et y

[1] M. de Chateaubriand rapporte à ce sujet, dans une note des *Martyrs*, une tradition populaire qui court à Rome. « Il y avait « autrefois, dit-on, à la *Porta del Popolo*, un grand arbre sur lequel « venait constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au « pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription, « qui disait que cet urne renfermait les cendres de Néron. On jeta « les cendres au vent, et l'on bâtit, sur le lieu où l'on avait trouvé « l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du « Peuple. » Montfaucon cite une inscription du grand autel de cette église, qui rapporte également cette tradition.

[2] Les talents de Buschetto pour la mécanique, étaient tels, que *dix jeunes filles* parvenaient, grâce à lui, à soulever des poids *que mille bœufs accouplés n'auraient pu remuer, et qu'un vaisseau n'aurait pu porter en pleine mer*. Ces merveilles attestées par son épitaphe prouvent la haute idée qu'avaient de lui les Italiens.

Digitized by Google

construisait avec les trésors enlevés aux Sarrasins par les Pisans dans le port de Palerme, la magnifique cathédrale de Pise. En même temps, Didier, abbé du Mont-Cassin, relevait l'église de ce monastère avec un luxe inouï. Il faisait venir de Rome des marbres, des colonnes, des chapiteaux ; et de Constantinople, des ouvriers en mosaïque, des tailleurs de pierre et des peintres. On dit même qu'il fit apprendre ces différents arts aux serfs de l'abbaye.

Et ce mouvement de renaissance était général : Saint Édouard édifiait Westminster; Saint Odilon faisait venir par la Durance et par le Rhône des colonnes de marbre pour le nouveau cloître de Cluny : « J'ai trouvé une abbaye de bois, disait-il, et je la laisse de marbre. » Son successeur, saint Hugues, faisait construire, à son tour, la splendide église du monastère avec ses cinq nefs, ses soixante-huit pilliers flanqués de colonnettes, ses quatre clochers et ses vingt-six cloches.

Au fond d'une autre abbaye, à Arezzo, un moine bénédictin, nommé Guy, simplifiait l'étude de la musique, et donnait à cet art une vie toute nouvelle par l'invention de la gamme. Guy fut appelé à Rome par le pape Jean XIX, qui regarda *son antiphonaire comme un prodige,* raconte ce savant moine, *et ne se leva pas du lieu où il était assis, qu'il n'eût appris un verset qu'il n'avait jamais ouï chanter ; et éprouva ainsi en lui-même ce qu'il avait peine à croire des autres.* Guy ne put rester à Rome, quelque instance que lui en fit le pape ; car sa santé supportait mal, dit-il, *les pays maritimes et marécageux ;* et il retourna à son couvent. C'était un homme sincèrement pieux : autrefois Pythagore sa-

Digitized by Google

crifia pompeusement une hécatombe de cent bœufs pour remercier les dieux de lui avoir fait découvrir la démonstration du carré de l'hypoténuse : la découverte de Guy ne fut pas moins merveilleuse peut-être ; car elle révéla une langue mystérieuse à l'humanité ; elle donna une voix nouvelle au cœur de l'homme ; mais l'humble moine s'estimait trop heureux, si son génie pouvait lui donner droit à quelques prières. « J'espère, écrivait-il, que ceux qui viendront après nous, prieront pour la rémission de nos péchés, puisque, au lieu de dix ans qui étaient nécessaires pour acquérir une connaissance imparfaite du chant, il ne faut plus qu'un an ou deux, tout au plus, pour faire un chantre. »

On ne peut disconvenir qu'il n'y eût, au onzième siècle, un travail de rénovation générale dans la société. Partout les anciens idiomes meurent, et de nouvelles langues se forment ; partout on sent une énergie, une inquiétude qui ne demandent qu'à être réglées et conduites pour faire des prodiges. On dirait que plus les crimes sont grands, plus aussi les vertus sont éminentes. Alors saint Romuald fonde les Camaldules ; saint Jean Gualbert, Vallombreuse ; saint Bruno renouvelle pour ses chartreux les anciennes *laures* de la Palestine. Peu de siècles virent autant de saints rois sur le trône ; saint Henri réforme l'administration de l'Allemagne, et illustre une couronne qu'avaient déjà portée sainte Adélaïde et sainte Mathilde ; saint Édouard fait un recueil de lois qui est resté pendant longtemps comme le *palladium* de l'Angleterre ; saint Olaüs gouverne la Norwége ; saint Canut ou Knut, le Danemark ; saint Charles le Bon, la Flandre ; saint Étienne est tout

Digitized by Google

à la fois le législateur et l'apôtre de la Hongrie ; et sainte Marguerite apparaît comme l'ange gardien de l'Écosse.

Enfin, c'est à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle qu'on doit l'institution d'un jour spécial de prières pour les morts, le lendemain de la fête des Saints ; institution touchante, qui, rappelant aux cœurs oublieux les affections dont chaque année les dépouille, leur montre d'un côté la tombe, de l'autre le sublime rendez-vous du ciel, et fait monter vers Dieu la grande voix de l'humanité souffrante, comme un long cri de miséricorde [1].

[1] C'est à saint Odilon, abbé de Cluny, qu'appartient la pensée de cette institution. Elle fut rendue générale pour toute la chrétienté par Sylvestre II.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Avertissement pour cette quatrième édition, 9.
Préface de la seconde édition, 11.
Introduction, 13.
Catalogue des Pontifes romains, 21.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER SIÈCLE. — Première vue de Rome : Dôme de Saint-Pierre, monuments, reliques, pages 39-45. — Prédication de saint Pierre et de saint Paul ; lieux qu'ils habitèrent, 45-48. — Simon le Magicien, 49. — *Domine, quò vadis*, 51. — Massacre des chrétiens sous Néron, 52. — Prison Mamertine, 53. — Martyre de saint Pierre et saint Paul, 54. — Assemblées des premiers chrétiens, 58. — Dévouement des femmes, 59. — Ruine de Jérusalem, triomphe de Titus, 61. — Arc de Titus, 63. — Colysée, 63. — Persécution de Domitien ; martyre de saint Jean l'évangéliste, 64.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME SIÈCLE. — Règne des empereurs philosophes, 66. — Martyre de saint Ignace, 68. — De saint Symphorose, 72. — De sainte Félicité, 74. — De saint Eustache, 74. — Légion fulminante, 75. — Hérésies, 77. — Saint Justin et son école à Rome, 78. — Famille de Pudens, sainte Praxède, sainte Pudentienne, leur légende, leurs églises, 80-85. — Vue des catacombes, 85-92. — Peintures des catacombes, 93.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Troisième siècle. — Docteurs de l'Église, 96. — Sainteté des Pontifes romains, 98. — Édification des premières églises, *Sainte-Marie trans Tiberim*, 99. — *Saint-Calixte ; Sainte-Cécile*, actes de sainte Cécile, 100. — *Saint-Pancrace*, 104. — *Sainte-Prisca ; Sainte-Suzanne*, 105-106. — Relâchement, canons pénitentiaux, 107. — Chrétiens de la maison de César, 108. — Persécution, saint Tarsicius, 110. — Saint Chrysanthe et sainte Daria, 112. — Sainte Rufine et Seconde, sainte Zoé, sainte Eugénie, 113. — Sainte Martine, 114. — Saint Laurent, 115. — Saint Hippolyte, 118. — Saint Sébastien, 119. — Saint Aglaé et saint Boniface, 121. — Sainte Agnès, 122. — Sainte Émérentienne, 124.

CHAPITRE IV.

Quatrième siècle. — Souffrance et mort de saint Marcel, 125. — Triomphe de Constantin, 126. — Révolution dans les lois de l'empire, 127. — Érection des grandes basiliques romaines; baptistère et basilique du Latran, leur description, 128-133. — *Saint-Pierre du Vatican*, sa fondation, sa description, 133-138. — *Saint Paul hors des murs*, 139. — *Saint-Laurent hors des murs*, 142. — *Sainte-Croix-en-Jérusalem*, 144. — Les reliques de la Passion, 146. — Donations de Constantin aux basiliques romaines, 147. — *Sainte-Agnès*, sa description, 148. — Oratoire de Saint-Sylvestre, 149. — Saint Athanase à Rome, 152. — Saint Ambroise, 153. — Saint Augustin 154. — Dernier entretien de saint Augustin avec sainte Monique, 155. — Saint Jérôme, sainte Paule, sainte Eustochie, etc., 157. — Saint Paulin, 161. — Enlèvement et exil du pape Libère, 163. — Familles de saints, 166. — Persécution de Julien, saints Jean et Paul, 167. — Nouvelles églises : *Saint-Eusèbe, Sainte-Marie-Majeure*, 169.

CHAPITRE V.

Cinquième siècle. — Faste des derniers Romains, 171. — Combats de gladiateurs, mort glorieuse de saint Almaque, 172. — Premiers hospices, 174. — Famille de sainte Mélanie, 174. — Alaric, pillage de Rome, sainte Marcelle les vases sacrés de Saint-Pierre, 176-180. —

Digitized by Google

Éloquente douleur de saint Jérôme, 181. — Prestige qu'exerce toujours le nom de Rome : Latinus Pacatus, Rutilius Numatianus, Prudence, 182-185. — Mission de nouveaux apôtres; Cœlestius devant le pape Zozime, 186. — Liturgie, 187. — Saint-Léon le Grand, 188. — Attila, Genséric, 188. — Nouvelles églises, *Sainte-Marie in Aquiro*, 192. — *Saint-Vital*, 192. — *Saint-Alexis*, Légende du Saint : 193. — *Sainte-Sabine*, 193. — Contraste des souvenirs chrétiens et des souvenirs païens, 194. — Mosaïques de Sainte-Marie-Majeure. 195. — Bibliothèque pontificale, 198. — *Saint-Pierre-ès-Liens*, 199. — *Sainte-Bibiane*, 200. — *Quatre-Saints-Couronnés*, 201. — Forme de l'élection des pontifes, 204.

CHAPITRE VI.

Sixième siècle. — Théodoric, son caractère, 206 — Boëce, ses travaux et sa mort, 207. — Symmaque, vertus de sa famille, sa mort, 209. — *Sainte-Galla*, 211. — Saint Benoît, son séjour à Rome, sa retraite à Sublac, puis au Mont-Cassin, 213. — Vue du *Sacro Speco* et du Mont-Cassin, 216. — Totilla, Vitigès, Bélisaire, Narsès, prise et reprise de Rome, 219-221. — Invasion des Lombards, douleur de saint-Grégoire, 221. — Abolition progressive de l'esclavage, 223. — Saint Sylvère persécuté et enlevé de Rome, 225. — Repentir de Bélisaire, *Sainte-Marie in Fornicâ*, 226. — Poème des *Actes des Apôtres* par Arator ; lecture en est faite dans l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, 227. — Inondation et peste à Rome, grande Litanie, 228. — Caractère et pontificat de saint Grégoire le Grand, 229. — *San-Gregorio-Magno*, 232. — Nouvelles églises : *Saint-Martin*, 233. — Fontaine de *Saint-Pierre* 234. — *Saints-Cosme-et-Damien*, 235. — Ruine du mont Cassin, 236. — Saint Servol et sainte Hérondine, 237. — Églises de *Saint-Césaire, Saint-Adrien, Saint-Georges in Velabro, Saint-Nicolas in Carcere*, 238. — *Saint-Sauveur in Lacu*, 239. — Églises patriarcales et basilicales, 239. — Diaconies, 240. — Constitutions liturgiques, 241. — Stations, 242. — Grands saints du VIe siècle, 244.

CHAPITRE VII.

Septième siècle. — Consécration du Panthéon sous le titre de Sainte-Marie *ad Martyres*, 245. — *Saint-Théodore*, 248. — Colonne

Digitized by Google

de Phocas, 249. — Invasions de Mahomet, 250. — Affluence d'étrangers à Rome; touchante piété de Cedualla, 252. — Monothélisme, persécution contre le pape saint Martin, 255. — Il est enlevé de Saint-Jean de Latran, son martyre; l'empereur Constant à Rome; succession des papes, 256. — Persécution contre le pape Sergius, 260. — *Sainte-Marie in viâ-latâ, Saint-Ange inter nubes*, 261. — *Saints-Vincent-et-Anastase, Saints-Vite-et-Modeste*, chronique de saint Vite; la poésie se réfugie dans les légendes, 262.

CHAPITRE VIII.

Huitième siècle. — Morcellement de l'Italie, 264. — Affaiblissement et décrépitude de l'empire d'Orient, 264-267. — Domaines de Saint-Pierre; origine du pouvoir temporel des papes, 267. — Violences des Iconoclastes, 269. — Saint Boniface à Rome, 270. — Noble caractère de Grégoire II, 271. — Image *achéropite* de Notre-Seigneur, 273. — *Vierge* de *Sainte-Marie in Cosmedin*, 274. — Statue de saint Pierre, 275. — Rome menacée par Luitprand, 276. — Grégoire et Grégoire III recourent aux Francs, 277. — Saint Zacharie; ses constructions au Latran, tour, portique, *triclinium*, 278. — Hospice du roi Ina; pèlerins de la Grande-Bretagne, 281. — Astolphe investit Rome; violation des cimetières, 282. — Appel d'Etienne II à Pépin le Bref, 283. — Donation de Pépin à l'Église, 284. — Daunou et Gibbon sur le pouvoir temporel des papes, 285. — *Saint-Denis, Saint-Sylvestre in Capite*, 286. — *Sainte-Pétronille*, 287. — *Sainte-Marie-Neuve*, 288. — Adrien Ier; son caractère, ses vertus, ses fondations, 289-294. — Entrée de Charlemagne à Rome, 290. — Querelle des chantres français et romains, 291. — Assassinat de Léon III pendant la grande litanie, 294. — Léon III à Paderborn, 295. — Second voyage de Charlemagne à Rome, 297. — Son couronnement solennel comme empereur, 298. — *Saint-Ange in pescariâ*, 299. — Retraite d'un grand nombre de princes dans des monastères, 300. — Principales constitutions des conciles, 301.

CHAPITRE IX.

Neuvième siècle. — Séjour de Charlemagne à Rome; étendue de sa puissance, 303. — Son testament, ses largesses, 305. — Travaux de Léon III; son *triclinium*, 305. — Domaine reconnu des papes sur Rome, 306. — Saint Pascal Ier, 307. — Invention des reliques de sainte Cécile

Digitized by Google

et restauration de sa basilique, 308. — Restauration de l'église de Sainte-Praxède; ses richesses, 310. — Embellissements à Saint-Pierre et à Sainte-Marie-Majeure, 312. — Eugène II; écoles publiques dans toutes les paroisses, 313. — Invasions des Sarrasins; pillage des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, 315. Léon IV; *cité Léonine*, 316. — Clocher de Saint-Pierre, Sainte-Marie *in Campo Santo*, 317. — Benoît III; fable de la papesse Jeanne, 317. — Nicolas Ier; adultère de Lothaire et de Waldrade, 320. — Violences de l'empereur Louis à Rome; audace du prêtre Hilduin entrant armé dans Saint-Pierre, 322. — Excommunication de Lothaire; sa réconciliation, sa mort, 323. — Pouvoir politique des papes, 324. — Modestie et désintéressement d'un grand nombre de pontifes, 325-326. — Consécration du temple de la *Fortune virile*, 326. — Étienne V; pillage du Latran, 328. — Dîner des Orphelins, 329. — Jugement du pape Formose après sa mort; sa réhabilitation, 330. — Ornementation des églises, 331. — Le *Septizonium*, 333. — L'Europe au neuvième siècle, 333.

CHAPITRE X.

Dixième siècle. — Dépravation des mœurs, 336. — Miracle persistant dans la conduite de l'Église, 337. — Puissance de Théodora et de Marozie à Rome, 338. — Sergius III, 339. — Mort violente de Jean X, 340. — Jean XI; révolte d'Albéric contre Marozie sa mère, 341. — *Sainte-Marie-Aventine*, 342. — Saint Odon de Cluny à Rome; sa vie, ses vertus, 343. — Othon le grand couronné empereur à Saint-Pierre, 346. — Désordres de Jean XII, schisme, 347. — Saint Mayeul, saint Dunstan, saint Ulrich à Rome, 350. — Retraite de saint Adalbert sur le mont Aventin, 351. — Tombeau d'Othon le Roux à Saint Pierre, 352. — Crescentius, maître du château Saint-Ange; il oppose à Grégoire V l'antipape Philagathe, 353. — Philagathe est pris et mutilé, 354. — Mort de Crescentius, 355. — Saint Romuald, 355. — pénitences des princes au moyen-âge, 356. — Sylvestre II; sa vie et ses travaux; mathématiques, musique, astronomie, 357. — Première pensée d'une croisade, 358. — *Saint-Barthélemy-en-l'Ile*, 359. — Histoire de saint Nil de Rosasno, 360. — Fondation de *Grotta-Ferrata*, 362. — Ruine du temple de Jupiter Capitolin, 364. — *Aracœli*; vision d'Auguste, 365. — Fête de Noël à *Aracœli*; sermon des enfants, 366. — Craintes des peuples à la fin du dixième siècle. 367.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Onzième siècle. — État politique et social de l'Europe, royauté, clergé, noblesse, 369. — Expiations, 372. — Guerres intestines; *trève de Dieu*, asiles, 373. — Corruption générale ; simonie, 375. — Tombeau de Sylvestre II au Latran, 376. — Couronnement de saint Henri et de sainte Cunégonde; globe impérial, cérémonial des sacres, 376. — Anarchie à Rome; l'église de Saint-Pierre est infestée de brigands, 381. — Désordres du clergé, éloquente douleur de saint Pierre Damien, 383. — Pieuses rigueurs de sa vie, 383. — Élection de Léon IX ; son refus, son voyage à Rome, 384. — Sa sévérité pour le maintien des mœurs et du célibat ecclésiastique, 386. — Vertus de Léon IX, 387. — Les Normands dans la Pouille, 388. — Captivité et mort de Léon IX, 389. — Le moine Hildebrand; son enfance, son caractère, 390. — Étienne IX, 392. — Nicolas II ; règlement pour les élections des papes, 393. — Des cardinaux, 394. — Condamnation de Bérenger, 395. — Alexandre II: Rome assiégée par Cadaloüs, 397. — Élection de Grégoire VII, 397. — Caractère et vie d'Henri IV d'Allemagne, 398. — Réformes de Grégoire VII, 402. — Violences exercées, contre lui, 403. — Henri prétend le faire déposer, 404. — Grégoire le dépose et l'excommunie, 405. — Entrevue de Canossa, 406. — Nouveau soulèvement d'Henri, 408. — Siége et prise de Rome, 409. — Arrivée de Robert Guiscard; excès auxquels il se porte, 410. — Mort de saint Grégoire VII; jugements sur sa mémoire, 411. — Catastrophe d'Henri d'Allemagne, 414. — Le roi Robert à Rome, 415. — Saint Odilon, 415. — Saint Hugues, Halinard, le cardinal Humbert, 416. — Les rois Canut et Macbeth, 417. — Saint Elphége saint Edelnoth et saint Anselme, 418. — L'impératrice Agnès, 419. — Pierre l'Hermite au Colysée, 419. — Première croisade; Saint-Pierre au pouvoir des schismatiques, 419-420. — Paschal II; *Sainte-Marie du Peuple*, 420-421. — Renaissance des arts, Églises du Mont-Cassin, de Cluny, etc., 421. — Guy d'Arezzo, 422, — Grand nombre de saints sur le trône, 423. — Jour des morts, 424.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

Digitized by Google

8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google